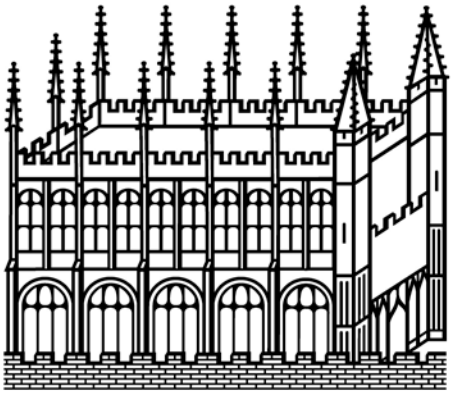


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

~~1/L 9986 A.1~~

REP.F. 15609

1000

LE

BOUQUET D'IMMORTELLES

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juin 1880.

Du même Auteur, dans la même Collection :

Les Exploits de Georget, 1 vol.
La Loge sanglante, 1 vol.
La Pelisse du pendu, 1 vol.
La Citerne aux rubis, 1 vol.
Le Sac de cuir, 1 vol.
Le Tambour de Montmirail, 2 vol.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET C^ie^, RUE GARANCIÈRE, 8.

F. Oguboy
1904

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

LE

BOUQUET D'IMMORTELLES

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

Tous droits réservés

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 NOV 1967
OF OXFORD
LIBRARY

LA MAIN COUPÉE

LE

BOUQUET D'IMMORTELLES

CHAPITRE PREMIER (1)

Un mois s'est écoulé.

Le dégel est venu et le jour de l'an aussi, avec son cortége habituel de cadeaux obligatoires et de corvées ennuyeuses.

Mais Maxime Dorgères n'a pas revu la comtesse Yalta. Maxime Dorgères n'a pas revu non plus l'inexplicable créature qui s'est emparée du bracelet.

La fin de l'aventure entamée au *skating* a été plus bizarre encore que le commencement.

Le lendemain du souper interrompu, Maxime a attendu toute la matinée les témoins de Barbe-Bleue et n'a rien vu venir. L'après-midi, oubliant les sages conseils du docteur, il est allé recruter deux braves garçons, des camarades de volontariat, et il les a dépêchés rue Jouffroy.

Ils ont trouvé porte close; les appels réitérés de la sonnette ont été inutiles, et les deux témoins sont revenus sans avoir pu remplir leur mission.

Le jour suivant, Maxime s'est transporté de sa personne au domicile de l'ogre et n'a pas réussi non plus à se faire ouvrir.

L'obligeant portier de la maison d'en face l'a reconnu, et

(1) Le *Bouquet d'immortelles* fait suite à la nouvelle intitulée : *les Exploits de Georget.*

il est sorti tout exprès de sa loge pour lui dire que l'ours avait déguerpi, qu'on ne l'avait pas vu depuis trente-six heures, que les voisins qui le détestaient étaient allés prévenir le commissaire de police qu'un crime devait avoir été commis dans ce mystérieux hôtel, et que le commissaire était venu, le matin même, visiter la maison de fond en comble.

On n'y avait pas découvert le moindre cadavre, ni rien qui révélât qu'il s'y fût passé une scène violente. Les meubles n'avaient pas été dérangés, de fort beaux meubles tout neufs. Il ne paraissait même pas qu'ils eussent jamais servi et que personne eût jamais couché dans un des lits somptueux qui garnissaient les chambres du premier et du second étage.

La tanière de l'ours était située, comme le supposaient les gens du quartier, au fond d'une cave. Il avait là un matelas, des couvertures et des provisions de bouche : un tonneau de vin, un baril d'eau-de-vie et quelques salaisons, jambons de Mayence, viandes fumées de Hambourg et force harengs saurs.

La conclusion de l'enquête avait été que cet original était parti, comme il était venu, sans qu'on sût pourquoi, mais que, le mobilier qu'il laissait suffisant et au delà à payer la location de l'immeuble, il n'y avait pas lieu de s'occuper de lui davantage.

C'était l'affaire du propriétaire de le rechercher.

Maxime, ne se tenant pas pour battu, était allé voir ce propriétaire, qui lui avait déclaré qu'ayant signé un bail de trois, six, neuf et reçu d'avance trois années de loyer, il n'avait pas pour le moment à s'inquiéter de l'absence de son locataire.

Le nom de ce locataire était composé de tant de consonnes et de si peu de voyelles, qu'une bouche française ne pouvait pas le prononcer, et le neveu de M. Dorgères y perdit son latin.

Où trouver un homme qui arrivait de l'étranger au moment où il avait loué rue Jouffroy, et qui vraisembla-

blement était retourné dans son pays, un homme qui ne laissait derrière lui ni domestiques, ni amis, ni maîtresse?

Car il devait avoir emmené avec lui la brune du *skating*.

De celle-là, non plus, Maxime n'a pu avoir aucune nouvelle.

Vainement il s'est informé d'elle auprès des viveurs les mieux renseignés, de ceux qui savent leur Paris sur le bout du doigt.

Pas un n'a gardé le moindre souvenir de cette étoile filante qui n'a brillé qu'un ou deux soirs et qui a disparu sans laisser de traces.

Les demoiselles les plus répandues qu'il a consultées ne lui en ont pas appris davantage.

Madame Sergent leur est totalement inconnue, et elles ont ri au nez du consultant lorsqu'il leur a déclaré que cette femme était la plus jolie qu'il eût rencontrée depuis qu'il voyageait au pays des irrégulières.

Elles n'ont pas voulu admettre qu'un astre si éclatant ait pu passer inaperçu dans le ciel de la galanterie.

Et Maxime, découragé, a fini par croire que madame Sergent n'a jamais fait partie du demi-monde; qu'elle a joué, d'accord avec l'ours des Carpathes, une comédie dont lui, Maxime, a été la dupe, et qu'elle n'a soupé avec son trop confiant admirateur que pour s'emparer du bracelet

Le tour est fait maintenant, et on ne la reverra plus. La piste est perdue; les oiseaux se sont envolés. Ils sont allés rejoindre la voleuse qui peut maintenant dormir tranquille.

Elle est rentrée en possession de sa main volée à la Morgue et du bijou qui ornait cette main coupable. C'est une personne prudente qui ne laisse pas traîner les pièces à conviction.

Maxime s'est ému de sa défaite, mais il s'en est consolé assez facilement.

Sa vocation pour le métier d'agent de police n'était pas tellement arrêtée qu'il lui en coûtât beaucoup d'y renoncer,

et il n'avait pas encore eu le temps de prendre goût à cette chasse aux coquins pour laquelle il s'était passionné d'abord.

Et puis, il est occupé ailleurs. Depuis qu'il connaît cette étrange comtesse, il ne pense plus qu'à elle. Il y pense d'autant plus qu'il ne l'a pas revue.

Les prévisions du docteur se sont réalisées. Madame Yalta est tombée dangereusement malade. On a craint pour sa vie, et M. Villagos ne répond pas encore de la sauver. Il ne la quitte pas, et c'est lui qui donne chaque jour à Maxime le bulletin de la santé de la comtesse.

Et il n'exagère certainement pas la gravité du mal, car Maxime, qui va tous les matins s'informer à l'hôtel de l'avenue Friedland, a pu lire sur la figure du bon docteur l'inquiétude et le chagrin. Deux ou trois fois, au plus fort de la crise, il a surpris des larmes dans ses yeux.

Le Hongrois paraît maintenant un peu plus rassuré. La comtesse est entrée en convalescence, mais c'est précisément l'époque critique.

M Villagos dit qu'elle manifeste déjà des velléités de reprendre sa vie d'autrefois, et Maxime n'a pas été médiocrement flatté d'apprendre qu'elle parle de lui et qu'elle a exprimé plusieurs fois le désir de le recevoir.

Malheureusement, il faut attendre la permission du docteur et le docteur hésite à l'accorder. Il supplie Dorgères de patienter, et il l'adjure de ne rien dire ou faire qui puisse agiter la malade quand la consigne sera levée. Il lui répète que la moindre émotion serait fatale à une femme nerveuse qui a failli mourir d'une imprudence.

Et Maxime attend, parce qu'il y est forcé; mais il compte les jours, car toutes ses pensées sont à la comtesse. Il a cherché à se distraire; rien n'y a fait, et il commence à se demander si, pour la première fois de sa vie, il ne serait pas sérieusement amoureux.

Il n'a confié à personne ce qu'il éprouve, et c'est là un symptôme significatif, car autrefois il ne cachait pas à ses

camarades les équipées de son cœur, et il n'était si mince bonne fortune dont il ne leur fît à tout propos un récit agrémenté par sa belle humeur.

Il est devenu discret, presque sauvage. Il ne recherche même plus la compagnie de son ami Jules Vignory.

Cependant il ne le fuit pas, et il se réjouit des bonheurs qui arrivent à ce brave garçon.

Il y a eu du changement dans la maison de M. Dorgères, beaucoup de changement.

Vignory a été élevé à la dignité d'associé, et, ce qui vaut encore mieux, son patron l'a autorisé officiellement à faire la cour à mademoiselle Alice, qui ne repousse pas ses avances.

Elle aussi est bien changée. Après quelques jours de réclusion volontaire, les jours qui ont suivi la promenade au bois de Boulogne, la jeune fille a tout raconté à son père.

Joseph, le trop complaisant valet de chambre, a failli être chassé, mais elle a obtenu sa grâce.

Par contre, le cousin Maxime a grandi dans l'estime de son oncle, qui lui sait un gré infini de son intervention bien avisée.

A ses aveux, Alice a ajouté une déclaration qui a comblé de joie M. Dorgères. Elle lui a dit que désormais Robert de Carnoël n'existait plus pour elle et qu'elle était prête à suivre en tout point les avis paternels.

Le banquier a profité de l'occasion pour poser la candidature de son jeune caissier, et elle n'a point élevé d'objection contre ce prétendant.

Elle a demandé seulement le temps de le connaître, mais elle a aussi fait promettre à son père qu'aucune poursuite ne serait jamais exercée contre M. de Carnoël, et qu'on ne prononcerait jamais devant elle le nom de l'absent.

Toutes ces conditions ont été acceptées sans difficulté. Vignory dîne tous les soirs chez M. Dorgères; mademoiselle Alice est à même d'apprécier ses qualités, et lui fait bon accueil.

Personne ne doute que cette situation ne se dénoue prochainement par un mariage.

Et ce dénoûment est d'autant plus probable que Robert de Carnoël n'a pas donné signe de vie depuis un mois.

Le colonel Borisof a eu plusieurs entretiens avec le banquier de la rue de Suresnes, et il a été convenu entre eux que l'affaire du vol serait abandonnée définitivement.

Le colonel a pris son parti de la perte de sa cassette et s'intéresse beaucoup au bonheur futur de mademoiselle Dorgères. Le père lui sait gré de ses bons procédés et de ses bons sentiments. Il a même songé à l'inviter aux soirées du mercredi, mais Alice s'y est opposée.

Le colonel lui rappelle de tristes souvenirs, et elle a formellement refusé de le voir.

Il y a eu encore un autre changement dans la maison du banquier.

Georget a été remplacé par un petit paysan beauceron que M. Dorgères a fait venir de son village pour le former au service des bureaux.

Un jour de décembre, Georget n'a point paru. Le lendemain, pas davantage. Et le jour suivant, le banquier a reçu une lettre de la veuve Piriac, qui lui annonçait que son petit-fils était mourant.

M. Dorgères, qui a le cœur bon, s'étant rendu lui-même rue Cardinet, a appris que le pauvre enfant a été trouvé, la nuit, sur le boulevard de Courcelles, et ramené chez sa grand'mère, le bras cassé, le crâne fort endommagé, qu'il a le délire et qu'on désespère de le sauver.

M. Dorgères a offert un large secours qui a été refusé, et Maxime, informé de l'accident, est allé trois fois prendre des nouvelles de Georget, qui vit toujours, mais qui, après un mois de fièvre chaude, n'est pas encore en état de parler.

La commotion qu'il a éprouvée a été si forte, qu'il a perdu la mémoire et qu'il n'a pu raconter à personne ce qui lui est arrivé.

Et il est dans ce triste état depuis le jour où la comtesse est tombée malade.

La protectrice et le protégé ont failli mourir en même temps.

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin Maxime Dorgères sortit de chez lui après son déjeuner pour aller, comme il le faisait religieusement chaque jour, prendre des nouvelles de la comtesse Yalta.

Celles que le docteur lui avait données la veille étaient bonnes. Les forces revenaient, la fièvre avait disparu, et, le repos aidant, on pouvait espérer que la convalescente serait bientôt en état de recevoir ses amis.

Maxime ne se sentait pas de joie, et comme la joie dispose à goûter le bonheur des autres, il eut l'idée de passer par la rue de Suresnes, afin de causer avec Jules Vignory, qu'il avait fort peu vu dans ces derniers temps.

Le ciel s'était rasséréné, l'air était doux, et, quoique le pavé ne fût pas sec, il faisait bon marcher.

Le cousin d'Alice s'achemina pédestrement vers l'hôtel de son oncle, en rêvant au bizarre enchaînement des événements de ce bas monde.

Six semaines auparavant, une tentative de vol l'avait jeté dans une voie qu'il avait suivie avec ardeur et qui l'avait mené, par une série d'incidents imprévus, à faire la connaissance d'une femme adorable, une femme auprès de laquelle madame Sergent n'était qu'une beauté vulgaire.

Et maintenant il avait complétement oublié la main coupée, Robert de Carnoël et la brune du *skating* pour ne plus penser qu'à cette comtesse à peine entrevue par une journée de neige, et dont il avait gardé pourtant un si brûlant souvenir.

C'était tout au plus s'il se rappelait nettement ses traits, et il lui semblait parfois qu'elle lui était apparue dans un rêve. Mais cette figure indécise hantait son esprit comme un fantôme charmant, et il lui tardait qu'elle reprît un corps.

Le reste ne lui importait guère. Pourquoi se serait-il préoccupé de son ami Vignory et de sa cousine Alice? Vignory était heureux, Alice était guérie d'une passion insensée; ils cinglaient à pleines voiles vers le port tranquille du mariage, et tout annonçait qu'ils y entreraient bientôt.

Encore moins Maxime avait-il à s'inquiéter de ce Robert, qu'il connaissait fort peu et qui, coupable ou non du vol, s'était fort mal conduit depuis son départ suspect.

M. de Carnoël assurément ne méritait plus qu'on s'intéressât à son sort, et il était beaucoup moins à plaindre que ce brave petit Georget qu'un accident inexpliqué avait mis à deux doigts de la mort.

Le pauvre enfant allait beaucoup mieux, disait-on, et le neveu de M. Dorgères pensait souvent à ce qu'il pourrait faire pour lui lorsqu'il serait tout à fait remis.

— Il faut que je m'entende avec Vignory pour le placer convenablement, se disait-il en arrivant à la porte de l'hôtel de son oncle.

Cette porte était ouverte à deux battants pendant les heures où le public était admis aux guichets, et Maxime entra sans rencontrer personne.

Il fallait traverser un passage voûté pour déboucher dans la cour, et tourner ensuite à droite pour gagner les bureaux.

C'était là qu'un soir, vers onze heures, les deux amis s'étaient croisés avec deux individus de tournure équivoque, un grand et un petit, qui avaient prestement enfilé la rue.

Cinq minutes après cette rencontre, Vignory constatait qu'on venait d'essayer d'ouvrir le coffre-fort, et Dorgères découvrait la main coupée.

Évidemment les auteurs de cette tentative malheureuse avaient passé à côté d'eux, et Maxime s'était dit bien souvent que l'un de ces audacieux coquins devait être une femme habillée en homme, la femme qu'il avait tant cherchée sans la retrouver

Cet incident lui revint à la mémoire et, pour la première fois depuis qu'il s'était mis à la poursuite des voleurs, il lui passa par l'esprit que le grand pouvait bien être l'homme de la rue Jouffroy.

Même taille, même tournure. Et comme cet équivoque locataire d'un hôtel élégant n'avait d'un riche étranger que l'apparence, il était tout naturel de supposer qu'il avait fait le coup.

Seulement, la femme vêtue en homme ne pouvait pas être madame Sergent, puisque madame Sergent avait encore ses deux mains.

— Tous ces gens-là n'étaient que des comparses, pensait Maxime. Ils ont agi pour le compte d'une personne qu'on ne connaîtra jamais. L'ours était de la première expédition avec une femme qui a laissé sa main sur le champ de bataille. Il était certainement aussi de la seconde, celle qui a réussi... et la manchotte n'en était pas. Sa blessure la retenait à l'ambulance.

Plus tard, l'ours, qui tenait à rattraper le bracelet, s'est adjoint la brune pour me le reprendre par des moyens doux. C'est lui qui l'avait envoyée au *skating*.

Comment savait-il que j'irais ce jour-là voir patiner sur des roulettes? Mystère!... comme tout le reste.

Mais il est certain qu'il le savait. Les chenapans qui m'ont suivi à la sortie étaient à ses ordres, pour le cas où madame Sergent ne réussirait pas à se faire donner le bracelet.

Elle a parbleu bien essayé. Je devine maintenant pourquoi les assommeurs à gages ne m'ont pas attaqué dans la rue Jouffroy. Ils avaient l'ordre d'attendre que la dame fût rentrée, et de ne pas opérer trop près de l'hôtel.

Aux Variétés, le joli couple a recommencé l'affaire, et cette fois je suis tombé dans le traquenard... mais je m'en moque. Au diable le bracelet, Barbe-Bleue, la fausse Andalouse, la manchotte, le gredin de haut vol qui soudoyait tous ces gredins subalternes... et vive la comtesse Yalta!

Et dire pourtant que rien de tout cela ne serait arrivé si cet animal de père Doulevant avait fait son métier de portier. Mon oncle le paye pour garder son hôtel, et il dort tout le temps.

Parions que ce matin, comme le soir du vol, il ronfle dans son vieux fauteuil de cuir.

Maxime était arrivé devant la loge, et il y jeta un coup d'œil.

La porte vitrée était entr'ouverte, et il vit, au milieu d'un nuage de fumée de tabac, trois hommes qui lui tournaient le dos, trois hommes qui fumaient la pipe en causant assis devant la cheminée.

Maxime les reconnut fort bien à leur encolure et à leur voix. Il y avait le concierge Doulevant, le valet de chambre Joseph, et Malicorne, le garçon de caisse.

Ce spectacle agaça le neveu de M. Dorgères, et la première idée qui lui vint, ce fut d'interrompre le conciliabule, en interpellant vivement ces trois faquins impudents qui prenaient la loge de l'hôtel pour un estaminet.

Une phrase qui frappa son oreille le retint.

— Je vous répète, disait Joseph, que le petit secrétaire est aussi blanc que vous et moi dans cette affaire-là.

— Alors, pourquoi donc a-t-il filé? demanda le père Doulevant.

— Parce que le vieux ne voulait pas qu'il épousât mademoiselle. Mais ce garçon-là n'a pas touché à la caisse, j'en mettrais ma main au feu.

Maxime tombait de son haut. Le vol était connu des domestiques, malgré toutes les précautions prises pour le cacher; cette valetaille parlait librement des amours d'Alice, et en quels termes! Le vieux, dans le langage du valet de chambre, c'était M. Dorgères.

Le neveu contint sa colère et écouta la suite.

— C'est bien drôle tout de même, dit Malicorne, qu'on n'ait pas mis la police à ses trousses.

— Pas si bête, le patron. Ça aurait fait trop de tort à sa

fille. Tout le monde savait qu'elle en tenait pour ce jeune homme. Et entre nous, elle n'avait pas tort. Il est joliment plus distingué que ce grand fadasse de Vignory. Mais le vieux a des idées comme ça, et il n'en démord pas.

— Enfin, grommela Doulevant, c'est pas sa faute à c't homme, si on a volé dans sa caisse, et si le Carnoël a décampé. Et puis, si le joli secrétaire est innocent, pourquoi donc *qu'on* n'a jamais eu de ses nouvelles?

— Il y a des personnes qui en ont eu, répondit Joseph d'un air important. Mais c'est vrai que, depuis un mois, on n'a plus entendu parler de lui. Et là-dessus, j'ai mon idée. Si on ne l'a pas revu, c'est qu'on l'a envoyé dans le royaume des taupes.

— Comment! vous croyez qu'on l'a tué?

— Pour moi, c'est sûr, comme il est sûr que voilà une pipe bien culottée.

— Qui ça donc qui l'aurait tué?

— Ceux qu'il gênait.

— Allons donc! ça se serait su.

— Parbleu! s'écria Malicorne, il a tout bonnement pris le bateau pour l'Amérique. Mais je ne crois pas qu'il a volé. Et voulez-vous que je vous dise, moi, qui *qu'a* fait le coup? C'est le petit groom.

— Georget! pas possible. Il ne me revenait guère, ce crapaud-là, vu qu'il s'est permis plus d'une fois de me faire des pieds de nez en passant devant ma loge, mais il n'était pas capable de toucher à la caisse. D'abord il n'est jamais resté au bureau passé six heures du soir.

— Non, c'est le chat. Je l'ai pincé un matin, il y a trois mois, dormant sur une table. Il y avait couché, et il m'a raconté que la veille je l'avais enfermé sans m'en apercevoir. Il a bien pu se cacher dans une armoire le soir où on a volé.

Quand je pense que le patron a manqué de me mettre à la porte, c'est moi qui me repens de ne pas lui avoir dénoncé le *moucheron*.

— Ça se pourrait bien tout de même que ça soit lui, dit Joseph, en hochant la tête. Mais je parierais que si c'est lui, il a travaillé pour un autre. Tenez! je me suis laissé dire qu'on l'avait ramassé dans la rue, à moitié claqué. Eh bien, on l'aura assommé pour l'empêcher de parler.

— C'est bien fait, déclara Malicorne.

— Ma foi! je ne le pleurerai pas, ajouta le père Doulevant. Mais, dites donc, Joseph, est-ce que c'est vrai que le mariage de mademoiselle est décidé? Vous devez savoir ça, vous qui voyez le vieux toute la journée.

— Un peu, que je le sais. La noce se fera en février. Mais la pauvre petite n'a pas l'air d'y être, à la noce. Elle n'a pas osé dire non; seulement, elle pleure tous les soirs. C'est la femme de chambre qui me l'a dit.

— Bah! elle se consolera, reprit Malicorne. Et le caissier fera une belle affaire. Il est arrivé ici sans le sou, et il mourra dans la peau d'un millionnaire.

— C'est pas ça qui le rendra généreux, s'écria Joseph. En v'là un qui ne mangera pas sa fortune. Depuis que je le connais, je n'ai pas vu la couleur de son argent. Le vieux n'est pas large, mais il est encore moins serré que le jeune.

Et, là-dessus, mes enfants, je remonte à ma *boîte*.

Maxime hésita une seconde. Il mourait d'envie de faire dans la loge une entrée à la tartare, et de tomber à coups de canne sur les trois drôles, mais il pensa bien vite qu'il serait malséant de se commettre avec eux, et il passa sans qu'ils prissent garde à lui.

Il se disait, d'ailleurs, que mieux valait faire son profit de la singulière conversation qu'il venait d'entendre.

Elle avait éveillé dans son esprit une foule d'idées nouvelles, cette conférence, présidée par un portier, — le père Doulevant disait concierge, et quand il prononçait ce mot-là, il prenait toujours un air majestueux

A Paris, rien n'est plus instructif que la conversation des domestiques, lorsque les maîtres peuvent l'entendre, sans que leurs gens sachent qu'ils sont là.

On apprend beaucoup de choses qu'on ne saurait jamais, et l'envers des platitudes serviles apparaît dans toute sa laideur.

Maxime connaissait cette basse engeance, et ne s'étonnait pas trop des libertés de langage qu'elle se permettait en petit comité, mais il était stupéfait de certains propos qui résonnaient encore à ses oreilles.

La loge avait des opinions arrêtées sur Robert de Carnoël et sur Georget.

La majorité y était d'avis qu'on avait tort d'accuser le secrétaire, et que le groom avait trempé dans l'affaire du vol.

L'orateur de cette respectable assemblée affirmait aussi que Robert avait été expédié dans l'autre monde. Par qui? Il ne s'était pas prononcé clairement sur ce point important. Mais il affirmait d'une façon encore plus positive que les blessures de Georget ne résultaient pas d'un accident, et que le pauvre petit diable avait été roué de coups par des complices intéressés à le réduire au silence.

— Si c'était vrai pourtant! se disait Maxime. Dans ce cas-là, j'aurais fait fausse route deux fois : la première, en jurant à ma cousine que son amoureux était indigne d'elle; la seconde, en m'intéressant à un gavroche qui a causé tout le mal.

Oui, mais ce n'est pas vrai. Ce coquin de Joseph regrette les pourboires dont M. de Carnoël le gratifiait pour qu'il remît à Alice ses messages clandestins, et il n'en faut pas davantage pour qu'il lui délivre un brevet d'innocence.

Quant à Georget, c'est un gamin rusé, et peut-être en sait-il plus long qu'il n'en a l'air. De là à voler la caisse de mon oncle, il y a loin.

C'est égal, quand je verrai la comtesse, je lui demanderai si elle est bien sûre de son protégé.

Et, pas plus tard qu'aujourd'hui, j'interrogerai le docteur Villagos sur ce dernier rejeton des Piriac, et même sur la grand'mère du petit, qui ressemble à une concierge

des Batignolles comme je ressemble à un conseiller de la cour de cassation.

En attendant, je vais causer avec Vignory. Je suis curieux d'avoir son avis sur tout cela. S'il est vrai que son mariage avec Alice est décidé, il doit être dans le ravissement. C'est le vrai moment de lui parler à cœur ouvert.

Le neveu du banquier poussa la porte de la salle d'attente, où il n'y avait que des gens sans conséquence, et entra dans le bureau, où il trouva Vignory occupé à écrire une lettre.

L'heureux garçon n'était déjà plus caissier que de nom. M. Dorgères lui avait donné un auxiliaire qu'il formait au service, avant de le lui remettre définitivement.

Il était rayonnant, et peu s'en fallut qu'il se jetât dans les bras de Maxime, ainsi qu'il est d'usage au théâtre, lorsqu'on a une bonne nouvelle à annoncer à un ami.

La présence des employés modéra ses transports, mais il entraîna le neveu de son patron dans une manière de cabinet attenant au bureau, un réduit où on serrait naguère les vieux papiers et que, depuis son changement de fortune, il avait fait arranger de façon à pouvoir s'isoler pour un moment de ses subordonnés.

Il eut soin de fermer la porte, et saisissant les deux mains de Maxime, il les lui serra à les briser.

— C'est donc vrai, lui dit le neveu, amplement renseigné par cette démonstration, tu deviens mon cousin.

— Quoi ! s'écria Vignory, tu sais...

— Je ne sais rien, mais je devine tout. Tu as une physionomie de triomphateur.

— Je suis le plus heureux des hommes.

— Laisse là les phrases consacrées, et raconte-moi simplement ce qui s'est passé.

— Oh ! ce ne sera pas long. Hier soir, j'avais dîné chez ton oncle, en famille. Nous étions quatre : M. Dorgères, mademoiselle Alice...

— Madame Martineau et toi, parbleu ! c'est connu. Si tu

te lances dans les énumérations, tu n'en finiras jamais.

— Eh bien, après le dîner, ton oncle s'est absorbé dans la lecture des statuts d'une nouvelle compagnie financière qui va se fonder au capital de soixante millions...

— Encore des détails inutiles. Passe la compagnie financière et arrive au fait.

— Madame Martineau avait beaucoup mangé de pâté de foies gras. Elle s'est endormie au coin du feu. De sorte que nous nous sommes trouvés en tête-à-tête, mademoiselle Alice et moi.

— Je me plais à croire que tu as saisi le joint pour placer une déclaration bien sentie.

— J'allais essayer, mais mademoiselle Alice ne m'a pas laissé le temps de parler. Elle m'a dit, en propres termes : Monsieur Vignory, je sais que vous m'aimez. J'apprécie vos qualités. Dans une circonstance toute récente, vous avez montré que vous aviez du cœur, car vous avez pris la défense d'un ami malheureux. J'ai pour vous une profonde estime, et je sais que mon père désire que je vous épouse. Je vous autorise à lui demander ma main.

— Hum! voilà un consentement dépourvu d'enthousiasme. Qu'as-tu répondu à ce discours honnête et modéré?

— J'étais si troublé que je ne savais plus ce que je disais...

— Bon! des phrases décousues... des protestations de reconnaissance et de dévouement éternels... Il me semble que je t'entends. Mais, finalement, tu as accepté?

— En doutes-tu?

— Non. Tu es bien assez raisonnable pour faire un mariage de raison.

— De raison et d'inclination aussi. Mademoiselle Dorgères est charmante, et il y a deux ans que je l'adore sans oser le dire.

— Tu n'étais pas le seul.

A ce mot, Vignory rougit légèrement, et Maxime, qui ne déguisait jamais sa pensée, reprit :

— Ne va pas t'imaginer que je cherche à te décourager. Mais je te dois la vérité.

Ma petite cousine est sincère quand elle dit qu'elle t'estime et qu'elle est décidée à devenir madame Vignory. Je suis même très-porté à croire qu'elle finira par t'aimer, et que tu seras un jour le plus choyé des maris.

Seulement, n'oublie pas qu'elle a aimé passionnément un garçon qui l'aurait épousée, s'il ne s'était mis dans un mauvais cas. Ta situation est assez délicate.

— Je le sais, mais elle ne m'effraye pas.

— Tant mieux. Moi, à ta place, je serais un peu jaloux du passé. Et puis, il y a des moments où je me demande si M. de Carnoël n'a pas été accusé injustement.

Cette fois, le jeune caissier pâlit.

— S'il était innocent, il aurait reparu, murmura-t-il.

— A moins qu'il ne soit mort !

— Mort ! qui te fait croire ?...

— Mon cher, en passant près de la loge du père Doulevant, je viens de saisir au vol de singuliers propos. Joseph et Malicorne prétendent qu'on a assassiné M. de Carnoël.

— C'est absurde. Robert a quitté la France; cela ne fait pas de doute.

— En es-tu bien sûr ? Il était encore à Paris, huit jours après le vol. Je l'ai vu, de mes yeux vu, dans une voiture qui remontait le boulevard Malesherbes. Et ensuite il a disparu tout à coup. Ce n'est pas naturel.

— Au contraire, cela s'explique très-bien. Il était d'abord allé dans son pays, en Bretagne, et après y être resté deux ou trois jours, il est revenu ici. Le colonel Borisof en a la preuve.

— Ce Russe ne m'inspire qu'une confiance médiocre. Est-ce que tu aurais fait la sottise de te lier avec lui ?

— Moi ! non, certes. Dans ces derniers temps il est venu assez souvent chez ton oncle. Je l'y ai rencontré, et naturellement il m'a parlé de ce malheureux Robert. Voilà tout. Mais... où veux-tu en venir ?

— A te dire, mon cher Jules, que toute cette affaire de vol ne me semble pas claire. Je t'ai raconté comment une rusée créature m'a subtilisé le bracelet. Il y a quelque chose là-dessous, et je commence à croire que les vrais coupables n'ont jamais été soupçonnés.

Ainsi, par exemple, il ne nous est pas venu à l'esprit que Georget eût fait le coup. Eh bien, les domestiques prétendent que c'est lui.

— Georget ! ton protégé ! Georget que tu as si chaudement recommandé à M. Dorgères !

— Oh ! je ne m'en rapporte pas aux affirmations de ces messieurs. Mais enfin je me dis que les voleurs avaient certainement des intelligences dans la maison. Or, Georget allait et venait sans cesse ici. Il connaissait tes habitudes et celles de Malicorne, le garçon de veille. N'a-t-il pas pu se cacher quelque part, et ouvrir la porte aux gredins qui sont entrés à l'heure précise où il n'y avait personne?

— Se cacher, où? Je ne vois guère que ce cabinet que j'ai fait déblayer ces jours-ci. Et, à l'époque où le vol a été commis, il était tellement bondé de papiers qu'on ne pouvait pas y entrer.

— Georget est fluet comme une belette. Au surplus, je ne l'accuse pas. Je cherche à m'éclairer, et j'ai presque des remords d'avoir condamné M. de Carnoël sans l'entendre.

— Pourquoi revenir sur cette triste histoire? dit Vignory d'une voix émue. Je me faisais une fête de t'annoncer mon mariage, j'espérais que tu allais prendre part à ma joie, et au lieu de t'y associer, tu ne cesses de me parler d'un homme qui fut mon ami... que j'ai défendu moi-même tant qu'il a été possible de le défendre... mais dont en vérité je ne peux pas souhaiter le retour.

— Pardonne-moi, s'écria Maxime, vivement touché de cet appel à son cœur. Je suis stupide, et tu vaux mille fois mieux que moi. Du diable si je sais pourquoi je m'occupe encore de ces gens-là. Tout est bien qui finit bien, et je suis ravi d'apprendre que tu épouses Alice.

OXFORD - TAYLOR INST

A quand la cérémonie?

— Mais... M. Dorgères parle des premiers jours de février.

— Alors, je n'ai pas de temps à perdre pour acheter mon cadeau de noces. Je serai ton garçon d'honneur, et, s'il le fallait, pour te prouver que je me réjouis de ton bonheur, je me sentirais capable de chanter au dessert.

— Merci, répondit Vignory en serrant avec effusion la main de son fidèle camarade. Je n'ai jamais douté de ton amitié.

— Je l'espère bien, s'écria Maxime. Maintenant, je m'en vais, et je te donne ma parole de ne jamais te parler de M. de Carnoël.

En promettant à Vignory de ne plus jamais lui parler de son ci-devant rival, Maxime était sincère.

Avec cette mobilité d'esprit qui était son moindre défaut, Maxime s'était laissé aller à croire un instant aux affirmations hasardées d'un valet de chambre et d'un garçon de bureau, mais il regrettait déjà de les avoir prises au sérieux, et il se reprochait d'avoir affligé son meilleur ami en lui rappelant de désagréables souvenirs, au lieu de se réjouir avec lui d'un mariage qu'il approuvait de tout son cœur.

Peu s'en fallut que, pour réparer ses torts, il ne montât chez sa cousine, à seule fin de la féliciter du choix qu'elle venait de faire et d'entonner un éloge enthousiaste de Jules Vignory.

Mais il réfléchit que ce serait mal servir les intérêts du fiancé de fraîche date.

Alice n'était peut-être pas encore très-affermie dans sa nouvelle résolution, et il eût été maladroit de lui fournir une occasion de parler de l'absent qu'elle cherchait à oublier.

La résignation des jeunes filles est une vertu qu'il ne faut pas trop mettre à l'épreuve, et Maxime avait sagement fait en évitant, depuis un mois, de prononcer devant mademoiselle Dorgères le nom de Robert de Carnoël.

Il pensa non moins sagement qu'en recevant les compli-

ments de son cousin, Alice se rappellerait certaine promenade au bois de Boulogne, et que ce souvenir pourrait bien jeter de l'huile sur un feu mal éteint.

D'ailleurs, il lui tardait de se rendre à l'avenue de Friedland. L'heure où il s'y présentait d'habitude était passée, et il trouvait qu'après avoir consacré une partie de la matinée à s'occuper des affaires de cœur des autres, il était bien temps de s'occuper un peu des siennes.

Car il sentait que son cœur se prendrait bientôt, s'il revoyait la comtesse, et il n'essayait pas de résister au charme mystérieux qui l'attirait vers cette femme singulière.

Il sortit donc de l'hôtel de son oncle pour aller faire au docteur Villagos sa visite quotidienne, et en passant devant la loge, il put constater que le conseil était levé.

Joseph et Malicorne avaient quitté la place, et le père Doulevant sommeillait au coin du feu.

Maxime se trouva bien sot d'avoir attaché de l'importance à leurs propos et se jura de ne jamais dire à ces drôles qu'il avait eu la faiblesse de les écouter.

Il pensa même que mieux valait s'abstenir de parler au docteur de leur façon d'expliquer l'accident de Georget.

Soupçonner ce brave gamin lui paraissait injuste et absurde. Et il aurait cru faire une mauvaise action en répétant, comme il en avait d'abord eu l'idée, les bavardages malveillants qu'il venait d'entendre.

— Je demanderai tout simplement de ses nouvelles à M. Villagos, se disait-il en cheminant sur le boulevard Haussmann, et si j'apprends que le pauvre petit est enfin sur pied, je pousserai tantôt jusqu'à la rue Cardinet.

Sa grand'mère n'a pas encore voulu me permettre de le voir, mais elle finira bien par lever la consigne, et quand je tiendrai mon Georget en tête-à-tête, je me charge de lui faire raconter son histoire. Il m'aime, cet enfant. Je ne sais pas pourquoi, par exemple, car je n'ai jamais rien fait pour lui. Mais il me l'a bien prouvé, et je parierais qu'il me dira à moi ce qu'il ne dirait à personne.

Ces pensées et quelques autres, qui n'avaient pas pour objet le petit-fils de la veuve Piriac, l'occupèrent jusqu'au moment où il arriva devant la superbe grille de l'hôtel habité par madame Yalta.

La livrée connaissait maintenant ce visiteur assidu, et il était accueilli tous les jours de la même façon.

Un portier colossal le recevait à l'entrée, l'annonçait par un coup de cloche, et le remettait à un valet de pied qui l'introduisait dans un des salons du rez-de-chaussée.

Presque aussitôt le docteur arrivait, causait avec lui de l'état de la comtesse, et le reconduisait ensuite jusqu'au perron.

L'entrevue ne durait jamais plus de cinq minutes, et Maxime, en traversant la cour, ne rencontrait jamais que des domestiques.

Personne ne venait s'informer de la malade dont tout Paris s'occupait quand elle se montrait au Bois ou au théâtre dans tout l'éclat de son luxe et de sa beauté.

Ses amis croyaient sans doute que le froid l'avait décidée à partir brusquement pour le pays du soleil.

Pour la première fois, ce jour-là, Maxime s'étonna de ne pas voir à la porte de l'hôtel une seule voiture de maître.

— Il n'y a donc plus que moi qui pense à elle, murmura-t-il en regardant cette princière demeure dont les abords étaient déserts comme si elle eût été inhabitée.

Du reste, la vigilance des gens qui la gardaient n'était jamais en défaut.

Aussitôt que M. Dorgères apparaissait à pied dans la rue ou que le fiacre qui l'amenait s'arrêtait, le suisse sortait de sa loge et venait lui ouvrir avec un empressement respectueux.

Il n'y manqua point, et tout se passa avec le cérémonial accoutumé.

Maxime remarqua seulement que les serviteurs étaient moins tristes que la veille.

Depuis un mois, ils avaient tous des figures affligées.

Évidemment, ces braves gens adoraient la comtesse, et sa maladie les désolait. Leur changement de visage était de bon augure.

L'animation semblait renaître dans l'hôtel, si longtemps silencieux.

Les remises étaient ouvertes, et Maxime en passant y vit deux grooms occupés à examiner les ressorts d'un coupé. Il en conclut que la comtesse songeait à sortir prochainement, et cette idée le remplit de joie.

— Pourvu que le docteur ne s'avise pas de l'envoyer en Italie parfaire sa convalescence, pensait-il. Ma foi! si elle partait, je crois bien que je la suivrais. Je n'ai plus rien à faire à Paris, depuis que j'ai donné ma démission d'agent de police.

Vignory va se marier, c'est vrai, mais il se mariera bien sans moi. Et même, en y réfléchissant, il me semble qu'Alice aimera tout autant que je ne sois pas là pour l'entendre prononcer le oui sacramentel. Ma présence lui rappellerait de pénibles souvenirs

Maxime ne resta pas longtemps seul. A peine était-il entré dans le salon d'attente que M. Villagos parut.

Il avait l'air soucieux, cet excellent docteur, et le neveu de M. Dorgères put craindre un instant qu'il n'apportât de mauvaises nouvelles de sa malade.

— Eh bien? demanda le jeune homme, assez inquiet. Est-ce que vous venez m'annoncer une rechute?

— Non, Dieu merci, répondit Villagos. Le mieux se soutient, les forces reviennent, et je puis affirmer maintenant que la comtesse est sauvée.

— Vous me rendez bien heureux... vous paraissiez si préoccupé, que j'avais cru...

— Elle est guérie physiquement, mais je ne suis pas rassuré pour cela.

— Vous voulez dire que vous redoutez des imprudences. J'espère, mon cher docteur, que vous userez de votre autorité pour les empêcher.

— Assurément. Ainsi, ce matin, la comtesse voulait sortir en voiture. Je m'y suis opposé, et elle a bien voulu se rendre à mes observations. Mais mon autorité ne va pas jusqu'à lui imposer le repos de l'esprit. Son imagination travaille sans cesse. Elle se forge mille chimères. Et, en vérité, il vaudrait mieux qu'elle eût encore la fièvre.

— Oserai-je vous demander à quelle cause vous attribuez cette surexcitation?

— A une cause que vous ne devineriez jamais, et quand je vous l'aurai indiquée, vous aurez bien de la peine à me croire, car vous ne connaissez pas madame Yalta comme je la connais.

C'est une femme qui se passionne à tout propos. Rien ne lui est indifférent, et elle s'intéresse à des malheurs qui ne devraient pas la toucher. Il suffit qu'on lui parle d'une infortune ou d'une injustice pour que sa tête s'exalte.

Ainsi, vous lui avez raconté, à ce qu'il paraît, que le secrétaire de votre oncle était épris de mademoiselle Dorgères, votre cousine, qui l'aimait, et que ce secrétaire ayant été renvoyé...

— Pardon! ce n'est pas moi qui ai raconté cela. C'est madame Yalta qui m'en a parlé, le jour où j'ai eu l'honneur de l'accompagner au bois de Boulogne. Je me suis même efforcé de la détromper.

— Vous n'y avez pas réussi. Elle est persuadée que les malheurs de ce jeune homme sont immérités. Le père de M. de Carnoël a connu autrefois le père de la comtesse. Il n'en faut pas davantage pour qu'elle prenne en main la cause du fils.

Notez qu'elle ignore ce qui s'est passé chez M. Dorgères. Elle se figure qu'il y a quelque part deux amoureux qui souffrent. Cela lui suffit. Elle s'est juré de faire leur bonheur. C'est maintenant son idée fixe. Elle a la folie de don Quichotte. Elle veut redresser les torts de l'humanité.

— Et, comme don Quichotte, elle combat des moulins à vent. Ma cousine ne songe plus à M. de Carnoël, si tant

est qu'elle y ait jamais songé, et la preuve, c'est qu'elle va épouser, dans un mois, l'associé de mon oncle.

Je suis vraiment désolé que madame Yalta ait ajouté foi aux bavardages d'un enfant... car vous ne savez peut-être pas que ces faux renseignements lui ont été donnés par ce gamin qu'elle protége, ce petit Georget...

— Il ne lui en donnera plus, interrompit M. Villagos. Le pauvre garçon a été victime de je ne sais quel accident, et il est devenu idiot, ou peu s'en faut.

— Quoi! vous pensez, docteur, qu'il restera dans l'état où il est? s'écria Maxime assez ému.

— C'est fort à craindre. Je le plains de tout mon cœur, puisque la comtesse s'intéressait à lui. Mais il a eu le tort de troubler l'esprit de sa protectrice par ses bavardages, et je lui en veux un peu.

Maintenant, cher monsieur, j'ai une prière à vous adresser.

— Parlez, docteur, et croyez que je suis tout à vous.

— Je vous demande en grâce de ménager la comtesse, de ne rien lui dire qui soit de nature à l'agiter. Elle essayera d'amener la conversation sur un sujet qui la préoccupe beaucoup trop. Promettez-moi de faire tout ce que vous pourrez pour détourner l'entretien.

— C'est entendu. Mais... vous parlez comme si je devais avoir bientôt le bonheur d'être reçu par madame Yalta.

— Sans doute. Elle veut absolument vous voir.

— Quand?

— Ce matin.

— Quoi! maintenant? s'écria Maxime, surpris et charmé.

— A l'instant, mon cher Dorgères, répondit le docteur. Elle savait que vous alliez venir aujourd'hui comme de coutume, et elle m'a prié de vous dire qu'elle désirait vous remercier elle-même de l'intérêt que vous lui avez témoigné pendant qu'elle était malade.

Elle vous est d'autant plus reconnaissante de vos visites que ses amis l'ont un peu délaissée... elle le croit, du

moins, et je puis vous affirmer qu'elle se trompe. C'est moi qui ai répandu le bruit qu'elle était retournée dans le Midi. Et même, je ne vous le cacherai pas, j'aurais préféré qu'elle ne vous reçût pas ce matin. Je crains toujours pour elle les émotions.

Mais vous venez de me rassurer, et je me borne à vous rappeler que vous m'avez promis d'éviter certain sujet de conversation que je redoute.

— Je vous le promets encore, et d'ailleurs vous m'aiderez à détourner l'entretien.

— Non, car je ne serai pas là. J'ai d'autres malades que j'ai beaucoup trop négligés dans ces derniers temps et qui me réclament. Au surplus, la comtesse aimera mieux vous voir seul.

Cet arrangement convenait beaucoup à Maxime, qui se crut cependant obligé de dire tout le contraire à M. Villagos.

Le docteur savait à quoi s'en tenir sur les véritables sentiments de son jeune ami; il se contenta de sourire, et il lui prit familièrement le bras pour le conduire au bas du grand escalier par lequel on montait aux appartements particuliers de la comtesse.

Là se trouvait un valet de pied qui, sur un signe du médecin hongrois, précéda le visiteur pour lui montrer le chemin.

Le dernier mot de M. Villagos en se séparant de Maxime fut :

— N'oubliez pas mes recommandations.

Maxime était fermement résolu à n'y pas manquer, et il ne lui en coûtait guère de tenir ses engagements, car il ne se souciait pas de perdre en conversations sur les affaires des autres le temps que madame Yalta voulait bien lui accorder.

Au premier étage, il fut reçu par une femme de chambre d'un âge mûr qui était sans doute prévenue de sa visite, car elle le pria immédiatement de vouloir bien la suivre

— La comtesse m'attend, c'est clair, pensa-t-il.

Et on peut croire que cette idée ne lui était pas désagréable.

La camériste, qui aurait pu passer pour une duègne, lui fit traverser successivement plusieurs pièces dont la destination n'était pas très-facile à déterminer, des pièces qui ressemblaient aux salles d'un musée.

Beaucoup d'objets d'art et très-peu de meubles.

L'originalité de la comtesse avait donné à cet appartement un cachet tout particulier.

L'homme le moins expert en installations parisiennes aurait compris tout de suite qu'il n'était ni chez une irrégulière enrichie, ni chez une de ces grandes mondaines qui font état de recevoir avec apparat.

Il n'y avait chez madame Yalta ni antichambre, ni boudoir, ni salon. Rien de convenu, en un mot. Bravant les préjugés qui imposent aux riches l'obligation d'habiter une maison distribuée d'après des règles immuables, elle avait tout sacrifié à sa fantaisie.

Il est vrai qu'elle avait fait aussi la part du feu, et que le rez-de-chaussée de son hôtel était merveilleusement disposé pour y donner des fêtes splendides.

Seulement, elle ne s'y montrait que dans les occasions assez rares où elle conviait à un grand bal la société cosmopolite qu'elle fréquentait de préférence.

Il y a en plein Paris une colonie étrangère qui se suffit à elle-même, et la comtesse y comptait presque toutes ses relations, n'ayant cherché à se répandre ni dans le monde aristocratique du faubourg Saint-Germain, ni dans le monde financier du faubourg Saint-Honoré.

Du reste, Maxime, qui l'admirait jusque dans ses bizarreries, trouvait son installation charmante.

— A la bonne heure! murmurait-il en suivant sa conductrice, voilà qui n'est pas banal. L'habitation est faite à l'image de cette adorable personne que les sottes traitent d'excentrique.

A vrai dire, il s'attendait pourtant à la trouver établie dans quelque réduit meublé au goût du jour.

La femme de chambre ouvrit doucement une porte, et, au lieu de l'annoncer, l'invita du geste à entrer.

Il entra, et il se trouva dans une demi-obscurité qui l'empêcha d'abord de distinguer nettement les objets, si bien qu'il resta sur le seuil sans oser avancer.

La pièce où on l'avait introduit était de forme ovale et recevait le jour d'en haut par un vitrage.

Les murs étaient revêtus de faïences vernies, à la mode orientale, et tout autour s'étendait un large divan.

Au milieu, d'énormes corbeilles de fleurs et des buissons de camélias qui semblaient avoir leurs racines en pleine terre.

Il n'y avait pas apparence de cheminée, et pourtant on sentait une douce chaleur et une odeur pénétrante qui montait au cerveau.

Cela ressemblait beaucoup plus à une salle de harem qu'à une chambre de malade.

Maxime, ébahi, s'aperçut que la porte s'était refermée derrière lui et crut que la camériste l'avait laissé seul pour aller avertir sa maîtresse.

Il avança pourtant, et quand il eut dépassé le massif d'arbustes qui donnait à ce lieu l'aspect d'un jardin d'hiver, il se trouva tout à coup en face de madame Yalta.

Elle était à demi couchée sur une sorte d'estrade formée de coussins empilés, un lit de repos à la turque, recouvert d'une peau d'ours blanc qui la cachait jusqu'aux épaules.

Plus pâle qu'autrefois, mais plus belle encore peut-être, de cette beauté étrange qui ne se révélait qu'aux hommes assez intelligents pour apprécier l'éclat du regard et le charme irrésistible de cette physionomie parlante.

Maxime reçut comme un coup au cœur et resta muet de surprise et d'émotion.

— Je vous attendais, lui dit-elle avec un accent qui le remua de fond en comble. Soyez le bienvenu.

En même temps, elle lui tendait une main charmante qu'il n'osa pas baiser, mais qu'il serra avec effusion.

— Si vous saviez combien je suis heureux de vous revoir, s'écria-t-il.

— Je le sais, répondit affectueusement la comtesse. Vous êtes venu tous les jours, et je vous prie de croire que si je ne vous ai pas reçu plus tôt, c'est que le docteur me l'avait absolument défendu.

Oh! ce docteur, je l'ai maudit bien des fois.

— Moi, je le bénis, puisqu'il vous a sauvée.

— Oui... j'ai failli mourir... mais mon heure n'était pas venue... et, grâce à Dieu, je suis maintenant hors de danger.

— M. Villagos me l'a dit.

— Je suis sûre qu'il a ajouté que je m'exposerais à une rechute, si je commettais la plus légère imprudence.

— C'est vrai.

— Il est toujours le même, ce bon docteur. Si je l'écoutais, je devrais me résigner à ne pas sortir de chez moi et à ne voir personne jusqu'au printemps.

Mais je lui ai signifié ce matin que j'entendais reprendre dès à présent mes habitudes. Et pour commencer, j'ai voulu revoir un ami. Croiriez-vous qu'il a essayé de s'y opposer? Je vous le dénonce. Si je l'avais écouté, vous ne seriez pas ici.

Mais vous y êtes. Asseyez-vous près de moi et causons.

En fait de siéges, Maxime n'aperçut qu'un gros tas de coussins amoncelés, et quoiqu'il n'eût jamais pratiqué les coutumes orientales, il réussit à s'y établir assez commodément.

Il lui fut moins facile de trouver un début de conversation, et de plus habiles auraient probablement éprouvé le même embarras que lui.

De quoi parler à une femme qu'on a vue une seule fois, et qui cependant vous traite presque comme un intime?

Les banalités qui défrayent les causeries mondaines eus-

sent été déplacées, et M. Villagos avait interdit les sujets intéressants qu'il lui eût été facile d'aborder.

Il n'aurait tenu qu'à lui de reprendre l'entretien où il l'avait laissé un mois auparavant, mais c'eût été contrevenir directement à l'ordonnance du docteur, car les derniers mots que Maxime avait échangés au bois de Boulogne avec madame Yalta avaient trait précisément au rendez-vous donné par Robert de Carnoël à Alice Dorgères dans l'allée des Bouleaux.

La comtesse devina sans doute l'embarras du jeune homme, et elle lui épargna la peine de commencer.

— J'ai fait beaucoup de projets pendant ma réclusion forcée, dit-elle gaiement, des projets de réforme. L'existence que je mène m'ennuie. J'ai résolu d'en changer.

— Vous songez à quitter Paris! s'écria Maxime.

— Non. Du moins, pas en ce moment.

— Vous me rassurez. Je craignais...

— Ne craignez rien. Si je partais, ce serait pour revenir bientôt. Mais je me suis aperçue que l'agitation ne donne pas le bonheur, et qu'au lieu de dépenser ma vie au hasard de mes caprices, je ferais beaucoup mieux de la consacrer à quelques vrais amis.

La sagesse m'est venue un peu tard, j'en conviens. Qu'importe! il est toujours temps de rentrer dans la bonne voie.

Maxime ouvrait de grands yeux et se demandait où tendait cet exorde imprévu.

— Imaginez-vous, reprit la comtesse, que je rêve maintenant d'être heureuse à la façon des bourgeois paisibles qui se contentent des joies de la famille...

— Permettez-moi de vous dire, interrompit en riant Maxime, que vous vous exagérez peut-être un peu ces joies-là. Si vous les connaissiez comme je les connais...

— C'est précisément parce que je ne les connais pas que je voudrais les connaître. Et je compte un peu sur vous pour m'y aider. A qui pourrais-je avoir recours, si ce n'est

à vous? Je vis dans un monde où l'on ne songe qu'au plaisir, et j'aspire à sortir de ce monde-là.

Ce début surprit beaucoup Maxime.

Il ne devinait pas où la comtesse voulait en venir avec ses aspirations aux bonheurs intimes, et, quoiqu'il ne fût pas fat, il se demandait si elle allait lui proposer de vivre à deux dans quelque coin retiré.

Son air exprimait si bien l'étonnement que madame Yalta se mit à rire, et s'empressa de s'expliquer plus clairement.

— Je vois, dit-elle, que vous ne me comprenez pas très-bien, et le fait est que vous ne pouviez guère prévoir la conversion que je viens de vous annoncer. Elle est cependant très-sincère.

La folle comtesse que vous avez connue n'existe plus. J'ai fait vœu de vivre simplement, et, pour m'aider à accomplir ce vœu, je voudrais me lier avec une famille... patriarcale... Je ne trouve pas de mot qui rende mieux ma pensée.

— Ces familles-là sont assez rares à Paris, ou du moins il faudrait les chercher dans un monde...

— Qui n'est pas le mien, je le sais. Mais elles existent, car j'en connais une... la vôtre.

— La mienne! mais je n'en ai pas. J'ai été orphelin de très-bonne heure. Il ne me reste plus qu'un oncle...

— Et une cousine germaine. C'est précisément à eux que je pense. Vous n'ignorez pas que M. Dorgères est mon banquier?

— Non, certes, mais...

— Nous n'avons eu jusqu'à présent que des relations d'affaires, mais je l'ai assez vu pour apprécier la droiture de son caractère et sa franchise bienveillante. Je lui sais un gré infini d'avoir pris à son service un pauvre enfant que je protége, et je me suis souvent reproché de ne pas avoir saisi cette occasion de faire avec lui une connaissance plus intime.

J'en étais là quand le docteur a eu l'heureuse idée de vous amener ici. J'ai beaucoup réfléchi pendant que j'étais malade, et j'en suis arrivée à croire que ce rapprochement fortuit était écrit là-haut. Il faut vous dire que je suis superstitieuse à l'excès.

Il me semble maintenant que ce hasard est un avertissement, et que ma destinée est de connaître ceux qui vous sont chers... votre oncle... sa fille que j'ai à peine entrevue.

Je me sens attirée vers elle par un sentiment que je ne puis pas encore définir, mais que je ne cherche pas à combattre. Et j'ai résolu de prier M. Dorgères de me la présenter.

— Il sera certainement ravi de vous être agréable, balbutia Maxime, qui ne s'attendait guère à une ouverture de ce genre; seulement... Alice est encore bien jeune...

— Et moi, je ne le suis plus, interrompit la comtesse. C'est vrai. J'ai vingt-neuf ans... dix ans de plus que mademoiselle Dorgères, je crois. Et j'ai vécu, j'ai souffert, tandis qu'elle est encore à l'âge des illusions. Eh bien c'est précisément ce contraste qui fait que je veux devenir son amie.

J'ai toujours rêvé de conquérir l'amitié d'une jeune fille, de mériter sa confiance en travaillant à son bonheur, en l'aidant de mes conseils. J'ai acquis à mes dépens une expérience de la vie qu'il me serait doux de faire servir à une bonne action. Aucun sacrifice ne me coûterait pour contribuer à rendre heureuse une enfant pure que j'aimerais comme une sœur. Je me dévouerais pour elle avec joie.

— Ma cousine serait bien fière si elle vous entendait, et je puis vous assurer, madame, qu'elle est digne de l'intérêt que vous lui portez. Mais permettez-moi de vous rappeler qu'elle entre dans le monde par la porte banale où passent, dans notre bourgeoisie riche, toutes les héritières. Sa vie est tracée d'avance, et s'écoulera sans orage.

Alice va se marier.

— Quoi! son père a consenti à accepter pour gendre M. de Carnoël!

Maxime se mordit les lèvres. Il avait parlé trop vite, et il s'apercevait un peu tard qu'il manquait déjà à la parole donnée au docteur Villagos.

Il fallait pourtant bien répondre, et il n'était plus temps de déguiser la vérité.

— Non, madame, dit-il avec un embarras visible. Ma cousine épouse l'associé de son père, un charmant garçon qui est mon ami intime, et qui a nom Jules Vignory.

— Et elle l'aime?

— Sans aucun doute. Alice ne se marierait pas contre son gré, et le choix qu'elle a fait a été parfaitement libre.

— En êtes-vous bien sûr? Vous m'avez dit vous-même qu'elle aimait M. de Carnoël.

— Elle a cru l'aimer. A dix-neuf ans, une jeune fille peut se tromper sur ses véritables sentiments, répondit Maxime avec un sourire forcé.

La comtesse le regardait avec ses grands yeux clairs, et semblait chercher à lire jusqu'au fond de sa pensée.

Il y eut un silence qui acheva de mettre Maxime fort mal à son aise. Il enrageait d'avoir été amené malgré lui sur un sujet qu'il voulait éviter, et il donnait M. de Carnoël à tous les diables.

— Je vais vous parler à cœur ouvert, reprit lentement madame Yalta. Vous n'avez pas oublié, je suppose, l'entretien que nous avons eu ensemble... un jour qu'il faisait grand froid.

— Comment l'aurais-je oublié! Ce jour-là comptera dans ma vie; car c'est ce jour-là que j'ai eu le bonheur de vous parler pour la première fois, dit Maxime, qui aurait bien voulu revenir à ses souvenirs personnels.

— Alors, vous vous rappelez que mon protégé Georget m'avait appris bien des choses.

C'est par lui que j'ai su ce qui se passait chez votre oncle.

Maxime n'aurait pas mieux demandé que de détourner la conversation en s'informant des malheurs arrivés au

petit-fils de madame Piriac, mais c'était encore là un sujet interdit par le docteur Villagos.

— Madame, reprit-il après avoir un peu hésité; Georget a parlé à tort et à travers, comme un enfant qu'il est. Il avait pris en affection le secrétaire de mon oncle, il s'est imaginé que ce jeune homme épouserait ma cousine, et il a été désolé quand M. de Carnoël a quitté la maison.

— Il l'a quittée parce que M. Dorgères l'a renvoyé. Vous m'avez dit pourquoi il a été renvoyé, et vous m'avez laissé entrevoir que, depuis son départ, on l'accusait d'une mauvaise action.

Georget m'en a dit davantage.

— Que vous a-t-il donc dit?

— Qu'un vol a été commis chez M. Dorgères et qu'on soupçonnait M. de Carnoël.

Maxime tressaillit de surprise. Il n'en revenait pas d'apprendre que la comtesse était au courant d'une histoire qu'on avait tenue si secrète.

Il se souvint pourtant assez vite que ce secret était connu de tous les domestiques de son oncle, et que ces gens accusaient précisément Georget.

— Vous voyez que je suis bien informée, continua la comtesse. Je sais tou ce qui s'est passé. Je sais qu'on a ouvert la caisse avec une fausse clef, qu'on y a pris un coffret déposé chez M. Dorgères par un Russe qui s'appelle, je crois, Borisof... un coffret renfermant des titres... des valeurs.

Je sais comment ce vol a été découvert. Georget était là, et il a tout entendu. Le caissier a fait appeler M. Dorgères, qui, en apprenant que son secrétaire était parti précipitamment la veille, n'a pas hésité à déclarer que ce jeune homme était le coupable. En un mot, je sais tout.

— Excepté l'affaire de la main coupée, pensa Maxime. Si elle la connaissait, elle ne manquerait pas de me la raconter.

— Eh bien, reprit madame Yalta, je suis certaine que M. de Carnoël est innocent...

— Je le souhaite, murmura l'ami de Jules Vignory.

— Et je vous demande en grâce de me dire ce qui s'est passé entre mademoiselle Dorgères et lui... au bois de Boulogne. Vous avez assisté à leur entrevue, et j'espère que vous ne refuserez pas de me répondre.

Maxime pensa qu'au point où l'avait amené, bien malgré lui, la comtesse, il serait puéril de recourir à des faux-fuyants.

— M. de Carnoël n'est pas venu au rendez-vous qu'il avait donné, dit-il.

La comtesse pâlit, et demanda d'une voix émue :

— Est-ce bien vrai?

— Je vous le jure sur mon honneur.

— Et, depuis, vous n'avez plus entendu parler de lui?

— Non, il a eu le bon goût de ne plus écrire à ma cousine.

— Et, ne recevant pas de ses nouvelles, mademoiselle Dorgères a fini par croire que ce silence était un aveu, et que M. de Carnoël renonçait à elle parce qu'il était coupable. Elle l'a condamné sans l'entendre!

— Il s'est condamné lui-même.

— S'il n'a pas reparu, c'est qu'il n'est pas libre.

— Je ne sais pas s'il est libre, mais je sais qu'il est à Paris, ou du moins qu'il y était encore le jour où je l'ai attendu sur la route des Bouleaux. Je l'avais aperçu, le matin même, dans une fort belle voiture sur le boulevard Malesherbes.

Peut-être s'est-il décidé depuis à passer la frontière.

— Je ne crois pas cela. Je crois qu'on l'a fait disparaître pour l'empêcher de se justifier.

— Quoi! madame! vous pensez qu'on l'a tué?

— J'espère encore que non, mais il a dû tomber entre les mains de gens qui avaient intérêt à ce qu'on ne le revît jamais.

— Les véritables voleurs? Vous supposeriez qu'ils l'ont séquestré... gardé à vue?

— Peut-être. Mais, s'il est vivant, je le retrouverai.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je veux connaître mademoiselle Dorgères?

— Pas très-bien, je l'avoue, répondit timidement Maxime.

— Vous ne comprenez pas que je me suis juré de rompre un mariage qui ferait le malheur de sa vie, car tôt ou tard l'innocence de M. de Carnoël sera reconnue... et je compte que vous m'aiderez à la prouver.

— Moi! Vous voulez que je vous seconde dans cette entreprise impossible, moi qui ai la ferme conviction que M. de Carnoël est coupable.

— Votre conviction changera, j'en suis certaine, répondit la comtesse sans s'émouvoir de cette protestation.

— Je le voudrais de tout mon cœur, car je n'ai, je vous prie de le croire, aucun sentiment d'hostilité personnelle contre M. de Carnoël.

Et cependant, je dois vous avouer que je ne souhaite pas la rupture du mariage de ma cousine.

Je ne puis pas oublier que l'homme qu'elle doit épouser est mon meilleur ami.

— Je le sais. Vous me l'avez dit. Mais ne croyez-vous pas que vous lui prouveriez mieux votre amitié en contribuant à l'empêcher de se préparer des regrets éternels? Sa situation ne serait-elle pas affreuse si, après ce mariage, M. de Carnoël revenait complétement justifié, M. de Carnoël que mademoiselle Dorgères a aimé avec toute l'ardeur d'un premier amour?

Ne niez pas. Si elle a renoncé à cet amour, c'est qu'elle a cru que M. de Carnoël avait commis une action infâme; mais elle ne l'a pas oublié. L'image de l'absent est toujours présente à sa pensée. Et c'est pour la chasser, c'est pour se préserver d'un retour vers le passé, qu'elle a hâte de s'enchaîner irrévocablement.

Je suis femme, et je connais le cœur des femmes.

Soyez sûr que mademoiselle Dorgères, lasse de lutter contre un penchant qui l'effraye, se réfugie dans le mariage, parce qu'elle espère y trouver le repos, l'apaisement.

Si elle reconnaissait trop tard qu'on l'a trompée, elle maudirait toute sa vie le lien qu'il lui tarde maintenant de contracter.

La comtesse parlait avec tant de feu, ses yeux avaient tant d'éloquence, que Maxime sentait l'émotion le gagner.

Il n'était pas convaincu, tant s'en fallait, mais il était troublé, comme un juge qui vient d'entendre un très-habile avocat plaider pour un grand coupable.

Et, en même temps, il avait le chagrin de constater que sa personne à lui, ver de terre amoureux d'une étoile, tenait bien peu de place dans les préoccupations de madame Yalta.

Il ne pouvait plus se dissimuler que si cette adorable personne tenait tant à le voir, c'était pour lui parler de Robert de Carnoël.

Et cette découverte l'étonnait autant qu'elle l'affligeait, car il ne s'expliquait pas pourquoi elle prenait si chaleureusement les intérêts de ce garçon qu'elle n'avait jamais vu.

Il se souvenait bien qu'en causant avec lui tout à l'heure, M. Villagos lui avait dit que la comtesse avait connu autrefois le père de Robert. Mais ce n'était pas une raison suffisante pour qu'elle défendît envers et contre tous le fils accusé d'un vol.

Une idée lui vint à tout coup.

C'était Georget qui avait raconté l'affaire à la comtesse, Georget qu'elle couvrait de sa protection, Georget que les domestiques de M. Dorgères accusaient unanimement.

Ne pouvait-on pas supposer que ce gamin aux allures étranges avait fait des aveux à sa protectrice, et que de ces aveux ressortait la preuve de l'innocence du jeune secrétaire?

Si on admettait cette hypothèse, la conduite de madame Yalta paraissait toute naturelle.

Madame Yalta ne voulait pas dénoncer Georget, mais elle savait que M. de Carnoël n'était pas coupable, et elle

se devait à elle-même de l'assister dans le malheur où la fatalité l'avait jeté.

Elle se croyait obligée à réparer le mal causé par le mauvais petit drôle qu'elle avait eu le tort de patronner.

S'il en était ainsi, la cause de Robert était juste, et madame Yalta avait raison de vouloir arrêter Alice sur une pente funeste; elle avait raison de dire qu'un jour viendrait où Alice maudirait son union avec Jules Vignory.

Malgré ses travers, Maxime était avant tout un honnête homme, et lui aussi il aurait regretté toute sa vie d'avoir laissé s'accomplir une iniquité, alors qu'il dépendait de lui de s'y opposer.

L'amitié a des bornes, et pour servir son ami, Maxime ne pouvait pas aller jusqu'à refuser de chercher la vérité.

En tout cas, il fallait bien répondre à cette comtesse, dont la parole entraînante l'avait presque persuadé.

— Puis-je compter sur vous? lui demanda-t-elle après lui avoir laissé une minute pour réfléchir.

— Absolument, s'écria-t-il emporté par un élan qu'il n'eut pas la force de réprimer. Dites-moi ce que je dois faire, et vos ordres seront exécutés.

— Je vous prie de m'aider d'abord à retrouver M. de Carnoël.

— Je ne demande pas mieux, mais je ne sais pas du tout comment je m'y prendrai pour le chercher.

— Je vais vous le dire. Vous m'avez parlé de cet enfant que j'avais placé chez votre oncle.

Maxime eut beaucoup de peine à dissimuler un mouvement de surprise, mais il se contint et il attendit la suite.

— Georget est d'une intelligence rare; il aime beaucoup M. de Carnoël, et je suis certaine qu'il serait parvenu à le découvrir, ou du moins à m'apprendre ce qu'est devenu ce malheureux jeune homme, si lui-même n'eût été victime d'un accident dont la cause m'est encore inconnue.

— Le docteur m'a dit qu'il ne se remettrait jamais complétement.

— Le docteur est pessimiste. Je veux espérer, au contraire, que Georget se rétablira bientôt. Il est déjà sur pied. Seulement, il n'a pas encore recouvré la mémoire. Mais elle lui reviendra, et, pour la lui rendre, j'ai pensé à vous.

Pour le coup, Maxime ouvrit de grands yeux. Il avait beau se creuser la cervelle, il ne devinait pas ce que la comtesse attendait de lui.

— Oh! reprit-elle en riant, je sais que vous n'êtes pas médecin, et il ne s'agit pas de traiter ce pauvre petit selon les règles de la Faculté. M. Villagos a fait, de ce côté-là, tout ce qu'on pouvait faire, et il a réussi à le guérir physiquement. Mais sa tâche est finie, et la vôtre commence.

— La mienne! je ne vois pas trop en quoi elle peut consister.

— Écoutez-moi jusqu'au bout, et vous reconnaîtrez que je ne me trompe pas.

Georget vous est très-attaché, n'est-il pas vrai?

— Je le crois. Il l'a prouvé dans une circonstance toute récente. Il y a quelques semaines, j'ai été suivi, la nuit, par des gens qui voulaient me faire un mauvais parti, et c'est à lui que je dois de leur avoir échappé.

— Eh bien, vous ne sauriez mieux lui témoigner votre reconnaissance qu'en allant le voir.

— J'y suis allé trois fois depuis qu'il est malade, et sa grand'mère s'est toujours opposée à ce qu'il me reçût.

— Elle ne s'y opposera plus si vous lui dites que vous venez de ma part. Pour qu'elle ne doute pas de votre affirmation, prenez cette bague, dit madame Yalta en tendant à Maxime sa main qui portait au petit doigt un anneau d'or orné d'une améthyste.

Otez-la vous-même, ajouta-t-elle.

Maxime obéit et se permit même de baiser cette main que la comtesse lui offrait et qu'elle ne retira point, quand les lèvres de l'ami de Vignory l'effleurèrent.

— Je vous livre là un secret dont vous n'abuserez pas,

j'en suis sûre, reprit doucement la comtesse. Madame Piriac a des idées singulières. C'est une personne qui est née dans une condition supérieure à celle que son mariage avec un homme du peuple lui a faite. Elle a gardé de cette origine une fierté qui va jusqu'à la sauvagerie, et elle se défie de tout le monde, excepté de moi.

Elle ne vient jamais ici, mais elle suit toujours mes conseils, en mémoire des bontés que mon père eut jadis pour son fils. Cette bague est un talisman qui a le pouvoir de la faire obéir quand j'ai quelque chose à lui demander.

Vous la lui montrerez et vous lui direz que je la prie de vous laisser seul avec Georget... de vous le confier comme elle me le confierait.

— Fort bien, mais... que dirai-je à ce petit?

— Tout ce qui vous paraîtra de nature à réveiller son intelligence, à rappeler ses souvenirs. Vous lui parlerez d'une douloureuse histoire qu'il a, paraît-il, complétement oubliée, de mademoiselle Dorgères, de M. de Carnoël. Si vous ne réussissez pas, pendant cette première visite, à tirer de lui des renseignements utiles, vous en ferez une seconde. Je suis sûr qu'interrogé par vous, Georget redeviendra lucide, et que les indications qu'il vous donnera nous mettront à même de connaître le sort de M. de Carnoël.

Ai-je besoin d'ajouter que si je vous demande de vous charger de cette mission délicate, c'est que vous ferez mieux que je ne pourrais faire? Georget m'est tout dévoué, mais je l'intimide. Avec vous, il sera plus à l'aise.

J'ai d'ailleurs un autre motif pour ne pas le questionner moi-même. Villagos est le plus sévère des docteurs, et il m'interdit tout, sous prétexte de m'éviter des émotions dangereuses. S'il savait que je me suis mis martel en tête à propos de deux amoureux, il se fâcherait tout rouge.

— Je le crois sans peine, car, avant de me permettre de vous voir, il m'a fait jurer de ne pas vous dire un seul mot qui eût trait à M. de Carnoël ou à Georget. Et Dieu

m'est témoin que ce n'est pas ma faute si j'ai manqué à ma promesse.

— Il n'en saura rien, car je compte que vous serez discret. Le secret de mes projets restera entre nous deux, jusqu'au jour où nous aurons réussi. Et maintenant que notre traité est conclu, maintenant que vous êtes mon allié, mon ami, pardonnez-moi de vous supplier de ne pas perdre un instant pour aller chez Georget.

Maxime se leva. Il avait compris que la comtesse le renvoyait poliment, et pourtant il attendait encore un mot, un regard. Il lui semblait qu'il méritait mieux que ce congé donné au nom de l'amitié.

— Croyez-vous que je vous tiendrais ce langage si vous m'étiez indifférent? reprit madame Yalta qui devina sa pensée.

Et ses yeux en disaient bien davantage.

Maxime allait tomber à ses genoux, mais la femme de chambre entra fort à propos pour arrêter une démonstration qui, ce jour-là, eût été prématurée.

— Au revoir, monsieur, ajouta la comtesse avec un sourire plein de promesses. J'espère que vous ne me ferez pas attendre votre visite, et peut-être aurai-je le plaisir de vous rencontrer bientôt chez M. votre oncle, car c'est à lui et à sa charmante fille que je consacrerai ma première sortie.

CHAPITRE II

Tant qu'il n'eut pas franchi la grille de l'hôtel, Maxime réussit à garder l'attitude d'un homme du monde qui vient de faire une visite; mais dès qu'il se retrouva sur le pavé de Paris, hors de la vue du majestueux portier de la comtesse, il se mit à gesticuler et à parler tout seul comme un

fou, ou comme un poëte, les deux espèces de gens auxquels les amoureux ressemblent le plus.

Cette fois, il était pris par le cœur autant que par la tête, et si madame Yalta, en le congédiant, lui eût commandé d'aller se jeter dans la Seine, il y aurait couru.

Heureusement, elle s'était contentée de l'envoyer à Batignolles, chez madame Piriac; mais Maxime avait encore quelque mérite à s'acquitter de la mission qu'elle venait de lui imposer.

Interroger Georget dans le but de retrouver M. de Carnoël, c'était agir précisément à l'encontre de sages résolutions prises en connaissance de cause et oubliées en un quart d'heure.

Maxime se réjouissait encore le matin du mariage de son ami Jules Vignory, et l'après-midi, il se mettait en campagne pour empêcher ce mariage.

Il se conduisait absolument comme un avocat qui déserterait à l'audience la cause de son client pour soutenir la partie adverse.

C'était bel et bien une trahison.

Et pourtant il n'avait pas de remords. Que lui importaient maintenant les devoirs de l'amitié? Tous les sentiments qui l'animaient avaient fondu comme cire aux premiers feux de l'amour naissant.

Il faut dire que les discours de la comtesse l'avaient presque converti, et que maintenant il n'était pas éloigné de croire à l'innocence de Robert de Carnoël.

L'affaire, après tout, était pleine d'obscurités, et on pouvait s'y tromper.

Il se disait qu'une enquête supplémentaire ne serait pas inutile, dans l'intérêt d'Alice, qui ne méritait pas qu'on la laissât se marier par dépit, si son premier amoureux n'était pas indigne d'elle.

M. Dorgères ne pouvait pas trouver mauvais que son neveu cherchât à réparer une cruelle injustice.

Restait Vignory, lequel assurément ne saurait aucun gré

à Maxime de ressusciter un rival que le pauvre caissier n'aurait jamais pu supplanter si ce rival eût encore été là.

Mais Vignory était d'un naturel conciliant et résigné; Vignory aimait mademoiselle Dorgères d'un amour calme qui devait s'apaiser à la longue.

Il lui restait d'ailleurs une assez belle fiche de consolation, puisque son patron venait de l'élever au rang d'associé.

Quoi qu'il advînt, cet avancement lui était acquis; s'il n'épousait pas, il continuerait à bénéficier des avantages de sa situation nouvelle, et cette situation, il la devait sans aucun doute à ce projet de mariage conçu par M. Dorgères.

Maxime, ayant calmé par ces beaux raisonnements les scrupules de sa conscience, n'hésita point à sauter dans une voiture de place pour se faire conduire rue Cardinet.

Les gens que la passion gouverne ont toujours à leur service un assortiment de sophismes qu'ils emploient à justifier vis-à-vis d'eux-mêmes les actes les moins logiques.

De l'avenue Friedland aux Batignolles, le trajet n'est pas court, mais Maxime ne s'ennuya point en route, car il ne cessa de contempler l'anneau que la comtesse venait de lui remettre et qu'il avait bravement passé à son doigt, au doigt où les amants mettent les bagues échangées le jour de leurs fiançailles.

Décidément, il était écrit que Maxime passerait sa vie à porter des bijoux qui ne lui appartenaient pas. Après le bracelet, la bague. Après les turquoises, l'améthyste. Mais quelle différence!

Le bracelet ne lui rappelait que de déplaisants souvenirs. La bague était presque une promesse.

Madame Yalta, en la lui confiant, ne lui avait pas dit de la lui rendre, et il espérait bien qu'elle lui permettrait de la garder. Il en était déjà à prendre pour un gage d'amour partagé ce talisman qui devait obliger la rétive madame Piriac à lui obéir.

Son imagination lui jouait assez souvent de ces tours.

Cependant, il lui tardait d'interroger ce gamin qui connaissait peut-être le mot d'une foule d'énigmes enchevêtrées les unes dans les autres.

Pour conquérir définitivement les bonnes grâces de la comtesse, il fallait bien commencer par exécuter ses ordres avec zèle et avec intelligence, et il s'y prépara pendant le voyage.

Toutes ses dispositions étaient prises quand il arriva au coin du boulevard Malesherbes et de la rue Cardinet.

Il fit arrêter là son fiacre et il le renvoya, afin de rester plus libre de ses mouvements.

Il retrouva sans peine la vieille maison où il était déjà venu une fois, et il y entra d'un pas délibéré.

L'allée était toujours aussi sombre, et, à travers la porte vitrée de la loge, Maxime aperçut la grand'mère de Georget travaillant au coin du feu à un ouvrage d'aiguille.

Il crut pouvoir se permettre d'ouvrir et d'entrer sans frapper. Madame Piriac le reconnut aussitôt et se leva vivement.

On aurait juré qu'elle voulait lui barrer le passage.

— Madame, dit-il sans s'émouvoir de cet accueil assez peu encourageant, je vous prie d'excuser mon indiscrétion, mais je suis déjà venu plusieurs fois pour voir Georget, et vous ne m'avez jamais fait l'honneur de me recevoir. Aujourd'hui je force la consigne pour des raisons que je vais vous expliquer, si vous voulez bien m'entendre.

Maxime s'exprimait à dessein sur le ton le plus respectueux. Il tenait à montrer à l'aïeule du groom qu'il n'avait pas la naïveté de la prendre pour une vraie portière.

Elle devina sans doute l'intention, car elle affecta de répondre comme si elle n'eût été que la gardienne salariée d'une pauvre maison habitée par des ouvriers.

— Mais, mon bon monsieur, vous vous trompez, dit-elle humblement. Tout le monde peut entrer dans ma loge, et si vous n'avez pas vu mon garçon, c'est que le médecin avait défendu qu'il vît personne. Il était très-malade. Il l'est encore.

— Il va beaucoup mieux cependant, je le sais, et j'espère que vous ne vous opposerez pas à ce que je lui parle.

— Je suis bien fâchée de vous refuser, car le petit serait content de vous voir, et nous sommes tous les deux très-honorés de votre visite, mais c'est impossible. Georget n'est pas encore en état de causer.

— Même avec madame la comtesse Yalta.

La veuve Piriac eut un léger tressaillement qui n'échappa point à l'œil attentif de Maxime, mais elle répondit sans trop d'embarras :

— Cette dame ne viendra certainement pas ici, quel que soit l'intérêt qu'elle porte à mon pauvre enfant; mais si elle y venait, je lui demanderais en grâce de ne pas exiger que je le lui présente.

— Elle ne viendra pas, mais c'est elle qui m'envoie.

— Je ne savais pas que vous la connussiez.

— Je l'ai quittée il n'y pas une heure, et elle m'a très-expressément prié de voir Georget... de le voir longuement, et même de l'emmener promener.

— Mon cher monsieur, madame la comtesse ignore probablement que ce petit ne sait pas encore bien ce qu'il dit... la secousse qu'il a reçue lui a fait perdre la tête... et le docteur m'a bien recommandé de ne pas le laisser sortir... Où irait-il, mon Dieu! Il ne serait seulement pas capable de trouver son chemin pour revenir à la maison.

— La comtesse prévoyait, madame, les objections que vous me faites, et, pour vous prouver qu'elle m'a chargé d'y répondre, elle m'a remis cette bague, dit Maxime en mettant l'anneau sous les yeux de madame Piriac.

L'aïeule pâlit et regarda le neveu de M. Dorgères avec stupeur.

— Cette bague! murmura-t-elle, vous êtes le premier à qui elle l'ait confiée... Dans quel but? Qu'attend-elle donc de moi?

— Je viens de vous le dire et je vais m'expliquer encore plus clairement. Madame Yalta tient beaucoup à connaître

le sort d'un jeune homme qui a disparu depuis un mois... un jeune homme qui s'appelle Robert de Carnoël.

— Le secrétaire de M. Dorgères! Il était très-bon pour Georget qui m'a souvent parlé de lui.

— Georget en a parlé aussi à la comtesse, et c'est parce qu'il lui en a parlé qu'elle a eu l'idée de se servir de ce cher enfant pour retrouver M. de Carnoël.

— Elle oublie qu'il a perdu la mémoire.

— Elle espère que la mémoire lui reviendra. Pour qu'elle lui revienne, il ne faudrait peut-être qu'une circonstance imprévue... un hasard que je m'appliquerai à faire naître... quand vous aurez permis à Georget de m'accompagner.

Ne pensez-vous pas, madame, que la vue de certains lieux, la rencontre de certaines personnes... pourraient réveiller ses souvenirs? Si, par exemple, je le conduisais rue de Suresnes, dans les bureaux de mon oncle, qui sait s'il ne se rappellerait pas des faits intéressants?

Madame Piriac réfléchissait profondément, et Maxime crut deviner qu'elle hésitait entre la nécessité d'obéir à une volonté qui s'imposait et la crainte de nuire à son petit-fils.

— M. Dorgères connaît-il les projets de madame Yalta? demanda-t-elle, après un assez long silence.

— Non, répondit vivement Maxime, et je ne lui en dirai pas un mot.

— Je vous remercie, monsieur. Puis-je savoir encore si madame la comtesse vous a appris de qui elle tenait cette bague que vous venez de me montrer? ajouta l'aïeule d'une voix qui tremblait un peu.

— Je l'ignore absolument, et je suppose qu'elle n'avait d'autre but, en me la confiant, que de vous indiquer que je venais de sa part.

— Je vous crois, monsieur; vous êtes un galant homme, et vous ne voudriez pas tromper une pauvre mère... cet enfant n'a plus que moi au monde... pardonnez-moi donc de vous adresser une dernière question.

Pouvez-vous me jurer, quel que soit le résultat des recherches que vous allez entreprendre... pouvez-vous me jurer qu'il n'arrivera rien de fâcheux à Georget?

— Madame, répondit Maxime avec un accent qui ne laissait aucun doute sur sa sincérité, je vous donne ma parole d'honneur que Georget ne sera compromis en aucune façon, quoi qu'il arrive.

Personne ne saura qu'il s'est mêlé de cette affaire, personne que madame Yalta, vous et moi.

J'ajoute que je ne m'inquiéterai jamais de connaître les circonstances qui vous ont mise en rapport avec la comtesse. Peut-être ne tenez-vous pas à les cacher. Mais si c'est un secret, je vous jure que je ne chercherai pas à le deviner.

En tout ceci, je n'ai qu'un seul et unique but : servir une femme qui m'inspire la plus vive et la plus respectueuse sympathie. Peu m'importe de savoir pourquoi elle tient à retrouver M. de Carnoël. Elle le veut, cela me suffit pour que je l'y aide de tout mon pouvoir.

— Monsieur, dit l'aïeule, frappée de ce langage simple et net, pardonnez-moi d'avoir hésité avant de vous confier ce que j'ai de plus cher au monde. Je m'attendais si peu à la proposition que vous venez de m'apporter, qu'il m'était permis de réfléchir avant de l'accepter.

Maintenant, je n'hésite plus, et je vais appeler Georget.

Elle avait à peine achevé de prononcer le nom de son petit-fils, que l'enfant se précipita dans la loge par une porte cachée derrière un rideau de tapisserie.

Évidemment, les derniers mots dits par sa grand'mère avaient frappé son oreille, et pour qu'il les eût entendus, il fallait qu'il ne fût pas bien loin.

Maxime se demanda même d'abord si le rusé gamin n'avait pas écouté la conversation tout entière, et s'il ne s'était pas donné le plaisir de faire son entrée au bon moment; mais il fut bientôt détrompé.

Georget ouvrit de grands yeux en apercevant le neveu de M. Dorgères, et sa physionomie exprima si bien l'éton-

nement, qu'on ne pouvait pas le soupçonner de jouer la comédie.

— Tiens ! monsieur Maxime ! s'écria-t-il joyeusement.

— Oui, petit, c'est moi, répondit le jeune homme en lui tapotant la joue. Tu ne t'attendais pas à me voir aujourd'hui ?

— Ma foi, non. Mais je devine tout de même pourquoi vous venez. C'est le patron qui m'envoie chercher pour me tirer les oreilles... et je ne l'ai pas volé... je ne suis pas allé au bureau hier.

En parlant ainsi, Georget avait bien la plus drôle de mine du monde, la mine d'un écolier que son maître d'étude vient de prendre en faute et qui a beaucoup plus envie de rire que de s'excuser.

Son teint était plus pâle qu'autrefois, son visage et son corps avaient maigri, mais ses yeux étaient toujours aussi vifs, sa bouche aussi rieuse, et n'eût été son bras qu'il portait en écharpe, on n'aurait jamais cru qu'il relevait à peine d'une maladie grave.

— Ne crains rien pour tes oreilles, mon garçon, lui dit Maxime. Mon oncle ne m'envoie pas ici pour te gronder. Il sait bien que ce n'est pas ta faute si tu ne fais pas ton service depuis un mois.

— Comment ! il y a un mois que je n'ai monté la garde au guichet ! s'écria Georget. Tiens ! c'est vrai, j'ai été sur le flanc depuis... la grande neige. Ah çà ! mais, si ça fait un mois, le jour de l'an est donc passé ?

— N'aie pas peur, tu auras tes étrennes. Je viens te chercher pour te les acheter.

— Ah ! c'est gentil de votre part, monsieur Maxime. Je l'avais déjà dit à grand'mère que vous m'aimiez bien. A propos, vous la connaissez donc ?

— Qui ?

— Grand'mère, puisque vous êtes chez elle.

— Tu sais bien que j'étais déjà venu la voir dans le temps.

— Non... je l'avais oublié... J'ai oublié comme ça un tas de choses. C'est l'effet des remèdes... Ah! j'en ai avalé, des drogues... il me semble toujours que je mâche du chicotin... c'est pour vous dire que si ça vous était égal de me donner pour mon petit Noël un sac de pralines...

— Tu auras des pralines, des marrons glacés, tout ce que tu voudras... si madame Piriac le permet.

— Bonne maman, je vous jure que le médecin ne m'a pas défendu les bonbons.

— Il t'a défendu de trop parler, dit l'aïeule avec tant de vivacité que Maxime se demanda si elle ne voulait pas empêcher l'enfant de nommer ce médecin qui devait être M. Villagos.

— Oui, reprit Georget, mais il m'a permis de marcher. Il a même dit hier que je ne faisais pas assez d'exercice, et que je pouvais commencer à essayer de me servir de mon bras. Ça me va, car j'ai reçu une pile d'un grand imbécile qui demeure à Levallois, et je voudrais la lui rendre.

— Qu'est-ce que c'est? dit Maxime en tâchant de prendre un air sérieux. Si tu t'avisais maintenant de te battre avec des polissons, ce serait moi qui te tirerais les oreilles. Et il me semble qu'après ce qui t'est arrivé, tu ne devrais plus avoir envie de recommencer. C'est donc un garnement de ton espèce qui t'a si bien arrangé, il y a un mois?

— Ça, franchement, monsieur Maxime, je n'en sais rien, car je ne me souviens de rien du tout.

— Ce n'est que trop vrai, monsieur, dit madame Piriac. Je l'ai interrogé bien des fois sur son accident, et il n'a jamais pu me répondre. Le médecin m'a assuré que les blessures qu'il a reçues ne pouvaient provenir que d'une chute. Où et comment est-il tombé? Nous l'ignorons; mais il faut que cette chute ait été terrible, car on me l'a rapporté évanoui, et il n'a repris connaissance qu'après dix mortelles heures.

— Je crois bien, s'écria Georget, j'avais la tête en marmelade. Tâtez. Les trous y sont encore.

Maxime tâta et reconnut que le crâne du malheureux gamin avait été fort endommagé.

C'était miracle que ce crâne eût résisté au choc qu'il avait reçu, et on ne pouvait pas s'étonner que la secousse eût oblitéré la mémoire de Georget.

Il était même fort à craindre que cette précieuse faculté ne revînt jamais, et le mandataire de la comtesse commençait à ne plus fonder grand espoir sur le succès des moyens qu'il comptait employer.

Le moment était venu, cependant, de les mettre en œuvre.

— Le grand air et la promenade lui feront du bien, dit Maxime en s'adressant à madame Piriac. Il fait aujourd'hui un temps superbe, et, puisque vous le permettez, madame, je vais emmener mon jeune ami.

— Pas pour longtemps, n'est-ce pas, monsieur?

— Oh! nous serons rentrés avant la nuit, et je n'ai pas besoin de vous dire que, si Georget se trouvait fatigué, nous reviendrions immédiatement... bien entendu aussi, nous prendrions une voiture.

L'aïeule était décidée, grâce à la toute-puissance du talisman. Elle alla chercher un paletot bien chaud qu'elle avait confectionné elle-même pour son petit-fils et qu'elle lui fit endosser d'un côté, en ayant soin de le bien boutonner au cou, afin de protéger du froid le bras blessé qui ne pouvait pas entrer dans la manche. Elle le coiffa d'un bonnet fourré que le prisonnier de Crimée devait avoir rapporté du fond de la Russie.

Et quand la toilette de l'enfant fut terminée, elle l'embrassa sur le front avec une tendresse où perçait encore un peu d'inquiétude.

— Suis-je assez beau! s'écria Georget en se comtemplant dans une glace. Il ne me manque absolument que des bottes rouges pour avoir l'air d'un petit prince russe. Et, même

sans les bottes, je parie que si nous allions rue de Suresnes, le père Doulevant ne me reconnaîtrait pas... ni Malicorne non plus.

— Oui, oui, tu es superbe, dit Maxime. Viens, mon garçon. Tu vas faire l'admiration de tous les passants.

— Voulez-vous me permettre de vous donner le bras?

— Parbleu!

— Oh! alors, partons. Jamais je n'aurai été si content.

Dorgères s'attendait à une dernière recommandation de madame Piriac, mais l'aïeule n'aimait pas à se répandre en paroles superflues, et elle se contenta de lui dire à demi-voix :

— Je compte que vous veillerez sur lui, et, en attendant votre retour, je vais prier Dieu pour qu'il vous protége dans votre entreprise.

Maxime la rassura d'un geste, la salua comme il aurait salué une grande dame, et entraîna Georget qui ne se sentait pas d'aise.

A peine eurent-ils mis le pied dans la rue, que le gamin releva la tête et aspira l'air comme un jeune cheval qui n'est pas sorti de l'écurie depuis longtemps.

— C'est bon d'être dehors, s'écria-t-il, et de ne pas aller au bureau, car nous n'y allons pas, hein?

— Jamais de la vie, répondit gaiement Maxime. Est-ce que tu te figures que je suis venu te chercher pour te mettre en pénitence?

— A la bonne heure! Si vous saviez comme le temps me dure, quand je suis entre quatre murs. Tenez, monsieur Maxime, vous ne raconterez pas ça à bonne-maman, mais, des fois que je m'ennuyais trop dans la salle d'attente, il m'est arrivé de filer jusqu'à la Madeleine pour faire une partie de billes avec des camarades... dix minutes en tout... pas plus... mais si M. Vignory l'avait su...

— Bah! il n'aurait rien dit. Il est bon enfant.

— C'est possible. Mais il ne rit pas tous les jours, au lieu

qu'avec vous... c'est comme avec M. Robert... je ne craignais rien. Vous ne m'auriez pas dénoncé au patron.

— Y a-t-il longtemps que tu ne l'as vu, M. Robert? demanda vivement Maxime.

— Mais non... c'est-à-dire... attendez donc... la dernière fois que je l'ai vu, c'était... ma foi, je n'en sais plus rien. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'il a passé à côté de moi pour entrer au bureau... je lui ai ôté ma casquette, et il m'a dit : Bonjour.

— C'était il y a un mois... le jour où la veille de son départ, très-probablement.

— Il est donc parti ? Tiens ! c'est drôle. Où est-il allé?

— Si tu pouvais me le dire, tu me ferais bien plaisir.

— Comment voulez-vous que je le sache? Il ne m'a rien dit. Mais pourquoi donc est-il parti?

Maxime ne répondit point. Il pensait :

— L'absence de mémoire est encore plus complète que je ne croyais. Et j'ai bien peur de ne rien tirer de ce malheureux enfant.

— Tiens ! dit tout à coup Georget, nous voilà au boulevard Malesherbes, et il y a déjà des baraques.

C'est donc bientôt le jour de l'an.

— Il est passé, mon garçon, répondit Maxime en secouant la tête. Tu oublies que je suis venu te chercher pour t'acheter tes étrennes.

— Vrai? bien vrai?

— Je te l'ai dit tout à l'heure devant ta grand'mère. Il paraît que tu n'as pas encore la tête bien solide.

— Oh ! ça non. Elle est même dans un drôle d'état, ma tête. Je voudrais vous expliquer ce qui s'y passe, mais ça n'est pas commode.

— Essaye toujours.

— Eh bien, voyez-vous, monsieur Maxime, il y a des moments où il me semble qu'il fait nuit dans ma cervelle. Je cherche à penser, et je ne peux pas. Dans ces moments-

là, vous me demanderiez comment je m'appelle, je serais bien embarrassé de vous le dire.

Et puis, d'autres fois, tout d'un coup, mes idées se mettent à danser la polka. Il m'en revient trente-six à la fois, et on dirait qu'elles se battent à la porte pour entrer.

Alors, c'est comme au spectacle, quand on lève la toile. Je vois un tas de choses que je ne voyais pas auparavant. Tous les gens que j'ai connus défilent devant mes yeux. Ça dure plus ou moins, et puis tout s'embrouille, tout s'efface.

Et, ce qu'il y a de plus cocasse, c'est qu'après, j'ai beau faire, je ne peux plus rien me rappeler. Il me semble que j'ai rêvé. Quoi? je ne sais pas.

Maxime écoutait Georget avec une attention émue, et il lui parut qu'il était bien difficile de mieux décrire les singuliers effets de l'accident qui avait dérangé l'esprit de ce pauvre enfant.

L'intelligence n'avait été atteinte que partiellement, et même la mémoire, qui avait surtout souffert, revenait de temps à autre, pour s'éteindre de nouveau presque aussitôt.

Il ne s'agissait que de profiter d'un de ces retours momentanés pour interroger Georget. Mais comment faire naître l'occasion? On ne pouvait guère compter que sur le hasard.

Maxime pensait cependant que les souvenirs du gamin se réveilleraient peut-être si on le mettait en présence de gens qu'il avait connus avant sa chute, et il se proposait de le mener rue de Suresnes, de l'aboucher là avec les domestiques, avec les employés, avec Vignory, et de faire en sorte que le nom de M. de Carnoël fût prononcé devant lui.

Maxime avait encore une autre idée.

La rue Jouffroy était à deux pas, et il voulait y passer avec Georget pour voir si Georget la reconnaîtrait.

Il commença, dès le boulevard Malesherbes, à préparer l'effet qu'il espérait produire.

— Es-tu retourné au *skating* de la rue Blanche, depuis le soir où je t'y ai rencontré? demanda-t-il.

— Au *skating!* répéta le petit en dressant l'oreille; non, je n'y vais jamais.

— Vraiment? Je croyais que tu y passais toutes tes soirées à faire les commissions. C'est toi-même qui me l'as dit.

— Si j'ai dit ça, j'ai blagué. Seulement... il me semble bien que j'y ai été une fois.

— Parbleu! je t'y ai vu, et même, en sortant, tu m'as rendu un fameux service.

— Le *skating*, c'est un endroit où on patine sur des roulettes, n'est-ce pas?

— Oui. Te rappelles-tu que je suis parti avec une dame, et que tu m'as suivi?

— Une dame? Attendez donc... attendez donc... ça va me revenir.

— Tu m'as suivi jusqu'au coin de l'avenue de Villiers et de la rue Jouffroy. Tu la connais bien, la rue Jouffroy?

— Comme ma poche. C'est la première à gauche. On voit l'écriteau d'ici.

— Nous sommes juste à la place où j'ai pris un fiacre que tu avais vu venir de loin. Et les gredins qui couraient après moi pour m'assommer ont été bien attrapés.

— Oui, ils étaient trois, murmura Georget; je savais qu'ils devaient vous arrêter quand vous auriez passé la rue.

— Comment le savais-tu? demanda vivement Maxime.

— Ça, je ne pourrais pas vous le dire. Mais je me souviens que ça ne m'allait pas, et que je m'étais promis de les empêcher de vous faire du mal. Je ne suis pas gros, mais je leur aurais passé la jambe à tous les trois, l'un après l'autre, avant qu'ils vous aient mis la main dessus.

— Et la dame qui me donnait le bras, te la rappelles-tu?

— Ma foi! non.

— Une brune... avec des yeux grands comme ça... elle m'a dit qu'elle s'appelait madame Sergent.

— Madame Sergent? Connais pas. Drôle de nom, tout de même. Pourquoi pas madame Caporal?

Évidemment, Georget ne mentait pas en rendant les impressions qui lui étaient restées de ce voyage nocturne.

Il n'avait jamais su le nom de la dame, et il avait totalement oublié sa personne, tandis qu'il avait gardé une réminiscence des trois malandrins qui en voulaient au neveu de M. Dorgères.

Et il venait de tenir un propos qui avait mis un instant la curiosité de Maxime en éveil.

Il avait dit qu'il était informé des mauvais desseins de ces drôles. On aurait pu inférer de là qu'il avait été mêlé indirectement à un complot formé par certaines gens, pour s'emparer du bracelet abandonné par la femme à la main coupée.

Mais les aveux en étaient restés là, peut-être parce que l'enfant n'avait rien à avouer, et quelques mots en l'air n'avaient pas, en vérité, une bien grande importance.

— Dites donc, monsieur Maxime, reprit Georget, nous y voilà, au coin de la rue Jouffroy. Ça vous serait-il égal de la prendre?

— Très-volontiers. Pourquoi?

— Parce qu'à l'autre bout, tout près de l'avenue de Villiers, il y a un pipelet que je ne peux pas souffrir.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait?

— Rien; c'est moi qui lui ai fait quelque chose. Une fois, j'ai attaché une casserole à la queue de son chat qui s'est sauvé, et qui n'est jamais revenu. Le père Bidard n'a pas su que je lui avais joué ce tour-là, mais il a eu le toupet de me dire que grand'mère avait tort de faire tant d'embarras, vu qu'elle tirait le cordon tout comme lui. Depuis ce jour-là, je lui en veux, et je ne serais pas fâché qu'il me voie donner le bras à un monsieur.

— Tu crois donc que nous allons le rencontrer?

— Oh! il est toujours sur le pas de sa porte à espionner es passants. Il passe son temps à *potiner* sur les gens du quartier.

Maxime savait que c'était vrai, mais il ne dit mot. Il ne tenait pas à mettre le gamin au courant de sa première expédition à la recherche de madame Sergent, et, d'ailleurs, il préparait une sorte de coup de théâtre, sur l'effet duquel il comptait pour obtenir des indications plus précises.

Il s'était dit que, si Georget avait été mêlé, même indirectement, à l'affaire du vol, il avait dû connaître peu ou prou la femme du *skating* et son acolyte, l'ours des Karpathes.

S'il les avait connus, il avait dû pénétrer quelquefois dans le mystérieux hôtel qu'ils habitaient ou qu'ils faisaient semblant d'habiter.

Et l'aspect de cet hôtel allait sans doute lui rendre la mémoire.

— Tu es habillé comme un fils de famille, reprit en riant le neveu du banquier. Avançons, mon petit prince. Le Bidard en aura la jaunisse.

Au fond, Maxime espérait bien ne pas rencontrer ce portier bavard qui n'aurait pas manqué de l'aborder, et de lui parler de la disparition de son farouche voisin.

En entrant dans la rue, il s'était assuré d'un coup d'œil que l'homme au balai n'était point en faction sur le trottoir.

— Est-ce que tu passes souvent par ici pour venir au bureau? demanda-t-il d'un air indifférent.

— Ça dépend, répondit Georget. C'est plus court par le boulevard Malesherbes, mais il y a des jours où je prends toujours le plus long. Les jours où j'ai envie de flâner... alors, j'ai des chemins à moi... l'avenue de Villiers, le boulevard de Courcelles, le parc Monceaux... je rabats par l'avenue de Messine... des fois, je trouve à y faire une jolie partie de bouchon... ensuite, j'enfile la rue de Miromesnil ou le boulevard Haussmann... et je finis toujours par arriver rue de Suresnes.

— Alors, c'est sur un de ces chemins-là que ton accident t'est arrivé.

— Probablement.

— Reconnaîtrais-tu l'endroit, si je t'y menais ?

— Je ne crois pas. Grand'mère dit qu'on m'a ramassé boulevard de Courcelles... et que j'étais couché en travers sur les rails du tramway. Ce n'est pas moi qui m'étais mis là, bien sûr. Faut croire qu'on m'y avait apporté...

— Pour te faire écraser, mon pauvre Georget Tu as donc des ennemis?

— Ça se peut, mais je ne m'en connais pas.

A ce moment, ils étaient arrivés devant l'hôtel où s'était réfugiée jadis la problématique madame Sergent.

Maxime s'arrêta devant la façade, et se mit à la contempler.

— Parbleu! dit-il, voilà une jolie maison. Je serais mieux logé là que dans mon entre-sol de la rue de Châteaudun. Les volets sont fermés. On dirait qu'elle est à louer.

Toi qui es du quartier, sais-tu à qui elle appartient?

Georget ne répondit pas. Il examinait l'hôtel avec une attention profonde, et il passait sa main sur son front.

C'est le geste habituel, quand on cherche à ressaisir une idée qui fuit, et Maxime vit avec joie que son moyen réussissait.

— Non, non, s'écria le gamin, elle n'est pas à louer... tout est fermé, mais ça ne signifie rien... il y a quelqu'un dedans

— Qui donc ?

— Ladislas, parbleu! L'écuyer roux... Celui qui dressait les chevaux là-bas...

— Les chevaux! quels chevaux ?

— Les chevaux de la dame.

— Comment s'appelle-t-elle, cette dame?

Georget réfléchit un instant, et murmura en baissant la tête :

— Je ne sais plus.

Maxime, désappointé, reprit la question par un autre bout.

— Enfin, dit-il, tu le connais, ce Ladislas?

— Oh! pas beaucoup, répondit Georget. Je l'ai vu en tout deux ou trois fois... et j'en ai eu assez, car c'est un vilain monsieur.

— Où l'as-tu vu?

— Je ne m'en souviens pas.

— Ici, probablement.

— Peut-être bien.

— Es-tu entré dans cette maison où il demeurait?

— Non. Il m'a fermé la porte au nez,

— C'était son habitude, murmura Maxime. Mais tu avais donc affaire à lui, puisque tu venais le voir?

Le gamin réfléchit un instant et dit :

— Ce n'est pas la peine de m'interroger. Ma tête n'y est déjà plus. Il y fait nuit... vous savez.

Maxime jugea qu'il était inutile d'insister. Georget, évidemment, était de bonne foi. Il avait des éclairs de lucidité, mais son intelligence s'obscurcissait très-vite, et on ne pouvait guère espérer qu'on tirerait de lui un renseignement précis.

Le neveu de M. Dorgères constatait cependant avec plaisir que le système qu'il avait adopté n'était pas mauvais.

L'enfant, mis en présence des objets qui lui rappelaient le passé, retrouvait des fragments de souvenirs qui s'envolaient presque aussitôt.

Ainsi, il venait de se rappeler le nom et la profession de l'ours des Karpathes, et il était évident qu'il avait connu autrefois ce personnage énigmatique.

Où l'avait-il connu? La mémoire lui faisait défaut pour le dire. Pourquoi? Parce que la secousse n'avait pas été assez forte.

Son cerveau était comme ces montres capricieuses qui s'arrêtent tout à coup et qui se remettent à marcher quand on les remue vigoureusement.

Pour que le mouvement continuât, il ne s'agissait peut-être que d'émouvoir Georget par un spectacle frappant, par une scène violente.

— C'est chez mon oncle que je trouverai ce qu'il me faut, pensait Maxime. Je vais l'y mener.

— Il n'y a qu'une chose que je n'oublierai jamais, reprit le gamin. C'est le chat du pipelet d'en face. Si vous l'aviez vu galoper avec sa casserole à la queue! J'ai couru après lui jusqu'aux fortifications, et bien sûr il sera aller se jeter dans la Seine, à Saint-Ouen.

Ah! j'ai bien ri, ce jour-là. Je suis arrivé au bureau trois quarts d'heure en retard, et M. Vignory m'a flanqué un de ces poils... Il m'aurait fait chasser par le patron, si M. de Carnoël ne l'avait pas prié de ne rien dire.

— C'est ton ami, M. de Carnoël?

— Oh! oui. Je me jetterais dans le feu pour lui, si je savais lui rendre service. Malheureusement, il n'a pas besoin de moi.

— Bah! on a souvent besoin d'un plus petit que soi. C'est la Fontaine qui l'a dit. Connais-tu les fables de la Fontaine?

— Je connais *la Cigale et la Fourmi... Maître corbeau sur un arbre perché...* je n'ai pas encore eu le temps d'apprendre les autres... mais ça viendra.

— Et la comtesse Yalta, la connais-tu? demanda brusquement Maxime, en entraînant Georget vers l'avenue de Villiers.

L'effet de l'hôtel de la rue Jouffroy était manqué, et le moment était venu de recourir aux grands moyens.

— Je crois bien, que je la connais, s'écria l'enfant; c'est une amie de grand'mère.

Le renseignement était bon à retenir, et Maxime en fit son profit.

— Alors, tu es allé chez elle? dit-il d'un ton dégagé.

— Oh! très-souvent. C'est joliment beau, dans sa maison de l'avenue de Friedland. Il y a plus de tableaux qu'au musée, et des domestiques qui ressemblent à des ministres. Et elle n'en est pas plus fière pour ça, la comtesse. Toutes les fois que je vais la voir, elle me fait servir à goûter...

une drôle de cuisine, par exemple. Il y a des œufs de poisson qu'on mange sur du pain, avec du beurre.

Cette façon de désigner le caviar, ce mets national des Russes, fit sourire le neveu du banquier, sans le détourner de poursuivre un interrogatoire qui promettait beaucoup.

— De quoi te parle-t-elle, quand tu vas la voir? demanda-t-il.

— De toutes sortes de choses. Elle veut savoir si grand'mère est contente, si je me trouve bien chez M. Dorgères. Elle s'informe de mademoiselle Alice... de M. de Carnoël... de tous ceux qui sont bons pour moi.

Tenez! la dernière fois que je l'ai vue, c'était... allons, bon! voilà encore que je ne me souviens plus... tout ce que je me rappelle, c'est qu'elle était malade et qu'elle m'a reçu couchée dans son lit... un grand lit comme celui qui est à Versailles, dans la chambre de Louis XIV.

Eh bien, elle m'a demandé des nouvelles de M. de Carnoël.

— Et tu lui en as donné?

— Oui... c'est-à-dire... je ne sais pas trop. Il me semble que je n'ai pas pu lui répondre... parce que je n'avais pas vu M. de Carnoël depuis trois ou quatre jours.

— Serais-tu bien aise de le revoir?

— Oh! oui.

— Alors, allons chez mon oncle, Vignory nous dira peut-être où il est.

— Monsieur Maxime, j'irai où vous voudrez. Mais je vous préviens que si je mets les pieds au bureau, on ne me lâchera plus. Et j'aimerais bien mieux me promener.

— N'aie pas peur, on ne te gardera pas de force. Tu as congé jusqu'au jour où tu pourras te servir de ton bras.

— Mon bras! je n'y pensais plus. C'est pourtant vrai. Je suis encore manchot pour un bout de temps. Mais je ferais bien les commissions tout de même.

— Je te réponds que Vignory ne te retiendra pas... et

même qu'il te recevra très-bien. Tout le monde t'aime, là-bas.

— Pas le père Doulevant, toujours, ni Malicorne... ni Joseph.

— Qu'est-ce que tu leur as donc fait?

— Rien, monsieur Maxime. Ça n'empêche pas qu'ils me regardent toujours en chiens de faïence... Joseph surtout. Il ne peut pas me souffrir.

— Moque-toi d'eux, mon garçon. Tu as pour toi mon oncle et ma cousine Alice.

— Elle est si bonne! En voilà une qui mérite d'être heureuse. Est-ce que c'est vrai qu'elle va se marier à M. de Carnoël?

— Je ne crois pas.

— Tant pis, car il l'aime bien.

— Il te l'a dit?

— Non, mais ça se voit.

— Ça ne se voit plus. Il a quitté la maison.

— Mais il reviendra ?

— On ne sait pas. Je le cherche.

Après cette réponse, la conversation tomba tout à coup, à la grande surprise de Maxime.

Georget, qui n'avait pas cessé de jacasser depuis qu'il était sorti de la loge de sa grand'mère, Georget ne dit plus mot et tomba dans des méditations profondes.

Maxime le regardait du coin de l'œil, et, à l'expression sérieuse qu'avait prise son visage enfantin, il vit bien que le petit faisait des efforts prodigieux pour rassembler ses idées.

Évidemment, le nom de Carnoël venait de réveiller des souvenirs confus, des souvenirs qu'il cherchait à rattacher les uns aux autres.

Il faisait un peu plus clair dans les ténèbres qui obscurcissaient son intelligence, mais ce n'était qu'une lueur incertaine, et la vérité n'apparaissait pas encore.

Cependant, ces intermittences de mémoire constituaient

déjà un progrès, et il était permis d'espérer qu'il suffirait d'une circonstance, peut-être même d'un mot, pour que le cerveau s'illuminât tout à fait.

Le silence se prolongea, et on descendit tout le boulevard Malesherbes sans que Georget desserrât les dents.

Il se laissa emmener par la rue de Suresnes jusqu'à la porte de l'hôtel du banquier, et ce fut seulement après l'avoir franchie qu'il retrouva la parole.

— Tiens! ma doublure! s'écria-t-il en apercevant un groom habillé exactement comme lui. Ce gars-là m'a pris ma veste, mes boutons et ma casquette. Ça ne l'empêche pas d'avoir l'air godiche.

Maxime ne jugea pas à propos d'apprendre au gamin que le groom en question était son remplaçant; il se dispensa aussi de donner des explications au portier, qui était sorti de son trou pour voir Georget ressuscité et qui le regardait d'un air ébahi.

Maxime, tenant toujours son protégé sous le bras, passa sans répondre aux respectueux saluts que lui adressa le père Doulevant, et alla droit au bureau.

Georget baissait le nez comme un écolier qu'on ramène à son maître et qui craint la férule.

Dans la salle d'attente, il y avait du monde aux guichets, et un garçon de recette qui attendait son tour salua l'enfant d'un signe de tête familier.

— Tu vois bien que tu as encore des amis ici, dit tout bas Maxime.

Et ouvrant la porte du bureau, il y poussa Georget

Vignory était occupé à ranger des valeurs dans la caisse, qui était placée tout près de l'entrée, et, en apercevant Maxime, il s'écria :

— Comment! c'est encore toi.

— Encore, n'est pas aimable; mais je te pardonne, car tu m'as l'air d'avoir de la besogne par-dessus la tête. Je ne te dérangerai pas longtemps. Je veux absolument te présenter un garçon de ta connaissance.

Eh bien, où est-il donc passé? ajouta Maxime en se retournant.

Georget avait trouvé moyen de se glisser derrière lui, probablement pour éviter d'aborder le caissier, dont il redoutait l'accueil, et il était allé se blottir contre le coffre-fort.

Ce fut une petite scène.

La porte de la caisse était ouverte. Vignory ne pouvait pas voir Georget caché derrière le battant et appuyé précisément contre la branche de fer qui avait saisi naguère la voleuse.

Il fallut que Maxime prît le gamin par le collet pour le mettre en présence de son ami.

— Te voilà, petit, s'écria le caissier, très-surpris que Maxime lui amenât un enfant qu'il avait accusé le matin même d'être l'auteur où le complice du vol. Tu es donc guéri? Mais non, puisque tu ne montres qu'un bras. Comment va l'autre?

— L'autre est pendu à mon cou. Je ne bats que d'une aile, dit Georget. Mais c'est égal, monsieur Vignory, si vous avez besoin de moi...

— On ne t'a donc pas dit que le patron t'avait remplacé?

— Par ce grand serin que je viens de rencontrer sous la porte, s'écria le petit-fils de madame Piriac. Je m'en suis douté en voyant sa veste à boutons. Eh bien, là, vrai, le patron n'a pas gagné au change.

— Il a raison, dit Maxime. Je ne sais pas où mon oncle a été chercher ce dadais.

— C'est un petit paysan qui n'est pas encore bien déluré, mais il est moins paresseux et moins coureur que ce polisson-là, répondit le caissier.

— Moi, coureur! moi, paresseux! oh! monsieur Vignory, c'était vrai autrefois; je suis devenu sage, depuis mon accident.

— Tant mieux, tu avais besoin d'une leçon. Ah çà, tu t'es donc battu avec des gamins de ton espèce?

— Non... c'est-à-dire, je ne sais pas.

— Il ne se rappelle rien, dit Maxime. Tout à l'heure, quand je suis allé le chercher chez sa grand'mère, il se figurait qu'il était encore venu au bureau hier.

— Hum! grommela Vignory, qui ne paraissait pas très-convaincu.

Et il se mit à regarder attentivement Georget.

L'enfant semblait déjà avoir oublié ce qu'on venait de lui demander. Il était retourné se coller contre le battant du coffre-fort ouvert, et il l'examinait de très-près.

— Tiens, s'écria-t-il tout à coup, vous avez changé le mot.

— Quel mot?

— Le mot qui sert à ouvrir la caisse. Il y avait le nom de mademoiselle Alice... Et maintenant...

— Comment sais-tu cela? demanda Vignory stupéfait.

— Je le sais parce que je l'ai lu.

—Quand?

— Ah! pour ça... je ne m'en souviens pas. Et avant ce mot-là, il y en avait un autre.

Le neveu et le caissier échangèrent un regard significatif.

— Et la mécanique, reprit Georget, est-ce qu'elle marche toujours?

— La mécanique! répéta Vignory.

— Oui, les crampons qui empoignent les voleurs. Ah! les voilà, dit tranquillement le petit-fils de madame Piriac, en touchant du doigt la barre de fer qui faisait saillie sur le flanc du coffre-fort.

Maxime, aussi ému que son ami, prit l'enfant par le bras et l'entraîna vers le cabinet où le nouvel associé de M. Dorgères se retirait quand il voulait s'isoler.

Vignory comprit et les suivit.

Ils poussèrent Georget dans ce réduit, et ils s'y enfermèrent avec lui.

— Vous avez fait joliment bien arranger ce trou-là dit

le gamin, sans s'émouvoir. C'était plein de paperasses, et on n'y aurait pas trouvé la place de loger le terre-neuve du patron.

— Mais tu y entrais, toi? demanda Maxime.

— Dame! je ne suis pas si gros que le chien.

— Alors, tu y es entré quelquefois?

— Je crois bien que oui... mais je n'en suis pas très-sûr... parce que... vous savez... je n'ai plus de mémoire.

— Tâche de te rappeler.

— Je tâche, mais je ne peux pas.

Maxime fit un signe à Vignory et s'en alla avec lui tout au fond du cabinet, long et étroit comme un couloir, laissant le gamin s'asseoir sur une chaise qui se trouvait placée près de la porte.

— Que dis-tu de ça? demanda tout bas le neveu de M. Dorgères. Crois-tu maintenant que j'avais raison de soupçonner ce petit d'avoir été mêlé à l'affaire du vol? Il est clair qu'il s'est caché ici pour surprendre le secret du mécanisme. Il vient de nous avouer qu'il connaissait le mot. Décidément, je commence à penser que nous avons tous fait fausse route.

— Je le pense aussi, dit Vignory. Ce drôle a dû tout au moins fournir des indications aux voleurs.

Ce n'est pas une raison pour que M. de Carnoël soit innocent, ajouta-t-il timidement.

— Tu supposes donc qu'il se serait entendu avec Georget pour... Au fait, ce n'est pas impossible. Georget lui était tout dévoué. Depuis une heure, il ne fait que me parler de lui.

— Et... sait-il où il est?

— Il l'a su, très-probablement, mais il l'a oublié... comme tout le reste.

— Ainsi, tu crois que cette perte de mémoire n'est pas une comédie qu'il joue?

— Si c'était une comédie, il n'aurait pas lâché de paroles imprudentes. Il n'aurait pas dit qu'il avait lu le nom d'Alice

sur la porte de la caisse, il n'aurait pas parlé du piége à coquins, il ne se serait pas étonné de voir le placard transformé en cabinet. Rien ne l'obligeait à se trahir de la sorte.

Du reste, si tu veux te convaincre qu'il est de bonne foi, tu n'as qu'à le regarder. Il confectionne une cocotte en papier avec une vieille enveloppe qu'il vient de ramasser, et cette occupation l'absorbe tout entier. Je suis sûr qu'il n'a plus la moindre idée de ce qu'il nous a dit.

— Quoi qu'il en soit, nous ferons bien de l'interroger à fond.

— Si nous l'interrogeons, nous n'en tirerons rien. Je l'ai étudié depuis que je me promène avec lui, et j'ai remarqué que plus on le questionne, moins il répond. Sa lucidité est intermittente. Elle reparaît tout à coup, à propos d'un incident quelconque, et elle cesse aussitôt qu'on le presse un peu trop.

J'en conclus qu'il faut nous borner à prononcer devant lui des noms, à citer des faits se rapportant à l'affaire du vol. La mémoire lui reviendra peut-être pour une minute, et nous, mon cher, nous n'oublierons pas ce qu'il aura dit pendant cette minute.

— En tout cas, nous ne risquons rien d'essayer. Mais, si tu m'en crois, nous n'informerons par M. Dorgères de ce qui se passe.

— C'est entendu. Il est plus qu'inutile de le mêler à cette affaire. Il sera temps de lui en parler quand nous l'aurons tirée au clair, si nous y réussissons.

D'ailleurs, j'ai promis à la grand'mère de Georget que son petit-fils ne serait pas compromis, et si mon oncle connaissait la situation, il pourrait bien se fâcher contre ce malheureux gamin.

Opérons nous-mêmes. Ce sera beaucoup mieux. Par où allons-nous commencer?

— Si nous nous mettions à causer tout haut de la main coupée?

— Non, répondit Maxime, après avoir un peu réfléchi, il faut ménager nos effets. La main coupée, ce sera le mot de la fin.

Veux-tu me laisser diriger la conversation?

— Oh! très-volontiers. Tu t'en tireras beaucoup mieux que moi.

— Alors, essayons sans plus tarder. Le gamin est préparé. La vue de la caisse l'a mis au point voulu. Si je manquais cette occasion, je ne la retrouverais pas.

Hé! Georget, cria Maxime, à quoi penses-tu?

— A rien, répondit l'enfant. J'attends que M. Vignory m'envoie en course, et je fais des cocottes en attendant.

— M. Vignory n'a pas de commissions à te donner aujourd'hui.

— Tant pis! J'aime mieux être dans les rues que dans la salle d'attente avec le public, quoique, des fois, on s'y amuse tout de même. Il vient des gens qui ont de si drôles de têtes.

— Parions que tu leur tires la langue par derrière.

— Jamais, monsieur Maxime. Ça doit être Malicorne qui vous a dit ça.

— Pourquoi Malicorne?

— Parce qu'il m'en veut. Il a bien tort, car j'aurais pu le faire chasser, et je ne l'ai pas fait.

— Toi!

— Oui, je n'aurais eu qu'à dire qu'il n'est jamais à son poste, et que, le soir, on entre dans le bureau comme dans un moulin.

— Qu'en sais-tu?

— Je le sais parce que j'y suis entré.

— Allons donc! tu décampes toujours dès que six heures sonnent.

— Ça, c'est vrai. J'ai des amis qui m'attendent à six heures et quart devant la Madeleine. Et pourtant, je suis sûr d'être resté ici... au moins une fois... quand il n'y avait plus personne; je me souviens même que j'ai eu bien peur.

— Peur de quoi?

— De tout. La nuit, le bureau n'est plus éclairé que par le bec de gaz qui est de l'autre côté de la rue de Suresnes. Le grand coffre qui est debout là-bas contre le mur ressemble à un géant tout noir. Et puis il y a les souris qui trottent entre vos jambes. Ça vous donne la chair de poule.

— On t'avait donc enfermé pendant que tu dormais?

— Peut-être bien!

— Et tu n'as pas appelé pour qu'on vint te délivrer?

— Je ne sais pas.

— Alors, tu n'as vu personne?

— Non... non... personne.

— Comment es-tu sorti?

— Je ne sais pas.

Maxime trépignait d'impatience. Il avait cru tenir le fil conducteur, et le fil cassait encore une fois. Le désolant : Je ne sais pas! revenait comme un refrain et coupait court à l'éclaircissement.

Tout était à recommencer.

Vignory fronçait le sourcil et haussait les épaules. Georget avait posé sa cocotte sur une table et tournait ses pouces.

— Connais-tu le colonel Borisof? lui demanda brusquement Maxime.

— Le colonel Borisof! répéta Georget; certainement que je le connais. Je l'ai vu au moins trois fois. Et j'étais là quand il est venu frapper au guichet pour réclamer une boîte qu'il avait confiée au patron.

— Une boîte? demanda Maxime, en cherchant à prendre un air étonné.

— Oui, une boîte pas plus grande que ça, en bois noir, avec des fermoirs en cuivre.

— Qu'est-ce qu'il y avait donc dans cette boîte?

— Je n'en sais rien. On ne l'a pas ouverte devant moi, mais j'ai idée qu'il y avait des papiers.

Je ne l'aime pas, ce M. Borisof.

— Pourquoi?

— Oh ! d'abord, parce que je n'aime pas les Russes. Grand'mère ne les aime pas non plus.

— Que lui ont-ils donc fait?

— Des choses... dans le temps... des choses que j'ai oubliées. Et puis, il a une voix qui me déplaît, ce vilain Cosaque. Il chante en parlant. On dirait qu'on entend un orgue de Barbarie moudre la *Grâce de Dieu*.

Je me rappelle que je me suis amusé à le contrefaire pendant qu'il tapait contre le volet. Il s'en est aperçu, et il s'est mis à grogner contre moi. J'aurais passé un mauvais moment si M. Vignory ne lui avait pas ouvert.

— M. Borisof aurait bien fait de te corriger, dit le caissier, qui supportait beaucoup moins patiemment que son ami les divagations de Georget. Le patron ne te payait pas pour te moquer des clients et pour écouter aux portes.

Maxime s'empressa de reprendre la parole. Il tenait beaucoup à ne pas effaroucher le gamin, et il sentit que la mauvaise humeur de Vignory allait tout gâter.

— Bah ! dit-il, on a bien le droit de rire un peu. Et le colonel Borisof ne me revient pas beaucoup non plus.

Dis donc, petit, l'a-t-il emportée, sa boîte?

— Non, répondit le gamin, sans hésiter. Quand il est venu pour la retirer, elle n'y était plus.

— Quelqu'un l'avait prise? demanda Maxime, tout palpitant d'espoir.

— Bien sûr.

— Qui donc?

— Attendez que je me rappelle... c'était... allons ! voilà maintenant que le brouillard monte dans ma tête... je tenais le nom... et il vient de s'envoler...

— Ladislas, dit Maxime à tout hasard.

— Oui, c'est ça ! s'écria Georget en battant des mains.

— L'homme de la rue Jouffroy.

— Justement. Ah ! l'animal ! Il est aussi désagréable que Borisof.

— Et la dame?

— La dame! Quelle dame?

— Celle qui avait des chevaux que Ladislas dressait. C'est toi qui m'as parlé d'elle.

Georget se mit à réfléchir, et répondit lentement :

— Je n'ai pas vu de dame. Ladislas était tout seul.

— Cherche bien. C'est peut-être celle que j'ai ramenée du *skating*.

— Le *skating*, répéta l'enfant, qui faisait évidemment des efforts inouïs pour retrouver une idée perdue.

— Oui. Tu sais bien que j'y ai rencontré une femme, que je l'ai ramenée et que tu nous as suivis.

— Ne me dites pas ça, monsieur Maxime, ça m'embrouille.

— Alors, revenons à Ladislas. Il en voulait donc au colonel Borisof, puisqu'il lui a volé sa boîte?

— Borisof est un brigand.

— Bon! mais qu'est-ce qu'il a fait à Ladislas?

Georget pris son front dans sa main et ne dit mot.

Maxime et Vignory attendaient, anxieux, une réponse qui eût été décisive.

— Je ne peux pas, murmura le gamin d'un air désolé. C'est fini. Je n'y vois plus clair.

Maxime enrageait. Il s'apercevait que son ami trouvait la scène ridicule et doutait encore de la bonne foi du petit-fils de madame Piriac.

Vignory, en cette affaire, ne pouvait pas être impartial. Il songeait à ce rival disparu, qui était encore redoutable, et il maudissait la rage d'investigation qui s'était emparée de Maxime Dorgères.

— A quoi bon remettre sur le tapis cette triste histoire, pensait-il, et que veut-il faire des témoignages d'un idiot?

Et tirant Maxime à l'écart, il lui dit à l'oreille :

— Où espères-tu en venir? cet affreux gamin connaît les voleurs, et il les a aidés, c'est évident. Que nous importe? Nous ne sommes pas chargés de travailler pour le colonel Borisof, qui d'ailleurs a, je crois, fait son deuil de sa cassette.

Pour ma part, je te déclare que j'ai assez vu Georget, et que tu me feras plaisir en ne me l'amenant plus. Reconduis-le où tu l'as pris, et qu'il ne soit plus question de lui entre nous.

— Je me le tiendrai pour dit, et je m'en vais, répliqua Maxime un peu piqué.

Viens, Georget, ajouta-t-il en poussant le petit vers la porte.

Vignory ne chercha point à les retenir, et, en vérité, son ami ne pouvait pas lui en vouloir d'abréger une entrevue pénible et inutile.

Les deux camarades échangèrent une poignée de main et se séparèrent sans se dire un mot de plus.

Vignory reprit ses vérifications de comptes. Maxime traversa le bureau et sortit avec Georget.

Il n'était pas du même avis que le jeune associé de son oncle, cet entêté de Maxime.

Les réticences du gamin n'avaient fait que l'exciter à poursuivre sa chasse aux renseignements, à la poursuivre sans se préoccuper de savoir où elle aboutirait, et sans ménager personne.

Et il ne désespérait plus d'arriver à découvrir la vérité. Georget venait de parler d'une façon assez incohérente, il fallait bien le reconnaître. Georget parlerait encore et parlerait plus clairement.

Des aveux qu'il avait laissé échapper se dégageaient déjà des présomptions en faveur de M. de Carnoël.

Le voleur, c'était évidemment l'homme de la rue Jouffroy. Ce nom de Ladislas allait fort bien à sa personne et à ses habitudes. Ladislas était un Slave. Ladislas s'était enfui dans son pays, après avoir reconquis le bracelet

Comment supposer que Robert de Carnoël connaissait ce sauvage et l'intrigante du *skating?*

Ces gens-là devaient être des ennemis de Borisof, qui n'avait assurément rien à démêler avec Robert. Et la femme qui avait laissé sa main entre les crampons de fer était sans doute à leurs ordres.

Quelle joie d'aller raconter à la comtesse ces premières découvertes, de lui soumettre les indications arrachées à force d'habileté au petit-fils de madame Piriac, et de lui demander son avis sur la marche à suivre pour les compléter!

Ces recherches menaçaient d'être longues, mais cette perspective ne déplaisait pas trop à Maxime, qui comptait bien mettre le temps à profit pour s'avancer dans l'intimité de sa noble associée, madame Yalta.

Du reste, il n'espérait pas pour le moment tirer de Georget quelque chose de plus, et il ne pensait qu'à le ramener rue Cardinet.

Georget, fatigué sans doute des efforts d'esprit qu'il venait de faire, était tombé dans une sorte de torpeur. Il ne riait plus. Sa physionomie si animée tout à l'heure n'exprimait plus rien. Ses yeux semblaient regarder sans voir, et, pour tout dire, il avait l'air stupide.

Maxime, qui le tenait par la main, fit sous la porte cochère une rencontre assez inattendue.

Il y trouva mademoiselle Dorgères, flanquée de l'inévitable madame Martineau.

Il n'avait pas vu Alice depuis quelques jours, et il se serait bien passé de la voir ce jour-là, car la situation était devenue assez délicate entre lui et sa cousine, sans que sa cousine s'en doutât.

Alice avait un peu pâli, mais elle était toujours charmante, et son doux visage s'éclaira quand elle aperçut Maxime et Georget.

Elle vint à eux, embrassa l'enfant qui avait poussé un cri de joie en la voyant, serra la main de son cousin et lui demanda des nouvelles de la santé de ce pauvre petit qu'elle trouvait fort changé.

— Il va mieux, répondit Maxime qui tenait à prendre la parole pour empêcher Georget de lâcher quelque mot imprudent; je suis allé le chercher chez sa grand'mère, et je le promène pour le distraire un peu. Me voilà passé bonne d'enfatn.

— C'est bien, ce que tu fais là, dit la jeune fille avec un sourire attendri. Je serais allée le voir aussi, mais mon père me l'a défendu.

— M. Dorgères a eu raison, ma chère Alice, murmura la gouvernante.

— Ma foi! madame, s'écria Maxime, je vous déclare que la veuve Piriac, aïeule de ce gamin, est une personne fort respectable, et que je n'ai pas cru déroger en lui faisant une visite. Il me semble au surplus que mon oncle n'a pas dédaigné d'entrer chez elle pour s'informer du petit. Mais vous me direz que mon oncle n'est pas une demoiselle.

Peut-on savoir où vous allez?

— C'est un secret, répondit Alice; mais je puis bien te mettre dans la confidence. Je vais poser chez un peintre pour mon portrait... une surprise que je veux faire à mon père.

— Où demeure-t-il, ton peintre?

— Rue de Lisbonne, au coin de la rue de Courcelles. Si tu reconduis Georget chez sa grand'mère, c'est presque ton chemin. Veux-tu venir avec nous?

— Je ne demande pas mieux, si madame Martineau n'y voit pas d'inconvénients.

— Monsieur Maxime, dit en riant la bonne dame, vous essayez de me faire passer pour une duègne espagnole. Je vous préviens que vous n'y réussirez pas. Alice sait fort bien que mes sévérités ne vont pas jusqu'à l'empêcher de sortir avec son cousin.

Pour votre pénitence, vous allez nous accompagner à pied, et nous renseigner sur une dame qui meurt d'envie de connaître mon élève... sur madame la comtesse Yalta.

— La comtesse Yalta! répéta Maxime qui ne s'attendait guère à entendre madame Martineau prononcer ce nom-là.

— Oui, monsieur, répondit la gouvernante, cette noble personne est venue, il y a une heure, chez votre oncle. Et

elle a exprimé le désir de voir votre cousine, ici présente. M. Dorgères a fait de son mieux pour décliner l'honneur qu'elle voulait faire à sa fille.

Il est d'avis qu'une étrangère qui conduit à quatre chevaux n'est pas une amie très-convenable pour une demoiselle.

Mais la comtesse a tant insisté, qu'il a été obligé de se tirer de là par une promesse évasive.

Elle est partie en disant qu'elle reviendrait. Nous nous demandons d'où lui vient cette belle passion pour Alice, et, comme vous la connaissez, à ce qu'il paraît, vous allez nous donner le mot de l'énigme.

— Est-ce qu'elle a parlé de moi à mon oncle?

— Beaucoup. Le prétexte de sa visite était ce petit garçon qu'elle protége, mais il n'a pas été longtemps question de lui. Elle s'est répandue en éloges sur vous, et elle a déclaré qu'elle vous avait annoncé son intention de se lier avec Alice. Votre oncle n'y comprend rien, et, entre nous, il croit qu'elle est un peu folle.

Maxime n'était pas tout à fait de cet avis, mais il s'étonnait que la comtesse, qu'il avait laissée étendue sur un lit de repos, eût à peine attendu qu'il fût parti, pour faire atteler et s'en aller chez M. Dorgères, au mépris des ordonnances du docteur Villagos qui lui défendait de sortir.

— Je vais bien vous surprendre en vous disant que je m'en rapporte à votre sagesse, reprit la gouvernante. Votre oncle ne vous consulterait pas, car, excusez-moi d'être franche, il vous tient pour un étourdi. Mais vous nous avez prouvé tout récemment... au bois de Boulogne... que vous étiez de bon conseil, et je m'adresse à vous en toute confiance.

Que pensez-vous de la démarche insolite de cette dame?

— Je pense, répondit le cousin avec un certain embarras, je pense que madame Yalta ne doit pas être jugée comme une personne ordinaire. Elle a toujours vécu dans un monde qui n'est pas le nôtre, et elle ne s'inquiète guère

ni des obstacles ni des convenances. Mais je puis jurer que ses intentions sont excellentes. Je l'ai vue ce matin, et elle m'a déclaré qu'elle s'était mis en tête de faire le bonheur d'Alice.

— Comment l'entendez-vous? demanda en riant madame Martineau. Alice, vous le savez, va épouser votre ami, M. Vignory, et j'espère bien qu'elle sera parfaitement heureuse. Il est un peu tard pour s'occuper d'assurer son bonheur.

Et, à moins que la comtesse ne rêve pour elle un autre mariage, je ne vois pas...

— Georget, dit Maxime à l'enfant qui cheminait à côté de lui, marche devant, mon garçon. Nous allons rue de Courcelles, au coin de la rue de Lisbonne. Tu connais le chemin. Conduis-nous.

Le gamin ne se fit pas prier pour hâter le pas. Le métier d'éclaireur lui convenait à merveille, et la conversation ne l'intéressait guère.

C'était cependant pour l'empêcher d'écouter ce qu'il avait à dire à sa cousine que Maxime venait de lui donner l'ordre d'avancer.

Maxime avait pris une grande résolution.

— Ma chère madame Martineau, dit-il, et toi, ma chère Alice, pardonnez-moi de ne rien vous cacher. Mon devoir est de vous apprendre tout ce que je sais, quoi qu'il m'en coûte.

D'autres, à ma place, se tairaient. Moi, j'ai horreur des situations fausses, et je veux sortir tout de suite de celle où m'a mis le hasard.

— De quoi s'agit-il donc? demanda mademoiselle Dorgères, très-émue.

— Voici, ma chère Alice. Tu sais que Jules Vignory est mon meilleur ami, et tu ne me soupçonneras certainement pas de chercher à lui nuire. Eh bien, la loyauté m'oblige à t'apprendre que la comtesse prétend prouver l'innocence de M. de Carnoël.

Alice pâlit et ne répondit pas, mais madame Martineau s'écria :

— De quoi se mêle cette étrangère? Et vous, monsieur, comment ne voyez-vous pas que vous affligez votre cousine en lui rappelant un passé qu'elle a volontairement oublié? J'avais confiance en vous. J'avais tort.

— Je vous prie de remarquer, chère madame, que j'aurais pu dire à Alice seule ce que je lui dis en votre présence. Et c'est précisément parce que vous êtes là que je parle en toute franchise. Vous êtes mon témoin, ma garantie. Vous pourrez attester qu'en informant Alice de ce qui se passe, je n'ai fait qu'obéir à ma conscience, et que je n'ai pas cherché à influencer ma cousine, que j'aime comme si elle était ma sœur.

— Je n'incrimine pas vos intentions, mais vous m'avouerez qu'il est étrange de vous entendre plaider la cause d'un homme que vous avez été un des premiers à accuser.

— Je ne le défends pas, c'est la comtesse qui le défend. Moi, je cherche à découvrir la vérité, voilà tout. Et je me crois tenu de vous renseigner sur ce qui se passe.

— La comtesse le défend, dites-vous. Comment sait-elle qu'on l'accusait? Cette malheureuse affaire a été tenue secrète.

— Je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est pas moi qui lui en ai parlé. Mais madame Yalta la connaît parfaitement, et j'ai tout lieu de croire que c'est Georget qui l'a si bien informée.

— Ce petit drôle! il n'a pas pu lui apprendre ce qu'il ignorait.

— Madame, il y a un mystère là-dessous... un mystère que je cherche à éclaircir. Georget a dû être mêlé plus ou moins indirectement à l'histoire du vol, et il pourrait désigner le vrai coupable, s'il n'avait perdu la mémoire par suite d'un terrible accident dont la cause est encore inconnue.

Il y a un mois, lorsqu'il possédait encore sa raison, il a

dit beaucoup de choses à la comtesse. Elle le protége, vous le savez, et il la voyait souvent. Il lui a parlé de M. de Carnoël et, comme un enfant qu'il est, il lui a raconté que le secrétaire et la fille de son patron s'aimaient, qu'ils se seraient mariés si M. de Carnoël n'était pas parti brusquement, le soir du vol. Il a affirmé qu'on l'accusait injustement, et madame Yalta a cru à ses affirmations.

Elle y a si bien cru, qu'elle n'aurait pas hésité à intervenir auprès de mon oncle, si elle ne fût tombée gravement malade le jour même où Georget a été rapporté chez sa grand'mère avec un bras cassé et un crâne fort endommagé.

La comtesse est restée longtemps entre la vie et la mort, mais elle n'a pas oublié ce que ce gamin lui avait dit, et, à peine convalescente, elle m'a fait appeler pour m'apprendre ce qu'elle sait et ce qu'elle a résolu.

Elle est convaincue que M. de Carnoël est à Paris, et que s'il ne s'est pas montré depuis un mois, c'est qu'il est tombé entre les mains de gens qui l'ont séquestré parce qu'ils étaient intéressés à l'empêcher de reparaître.

— Mais c'est absurde, s'écria la gouvernante.

— C'est tout au moins invraisemblable, je le reconnais. La comtesse prétend aussi que Georget doit savoir où est M. de Carnoël, et elle m'a prié de promener Georget par la ville.

— Jolie commission qu'elle vous a donnée là! Et dans quel but?

— Elle espère que la mémoire lui reviendra; on a vu des fous redevenir lucides pour un instant quand on mettait sous leurs yeux des objets qui leur rappelaient des faits passés.

— Où a-t-on vu cela? Dans les romans, sans doute.

— Je ne nie pas que la comtesse soit très-romanesque. Mais je ne pouvais pas lui refuser le service qu'elle me demandait, et je suis allé chercher l'enfant chez la veuve Piriac, à Batignolles.

Je ne me repens pas d'y être allé. Depuis que je circule avec lui, Georget m'a dit des choses fort extraordinaires. Tout à l'heure, notamment, je l'ai mené au bureau, et là, en présence de Vignory, il a eu des retours passagers qui nous ont donné beaucoup à penser.

Maintenant, il est évident pour moi que, s'il retrouvait définitivement sa raison, il éclaircirait tout.

— Pourquoi donc n'a-t-il pas parlé dès le lendemain du vol?

— Peut-être parce qu'alors il avait intérêt à se taire... peut-être aussi parce qu'il ne savait pas encore qu'on accusait M. de Carnoël.

— Il pense donc que M. de Carnoël n'est pas coupable? demanda d'une voix altérée mademoiselle Dorgères.

— Il ne pense plus, mais lorsqu'il pensait encore, il a juré à madame Yalta que M. de Carnoël était blanc comme neige. Et c'est pour cela que madame Yalta tient tant à te voir.

J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Vous m'avez demandé quelles étaient les intentions de la comtesse. Il m'a paru que j'aurais tort de vous les cacher. Vous les connaissez maintenant, et vous pouvez décider de ce qu'il convient de faire. Je ne vous engage ni à voir cette dame ni à refuser d'entrer en relation avec elle.

— La question est tranchée, répliqua la gouvernante. M. Dorgères a éconduit votre comtesse, et il est absolument décidé à lui fermer sa maison.

— Mon oncle est le maître d'agir comme il l'entend.

— Mais toi, Maxime, murmura la jeune fille, est-ce que...

— Oh! moi, je sais parfaitement ce que je veux faire. Je veux mener à bonne fin ce que j'ai commencé, et je ne lâcherai Georget que le jour où j'aurai tiré de lui un renseignement décisif.

Il faut que la lumière se fasse. Nous sommes tous intéressés à savoir la vérité. J'ai prévenu Vignory, et il ne trouve pas mauvais que je poursuive mon entreprise.

Le reste ne me regarde pas.

— Monsieur, dit madame Martineau d'un ton fâché, si votre oncle était instruit de vos projets, il ne vous saurait aucun gré de troubler son repos par d'imprudentes démarches.

— Chère madame, je serais désolé de lui déplaire, mais mon parti est pris, et je crois n'avoir rien à me reprocher. Alice ne verra pas la comtesse; moi je continuerai à la voir. Peut-être aurons-nous raison tous les deux.

Il se fait tard. J'ai promis à madame Piriac de lui ramener Georget avant la nuit. Permettez-moi, de prendre congé de vous et de hâter le pas.

Et, après avoir salué la gouvernante et serré la main de sa cousine, Maxime courut rejoindre le gamin, qui avait pris l'avance.

On avait fait du chemin tout en causant, et la scène se passait rue de Courcelles, au point où elle se croise avec la rue de Monceau, à quelques pas de la rue de Lisbonne.

Cinq minutes après la séparation, le neveu de M. Dorgères se retourna. Il vit Alice appuyée sur le bras de sa gouvernante, et il lui sembla qu'elle pleurait.

— Pauvre Alice! murmura Maxime. Je viens de lui déchirer le cœur en lui rappelant un passé qu'elle regrette. Mais je ne pouvais pas faire autrement. Il y a des cas où la franchise absolue est obligatoire.

Et d'ailleurs mon oncle aura beau faire, la comtesse trouvera bien le moyen d'arriver jusqu'à sa fille.

Mieux vaut que ma chère cousine soit prévenue. Je lui ai dit exactement la vérité, et elle sait à quoi s'en tenir sur la situation. Elle se décidera en connaissance de cause.

Et maintenant que je me suis mis en règle de ce côté-là, je reprends mon Georget. Je crois bien qu'aujourd'hui je n'en tirerai plus grand'chose, mais je n'ai pas perdu mon temps, et je ferai demain à la comtesse un rapport intéressant.

Le gamin n'avait pas paru surpris de voir revenir le

neveu de M. Dorgères, pas plus qu'il ne s'était étonné de recevoir l'ordre de prendre les devants.

Il s'en allait le nez au vent, regardant les passants et les maisons, et il ne s'était pas retourné une seule fois pour voir si Maxime et ces dames le suivaient.

Cette indifférence prouvait assez qu'il ne se souvenait plus de rien et même qu'il ne pensait à rien.

Maxime jugea qu'il était inutile de le fatiguer davantage, et que le moment était venu de le reconduire chez sa grand'mère.

Pour regagner la rue Cardinet par le chemin le plus court, il fallait prendre le boulevard extérieur, qui n'était pas loin de l'endroit où Alice s'était séparée de son cousin.

Georget avait sans doute envie de rentrer au logis, car il s'engagea de lui-même dans une courte rue, au bout de laquelle on apercevait les arbres plantés sur la voie large qui a remplacé l'ancien mur d'enceinte.

— Eh bien, petit, lui demanda Maxime, es-tu content de ta journée?

— Oh! oui, murmura l'enfant. C'est bon de respirer le grand air. Dans notre maison, là-bas, il fait si sombre, que grand'mère est obligée d'allumer sa lampe à trois heures.

— Demain, je reviendrai te chercher, mon garçon, et nous irons nous promener d'un autre côté. Je te mènerai peut-être voir la comtesse.

— Quelle comtesse?

— Celle qui a un si bel hôtel dans l'avenue de Friedland.

— Ah! oui. Nadèje.

— Comment, Nadèje? Tu veux dire madame Yalta.

— Grand'mère l'appelle toujours Nadèje. Demandez-lui plutôt.

Maxime marchait de surprise en surprise. Il ne connaissait pas le petit nom de la comtesse, n'ayant jamais songé à le demander au docteur Villagos, et il ne s'attendait guère à entendre prononcer ce nom si doux par le gamin de la rue Cardinet.

Encore moins à apprendre que la veuve Piriac traitait si familièrement la comtesse.

Et il se promettait bien de répéter à madame Yalta ce propos tenu par Georget qui, certes, ne mentait pas.

La vérité sort de la bouche des enfants, surtout quand les enfants n'ont aucun intérêt à la cacher.

— Tiens, s'écria le gamin, nous voilà dans une rue où j'ai fait de jolies parties. Voyez-vous ce trottoir devant cette grande maison. On dirait qu'on l'a fait tout exprès pour que les billes y roulent.

J'y ai joué pendant deux heures, le jour où je me suis cassé la patte.

— Ah ! vraiment, tu reconnais l'endroit?

— Oh ! très-bien. Et il me semble que ça s'est passé hier, car je me rappelle tout comme si j'y étais encore. J'avais manqué le bureau le matin. Et je me disais : Autant ne pas y aller du tout aujourd'hui. On croira que j'ai été malade.

— Mais tu n'es pas resté là toute la journée? demanda Maxime qui ne négligeait aucun moyen de se renseigner.

— Non... j'ai été flâner après aux fortifications, du côté de la porte d'Asnières... pourtant, il me semble que je suis revenu ici. Je ne sais plus pourquoi, par exemple.

— Tâche de te rappeler.

— Attendez que j'examine un peu la maison.

— C'est parbleu bien un hôtel superbe. Entrée monumentale, large cour. Il doit y avoir un jardin derrière.

— Un jardin ! répéta Georget en baissant la tête pour se recueillir.

— Et ce jardin doit s'étendre vers le parc Monceau qui est tout près d'ici.

— Un jardin entouré de murs?

— Naturellement. Au surplus, si cela t'intéresse, nous pouvons faire presque le tour de la propriété, puisqu'elle est au coin du boulevard.

Sais-tu à qui elle appartient ?

— Non... et pourtant je me figure que j'y suis entré.

— Je m'informerai, pensa Maxime, dont la curiosité commençait à s'éveiller. Cet hôtel a l'air d'être habité, quoiqu'il soit tout neuf.

Pourquoi y serais-tu entré? reprit-il tout haut. Pour remettre une lettre du bureau, peut-être?

— Non, non. Je suis bien sûr que ce n'est pas pour ça. Ce jour-là, je n'avais pas mis les pieds rue de Suresnes.

— Viens voir l'autre façade, et cherche bien dans ta tête.

Maxime prit Georget par la main et le conduisit au bout de la rue.

— Voici le boulevard de Courcelles où on t'a ramassé, dit-il, en lui montrant la contre-allée que bordait un long mur.

Aussitôt que l'enfant eut dépassé l'angle qui portait la plaque municipale, sa figure s'illumina, ses yeux brillèrent, et il s'écria :

— C'est ici. Je reconnais la place. Avançons. Je vais vous la montrer.

Et il entraîna Maxime, qui ne se fit pas prier pour le suivre.

Après avoir parcouru au pas accéléré une vingtaine de mètres, Georget s'arrêta.

— Voyez-vous cette muraille, dit-il. Eh bien, c'est de là-haut que je suis tombé.

— Tu es sûr de cela?

— Très sûr. Tenez! il y a des platras qui se sont détachés. Et, en tombant, ma tête a porté sur cette grosse pierre, qui est là au bout de mon pied.

— Ce n'est pourtant pas ici qu'on t'a retrouvé; tu étais couché sur la chaussée en travers des rails du tramways.

— On m'y a peut-être porté. Je ne me souviens plus de rien à partir du moment où j'ai fait la culbute.

— Mais, avant, tu savais bien ce que tu faisais, et tu dois te rappeler pourquoi tu étais grimpé sur ce mur.

— Pour voir ce qu'il y avait de l'autre côté.

— Et qu'as-tu vu?

— Rien... il faisait nuit.

Maxime eut un geste d'impatience, mais il se contint. Ce n'était pas le moment de brusquer Georget.

— Comment diable es-tu parvenu à te hisser là-haut? reprit-il.

— Je crois bien que c'était avec une corde... oui, c'est ça... une corde qui avait des nœuds et un crampon au bout.

— Et où l'avais-tu prise, cette corde?

— J'ai oublié. Mais je vous réponds que je me suis servi d'une corde à nœuds. Elle aura cassé pendant que je descendais.

— Voyons, mon petit Georget. Encore un effort de mémoire. Ce n'est pas pour rien que tu as tenté d'escalader ce mur. Tu avais une idée?

— Bien sûr, mais j'ai oublié laquelle.

— Réfléchis. Prends ton temps. Et ne t'effarouche pas, si je te presse un peu trop. J'espère que je ne t'ai pas fait peur. Je ne suis pas Vignory, et je n'ai pas d'ordres à te donner. Je suis ton ami... comme l'était M. de Carnoël.

Aladin, des *Mille et une Nuits*, fut bien étonné de voir apparaître un génie qu'il avait évoqué, sans s'en douter, en frottant la lampe merveilleuse.

Maxime Dorgères ne le fut pas moins d'entendre Georget s'écrier :

— M. de Carnoël! c'est lui!... oui, c'est lui que je cherchais quand je suis monté là-haut.

Ce nom, qui avait été prononcé trois ou quatre fois sans réveiller la mémoire endormie de l'enfant, venait de produire enfin un effet décisif.

— Tu savais donc qu'il était dans cet hôtel? demanda vivement Maxime.

— Je le savais... je l'avais vu entrer... tout me revient maintenant... Mais il faut que je vous le dise bien vite, car je sens que ça ne va pas durer. Laissez-moi parler sans m'interrompre...

Où en étais-je donc?... Ah! mon Dieu! est-ce que j'au-

rais déjà oublié?... Non... je sais... Le matin, j'étais à jouer aux billes dans la rue de Vigny... J'ai vu arriver M. de Carnoël dans une belle voiture... il y avait un monsieur avec lui, un monsieur qui avait des lunettes d'or, et à côté du cocher, sur le siége, un homme habillé comme un garçon de bureau.

— C'est dans cet équipage que je l'ai rencontré, pensait Maxime, qui se gardait bien de souffler mot, de peur d'arrêter dans leur cours les souvenirs de Georget.

— La porte s'est ouverte, la voiture est entrée, et la porte s'est refermée tout de suite. Ça m'a paru drôle. Je croyais que M. de Carnoël n'était plus à Paris. Et puis, il avait l'air si triste... Je me suis figuré qu'on l'emmenait de force et qu'on allait le garder comme dans une prison... Alors, j'ai emmené les camarades à un bastion où les gars de Levallois viennent jouer au bouchon... Dix minutes après, je les ai lâchés et je suis revenu rue de Vigny. Je voulais savoir si M. de Carnoël était sorti de la maison.

Ah! c'est là que j'ai eu du toupet. J'ai sonné et j'ai demandé carrément au portier : Mon maître est-il là? — Qui est ton maître? — M. le marquis Robert de Carnoël. J'ai cru qu'il allait m'avaler. Il m'a crié : Hors d'ici, vermine! et il m'a collé la porte au nez.

Je ne pouvais pas l'enfoncer, cette gueuse de porte, mais j'avais mon idée. J'ai été me cacher au bout de la rue, derrière un tas de moellons, et je suis resté là jusqu'à la nuit. La voiture est sortie au bout d'une heure, et M. de Carnoël n'y était pas. Je me disais : On l'a enfermé pour lui faire du mal, mais je le délivrerai.

Là-dessus, j'ai vu passer un petit que je connais. Son père tient un gymnase avenue de Wagram. Je lui ai donné dix sous pour qu'il aille me chercher chez lui une belle corde à nœuds, avec un crochet au bout. Il me l'a rapportée, et je l'ai renvoyé. Je voulais travailler tout seul.

Sur le coup de onze heures, il ne passait déjà plus personne sur le boulevard. Alors je suis venu à la place où

nous sommes. J'ai jeté mon crochet qui a très bien mordu; j'ai grimpé après la corde, je me suis mis à cheval sur le haut du mur, j'ai regardé et j'ai vu...

— M. de Carnoël?

— Oui, il était debout derrière les carreaux d'une grande fenêtre, et il tenait un flambeau qui l'éclairait en plein. Je l'ai très bien-reconnu, et je crois qu'il m'a reconnu aussi, car il m'a fait des signes.

— Et alors? demanda vivement Maxime.

— Alors, je suis tombé, et puis j'ai tout oublié... et voilà que j'oublie encore... je n'en peux plus... tout craque dans ma tête... je voudrais rentrer chez grand'mère.

— Viens, mon ami, dit Maxime qui en savait assez pour agir.

CHAPITRE III

Pendant que Maxime Dorgères promenait Georget dans Paris, le colonel Borisof, paresseusement étendu sur un divan, conférait avec son intendant qu'il avait fait appeler, mais qu'il n'avait pas fait asseoir.

Le ci-devant M. Briare, le faux représentant de la fausse agence de placement à laquelle Robert de Carnoël s'était laissé prendre, l'homme au visage blême et au langage doucereux, se tenait debout devant son maître, et attendait dans une respectueuse attitude les ordres de ce seigneur.

Le colonel aspira une longue bouffée de tabac turc, laissa tomber le tuyau du narghilé qu'il fumait, et dit d'un air ennuyé :

— Que fait en ce moment le Français?

— Excellence, il dort.

— Ou il fait semblant de dormir. De quoi t'a-t-il parlé ce matin?

— De rien, Excellence. Depuis quelques jours, il affecte de ne pas répondre, quand je lui demande des nouvelles de sa santé.

— Est-elle bonne, sa santé?

— Très-bonne, Excellence. Il est à peine changé de visage. Cet homme est soutenu par une volonté de fer.

— Dis tout simplement qu'il est très-entêté, et qu'après avoir bien réfléchi à sa situation, il a résolu de se taire, quoi qu'il lui en puisse coûter.

Entre deux périls, il a choisi le moindre.

— Il me semble cependant que si vous l'expédiiez en Sibérie, comme vous l'en avez menacé, son sort ne serait pas doux. Je ne vois pas trop ce qui pourrait lui arriver de pis.

— Vacili, tu n'as pas le sens commun.

— Pardon, Excellence, mais je crois que si ce garçon pouvait éviter le voyage en vous livrant les noms de ses complices, cela vaudrait mieux pour lui. Il est assez intelligent pour comprendre qu'il n'a pas d'autre moyen de se tirer d'affaire.

— Oui, mais il sait aussi que les gens qu'il trahirait ne lui pardonneraient pas. Il sait qu'ils sont toujours bien renseignés, et qu'ils ne ménagent pas les traîtres.

Il ne doit pas ignorer l'histoire de Serge Lawrowski. Ce n'est pas vieux. C'est arrivé l'année dernière à Pultawa.

Tu as connu ce Lawrowski?

— Oui, Excellence, c'était un des plus habiles agents de la police politique.

— Eh bien, avec toute son habileté, il s'est laissé enguirlander par la fille d'un pope, une enfant de dix-sept ans qui avait l'air d'une sainte, et qui a attiré notre homme, la nuit, dans un jardin où les nihilistes l'attendaient.

Ils lui ont coupé le nez et les oreilles. Le pauvre diable est mort des suites de cette vilaine opération.

Mon prisonnier ne se soucie pas de finir ainsi. Il préfère le voyage en Sibérie.

Et c'est là le secret de sa résistance.

— Peut-être aussi espère-t-il que vous ne mettrez pas à exécution le projet d'enlèvement dont vous l'avez menacé.

— Oui, ces Français s'imaginent toujours qu'on ne peut pas les traiter comme de simples mortels, et qu'on n'oserait pas faire à Paris ce qu'on fait à Pétersbourg et à Moscou.

Mais je me charge de détromper celui-là, quand le moment sera venu. Tu feras préparer la prison roulante qui sert à ces transports, et lorsqu'il la verra tout attelée, il se décidera peut-être à parler.

— La question est de savoir s'il a vraiment quelque chose à avouer, dit timidement Vacili.

— Tu en doutes?

— Excellence, je ne devrais pas me permettre de ne pas être du même avis que mon maître. Mais vous m'avez souvent autorisé à parler franchement, et si vous daigniez entendre mes raisons...

— Expose-les-moi.

— D'abord, j'oserai vous demander s'il vous paraît naturel qu'un affilié au nihilisme ait donné si facilement dans le piége que j'ai tendu à ce jeune homme.

Les coquins de cette secte ne songent point à s'embarquer pour l'Amérique.

— Je n'ai pas dit que celui-là fût un nihiliste convaincu et enrégimenté. D'abord, il n'est pas Russe, et il n'a aucun intérêt à se mêler des affaires de nos révolutionnaires.

Je pense que c'est tout simplement un nigaud qu'une de leurs damnées femelles a séduit.

— Votre Excellence oublie qu'il aimait la fille de M. Dorgères, et qu'il espérait l'épouser.

— Aussi n'a-t-il consenti à voler mes papiers que le jour où le banquier l'a congédié en lui signifiant qu'il ne serait jamais son gendre. Ce jour-là, il a écouté la voix d'une

femme qui avait probablement été sa maîtresse autrefois, et il a brûlé ses vaisseaux.

Elle lui aura promis sa protection à l'étranger, et il s'est contenté de prendre cinquante mille francs dans la caisse.

— A moins que cette somme ne lui ait été adressée comme il le prétend. La lettre dont il était porteur indique bien qu'on la lui a envoyée depuis son départ.

— Bah! cette lettre n'est pas signée, et il a pu se la faire écrire. Ce débiteur de son père qui se souvient tout à coup d'une vieille dette est invraisemblable.

— Quoi qu'il en soit, Excellence, cette complice de M. de Carnoël est restée introuvable.

— C'est qu'on l'a mal cherchée. Les instructions que j'ai reçues tout récemment du chef de la troisième section sont fort incomplètes. Il y a ici des femmes auxquelles personne ne songe là-bas, et qui mènent tous les complots.

Elles sont merveilleusement renseignées, et elles ont su que mon coffret contenait tout le plan de ma mission à l'étranger, toute ma correspondance avec le général et le ministre.

— Ce qu'il y a de beaucoup plus extraordinaire, c'est qu'une de ces femmes ait été avertie que Votre Excellence avait déposé ce coffret chez son banquier.

— Avertie par le secrétaire, c'est évident.

— Excellence, j'ai fait, vous le savez, une enquête minutieuse sur la vie que menait ce jeune homme, et il m'a été à peu près démontré qu'il ne fréquentait pas une seule Russe.

J'ai été jusqu'à prendre des informations sur les rapports qu'il a pu avoir avec cette comtesse Yalta qui a des fonds chez M. Dorgères. Et je suis certain qu'il ne l'a jamais vue.

— Oh! la Yalta n'a rien de commun avec les nihilistes. Dès mon arrivée à Paris, je l'ai signalée au département. Ses excentricités et ses dépenses avaient éveillé ma défiance. Maintenant, je suis fixé sur son compte. C'est la fille

d'une manière de prince circassien qui a vendu dans le temps sa principauté à l'empereur, moyennant une somme de plusieurs millions de roubles. La fille a épousé je ne sais quel autre seigneur dépossédé, et ce mari l'a laissée veuve très-vite.

Elle a quitté la Russie depuis sa première enfance, et elle n'a jamais pensé qu'à ses plaisirs. On l'a observée de très-près, et on est certain qu'elle ne s'occupe pas de politique.

Laissons-la donc, et revenons au Français. Il faut absolument que je prenne un parti.

Le sursis d'un mois que je lui ai accordé expire demain.

— Et la situation est toujours la même, murmura l'intendant.

— Le Français ne s'informe jamais de moi?

— Jamais, Excellence. Il ne prononce pas dix paroles par jour. Il boit, il mange, il lit... tout cela très-modérément, et le reste du temps, il dort.

— Je crois que j'ai eu tort de cesser de le voir. Au début, quand je lui parlais du prochain mariage de mademoiselle Dorgères avec le caissier, il avait des accès de colère qu'il réussissait toujours à comprimer, mais dont j'aurais pu tirer parti en les exploitant adroitement.

Il faudra qu'avant d'en finir je fasse encore une tentative. Justement, j'ai vu hier le banquier, et il m'a annoncé que le jour du mariage de sa fille était fixé.

Nous verrons ce que dira le prisonnier quand il apprendra cette désastreuse nouvelle.

C'est la ruine de ses dernières espérances.

Que dis-tu de mon idée, Vacili?

— Excellence, je confesse qu'il m'en était venu une autre.

— Voyons.

— Je pars d'un principe que vous avez posé vous-même, et je suppose que ce jeune homme se taira jusqu'au bout, par crainte de la vengeance des nihilistes.

OXFORD - TAYLOR INST

Il m'est arrivé plus d'une fois de regretter qu'il se soit laissé prendre.

— Comment cela?

— Ne pensez-vous pas que s'il était resté libre, il aurait trahi le secret de ses relations par quelque démarche inconsidérée?

— Non, puisqu'il se disposait à quitter Paris.

— Il y songeait, mais son amour pour mademoiselle Dorgères l'aurait retenu. Ne lui avait-il pas écrit pour lui donner un rendez-vous le jour où je l'ai amené ici?

— Et que m'importent ses intrigues avec cette péronnelle?

— Rien. Seulement, il importait beaucoup de savoir qui il verrait avant son départ.

S'il a des complices, il ne se serait certainement pas embarqué sans avoir avec eux une dernière entrevue.

— Eh bien?

— Mais, Excellence, il eût été bien facile de l'entourer d'une surveillance invisible. Au besoin, je l'aurais épié moi-même. Et nous aurions su, par ce moyen, pour qui il a opéré.

— Oui, murmura le colonel. Nous avons peut-être eu tort de tant nous presser.

Malheureusement, il est trop tard pour revenir sur ce qui a été fait. Ce Carnoël est prévenu; il ne serait pas si sot que de visiter ses complices, ou plutôt sa complice, car je suis convaincu qu'il n'y a dans tout cela qu'une femme.

— Excellence, dit avec embarras Vacili, il est encore temps de recourir au moyen que vous avez négligé.

Je crois que le mieux serait de mettre en liberté M. de Carnoël.

— Relâcher le Français, s'écria M. Borisof. Tu es fou, Vacili.

— Pardonnez-moi, Excellence, j'ai bien réfléchi à la situation, et je ne vois pas d'autre moyen de savoir si vraiment M. de Carnoël a des complices.

— Tu oublies qu'après la réclusion qu'il vient de subir, il cherchera d'abord à se venger de moi.

La première chose qu'il ferait, ce serait d'aller déposer une plainte en séquestration arbitraire.

— Excellence, je ne crois pas cela. Il serait obligé d'entrer dans des explications qu'il aimera mieux éviter.

D'ailleurs, vous pourriez lui demander de vous promettre de se taire. Il est vaniteux comme tous ses compatriotes, et il affecte de grands sentiments. S'il vous donne sa parole d'honneur, il la tiendra.

— Et comment motiver ce changement? Je lui ai signifié qu'il ne recouvrerait jamais sa liberté, à moins qu'il ne fît des aveux. Je ne puis pas revenir sur ce que j'ai dit.

— Excellence, je me chargerais bien d'expliquer la chose, mais il convient que ce soit vous.

— Et que dirai-je à ce garçon?

— Vous lui direz que de nouveaux renseignements vous ont donné à penser qu'on l'avait accusé à tort; que vous regrettez d'avoir usé de rigueur, et que vous avez résolu de lui rendre sa liberté.

Il sera si content qu'il ne marchandera pas les conditions.

Ainsi, par exemple, il comprendra très-bien qu'il est de son intérêt de ne pas ébruiter cette affaire.

— C'est possible; mais si tu espères qu'il ira voir ses complices, tu te trompes fort.

Il n'aura rien de plus pressé que de quitter Paris et même la France, car, une fois qu'il aura passé la frontière, il se moquera de nous.

— Excellence, ne m'avez-vous pas dit qu'il était amoureux de la fille de ce banquier?

— Oui, mais elle va se marier à un autre.

— Raison de plus pour qu'il tienne à la voir, à se justifier vis-à-vis d'elle, à lui dire tout ce qu'il a sur le cœur.

Je crois, au contraire, qu'il ne songera pas à partir avant de s'être expliqué avec sa belle.

Qu'a-t-il à craindre? Le banquier n'a pas déposé de

plainte, et vous lui promettrez de ne pas agir contre lui.

Il restera, Excellence, et il finira par se livrer. Ce sera peut-être long, parce que dans les premiers temps il prendra ses précautions. Il vivra très-retiré, il ne verra personne. Mais il se lassera d'être prudent. Il rencontrera quelque part les gens auxquels il a remis vos papiers... en supposant qu'il n'aille pas chez eux ou qu'ils ne viennent pas chez lui.

Et, comme vos agents ne le perdront pas de vue un seul instant, vous serez informé de toutes ses démarches.

Le colonel réfléchissait. Évidemment, le plan de Vacili lui paraissait valoir qu'il l'examinât.

— Le fait est, dit-il, après un assez long silence, que si j'envoie ce garçon en Sibérie, je ne saurai jamais rien.

En lui donnant la clef des champs, j'aurais encore une chance. Seulement, c'est dangereux, quoi que tu en dises, car il pourra parler.

J'admets qu'il n'ira pas se plaindre à la justice; mais s'il voit mademoiselle Dorgères ou s'il lui écrit, comme c'est infiniment probable, il sera naturellement amené à lui expliquer pourquoi il a disparu pendant un mois.

— Excellence, je le connais. Je l'ai étudié. S'il vous promet de se taire, il se taira, même avec mademoiselle Dorgères.

Vous lui parleriez comme un gentilhomme parle à un autre gentilhomme. Vous lui donneriez même une marque de confiance à laquelle il serait très-sensible. Vous lui remettriez les cinquante mille francs et la lettre d'envoi que j'ai trouvés dans son portefeuille.

— Il est clair qu'il faut que je les lui rende si je le laisse partir. Et je ne tiens pas à les garder. J'ai même tout intérêt à ce qu'il ne se trouve pas sans ressources en sortant d'ici. Il ne pourrait pas rester à Paris s'il n'avait pas d'argent, et je désire qu'il y reste.

Oui, ton idée a du bon; mais tu oublies qu'il y a quelqu'un qui a vu le Français entrer ici.

— Votre Excellence veut parler de cet enfant qui est venu le demander le jour où je l'ai amené en voiture.

Je prie Votre Excellence de se rappeler comment les choses se sont passées. Le hasard a tout fait. Un petit garçon, qui est au service de M. Dorgères, jouait sur le trottoir au moment où le coupé s'est arrêté devant la porte. Ce gamin a reconnu M. de Carnoël qu'il avait vu souvent chez son maître, et il a eu l'audace de se présenter au portier, qui l'a chassé.

Un pareil trait dénotait que l'enfant se doutait de quelque chose, et je l'aurais surveillé de près, mais j'ai appris le lendemain qu'il n'était plus à craindre.

On l'avait ramassé à demi mort sur le boulevard. Que lui était-il arrivé? On ne l'a jamais su, mais je soupçonne qu'il a essayé d'escalader le mur du jardin et qu'il est tombé.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est resté idiot, et qu'il ne parlera jamais de ce qui lui est arrivé.

— Je ne m'y fie pas trop. Il peut guérir. Et, à ce propos, il me semble que tu n'as pas assez approfondi cette histoire. Il est fort extraordinaire qu'un groom ait risqué de se casser le cou pour savoir ce qu'était devenu l'ex-secrétaire du banquier Dorgères. Qui sait si le drôle n'a pas trempé dans l'affaire du vol? Je me souviens de l'avoir vu dans la salle d'attente le jour où je venais pour retirer mon coffret.

Tu aurais dû faire une enquête.

— Excellence, l'enquête a été faite. J'ai suivi les indications que vous m'aviez données. Et j'ai acquis la certitude que cet enfant avait agi au hasard... par pure curiosité. C'est le fils d'une pauvre femme qui tient la loge dans une maison d'ouvriers et qui ne voit personne. Il était très-attaché à M. de Carnoël, qui le traitait bien, et il savait que M. de Carnoël était parti assez mystérieusement.

Quand il l'a vu entrer en voiture dans votre hôtel, il a été très-étonné, et il a voulu savoir à quoi s'en tenir.

Heureusement, il s'est cassé la tête avant d'avoir eu le temps de bavarder.

Et la preuve qu'il n'a rien dit, c'est que, depuis un mois, personne n'est venu ici demander M. de Carnoël, personne n'a essayé de le délivrer.

— C'est vrai. On l'a oublié, et s'il reparaissait, on ne songerait pas à s'informer de ce qu'il a fait depuis qu'il a quitté la maison du banquier.

Je vais réfléchir à ta proposition, et je m'y rallierai peut-être.

La porte s'ouvrit, et un valet de pied entra portant une carte de visite sur un plateau d'argent

— Qu'est-ce? demanda le colonel avec un geste d'impatience. J'avais dit que je ne recevais pas.

— Excellence, ce monsieur a insisté en disant qu'il venait pour une affaire très-pressée.

M. Borisof prit la carte et parut assez surpris après avoir lu le nom du visiteur.

— Fais entrer au salon, dit-il au valet de pied.

Et quand il se retrouva seul avec son intendant :

— Sais-tu qui me demande? C'est le neveu du banquier Dorgères. Je ne le connais pas. Que peut-il avoir à me dire?

— Excellence, peut-être ce jeune homme vous est-il envoyé par son oncle.

— C'est probable. Mais dans quel but? Il est singulier qu'il se présente juste au moment où nous parlions du secrétaire. Si tu allais lui demander ce qu'il me veut?

— Excellence, il est probable qu'il ne me répondrait pas.

— Tu as raison. Mieux vaut que j'y aille moi-même. Va dire au chef d'écurie qu'il fasse préparer à tout événement ma voiture de voyage. Il n'est pas certain du tout que je me décide à relâcher notre homme.

L'intendant s'inclina profondément et sortit à reculons.

M. Borisof, après l'avoir congédié, se leva du divan, où il était couché, et passa dans le salon voisin.

Il y trouva Maxime Dorgères debout, près d'une fenêtre, et à l'air de son visage il jugea qu'il s'agissait de choses graves.

Ce n'était pas la première fois qu'il le voyait, mais il ne lui avait jamais parlé, et la rencontre eût été assez froide si le colonel n'y eût mis du sien.

— Monsieur, dit-il avec beaucoup de bonne grâce, avant de vous demander ce qui vous amène, permettez-moi de me féliciter de votre visite.

M. Dorgères m'a souvent parlé de vous, et je regrettais de ne pas vous connaître.

— Je vous suis fort obligé, monsieur, répondit froidement Maxime; mais quand vous saurez pourquoi je viens...

— Donnez-moi donc des nouvelles de M. Dorgères. Il y a quelques jours que je ne l'ai vu, et j'ai pour lui beaucoup d'estime et de sympathie.

— Je ne viens pas de sa part, et je...

— Comment se porte sa charmante fille? Est-il vrai que le jour de son mariage est déjà fixé?

— Je l'ignore, monsieur, et j'ai à vous parler de tout autre chose.

Ce fut dit d'un ton si sec et d'un air si sérieux que le colonel changea immédiatement d'attitude et de langage.

— Alors, monsieur, veuillez vous expliquer, dit-il avec hauteur. Je pensais que vous désiriez entrer en relation avec moi. Il paraît que je me trompais. Mais je ne devine pas ce que vous pouvez avoir à me dire.

— J'ai à vous demander ce qu'est devenu M. de Carnoël, répondit Maxime en regardant fixement M. Borisof.

Il fallait que le colonel fût doué d'un sang-froid à toute épreuve, car il reçut sans broncher cette interpellation qu'il n'avait certainement pas prévue.

Il s'était bien demandé ce que pouvait lui vouloir ce jeune homme qu'il connaissait à peine de nom, mais il n'avait pas deviné que Maxime Dorgères venait chercher des nouvelles de l'ex-secrétaire de son oncle.

— Pardon, monsieur, dit-il, je ne comprends pas très-bien le sens de la question que vous venez de m'adresser.

Vous désirez savoir ce qu'est devenu M. de Carnoël... qui était, je crois, employé chez M. Dorgères, mon banquier.

— Oui, répliqua Maxime.

— Eh bien, moi, je désirerais savoir pourquoi vous vous adressez à moi qui n'ai jamais été en relation avec ce monsieur.

Je l'ai vu, je crois, une seule fois dans le cabinet de M. Dorgères, et ce jour-là, je ne lui ai même pas parlé.

— C'est possible; mais, un peu plus tard, vous vous êtes beaucoup occupé de lui.

— Veuillez vous expliquer plus clairement.

— Très-volontiers. Je ne vous apprendrai pas que M. de Carnoël a quitté la maison de mon oncle le soir où un vol a été commis dans la caisse. On y a pris une cassette qui vous appartenait, et on a accusé M. de Carnoël de l'avoir prise.

— C'est vrai. Seulement, il avait été convenu que cette fâcheuse histoire serait tenue secrète. Je m'étonne que M. Dorgères vous l'ait racontée.

— Peu importe de qui je la tiens. Je la connais et je sais aussi que vous vous êtes chargé de retrouver M. de Carnoël.

— Chargé n'est pas le mot propre. Je n'ai pas coutume de me charger des affaires des autres. J'ai engagé votre oncle à ne pas déposer de plainte. Il me déplaisait que mon nom fût mêlé à des poursuites judiciaires. M. Dorgères s'est rendu à mes observations, et il m'a prié d'user de mes relations diplomatiques pour savoir ce qu'était devenu ce malheureux qui l'a volé.

Je ne tenais pas plus que votre oncle à ce qu'on l'arrêtât, mais j'étais grandement intéressé à rentrer en possession des papiers de famille que contenait ma cassette, et j'espé-

rais que, si on parvenait à le retrouver, on pourrait l'obliger à me les rendre.

Malheureusement, les recherches n'ont pas abouti. On a appris que M. de Carnoël était allé en Bretagne, et qu'il était revenu à Paris, mais là on a perdu sa trace.

Il est probable qu'il a quitté la France et qu'on n'entendra jamais parler de lui.

Vous devez savoir tout cela, puisque vous êtes si bien informé, et je ne puis assez m'étonner de la démarche que vous faites auprès de moi.

Ce n'est pas, je suppose, votre oncle qui vous l'a conseillée.

— Non, monsieur, je n'ai consulté personne, mais j'ai agi en parfaite connaissance de cause, et je vous demande encore une fois de me dire où est M. de Carnoël.

— C'est sérieusement que vous m'adressez cette question?

— Très-sérieusement.

— Elle est si étrange, que je pourrais la prendre en mauvaise part. Je me bornerai à vous dire que j'y ai déjà répondu. M. de Carnoël est à l'étranger, j'ai tout lieu de le croire.

— M. de Carnoël est à Paris.

— Qu'en savez-vous?

— Je l'ai vu.

— Quand?

— Il y a un mois.

— Il y a un mois, c'est possible; mais, depuis un mois, il a eu tout le temps de passer la frontière et même les mers.

— Je l'ai vu passer tout près d'ici... sur le boulevard Malesherbes... il était dans une voiture fort bien tenue et fort bien attelée... une voiture qui se dirigeait vers le parc Monceau.

— Il est regrettable que vous ne l'ayez pas suivie, dit ironiquement le colonel. Nous aurions su où elle conduisait M. de Carnoël.

— Je ne l'ai pas suivie, mais quelqu'un l'a revue... après moi.

— Ah! vraiment! Et où allait-elle?

— Elle allait rue de Vigny. Elle s'est arrêtée devant la porte de votre hôtel. La porte s'est ouverte. La voiture est entrée.

— Comment! chez moi! Ah! cette fois, c'est trop fort, et je ne puis assez m'étonner que vous ajoutiez foi à cette invention ridicule.

— Ce n'est pas une invention. Celui qui a vu a bien vu.

— Ainsi, reprit le colonel, en feignant de contenir une forte envie de rire, vous croyez que ce secrétaire chassé et accusé de vol est venu me faire une visite, après m'avoir pris ma cassette... C'était sans doute pour me la rendre.

— Je ne crois pas qu'il soit venu ici volontairement.

— Alors, je l'ai enlevé... en plein Paris et en plein jour... En vérité, monsieur, vous me faites beaucoup d'honneur en me jugeant capable d'un pareil tour de force.

Et dans quel but, je vous prie, aurais-je eu recours à ce procédé autocratique?

— Je l'ignore, monsieur; mais je sais que M. de Carnoël a été amené dans votre hôtel et qu'il doit y être encore.

— « Il doit y être » est admirable.

— Railler n'est pas répondre. S'il n'y est plus, vous savez où il est, car vous ne pouvez pas nier qu'il y est venu.

— Je le nie, au contraire; je le nie absolument.

— Vous niez; moi, j'affirme, et je veux savoir ce que vous avez fait de M. de Carnoël.

Le colonel resta quelques instants sans répondre, et quand il reprit la parole, ce fut sur un ton grave et peiné :

— Monsieur, dit-il lentement, mon âge et ma situation m'autoriseraient à couper court à un entretien de ce genre. Mais j'ai avec M. Dorgères d'excellentes relations, et il me répugne d'user avec son neveu d'un droit incontestable.

Je me bornerai donc à vous faire remarquer ce qu'il y a

de bizarre dans l'espèce de sommation que vous venez m'adresser chez moi. Assurément, vous n'espérez pas que je vais y obéir, et je suppose que vous n'avez pas la prétention de me contraindre à vous répondre.

— Non; je m'y prendrai autrement pour atteindre mon but qui est de retrouver M. de Carnoël. S'il le faut, je m'adresserai au commissaire de police.

— Ceci passe les bornes, dit M. Borisof en relevant la tête; j'ai pu écouter patiemment des questions absurdes; je ne puis pas tolérer des menaces, et je vous prie de sortir.

— C'est votre dernier mot? demanda Maxime rouge de colère.

— Oui, monsieur. Et ce mot, j'aurais dû le dire plus tôt, car cette conversation a beaucoup trop duré.

— Fort bien. Je sais ce qu'il me reste à faire. Vous ne tolérez pas les menaces, dites-vous. Moi, je ne tolère pas les paroles malsonnantes. Vous avez qualifié d'absurdes les questions que je vous ai adressées. Je vous enverrai demain mes témoins.

— Je les attends, répondit le colonel, en tournant le dos à Maxime qui s'en alla furieux.

Le calme que M. Borisof avait su conserver pendant cette entrevue n'était qu'à la surface, et quand l'intendant Vacili revit son maître, il s'aperçut bien vite que l'orage allait éclater.

— Sais-tu ce que vient de me dire le drôle qui sort d'ici? lui cria Borisof. Il m'a sommé de lui rendre M. de Carnoël... il affirme que M. de Carnoël est ici... qu'on l'y a vu entrer... en voiture... il y a un mois.

Il est bien informé, comme tu vois.

— Ce ne peut être que par cet enfant qui se trouvait dans la rue le jour où j'ai amené le Français... et encore, non, c'est impossible... puisque ce petit a perdu la mémoire... S'il avait raconté le fait immédiatement, le neveu de M. Dorgères n'aurait pas attendu si longtemps pour faire cette démarche auprès de Votre Excellence.

— Peu importe comment il a été instruit de la chose. Il l'est, et il est résolu à pousser les choses à l'extrême. Il m'a provoqué en duel et menacé du commissaire de police.

— Quoi ! il a eu l'audace de...

— Je me moque de sa provocation et de sa plainte au commissaire. Cependant, il faut aviser. Et d'abord, je ne puis plus lâcher le Carnoël. L'autre, sachant qu'il était enfermé ici, raconterait l'histoire à tout le monde.

— Ce serait à craindre, en effet.

— Je ne puis pas le garder non plus. Ces Français sont si bêtes qu'il pourrait se trouver un commissaire pour visiter judiciairement l'hôtel. Je ne veux pas m'exposer à être traduit devant leurs tribunaux.

M. de Carnoël partira demain soir. Tant pis pour lui. Arrange-toi pour que la voiture soit prête à la tombée de la nuit. Tu auras soin de télégraphier à nos agents, enfin que les relais soient préparés jusqu'à Strasbourg.

— Excellence, ce sera fait.

— Maintenant, je vais essayer une dernière fois de l'amener à capituler. Va lui annoncer ma visite.

Vacili s'inclina et sortit.

Son maître était décidément de fort mauvaise humeur, car il se mit à se promener à grands pas en gesticulant et même en montrant le poing à des ennemis invisibles.

— Maudit soit le jour où j'ai accepté de venir à Paris surveiller les menées de trois ou quatre coquines insaisissables, disait-il entre ses dents. En Russie, du moins, on a la force, et on ne craint pas d'arrêter des créatures suspectes. Ici, tout le monde est contre moi. Et si je ne réussis pas dans ma mission, le grand chef dira que je suis un sot.

Allons ! ce Carnoël payera pour les autres, conclut M. Borisof en poussant avec violence la porte d'une galerie qui conduisait à la bibliothèque où Robert était enfermé depuis un mois.

Robert n'attendait pas la visite de son geôlier; Robert n'attendait plus rien et n'espérait plus rien.

Les premiers jours de sa captivité s'étaient écoulés au milieu de terribles angoisses. Il voyait alors très-fréquemment le colonel, qui se plaisait à le torturer en lui racontant les projets de mariage que M. Dorgères formait pour sa fille, et les progrès que faisait Vignory dans le cœur de mademoiselle Alice.

Le prisonnier écoutait stoïquement ces cruels récits et ne se laissait pas ébranler dans sa résolution de résister jusqu'au bout aux obsessions du colonel.

Il comptait sur Georget.

L'apparition de la première nuit ne s'était pas renouvelée la nuit suivante. Robert avait inutilement passé quelques heures derrière le vitrage. L'enfant ne s'était pas montré sur le mur.

Mais ce n'était pas une raison pour désespérer de le revoir. Si ce courageux gamin se proposait de délivrer par la force ou par la ruse M. de Carnoël, il lui fallait un certain temps pour préparer l'exécution d'une entreprise si difficile.

Malheureusement, une semaine se passa, puis deux, puis trois, sans que Georget donnât signe de vie.

Bientôt aussi le colonel cessa de venir, abandonnant Robert aux soins et à la surveillance de ses subalternes.

Et Robert, livré à ses réflexions, confiné dans un isolement absolu, en vint peu à peu à croire qu'il ne lui restait plus une seule chance de salut.

Il s'était dit que Georget avait dû parler de ce qu'il avait vu à quelqu'un, car Georget était dans l'impossibilité d'agir seul, et que les personnes qu'il avait prises pour confidentes avaient dû le détourner de son généreux et imprudent projet. L'enfant s'était rendu à leurs observations. Il avait renoncé à délivrer le prisonnier.

Abandonné de tous, Robert avait accepté son sort, et il en était arrivé à la résignation farouche qui naît des situations extrêmes.

Il ne parlait plus, et il s'efforçait de ne plus penser.

Chose étrange! la seule idée qui ne lui fût pas venue, c'était la vraie. Il n'avait pas songé à un accident éprouvé par Georget.

On peut croire que, dans les dispositions d'esprit où il se trouvait, il reçut avec indifférence l'annonce de la visite du colonel.

L'intendant Vacili, qui la lui apporta, n'obtint même pas une réponse, et quand M. Borisof entra, Robert de Carnoël ne daigna pas se lever pour le recevoir.

— Il y a longtemps que je ne vous ai vu, dit le Russe sans s'émouvoir de l'attitude du prisonnier. J'ai voulu vous laisser le loisir de méditer sur la proposition que je vous ai faite et que je ne retire pas.

Mais la situation ne peut plus se prolonger. Je vous avais accordé un sursis d'un mois, et ce sursis expire demain.

Je viens savoir si vous êtes décidé à parler.

— Pas plus aujourd'hui que le jour où vous m'avez attiré dans un guet-apens, je n'ai rien à vous dire.

— Je dois vous rappeler que, si vous consentez à me nommer votre complice, vous serez libre à l'instant même, et que je prendrai l'engagement de vous réhabiliter aux yeux de M. Dorgères.

— C'est très-tentant, mais je vous répète, moi, que je ne suis pas coupable, que, par conséquent, je n'ai pas de complice, et que je n'achèterai pas ma liberté au prix d'un aveu mensonger.

— Je devine ce qui vous retient. Vous croyez que mademoiselle Dorgères est irrévocablement perdue pour vous. Vous croyez cela parce que j'ai cessé depuis bien des jours de vous parler d'elle.

Je viens vous remettre au courant, vous apprendre où en sont les choses.

— Épargnez-vous cette peine; quoi que vous m'appreniez, vous n'obtiendrez rien de moi.

— N'importe. Il est bon que vous sachiez ce qui se passe.

J'en suis resté avec vous aux conversations que nous avons eues le mois dernier, M. Dorgères et moi. Il m'avait annoncé alors qu'il voulait donner sa fille à son caissier, dont il venait de faire son associé. C'était un projet très arrêté dans son esprit, mais ce n'était encore qu'un projet.

Maintenant, le mariage est décidé. Votre ami Vignory a été agréé par mademoiselle Alice.

A vous parler franchement, je ne croyais pas qu'elle se déciderait si vite. C'est votre absence prolongée qui a amené ce beau résultat.

Si vous m'aviez écouté, il ne tenait qu'à vous de reparaître et d'arrêter net la campagne matrimoniale de votre rival.

Aujourd'hui, ce sera difficile; tout est convenu. La date de la cérémonie est fixée.

Dans les premiers jours de février, mademoiselle Dorgères deviendra légalement madame Vignory.

— A quoi bon alors me fatiguer de vos instances? Je serais libre demain, que ce mariage ne se ferait pas moins; je ne chercherais pas à l'empêcher.

— Vous auriez tort. Il est encore temps de le rompre. Mademoiselle Dorgères y a consenti à contre-cœur. Elle a cédé de guerre lasse... quand, après de longs jours d'attente, elle a vu que vous ne vous montriez pas pour confondre vos calomniateurs.

Il serait bien aisé d'expliquer votre silence. Vous pourriez dire que vous étiez parti désespéré d'avoir été rebuté par M. Dorgères, et que vous ignoriez qu'on vous accusait. Ce serait très-plausible, puisque le vol n'a été connu que de trois ou quatre personnes.

Vous ajouteriez que vous venez d'apprendre enfin les mauvais bruits qui ont couru sur vous, et que vous venez les mettre à néant.

Vous pouvez les avoir appris de la bouche de quelqu'un qui les connaît et qui s'intéresse à vous... par exemple, ce groom qui se tenait dans la salle d'attente le matin où le

vol a été découvert... un gamin très-intelligent qui s'appelle, je crois... Georges, ou Georget.

A ce nom, Robert ne put contenir un léger mouvement qui n'échappa point aux yeux très-clairvoyants du colonel.

— Je vous cite cet enfant parce qu'il s'intéresse à vous, reprit M. Borisof. Il paraît qu'il vous a vu entrer ici le jour où mon intendant vous y a amené, car il est venu vous demander, et mon portier a eu quelque peine à le jeter dehors.

— S'il savait que je suis prisonnier chez vous, dit M. de Carnoël avec effort, il n'aurait pas gardé pour lui le secret de cette découverte. Il en aurait parlé à mon ami Vignory, peut-être même à M. Dorgères.

Et il se serait bien trouvé un homme de cœur pour venir me tirer de vos mains.

— Il est probable, en effet, que cet enfant aurait parlé, répondit froidement le colonel; mais, ce jour-là même, il a fait une chute. Il s'est fracassé la tête. Il a failli en mourir, mais il n'en est pas mort. Seulement, il est resté, et il restera toujours idiot.

Cette fois, Robert pâlit. Il comprenait maintenant pourquoi Georget n'avait pas reparu.

— Je vous dis cela, reprit le colonel, pour que vous ne vous berciez pas de l'espoir d'être secouru par ce gamin. Il est désormais hors d'état de vous servir.

Et ceci me fait souvenir que je viens de me tromper en vous conseillant de dire qu'il vous a informé des propos dont vous étiez l'objet. On sait qu'il en est incapable. Mais vous pouvez en désigner un autre, M. Maxime Dorgères, si vous voulez. Celui-là aussi vous porte intérêt.

— Je le connaissais à peine, dit M. de Carnoël avec impatience. Mais pourquoi tant de paroles inutiles? Je vous répète pour la centième fois que vous n'obtiendrez rien de moi, par la raison que vous me demandez une chose impossible.

Veuillez m'écouter; et quand vous aurez entendu ce que

j'ai à vous dire, je n'ajouterai plus un seul mot. Je ne vous répondrai même plus quand vous m'adresserez la parole.

Vous êtes convaincu, n'est-ce pas, que j'aimais, que j'aime encore passionnément mademoiselle Dorgères?

— J'en suis certain.

— Et les offres que vous me faites sont sincères? Vous êtes disposé, si j'accepte vos conditions, à me rendre la liberté, à me soutenir auprès de M. Dorgères quand j'essayerai de lui prouver que je suis innocent. Vous irez même jusqu'à lui déclarer que vous avez découvert le vrai coupable.

— Je vous ai promis tout cela, et je ne me dédis pas, dit vivement M. Borisof, qui croyait enfin toucher au but.

— Et vous pensez qu'étant donné cette situation nouvelle, M. Dorgères, pour réparer ses torts envers moi, se fera un devoir de m'accorder la main de sa fille; que mademoiselle Dorgères, qui n'a pas cessé de m'aimer, sera heureuse de devenir ma femme; que mon rival se souviendra qu'il a été mon ami et ne cherchera pas à me disputer le cœur d'Alice. Vous pensez enfin qu'il dépend de moi de passer de l'extrême infortune au comble du bonheur?

— Pour que ce rêve devienne immédiatement une réalité, vous n'avez qu'à me nommer votre complice.

— Croyez-vous donc que j'hésiterais si j'en avais une? s'écria Robert d'une voix vibrante.

Vous n'avez donc jamais aimé, puisque vous supposez qu'un homme peut sacrifier son amour à je ne sais quel sentiment de solidarité entre conspirateurs.

Si j'avais volé votre cassette, pour livrer vos papiers secrets à des révolutionnaires de votre pays, j'irais la leur reprendre, s'il le fallait pour épouser la femme que j'aime. Je braverais leurs vengeances et je risquerais mille morts plutôt que de refuser le bonheur que vous me proposez.

Vous voyez bien que je ne sais rien et que vous ne gagnerez rien à me tourmenter davantage. J'ai tout dit. Faites de moi ce qu'il vous plaira. Vous pouvez me tuer. Vous ne tirerez rien de moi.

Le colonel fronçait le sourcil et mordillait ses moustaches. Pour la première fois depuis qu'il s'était emparé de la personne de M. de Carnoël, il se demandait s'il n'avait pas fait fausse route en l'arrêtant.

CHAPITRE IV

A qui n'est-il pas arrivé de se demander où va une femme qui passe?

Elle est jeune, elle est jolie, elle est seule et elle marche à pas pressés. On la regarde. Elle ne regarde personne. Elle a un but, et elle ne voit que ce but.

Sa promenade aboutira-t-elle à un dénoûment romanesque ou la conduira-t-elle tout simplement chez sa couturière?

C'est la question que se posent les rêveurs qui s'arrêtent pour la suivre des yeux.

Avant qu'ils aient trouvé la solution du problème, elle est déjà loin. Elle a disparu, sans laisser plus de traces que l'oiseau n'en laisse dans l'air. Il ne reste d'elle qu'un souvenir bientôt effacé.

Dans les parages des Champs-Élysées, ces rencontres ne sont pas rares. Seulement, les vieux Parisiens ne s'y laissent pas prendre. Ils ont vite fait de reconnaître une Anglaise ou une Américaine qui sort sans chaperon, pour le plaisir de sortir, de secouer au vent ses cheveux blonds et de rire au nez des gens quand elle s'aperçoit qu'ils la prennent pour une chercheuse d'aventures.

Celles-là ne sont pas des femmes, ce sont des collégiens échappés.

Mais le lendemain du jour où Maxime Dorgères avait interpellé à domicile le colonel Borisof, c'était bien une

Française qui, vers midi, remontait l'avenue de Friedland, et une Française jeune et jolie.

Elle allait rasant les murs et hâtant le pas. Une épaisse voilette cachait son visage, et il n'était pas difficile de deviner qu'elle craignait d'être reconnue. Ses allures avaient quelque chose de furtif et d'embarrassé. Elle se retournait parfois pour voir si on ne la suivait pas, et elle ne paraissait pas être bien sûre du chemin qu'elle devait prendre, car elle s'arrêtait souvent pour regarder les maisons et les rues latérales.

Elle cherchait évidemment une indication qu'elle n'osait pas demander aux gens qui passaient, et elle avançait toujours vers l'Arc de triomphe.

Enfin, elle avisa un commissionnaire assis sur ses crochets et elle se décida à l'aborder.

— Pourriez-vous me dire où se trouve l'hôtel d'une dame qui se nomme la comtesse Yalta ? lui dit-elle d'une voix qu'on entendait à peine.

— La comtesse... Yalta? répéta l'homme. Ah ! oui... la princesse russe qui monte à cheval habillée en garçon. Vous y êtes, mademoiselle. Ce mur-là en est, de son hôtel. Et il y a une petite porte sur l'avenue, à cinquante pas d'ici. Mais si vous n'êtes pas une amie de la maison, ce n'est pas la peine d'y sonner. On ne vous ouvrirait pas.

La grande grille est sur la rue Beaujon... là... à main droite. Il n'y a pas moyen de s'y tromper. Elle est dorée du haut en bas.

La femme murmura un remercîment et entra dans la rue Beaujon, qui s'embranchait sur l'avenue Friedland, précisément à l'endroit où stationnait le commissionnaire qu'elle venait d'interroger.

Elle n'alla pas loin sans trouver la magnifique entrée de l'hôtel Yalta, et là, ses hésitations recommencèrent.

Elle se mit à marcher lentement le long de la grille derrière laquelle se tenait le gigantesque portier qui, la veille, avait introduit Maxime.

Ce personnage l'intimidait sans doute, car plus elle se rapprochait de lui, plus elle ralentissait le pas, et ce fut en détournant la tête qu'elle tira le bouton de cuivre placé près de la loge.

Le suisse galonné s'avança majestueusement, toisa la visiteuse et lui demanda d'un ton assez poli ce qu'elle désirait.

— Je voudrais voir madame la comtesse Yalta, balbutia-t-elle.

— Madame la comtesse ne reçoit pas, répondit le colosse. Mais si vous voulez me laisser votre nom et me dire pourquoi vous venez, on vous écrira.

La jeune femme tressaillit et baissa la tête. Puis, faisant un effort sur sa timidité, elle se redressa et dit d'une voix assez ferme :

— Je suis certaine que la comtesse me recevra si vous lui dites que c'est mademoiselle Dorgères qui veut lui parler.

Le portier changea de note aussitôt. Il était fort au courant de ce qui se passait dans la maison, et il n'ignorait pas que le premier cocher avait conduit, la veille, madame Yalta chez M. Dorgères, banquier, rue de Suresnes.

— Mademoiselle voudra bien m'excuser, dit-il respectueusement, et si mademoiselle veut prendre la peine d'entrer au salon d'attente, je vais faire prévenir madame la comtesse. Elle est encore très-souffrante, et j'avais l'ordre de ne recevoir personne.

Ce petit discours fut ponctué d'un coup de cloche qui fit apparaître sur le perron un valet de pied.

Mademoiselle Dorgères, introduite par le portier, fut remise à ce valet avec recommandation explicative, et conduite dans les appartements du rez-de-chaussée où son cousin Maxime était reçu tous les matins, depuis un mois, par le docteur Villagos.

Ce n'était pas sans avoir soutenu de longs et pénibles combats avec elle-même que la pauvre Alice avait pris la résolution qu'elle exécutait en ce moment.

Maxime avait été d'une sincérité cruelle en lui apprenant que la comtesse croyait à l'innocence de M. de Carnoël, que Georget y croyait, et que lui, Maxime, n'était pas éloigné d'y croire.

Il n'en fallait pas tant pour rouvrir une blessure mal cicatrisée, et la résignation de mademoiselle Dorgères n'avait pas tenu contre cet assaut livré brusquement à son cœur, contre cet appel au souvenir brûlant d'une passion à peine éteinte.

Les sages observations de madame Martineau n'avaient fait que jeter de l'huile sur ce feu.

La bonne gouvernante envisageait le cas au point de vue des convenances. Elle déclarait que le cousin Maxime était un fou dangereux, Georget un drôle très-suspect, et la comtesse une détestable intrigante. Elle proclamait qu'au point où en était le mariage de sa chère élève, l'intervention de ces gens-là devenait presque criminelle, puisqu'elle tendait à troubler le bonheur des futurs époux.

Et elle concluait que M. Dorgères avait cent fois raison d'interdire à sa fille la fréquentation d'une étrangère qui prenait en main les causes perdues.

Le soir, à table, M. Dorgères lui-même avait annoncé qu'il ne voulait plus entendre parler de la comtesse, et madame Martineau, tout en s'abstenant de lui dénoncer l'étrange conduite de son neveu, l'avait fortement approuvé.

Après le dîner, Vignory était venu, comme de coutume, et, au lieu d'imiter la discrétion de la dame de compagnie, il avait raconté la visite de Maxime accompagnant Georget, et les demi-aveux du petit-fils de la veuve Piriac.

En suite de quoi, le banquier était entré dans une colère violente contre son neveu et contre le malheureux gamin, disant que Maxime se mêlait de ce qui ne le regardait pas, que Georget avait mérité les galères, et que sa protectrice ne valait pas mieux que lui.

La soirée avait fini fort tristement, et Alice avait passé la

nuit à lutter contre le sentiment qui la poussait à vérifier les affirmations de la comtesse avant de s'engager pour la vie.

Entrer en relation avec madame Yalta, c'était désobéir à son père ; c'était presque courir une aventure, car on racontait de singulières choses sur cette étrangère, et cette fois Alice ne pouvait plus compter sur l'escorte de madame Martineau.

La gouvernante avait consenti à couvrir de sa présence l'entrevue au bois de Boulogne. Elle venait de se prononcer trop énergiquement contre les manœuvres de la comtesse pour qu'on pût attendre d'elle un nouvel acte de complaisance.

Si Alice voulait voir la comtesse, elle en était réduite à y aller seule ; il lui fallait s'échapper de l'hôtel, se cacher de son père, braver les propos des valets qui la verraient passer.

Elle avait reculé longtemps devant ces hardiesses compromettantes, presque coupables. Mais aussitôt qu'elle se promettait de ne pas agir, elle entendait une voix mystérieuse qui lui criait : « Tu n'as pas le droit d'abandonner l'homme que tu as aimé, quand tu pourrais le sauver. Prends garde de te préparer des remords éternels. »

Elle crut que c'était la voix de sa conscience, et que son devoir était de l'écouter.

Et une fois que sa résolution fut prise, elle agit avec une décision extraordinaire.

Elle fit dire à M. Dorgères qu'elle était souffrante, — elle ne mentait pas — et qu'elle déjeunerait seule, ce qui n'avait surpris personne.

Le banquier, précisément ce jour-là, était accablé d'affaires. Madame Martineau se trouvait un peu indisposée. La scène avec Maxime lui avait agacé les nerfs.

Alice, après avoir pris à la hâte une tasse de thé, put s'habiller sans le secours de sa femme de chambre, descendre l'escalier sans rencontrer un seul domestique et

franchir la porte cochère sans que le portier, toujours somnolent, reconnût la fille de son maître.

Une fois dans la rue, elle n'avait plus à craindre qu'on essayât de la retenir, et l'avenue de Friedland n'était pas très-loin de la rue de Suresnes.

Elle ne songea même pas à prendre une voiture. Mieux valait d'ailleurs aller à pied, puisqu'elle n'aurait pas pu dire au cocher le numéro de l'hôtel.

Et elle était arrivée plus troublée qu'en partant, mais tout aussi résolue. Elle allait enfin savoir la vérité.

La réponse de la comtesse ne se fit pas attendre.

La duègne qui avait introduit Maxime à sa dernière visite descendit cette fois tout exprès pour recevoir mademoiselle Dorgères.

Elle s'était composé un visage souriant, et ce fut du ton le plus doux qu'elle dit à la jeune fille :

— Mademoiselle, ma maîtresse est si heureuse de votre visite qu'elle ne veut pas vous prier de la remettre à demain, quoiqu'elle sou re beaucoup en ce moment.

Elle espère que vous voudrez bien l'excuser de vous recevoir au lit.

Alice balbutia quelques mots de remercîment et suivit cette camériste, qui paraissait posséder toute la confiance de la comtesse.

La duègne fit passer Alice par l'escalier qu'elle avait fait prendre à Maxime, l'escalier d'honneur qui aboutissait aux superbes appartements du premier étage, mais elle ne la conduisit point au boudoir ovale.

La comtesse n'était plus en état de recevoir à la turque; elle était couchée dans sa chambre, couchée comme une malade, couverte jusqu'au cou, et la tête soutenue par des oreillers garnis de dentelles.

Le lit était immense, un vrai lit du temps de Louis XIV, avec de lourds rideaux en tapisserie des Gobelins.

Peu de jour dans cette chambre, très-haute de plafond. Les fenêtres étaient garnies de vitraux de couleur.

Alice osait à peine avancer. La timidité reprenait le dessus. Comment aborder cette femme dont elle entrevoyait à peine la figure pâle? Que lui dire pour expliquer cette visite? Et si Maxime avait exagéré? Si madame Yalta s'était bornée à exprimer de la sympathie pour M. de Carnoël, sans prendre l'engagement de le défendre contre ses accusateurs?

Toutes ces pensées décourageantes lui venaient à la fois; mais ses appréhensions se dissipèrent bien vite.

Elle n'eut pas même le temps de s'apercevoir que la camériste venait de disparaître.

Une voix d'or, une voix qui résonna à ses oreilles comme une musique céleste, prononça ces mots :

— Je savais bien que vous viendriez. Vous avez deviné que j'avais à vous parler de lui.

Alice rougit de bonheur et s'avança vivement.

— Merci pour lui et pour moi, reprit la comtesse. Si vous n'étiez pas venue, Dieu sait quand j'aurais pu vous voir. Je me croyais guérie, et hier soir j'ai eu une nouvelle crise qui n'est pas encore passée. Pardonnez-moi de ne pas vous tendre les bras. Mon médecin m'a condamnée à l'immobilité la plus absolue.

Il m'a même défendu de parler, mais je supprime cette partie de son ordonnance.

Mettez-vous là, tout près de moi, et causons.

La jeune fille prit place sur une chaise basse qui touchait le lit, et dit d'une voix émue :

— Madame, je suis profondément touchée de l'accueil que vous me faites, et je ne puis mieux reconnaître vos bontés qu'en vous disant toute la vérité.

Je suis venue à l'insu de mon père, qui ne m'aurait pas permis de vous voir si je l'avais consulté.

— Vous ne me surprenez pas, ma chère enfant. J'ai fort bien vu hier que M. Dorgères cherchait à m'éconduire quand je lui exprimais le désir de vous être présentée.

Je ne vous en sais que plus gré d'avoir suivi votre penchant, malgré tous les obstacles.

— Je suis venue parce que mon cousin m'a dit que vous vous faisiez fort de prouver l'innocence de M. de Carnoël. J'ai voulu savoir sur quoi vous vous fondiez pour affirmer qu'on l'a injustement accusé.

— Vous l'aimez, n'est-ce pas? interrompit la comtesse.

— Je l'aimais, dit Alice avec effort.

— Et cependant vous vous êtes fiancée à un autre.

— J'ai cru... on m'a démontré que M. de Carnoël avait commis une action déshonorante. J'ai cédé aux prières de mon père qui me conjurait de me marier. Je suis engagée aux yeux du monde, mais mon cœur est à moi.

— On vous a démontré, dites-vous, que ce jeune homme avait... volé... pourquoi ne pas dire le mot, puisque c'est une odieuse calomnie?

Avant de répondre par des faits à cette calomnie, voulez-vous me permettre de vous demander par qui vous avez été informée de ce qui s'était passé, et jusqu'à quel point vous l'avez été?

— C'est mon père qui m'a tout dit le jour où le vol a été découvert. Il m'a appris qu'en ouvrant la caisse, le caissier s'était aperçu de la disparition d'un coffret plein de valeurs qui appartenait à un Russe. M. de Carnoël était parti précipitamment, la veille... à l'heure même où on avait dû ouvrir le coffre-fort avec une fausse clef.

— Et on a conclu hardiment que c'était lui. On ne s'est pas demandé quel intérêt ce jeune homme pouvait avoir à s'emparer d'une cassette remplie on ne sait de quels papiers, alors que la caisse regorgeait d'or et de billets de banque auxquels on n'a pas touché.

— On a pris aussi une somme, dit la jeune fille d'une voix étouffée, une somme de cinquante mille francs.

— Ce n'est pas vrai, s'écria la comtesse.

— Hélas! madame, ce n'est que trop vrai. Le caissier a compté l'argent en présence de mon père... et de ce Russe. On a reconnu qu'il manquait une liasse de billets de banque.

— C'est impossible, dit madame Yalta avec une assurance extraordinaire. Mais veuillez continuer, mademoiselle. Votre père ne vous a jamais donné d'autres détails sur cette affaire?

— Jamais, madame.

— Il ne vous a pas parlé d'une première tentative qui n'aurait pas réussi... et qui aurait précédé la seconde... de quelques jours seulement?

— Non... si on avait essayé déjà de voler la caisse, certainement, je l'aurais su. M. Vignory me l'aurait dit... il en aurait été question devant moi.

— Alors, celui qui m'a renseignée s'est trompé.

— Georget, n'est-ce pas?

— Vous savez cela! Vous avez donc vu hier votre cousin?

— Oui, madame. Maxime a amené ce pauvre petit au bureau. Je les ai rencontrés au moment où je sortais avec ma gouvernante, et c'est à ce moment que j'ai eu avec Maxime un entretien décisif.

— Votre cousin était avec Georget, dites-vous. Permettez-moi avant tout de vous demander dans quel état se trouvait cet enfant.

— Il paraissait assez bien remis de son terrible accident, quoiqu'il porte encore son bras en écharpe. Mais sa raison n'était pas revenue.

— Ainsi, votre cousin n'avait pu en tirer aucune indication?

— Maxime nous a dit que Georget, en présence de M. Vignory, dans le bureau où le vol a été commis, avait fait des révélations singulières.

— Lesquelles?

— Il n'a pas précisé. Seulement, il nous a laissé entendre que Georget devait avoir été le complice du vol, que par conséquent il connaissait le vrai coupable, et qu'au premier retour de sa raison, il ne manquerait pas de le désigner.

— Je l'espère bien, mais, en attendant, j'avais compté

qu'il aiderait votre cousin à retrouver M. de Carnoël.

— Vous croyez donc, madame, que M. de Carnoël est à Paris?

— J'en suis certaine, et je vais bien vous étonner en vous disant que le jour où vous l'attendiez au bois de Boulogne, il a dû tomber entre les mains de quelque ennemi puissant.

— Vous saviez que je l'attendais!

— Le jour où les grands froids ont commencé, j'étais allée au lac en traîneau, et M. Maxime Dorgères avait bien voulu m'accompagner. Pendant que nous regardions les patineurs, vous avez passé tout près de nous en voiture avec votre gouvernante. Votre cousin a exprimé la volonté de vous suivre, et, pressé par moi, il m'a avoué qu'il tenait à assister à un rendez-vous que vous avait donné M. de Carnoël.

Plus tard, j'ai su que M. de Carnoël n'avait pas paru, et qu'on l'accusait d'une infamie; beaucoup trop tard, malheureusement, car il n'était plus temps d'empêcher ce que j'aurais pu prévenir si j'avais été mieux informée dès le premier jour.

La fatalité s'en est mêlée. Je suis tombée très-gravement malade, et Georget a failli se tuer.

Maintenant, l'heure est venue de réparer le mal que j'ai laissé faire malgré moi.

Je veux retrouver M. de Carnoël, et quand je l'aurai retrouvé, je le conduirai moi-même chez votre père.

— Mon père refusera de le recevoir.

— Il faudra bien qu'il le reçoive, quand je lui apporterai la preuve que M. de Carnoël a été indignement calomnié, et qu'il a droit à une réparation.

— La preuve? répéta mademoiselle Dorgères d'un air de doute.

— Oui, la preuve; car, s'il le faut pour convaincre M. Dorgères, le vrai coupable se dénoncera lui-même.

— Maxime avait donc deviné. C'est donc Georget!

— Je n'ai pas dit cela, mais je vous jure que ce n'est pas M. de Carnoël.

Cette réponse fut faite d'un ton si affirmatif et avec tant de feu, que la jeune fille ne douta plus.

Évidemment, la comtesse connaissait l'auteur du vol, et elle était résolue à le dénoncer pour sauver l'innocent qu'on accusait.

Alice la bénissait déjà, quand un soupçon se glissa dans son cœur.

D'où venait que la comtesse prenait si chaudement la défense de Robert? Pouvait-on supposer qu'elle soutenait sa cause uniquement par amour pour la justice? elle, une femme qui laissait aller sa vie au gré de ses caprices!

Il était beaucoup plus probable qu'elle s'intéressait personnellement à M. de Carnoël. Mais alors, sur quoi se fondait cet intérêt qu'elle lui portait, un intérêt bien vif, car elle offrait de lui sacrifier quelqu'un?

— Elle l'aime peut-être, pensait mademoiselle Dorgères.

— J'espère que maintenant vous ne regrettez pas d'être venue, dit madame Yalta, et que désormais nous sommes alliées pour sauver M. de Carnoël.

— Vous le connaissez depuis longtemps? demanda timidement la jeune fille.

— Je ne le connais pas du tout. Je ne l'ai même, je crois, jamais vu.

La figure d'Alice s'éclaira, et elle allait protester avec chaleur de son dévouement aux projets de la comtesse.

Mais, à ce moment, la camériste entra et s'approcha du lit pour dire à sa maîtresse :

— M. Maxime Dorgères prie instamment madame de le recevoir. Il assure qu'il apporte des nouvelles très-importantes.

— Vite! s'écria madame Yalta. Cours. Amène-le

La duègne tourna les talons et sortit pour aller exécuter l'ordre de sa maîtresse.

Alice n'avait pas osé souffler un mot en présence de cette

femme; mais dès qu'elle fut seule avec la comtesse, elle se leva et dit d'un air agité :

— Madame, je vous en supplie, ne me forcez pas à voir mon cousin. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'il me trouvât ici.

— Alors, je devrai lui cacher que vous êtes venue?

— Je vous le demande en grâce.

— Soit! murmura la comtesse, mais je ne vois qu'un moyen. Si vous suiviez ma femme de chambre, vous rencontreriez infailliblement M. Dorgères dans l'escalier.

Veuillez entrer là, ajouta-t-elle, en montrant une porte qui s'ouvrait au milieu des tentures, non loin du chevet du lit.

Alice, en toute autre circonstance, aurait probablement refusé l'asile que lui offrait la dame; mais Alice avait perdu la tête depuis qu'elle savait que son cousin approchait.

— Vous serez commodément dans cette prison capitonnée, reprit la comtesse, et je ne crois pas que vous y restiez longtemps. Il dépendra de vous d'en sortir, si vous changiez d'avis sur les inconvénients d'une rencontre avec M. Dorgères. Et d'ailleurs mon entrevue avec lui sera courte.

La jeune fille courut à l'issue qu'on lui indiquait, et se glissa sans bruit dans une vaste pièce, contiguë à la chambre à coucher, un cabinet de toilette boudoir, plein de meubles luxueux, d'objets d'art et de vitrines bondées de curiosités.

Alice n'avait pas plutôt disparu, que Maxime entra, la figure rayonnante.

Il lui fallut un peu en rabattre de sa joie quand il vit que la comtesse ne le recevait plus, comme à sa dernière visite, étendue gracieusement sur un divan de parade, qu'elle était couchée dans un vrai lit et qu'elle avait bien la mine d'une malade.

— Quoi ! s'écria-t-il, vous êtes souffrante à ce point... vous qui hier avez pu sortir...

— Je suis sortie, en effet, et j'ai eu tort, puisque je n'ai rien obtenu de M. Dorgères. Ce matin, j'ai payé mon imprudence. La fièvre m'a reprise, et j'ai dû m'aliter. Mais qu'importe! Parlez-moi de votre excursion avec Georget.

— J'ai beaucoup de choses à vous apprendre, tant de choses, que j'ai bien envie de commencer par la plus importante, c'est-à-dire par la fin.

— D'abord, comment est l'enfant? Croyez-vous qu'il retrouvera sa raison?

— Je l'espère. Il a déjà des lueurs passagères, mais il n'est pas encore maître de lui. Il lui échappe des mots qu'il se garderait bien de lâcher s'il était dans son bon sens.

— Que vous a-t-il donc dit?

— Je l'ai mené au bureau où le vol a été commis, et là, il s'est répandu en propos bizarres. Il a raconté qu'il connaissait le mot pour ouvrir la caisse, le mécanisme défensif qui la protége contre les tentatives d'effraction... des détails que tout le monde ignore, excepté le caissier, et que Georget n'a pu apprendre qu'en épiant son chef.

Je vous demande pardon de vous dire franchement ce que je pense d'un garçon que vous protégez, mais ma conviction est qu'il a été le complice des voleurs, qu'il leur a fourni des indications et qu'il les a peut-être même assistés.

Il a reconnu une cachette où il a dû se blottir pour leur ouvrir les portes.

— C'est bien possible, dit la comtesse d'un air indifférent.

— Quoi! vous n'êtes pas affligée d'apprendre que Georget a trempé dans cette vilaine affaire?

— Peuh! une affaire politique.

— Politique! Comment...

— Sans doute. Qu'a-t-on pris, en somme? Un coffret qui contenait certainement des papiers d'État, car il appartenait à un agent diplomatique russe. La preuve qu'on n'en

voulait qu'à ces papiers, c'est qu'on n'a pas touché à l'argent de la caisse.

Georget est le petit-fils d'une femme très-exaltée qui a été autrefois en relation avec des émigrés polonais. Il a pu suivre les conseils de son aïeule et prêter la main à ces gens-là.

— Il n'en a pas moins joué très-gros jeu, et si mon oncle se doutait de ce qu'a fait cet étonnant gamin, il ne le ménagerait pas... d'autant qu'avec le coffret on a aussi pris de l'argent.

— On m'a déjà dit cela, et j'ai eu beaucoup de peine à le croire. Mais je réponds que ce n'est pas Georget.

— Georget a tout simplement laissé faire. Du reste, parmi les propos interrompus qu'il m'a tenus, il s'en est trouvé un où il a désigné le voleur!

— Désigné... par son nom?

— Un nom qui ne vous apprendra rien. Il s'appelle Ladislas. Mais je connais le personnage.

— Ah! dit tranquillement la comtesse. Quel homme est-ce?

— C'est un étranger, un Slave, qui menait ici une vie mystérieuse et qui a disparu tout à coup.

Il habitait un petit hôtel dans la rue Jouffroy, tout près de l'avenue de Villiers, et il avait pour compagne une créature qui s'est éclipsée en même temps que lui.

Le docteur Villagos la connaissait de vue. C'est lui qui me l'a montrée un soir, au *skating* de la rue Blanche.

— Et sans doute vous lui avez fait la cour? demanda en souriant madame Yalta.

— Non, je l'ai accompagnée jusqu'à la porte de son hôtel, et j'ai failli être assommé par des chenapans qui m'avaient suivi. C'est Georget qui m'a tiré de leurs mains.

— Il me semble me souvenir que vous m'avez raconté cette histoire la première fois que vous êtes venu ici.

— C'est vrai. Mais alors je n'y comprenais rien moi-

même. Maintenant j'y vois clair. Georget connaissait fort bien les projets de la dame, qui avait mission de m'attirer dans un guet-apens; il était son complice dans l'affaire du vol, et il n'avait garde de me la dénoncer; mais comme il avait de l'amitié pour moi, il a manœuvré de façon à me sauver sans se compromettre.

Je reviens à l'individu que Georget m'a indiqué comme étant le voleur. Sa mémoire s'est réveillée en deux fois, à ce Georget. La première, en passant dans cette rue Jouffroy, où je l'avais amené exprès. Quand il a vu l'hôtel où j'avais reconduit la dame, il s'est écrié : C'est Ladislas qui habite là dedans... Ladislas, l'écuyer roux qui dressait les chevaux... Puis, plus rien. Impossible d'en tirer davantage.

Mais, une heure après, lorsque je l'ai mis en face du coffre-fort et que je lui ai demandé qui avait pris la cassette du colonel Borisof, il m'a répondu très-nettement : C'est Ladislas.

Pour que cet enfant soit si bien informé, il faut qu'il ait servi d'auxiliaire à ceux qui ont fait le coup.

Et, d'un autre côté, ce vol a été accompli dans des circonstances tellement extraordinaires, que je ne m'explique pas le rôle que Georget a pu y jouer.

— Ce qu'il y a de certain, dit vivement la comtesse, c'est que M. de Carnoël n'en a joué aucun. Georget a dit, dès le premier jour, que ce jeune homme était innocent, et nous voyons maintenant que Georget sait mieux que personne comment les choses se sont passées, puisqu'il connaît le voleur.

Revenons donc, je vous prie, à M. de Carnoël. C'est lui seul qui m'intéresse. C'est lui que je veux retrouver avant tout.

— Je crois que j'y suis parvenu.

— Vous l'avez vu?

— Non, mais je sais où il est. J'aurais dû commencer par vous donner cette bonne nouvelle, mais enfin la voici dans tous ses détails.

Le hasard a fait qu'en ramenant Georget chez sa grand'-mère, je suis passé avec lui par un chemin qu'il a reconnu. La vue d'un mur que nous longions a réveillé ses souvenirs. Il s'est rappelé qu'il était tombé du haut de ce mur. C'est là qu'il s'est cassé la tête, et il a fini par se rappeler pourquoi il y était monté, la nuit.

C'est que, le matin, il avait vu Robert de Carnoël arriver en voiture et entrer dans un bel hôtel, dont ce mur enclôt le jardin. Et il était certain que Robert de Carnoël n'était pas sorti, car il avait fait le guet toute la journée devant la porte.

Du reste, Georget, un instant avant sa chute, a revu M. de Carnoël. Il l'a aperçu de loin, derrière un vitrage, tenant un flambeau qu'il agitait comme pour donner un signal.

— Cela s'est passé... il y a un mois, n'est-ce pas?

— Précisément le jour où j'ai eu le bonheur de vous accompagner au bois de Boulogne...

— Et où mademoiselle Dorgères attendait dans l'allée des Bouleaux M. de Carnoël, qui n'est pas venu.

— Qui n'est pas venu parce que les gens qui le tenaient l'ont empêché de sortir. Mais je vais bien vous surprendre en vous disant qui habite l'hôtel où on l'a emprisonné.

C'est le Russe dont la cassette a été volée chez mon oncle.

— Borisof! s'écria la comtesse. Ah! le misérable! lui seul était capable d'une pareille infamie. Attirer un homme dans un piége et le retenir par force, ce sont bien là des procédés à l'usage des gens de son espèce.

— Ainsi, vous pensez comme moi que ce colonel a usé de ruse pour s'emparer de M. de Carnoël, et de violence pour le garder?

— Je pense que nous devrons nous estimer bien heureux s'il ne l'a pas tué.

— Quoi! il serait capable de...

— Cet homme est un agent secret de la police russe à l'étranger. Il ne recule devant aucun moyen, et il veut à tout prix savoir par qui ses papiers ont été pris. On accusait M. de Carnoël ; il a commencé par se saisir de sa personne, et il l'a menacé des châtiments les plus terribles pour lui faire avouer où était la cassette.

M. de Carnoël n'a pas pu le dire puisqu'il ne le savait pas. Et Borisof, qui s'est compromis en l'arrêtant arbitrairement, ne peut plus le mettre en liberté.

Borisof en finira avec lui, s'il ne l'a déjà fait.

Je n'ai pas une minute à perdre pour sauver ce malheureux jeune homme, et il n'y a que moi qui puisse le sauver.

Je vous prie donc de vous abstenir de toute démarche.

— M'abstenir de toute démarche! répéta Maxime; mais.. c'est que... j'en ai déjà fait une.

— Laquelle? demanda vivement la comtesse.

— La plus naturelle. Après avoir entendu le récit très-précis de Georget, j'ai reconduit en toute hâte l'enfant chez sa grand'mère, et je n'ai dit à cette brave femme que des choses assez vagues.

Je craignais de perdre mon temps en explications inutiles.

Et une fois maître de mes mouvements, je suis revenu bien vite rue de Vigny, et j'ai demandé à voir M. le colonel Borisof.

— C'était de la folie. Il ne vous a pas reçu, je suppose?

— Je vous demande pardon, madame; il m'a reçu immédiatement. Je lui avais fait passer ma carte. Il connaissait très-bien mon nom, et il a cru que je lui étais envoyé par mon oncle.

— Que lui avez-vous dit, bon Dieu?

— Mais... je lui ai demandé tout d'abord ce qu'il avait fait de M. de Carnoël.

— Ah! murmura la comtesse; tout est perdu.

— Comment? s'écria Maxime. Il me semble que je ne

pouvais pas mieux dire. Si j'avais tergiversé, le colonel aurait eu le temps de préparer sa réponse. En allant droit au but, j'espérais le surprendre et l'embarrasser.

— Vous flattez-vous d'y avoir réussi?

— Mon Dieu! je ne puis pas affirmer qu'il se soit troublé. Ces Russes ont un sang-froid extraordinaire.

— Enfin, que vous a-t-il répondu?

— Il a commencé par me demander pourquoi je m'adressais à lui pour avoir des nouvelles de ce jeune homme. Il a prétendu qu'il le connaissait à peine, et il a feint d'ignorer ses aventures.

Je lui ai rappelé alors le vol de la cassette, je lui ai dit qu'il avait promis à mon oncle de chercher M. de Carnoël et de le retrouver.

Il a paru étonné que je fusse si bien informé, et il n'a pas nié. Mais il a prétendu que les recherches n'avaient pas abouti.

Alors, je lui ai déclaré nettement qu'on avait vu M. de Carnoël entrer chez lui en voiture, qu'on ne l'avait pas vu sortir, et qu'il devait être encore là.

— Et, en procédant ainsi, vous espériez que Borisof allait confesser ce qu'il a fait et vous rendre son prisonnier?

— J'avoue que je n'avais pas beaucoup réfléchi... j'ai agi d'instinct... en suivant l'impulsion d'un premier mouvement que je regrette... puisque vous paraissez le désapprouver, dit tristement Maxime qui sentait bien que madame Yalta trouvait sa conduite absurde.

— Oh! murmura la comtesse, je ne vous reproche rien. Vous pensiez agir pour le mieux.

Apprenez-moi seulement comment l'entrevue a fini.

— Fort mal. Le colonel a nié avec hauteur. Je l'ai menacé de requérir l'intervention d'un commissaire de police.

— Il ne manquait plus que cela.

— J'étais irrité... je n'étais plus maître de moi... sans quoi

je ne serais pas allé si loin, d'autant moins que je n'avais pas l'intention de mêler la police à cette affaire.

Et il m'a paru que le colonel n'attachait pas grande importance à cette menace, car, au lieu d'y répondre, il a pris un ton rogue et cassant qui a achevé de m'exaspérer.

J'ai redoublé de violence; il m'a prié de sortir, et je suis parti en lui annonçant que je lui enverrais des témoins.

— Mais vous ne les avez pas envoyés, j'espère?

— Pas encore. Je n'ai pas eu le temps d'en chercher.

— Et je compte bien que vous n'en chercherez pas.

— Borisof les attend.

— Je suis persuadée du contraire; Borisof sait fort bien qu'une affaire si mal engagée ne peut pas avoir de suites. Et il a sa réponse toute prête pour le cas où vous lui dépêcheriez deux de vos amis.

Oubliez donc, je vous en supplie, la fausse démarche que vous avez faite hier, et avisons ensemble au moyen de la réparer.

— Ainsi, demanda Maxime, vous me jugez encore digne de vous seconder dans votre généreuse entreprise?

— En doutez-vous? Croyez-vous que si je n'avais pas en vous une confiance absolue, je vous initierais à mes projets les plus secrets?

Vous ne comprenez donc pas que vous êtes maintenant le seul homme que je puisse associer à l'exécution du plan que j'ai conçu pour réparer une grande injustice!

Pas un de mes amis ne consentirait à m'y aider, et le docteur Villagos moins que tout autre.

— Il craint pour votre santé, et il n'a pas tort.

— Ce n'est pas seulement pour ma santé. Vous n'avez jamais réfléchi au danger qu'il pouvait y avoir à s'attaquer au colonel Borisof?

— Non, je l'avoue; nous ne sommes pas en Russie, et à Paris, je ne vois pas trop comment cet agent russe pourrait exercer ses pouvoirs occultes.

— Vous venez pourtant d'avoir sous les yeux un exemple frappant de la façon dont il en use avec un Français qui le gêne. N'a-t-il pas su amener M. de Carnoël dans son hôtel et l'y séquestrer, en attendant qu'il le fasse disparaître pour toujours?

— M. de Carnoël se trouvait dans un cas tout particulier. M. de Carnoël avait pris la fuite; on l'accusait de vol. Il était probable que personne, si ce n'est ceux qui l'accusaient, ne s'inquiéterait de savoir ce qu'il était devenu.

Avec vous et même avec moi, le colonel ne se permettrait pas de semblables légèretés.

— Il s'y prendrait autrement. Mais, je vous le dis, cet homme est redoutable, car il ne recule devant rien pour se venger, et dans cette affaire il a de grosses vengeances à exercer. Il a été joué par ceux qui lui ont pris ses papiers, et s'il pouvait les anéantir tous, il n'hésiterait pas.

— Ainsi, madame, vous persistez à penser que le coup n'a été fait que dans un but politique... Mais par qui?

— Par de malheureux proscrits probablement. L'Europe est pleine d'exilés qui ont souffert du despotisme moscovite et qui le combattent de loin. J'ai le bonheur de n'être pas sujette russe. Je n'ai donc rien à démêler avec les gens de l'espèce de Borisof. Mais je suis toujours du parti des faibles. Et c'est pour cela que je m'intéresse à ceux que cet espion persécute.

— Alors, si M. de Carnoël avait aidé ces persécutés à s'emparer du coffret, vous le défendriez quand même?

— Oui, certes; mais cela n'est pas. Ce jeune homme est aussi innocent que vous.

Nous savons maintenant qui a commis le vol, puisque Georget a parlé. Il a désigné un certain Ladislas. C'est un nom polonais. Quelque réfugié sans doute. Vous venez de me dire que ce Ladislas a disparu après avoir fait le coup. C'est tout naturel, et cela prouve bien que M. de Carnoël n'y était pour rien. Vous n'avez jamais appris, je pense, qu'il fréquentât des étrangers suspects.

Quant à Georget, j'admets qu'il a pu prêter la main à ce Polonais. La veuve Piriac seule pourrait nous renseigner sur ce point, et je n'irai certes pas l'interroger, car je ne veux que du bien à son petit-fils.

Cet enfant, d'ailleurs, ne peut pas être mis en cause tant qu'il sera dans l'état où il est, et avant qu'il ait complétement recouvré la raison, j'espère que nous en aurons fini avec le colonel Borisof.

Mon but, mon seul but, c'est de réparer le mal qui a été fait à M. de Carnoël.

— Et je vous prie de disposer de moi pour vous y aider, s'écria Maxime avec feu. Moi aussi, j'ai quelque chose à réparer... je veux racheter mes imprudences d'hier.

Et avant de me mettre à vos ordres, permettez-moi de vous renseigner mieux que je ne l'ai fait encore sur l'histoire du vol. Il importe que vous sachiez tout.

— Mais... est-ce que je ne sais pas tout? Vous m'avez appris, à ma grande surprise, qu'avec le coffret, on avait pris une somme d'argent.

— C'est vrai. Mais je ne vous ai pas dit que la caisse de mon oncle a été attaquée deux fois.

— Le même jour?

— Non, à deux jours d'intervalle. Et la première tentative a été accompagnée de circonstances fort étranges. Il n'y a que mon ami Vignory et moi qui en ayons eu connaissance.

Un mercredi, entre dix et onze heures, nous venions passer la soirée chez mon oncle, lorsque sous la porte cochère nous avons croisé deux individus qui s'en allaient et que nous avons pris sottement pour des invités. Nous avions été surpris de voir de la lumière dans les bureaux. Nous y sommes entrés. Toutes les portes étaient ouvertes. Une lampe allumée était posée sur une table. Je l'ai prise pour éclairer Vignory qui a couru tout d'abord à la caisse. Nous avons fait là une découverte... effrayante.

Le coffre-fort est défendu par un appareil construit de

façon à saisir par le bras quiconque essayerait d'ouvrir sans avoir pris certaines précautions. Eh bien, cet appareil avait joué; une femme s'était trouvée prise, et sa main était restée engagée dans l'étau. Pour qu'on ne l'arrêtât pas, cette femme s'était fait couper le poignet.

— Croyez-vous qu'une voleuse ordinaire eût fait cela? demanda la comtesse d'une voix vibrante.

— Non, certes. J'ai pensé, dès le premier moment, que cette tentative de vol avait eu une cause toute particulière. Et plus tard, quand j'ai appris qu'on avait enlevé le coffret d'un Russe, j'ai bien vu que je ne me trompais pas.

Nous avions eu, Vignory et moi, la malencontreuse idée de tenir la chose secrète. La femme n'a pas recommencé, car elle devait être fort malade des suites de l'amputation...

— Si tant est qu'elle n'en soit pas morte.

— Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle avait un complice... le Ladislas indiqué par Georget... et que le surlendemain, ce complice, mieux renseigné que la première fois, a ouvert la caisse sans accident et a pris ce qui lui convenait.

Permettez-moi maintenant de vous raconter l'histoire de la main.

— La main! répéta la comtesse. Qu'en avez-vous donc fait?

— Nous avions décidé entre nous que nous ne parlerions à personne de cette bizarre aventure.

Vignory craignait qu'on ne l'accusât de négligence dans son service, et moi, je venais d'être pris d'une folle envie de jouer à l'agent de police, à seule fin de découvrir la coupable sans le secours de personne.

Cela ne me paraissait pas impossible. D'abord, la voleuse devait être facile à reconnaître, puisqu'elle est manchotte. Et de plus elle avait laissé dans le piége, avec sa main, un bracelet.

— Singulière négligence de la part d'une telle femme.

— Ce n'était pas de la négligence. Le bracelet était si bien pris dans l'étau qu'il était impossible de l'enlever, à moins de connaître le moyen d'ouvrir le piége. Ce moyen, le complice l'avait cherché, et ne l'avait pas trouvé, puisqu'il s'était vu dans la nécessité d'abattre d'un coup de couteau ou d'un coup de hache le poignet de la malheureuse qui s'était fait prendre.

J'ai donc emporté la main et le bracelet, mais je n'ai gardé que le bracelet.

La main, je suis allé tout droit la jeter dans la Seine, du haut du pont de la Concorde.

— Ne l'y a-t-on pas repêchée? Il me semble avoir lu dans les journaux des histoires sur cette main.

— Oui, tout Paris s'en est occupé pendant quelques jours. On a inventé des romans criminels plus extravagants les uns que les autres, et personne n'a deviné la vérité. Et, pour que rien ne manquât à cette bizarre aventure, une nuit, la main a été volée à la Morgue, où on l'avait exposée.

— Oui, j'ai su cela, murmura la comtesse. Et le bracelet?

— Le bracelet est retourné aussi en la possession de celle qui l'avait abandonné. Seulement, si elle le porte, ce ne peut plus être au même bras.

— Vous l'avez donc perdu?

— Non; mais on me l'a pris. Il faut vous dire, madame, que j'avais imaginé de me l'attacher au poignet et de l'exhiber à tout venant. C'était absolument ridicule, et bien des gens se sont moqués de moi.

— Moi, entre autres, si j'ai bonne mémoire. Ne l'aviez-vous pas le jour où vous êtes venu chez moi pour la première fois?

— C'est vrai, et vous me l'avez enlevé d'un coup de fleuret. Mais vous ne vous êtes pas moquée de moi. Au contraire, vous m'avez dit que j'étais bien heureux d'aimer, et que je devais veiller avec plus de soin sur les reliques de la femme aimée.

L'amour n'était pour rien dans cette affaire; mais j'aurais

bien fait de suivre votre conseil. Je me suis laissé enlever le bracelet par une créature qui m'a joué comme un collégien.

— Quoi ! la coupable a eu l'audace de se montrer, d'entrer en relation avec vous pour reprendre ce bijou?

— Oh ! non, celle qui m'a si bien berné n'est pas celle qui a essayé d'ouvrir la caisse. Elle a encore ses deux mains... des mains charmantes. Et elle sait parfaitement s'en servir pour escamoter.

— Alors, demanda la comtesse, après avoir un peu hésité, cette femme agissait pour le compte d'une autre?

— Je n'en doute pas; mais elle touche de près aux voleurs, et elle a dû être mêlée de sa personne à l'affaire du vol.

Cette femme est celle dont je vous ai déjà parlé, à propos du service que m'a rendu Georget, celle que le docteur Villagos m'a montrée un soir au *skating*, et que j'ai eu le tort de reconduire jusqu'à la porte de son domicile de passage, rue Jouffroy.

Elle vivait là avec ce Polonais que Georget m'a désigné comme ayant pris la cassette, ce Ladislas qui a disparu en même temps qu'elle, après le succès de son dernier coup, la reprise du bracelet.

Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que la drôlesse qui prétend se nommer madame Sergent, et dont personne n'a pu me donner de nouvelles, ce qu'il y a de très-extraordinaire, c'est qu'elle avait soupé, avant l'affaire du vol, avec une demoiselle de ma connaissance... une irrégulière assez répandue.

Le bracelet avait passé de main en main dans un cabinet du café Anglais.

Il y a mieux. On l'a confié à mon bijoutier pour y remettre une pierre qui avait été perdue.

De sorte que j'aurais pu le rencontrer plus d'une fois, avant de le retrouver incrusté dans les chairs sanglantes d'une main coupée.

La comtesse avait écouté avec une grande attention ce récit coupé par beaucoup de digressions; elle l'avait écouté sans l'interrompre, et sans laisser paraître sur son visage l'impression qu'il lui causait.

— De tout ce que je viens d'entendre, dit-elle lentement, je conclus que M. de Carnoël est innocent. Mon instinct me le disait déjà. Maintenant, c'est une conviction raisonnée.

Vous m'apprenez qu'il y a eu deux tentatives de vol, et que la première a eu lieu pendant une soirée que donnait M. Dorgères. M. de Carnoël était sans doute dans le salon de votre oncle pendant qu'on essayait de forcer la caisse.

— Oui, certainement. Il ne manquait pas une seule des petites réunions du mercredi.

— Donc, il n'était pas avec les voleurs. On pourrait dire qu'il les a renseignés, qu'il leur a indiqué le moyen d'ouvrir le coffre-fort. C'est inadmissible. Fournis par le secrétaire de M. Dorgères, par l'ami intime du caissier, les renseignements auraient été plus complets. La malheureuse femme qui a été mutilée n'aurait pas perdu sa main, car elle eût été prévenue de l'existence du mécanisme défensif. Elle aurait connu le moyen de l'empêcher de fonctionner.

Celui qui a pris la casette le surlendemain a bien su se garer des terribles crampons.

Direz-vous maintenant que, dans l'intervalle de la première tentative à la seconde, M. de Carnoël l'avait averti?

Ce serait une supposition absurde. Le secrétaire, initié à tous les secrets de son maître, devait connaître depuis longtemps le piége, et s'il eût été d'accord avec les voleurs, il n'aurait pas attendu pour leur signaler le danger et leur indiquer le moyen d'y parer, il n'aurait pas attendu qu'un grave accident fût arrivé.

— Tout cela est très-juste, murmura Maxime.

— Si juste, reprit avec feu la comtesse, si évidemment juste que je ne puis assez m'étonner de l'aveuglement qui vous a frappés tous au moment où le vol a été découvert.

Accuser un homme par cette unique raison qu'il est absent, c'est inouï.

— Pas moi. Je ne l'ai pas accusé. Je n'y étais pas.

— Non. Georget m'a dit qu'il n'y avait là que ce Russe et ce caissier. Encore le Russe se tenait-il dans la salle d'attente. Le caissier était donc tout seul quand il s'est aperçu que la caisse était ouverte.

— C'est vrai, mais il a appelé immédiatement le colonel Borisof, et ils ont presque aussitôt envoyé chercher mon oncle, qui est venu sans perdre une minute.

Vignory a vérifié l'encaisse en sa présence.

— Et on a reconnu la disparition du coffret. Le caissier a déclaré aussi qu'il manquait une somme... je ne sais laquelle... une somme relativement insignifiante. On l'a cru sur son affirmation.

— Mais... il me semble qu'à moins d'imaginer qu'il s'est volé lui-même...

— Il ne s'agit pas de cela. Seulement, voilà trois hommes rassemblés par un événement qui les touche tous les trois, à des degrés différents. Et sans réflexion, presque sans explication, ces trois hommes tombent d'accord sur-le-champ pour imputer un méfait ignoble à un garçon dont la vie a toujours été irréprochable.

— Les apparences étaient contre lui... ce brusque départ...

— Mais ils connaissaient tous la cause de ce départ. Votre oncle savait fort bien qu'il avait désespéré M. de Carnoël en lui refusant la main de sa fille, et que, de plus, il l'avait chassé. Le caissier avait reçu les confidences du jeune homme après la scène. Et le Russe a été mis par eux au courant de la situation.

N'importe, séance tenante, ces messieurs décident que M. de Carnoël est le dernier des misérables, qu'il s'est déshonoré pour faire plaisir à un ennemi de M. Borisof, et pour s'approprier quelques billets de banque.

Et, au lieu de le dénoncer à la justice, ce qui lui eût

permis de se justifier, on convient de l'abandonner aux recherches et aux vengeances d'un homme intéressé dans la question, et par conséquent très-partial.

En vérité, on croit rêver quand on examine de sang-froid les étrangetés de cette affaire.

Maxime, abasourdi par cette sortie inattendue, baissait le nez et ne disait mot, parce qu'il n'avait rien à répondre à l'argumentation serrée de la comtesse.

— Que M. Dorgères se soit laissé entraîner par ses préventions bourgeoises, reprit-elle vivement, qu'il ait même saisi un prétexte inique pour rompre un projet de mariage qui lui déplaisait, je ne m'en étonne pas trop.

Il voulait à tout prix se débarrasser de M. de Carnoël.

Il n'a pas hésité à le déshonorer sans l'entendre. Il espérait et il espère encore n'avoir jamais à compter avec lui.

Votre oncle est un honnête homme dans l'acception la plus étroite du mot; mais il y a des sentiments qu'il est incapable de comprendre.

Quant à ce Russe, qui n'est au fond qu'un espion, on pouvait bien s'attendre qu'il se jetterait avec ardeur sur la première piste qu'on lui indiquerait, et qu'à défaut d'autre victime il poursuivrait M. de Carnoël sans trêve et sans scrupule.

Il est furieux d'avoir été volé par des gens plus habiles que lui, et, comme tous ses pareils, il a recours à la violence; il frappe à tort et à travers.

Mais il y a quelqu'un dont la conduite en cette triste circonstance est absolument inexplicable.

— Qui donc? balbutia Maxime, de plus en plus décontenancé.

— Le caissier Vignory, dit avec fermeté madame Yalta.

— Vignory! mais je vous jure, madame, qu'il s'est très-bien conduit dans cette affaire. Il a pris énergiquement la défense de M. de Carnoël, accusé par mon oncle.

— Étiez-vous là quand la scène s'est passée?

— Non... mais Vignory me l'a racontée le jour même, et il est incapable de mentir.

D'ailleurs, comment n'aurait-il pas défendu M. de Carnoël, qui était son ami le plus intime?

— Et son rival heureux.

— Ce n'est pas tout à fait le mot. Vignory avait depuis longtemps une inclination pour ma cousine, et je l'encourageais souvent à se déclarer. Mais il s'était aperçu que Robert de Carnoël et Alice Dorgères avaient du goût l'un pour l'autre, et par délicatesse, il se tenait à l'écart.

Vignory est le plus timide, le plus modeste et aussi le plus loyal des hommes.

S'il eût été en son pouvoir de sauver l'honneur de M. de Carnoël, il l'aurait fait, n'en doutez pas.

— Vraiment? Il est donc bien peu intelligent? dit brusquement la comtesse.

Et comme Maxime stupéfait ne répondait pas, elle reprit avec violence :

— Il est donc stupide?

— Stupide ! Pourquoi?

— Je ne pensais pas avoir besoin de vous l'expliquer. Comment! voilà un homme qui entend accuser d'une action infâme son meilleur ami. Il connaît un fait qui change du tout au tout l'apparence et le fond des choses. Ce fait, il n'y a que lui qui le connaît. Les accusateurs l'ignorent. Il lui suffirait de parler pour modifier leurs idées sur l'absent. Très-probablement même, il parviendrait, en comparant et en rapprochant les circonstances, à prouver qu'il est impossible que son ami soit coupable.

Et cet homme se tait !

— Que voulez-vous dire? balbutia Maxime qui commençait à entrevoir où la comtesse voulait en venir.

— M. Vignory est caissier. Il arrive un matin. Il trouve sa caisse ouverte. Il envoie chercher M. Dorgères qui s'écrie : C'est M. de Carnoël !

Et M. Vignory ne répond pas : Non, ce n'est pas lui. On

a déjà essayé d'ouvrir le coffre-fort. Une femme y a laissé sa main. M. de Carnoël n'était pour rien dans cette première tentative, puisqu'il passait la soirée chez vous, pendant qu'on attaquait la caisse. Donc, M. de Carnoël n'a pas pris part à la seconde.

Qu'aurait opposé votre oncle à cette déclaration? Assurément, il n'aurait pas persisté à accuser son malheureux secrétaire, sous prétexte qu'il avait mal choisi son moment pour quitter la maison.

— Mais mon oncle est fort entier dans ses idées, et il avait résolu de se défaire de M. de Carnoël. Je doute qu'il eût changé d'opinion. Il n'en est pas moins vrai que Vignory aurait mieux fait de parler, de dire toute la vérité. Il a manqué de présence d'esprit. C'est pardonnable. Il devait être si troublé.

— Je ne crois pas qu'il ait manqué de présence d'esprit. Je crois qu'il a eu tout simplement peur de se compromettre. Il craignait de recevoir des reproches, qu'entre nous il méritait bien, car le fait d'avoir gardé le silence sur l'histoire de la main coupée, ce fait est inexplicable et inexcusable.

— Je suis pour quelque chose dans le parti que Vignory a pris. Je l'avais prié instamment de se taire, et, comme j'ai toujours eu sur lui une certaine influence, il y a consenti.

— Encore une fois, vous n'étiez pas l'ami de M. de Carnoël. Et d'ailleurs vous ne pouviez pas prévoir qu'on l'accuserait. Enfin, vous n'étiez pas là quand le vol a été découvert.

Mais votre Vignory n'avait qu'à ouvrir la bouche pour que l'affaire prît une tout autre tournure. D'un mot, il pouvait mettre son ami intime hors de cause. Et ce mot, il s'est bien gardé de le prononcer.

L'intention de nuire est évidente. Cet homme, en agissant ainsi, a cédé à un sentiment bas... la jalousie.

— Il m'en coûterait de croire cela; je pense même que,

si maintenant je lui demandais de raconter à mon oncle l'aventure que nous lui avons cachée, Vignory ne s'y refuserait pas.

— Gardez-vous-en bien. Cet aveu tardif n'améliorerait pas la situation de M. de Carnoël, et de plus je tiens beaucoup à agir sans que M. Vignory soit informé de ce que je ferai pour l'absent. Autant votre coopération me sera précieuse, autant celle du futur gendre de M. Dorgères me serait nuisible.

Je dois donc vous dire que si vous persistez dans votre généreux desscin de m'aider à retrouver M. de Carnoël, j'exigerai de vous la promesse de ne faire à ce Vignory aucune espèce de confidence.

J'entends qu'il soit tenu en dehors de toutes nos opérations et de tous nos projets.

— Ce sera très-facile. Vignory n'a nulle envie de se mêler des affaires des autres. Il ne songe qu'à son prochain mariage et à son élévation récente au rang d'associé de mon oncle... à ce point que, hier, quand je lui ai amené Georget, il m'a reçu presque froidement. J'ai compris à son attitude que cette histoire ancienne ne l'intéressait plus.

— Il ne sait pas, j'espère, que vous savez ou que vous croyez savoir que M. de Carnoël est prisonnier chez le colonel Borisof?

— Non, madame. C'est seulement après ma visite au bureau que je suis passé avec Georget devant l'hôtel du Russe. Je n'ai pris que le temps de reconduire le gamin chez sa grand'mère. Il me tardait d'aborder Borisof, et, après une entrevue dont vous connaissez le résultat négatif, je n'ai pas songé à aller retrouver Vignory.

Nous nous étions quittés presque fâchés, et je n'avais pas besoin de votre recommandation pour me tenir avec lui sur la réserve.

— Merci. Je vois maintenant que je puis compter sur vous. Du reste, je ne mettrai pas trop à contribution votre dévouement... du moins pour commencer.

Avant tout, il faut que Borisof soit rassuré sur l'exécution des mesures dont vous l'avez menacé. Il faut qu'il n'entende plus parler de vous. Il pensera que vous avez fait un coup de tête en vous présentant chez lui pour réclamer M. de Carnoël, et que vous ne reviendrez jamais.

— Vous m'imposez là un rôle assez pénible.

— Mais, non. L'altercation que vous avez eue avec cet homme n'est pas allée assez loin pour qu'une rencontre en soit la conséquence obligée.

Et vous n'avez certes pas à redouter une provocation de la part de Borisof.

Il n'aspire qu'au repos.

— Puisque vous le voulez, je me résignerai à ne pas troubler le sien. Mais puis-je vous demander du moins comment je vais vous servir?

— En vous abstenant de toute démarche.

— Quoi ! vous ne me permettrez pas de contribuer à délivrer M. de Carnoël !

— Si j'y réussis, ce sera vous qui aurez tout fait, car sans vous je n'aurais jamais su que M. de Carnoël était le prisonnier de Borisof.

Mais il n'y a que moi qui sois en mesure d'agir efficacement, moi seule au monde.

— Dans l'état où vous êtes !

— Quelqu'un me suppléera pour l'action proprement dite. Je ne paraîtrai pas, et je dirigerai tout.

Vous n'y comprenez rien, n'est-ce pas? Il m'est cependant impossible de vous en dire davantage.

Du reste, vous ne resterez pas longtemps dans l'incertitude. En ce moment, après l'alerte que vous lui avez donnée hier, le colonel prend ses dispositions pour se défaire de M. de Carnoël. Je n'affirmerais pas qu'il veut le tuer, mais à coup sûr il ne le gardera pas chez lui, et, pour le tirer de ses griffes, je n'ai pas un instant à perdre.

D'ici à trois jours, vous saurez si j'ai réussi.

— Comment le saurai-je?

— En venant me voir. Si mes gens vous disaient que je ne reçois pas, insistez pour parler à ma femme de chambre, celle qui vous a toujours conduit chez moi. Elle a mes ordres, et elle vous amènera quand même.

— A moins que le docteur Villagos ne s'y oppose.

— Villagos! oui, vous avez raison. Il pourrait avoir envie de s'y opposer... surtout s'il se doutait qu'il s'agit de délivrer M. de Carnoël.

— Et son autorité serait certainement plus forte que la mienne.

— Je vais vous indiquer le moyen de la faire plier. Vous avez conservé l'anneau que je vous ai remis hier?

— Je ne m'en séparerai que si vous me le redemandez.

— Je vous prie, au contraire, de le garder et de le montrer au docteur dans le cas où il voudrait vous empêcher de me voir... dans ce cas seulement.

— Et comme madame Piriac, le docteur obéira au talisman?

— Il obéira. Peut-être vous adressera-t-il quelques questions. Ne lui répondez pas.

Et maintenant que j'ai tout dit, ajouta la comtesse, voulez-vous me faire le plaisir de sonner ma femme de chambre pour qu'elle vous reconduise. J'attends précisément Villagos, et il est inutile qu'il vous trouve ici.

Maxime étendait la main pour saisir le cordon de soie qui pendait près du chevet de la malade, lorsqu'un cri vibra à ses oreilles, un cri qui partait de la chambre où Alice était entrée pour éviter de rencontrer son cousin.

— Ne sonnez pas, dit vivement la comtesse que ce cri avait fait tressaillir.

— On dirait une voix de femme, murmura Maxime.

— C'est une femme, en effet, mais je ne devine pas pourquoi elle appelle ainsi.

— Il me semble qu'elle n'appelle pas. Le cri qu'elle vient de pousser est un cri de frayeur... ou de surprise. Si elle voulait qu'on vînt à son aide, elle le renouvellerait.

— Rien ne l'empêche de sortir. La porte de communication avec ma chanbre à coucher n'est pas fermée à clef. Cette personne, d'ailleurs, est seule, absolument seule. Elle n'a donc rien à craindre.

— Alors, il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous. Dois-je attendre votre femme de chambre?

Madame Yalta paraissait très-perplexe. Sa tête charmante s'agitait sur l'oreiller de dentelles, et ses yeux allaient de Maxime, debout et attendant ses ordres, à la portière en tapisserie qui cachait l'entrée du cabinet de toilette.

— Non, dit-elle enfin, vous ne partirez pas ainsi. Il y a là quelqu'un qui s'y est caché pour ne pas vous rencontrer, mais qui me pardonnera de ne pas tenir compte d'une fantaisie enfantine. Entrez, je vous prie, et ramenez avec vous la personne que vous trouverez dans ce boudoir.

Maxime, assez intrigué, obéit sans faire d'observations. Il ouvrit et il se trouva face à face avec Alice Dorgères, Alice pâle, émue, tremblante.

Le plus étonné des deux, ce fut assurément lui, car il ne se doutait pas que sa cousine était chez la comtesse, et Alice, au contraire, savait fort bien que son cousin venait de s'y présenter.

Mais Maxime ne perdit point la tête, et même il devina tout de suite que la jeune fille avait dû céder à un mouvement irréfléchi; qu'elle s'était décidée brusquement à voir madame Yalta qui persistait à défendre l'absent, et qu'elle se repentait déjà d'être venue.

Mademoiselle Dorgères était beaucoup plus troublée que lui.

— Eh bien! oui, c'est moi, dit en riant le cousin; madame la comtesse m'a commandé de forcer la consigne.

Tu as crié si fort que tu l'as effrayée, et qu'elle a voulu savoir si c'était du secours que tu demandais.

Parle, maintenant. Que t'est-il arrivé?

— Rien, balbutia la jeune fille; une secousse nerveuse... une frayeur sans cause.

Emmène-moi. Je veux partir.

Maxime la prit par la main et la conduisit au chevet de la comtesse qui la regardait avec une attention profonde.

— Mademoiselle, lui dit l'étrangère d'une voix grave et émue, vous ne pouviez pas rester plus longtemps dans ce cabinet. J'ai eu tort de vous y faire entrer, et il est temps que vous en sortiez.

Il importe à vous et à moi que votre visite reste ignorée, et il est probable que nous ne nous reverrons plus, à moins d'événements qui changeraient la situation de fond en comble.

Je vous ai dit sur M. de Carnoël tout ce que j'avais à vous dire. Votre cousin en sait davantage encore, et nul n'est plus en état de vous conseiller, si vous désirez l'être.

Bientôt, je l'espère, la vérité sera connue, l'innocence de M. de Carnoël éclatera à tous les yeux, et il reparaîtra pour se défendre.

Avant de nous séparer, mademoiselle, je ne vous demande qu'une chose. Je vous demande de ne parler à personne, sous quelque prétexte que ce soit, de ce que vous avez vu ou entendu ici... à personne, vous entendez bien... ni maintenant, ni jamais.

Les yeux de la comtesse regardaient la porte que Maxime venait de fermer.

— Je me tairai toujours, murmura mademoiselle Dorgères

— J'y compte, dit assez froidement la comtesse. Monsieur Dorgères, veuillez sonner. Ma femme de chambre va vous reconduire.

Et comme Maxime, tout en pressant le cordon électrique, la regardait d'un air étonné, elle ajouta :

— Pas une démarche, pas un mot, n'est-ce pas? Moi seule je dois agir. Le succès est à ce prix.

La duègne parut. Il n'y avait plus qu'à la suivre, et Maxime la suivit, traînant après lui sa cousine qui paraissait hors d'état de se conduire elle-même.

Tout se passa suivant le cérémonial accoutumé, et ils arrivèrent à la grille sans avoir vu ersonne que les gens de la comtesse.

Ils s'en allèrent d'abord, côte à côte, sans se parler; mais quand ils furent arrivés au bout de la rue Beaujon, Maxime dit brusquement :

— Pourquoi n'as-tu pas confiance en moi? Si j'avais su que tu étais décidée à voir la comtesse, je t'aurais épargné l'embarras d'y aller seule.

— J'ai pris ma résolution cette nuit, repondit Alice d'une voix altérée; je voulais l'exécuter sur-le-champ. Je ne pouvais te consulter.

— C'est juste. Et tu ne regrettes pas, je suppose, la démarche que tu viens de risquer?

— Non, quoique je n'en rapporte que des incertitudes de plus. C'est l'entretien que j'ai eu avec toi, hier, qui m'a poussée à la tenter. Tu as pris si chaleureusement la défense de M. de Carnoël, tu m'as dit que la comtesse Yalta affirmait si énergiquement l'innocence de celui que tout le monde accuse... j'ai voulu interroger moi-même cette grande dame qui vient si tard au secours de l'absent... Elle m'a juré qu'elle le sauverait. Quelle valeur a ce serment? Sait-elle seulement si Robert de Carnoël est à Paris, s'il est vivant?

— Elle ne le savait pas quand tu es arrivée. Elle le sait maintenant.

— Comment cela?

— Tu n'as pas entendu notre conversation?

— Ce n'est pas sérieusement que tu m'adresses une pareille question?

— Au fait, c'est absurde, ce que je te demande là. Tu n'as pas l'habitude d'écouter aux portes.

Eh bien, c'est moi qui viens d'apprendre à la comtesse que Robert n'est pas mort et qu'il n'a pas quitté Paris.

— Où est-il? s'écria la jeune fille.

— Ce matin encore, j'aurais pu te le dire, mais je viens de jurer à la comtesse que je garderais ce secret qui doit rester entre elle et moi.

C'est le seul moyen de délivrer M. de Carnoël. Encore ne dois-je pas m'en mêler. Tu as entendu les dernières recommandations qu'elle m'a adressées. — Pas une démarche! pas un mot!

— A moi aussi elle m'a demandé de me taire.

— Sur quoi?

— Ne m'interroge pas. Cette maison est pleine de mystères.

— Je commence à le croire. Abstenons-nous donc de nous questionner réciproquement.

Je puis pourtant bien te demander quelle conduite tu comptes tenir... chez ton père.

Que lui diras-tu? Que diras-tu à Vignory en attendant le dénoûment de cette pièce dont la comtesse tient tous les fils?

Ils ne savent rien, eux. Mon oncle est persuadé qu'il a tout arrangé pour le mieux, qu'on n'entendra plus jamais parler de Robert de Carnoël, et que tu seras la plus heureuse des femmes.

Vignory s'endort dans la sécurité la plus complète. C'est à peine s'il se souvient que tu as aimé ce malheureux garçon qui a disparu, et il ne doute pas de te le faire bientôt oublier.

Vas-tu les laisser dans leurs illusions?

— Non, répondit Alice d'un ton ferme. Je vais, dès aujourd'hui, déclarer à mon père que j'ai changé d'avis et que je ne me marierai pas.

— Diable! Ton père pourrait bien te prendre au mot. Tu n'épouseras pas Vignory, mais tu n'épouserais pas non plus Robert.

— Mon vœu le plus cher est de n'épouser personne.

— Ma chère Alice, je crois que tu ne dis pas ce que tu penses, mais ce n'est pas le moment de discuter avec toi.

Un conseil pourtant, un seul. Ne prends pas de décision d'ici à quelques jours, et surtout ne fais pas de déclaration de principes.

Renferme-toi dans un silence prudent. Ou mieux, annonce que tu es souffrante et que tu as besoin de repos. Tu te procureras, par ce moyen, une semaine d'isolement.

C'est plus qu'il n'en faut pour que tu saches définitivement à quoi t'en tenir sur M. de Carnoël.

— Tu es donc pour lui? demanda avec émotion mademoiselle Dorgères.

— Oui, car je suis sûr qu'il a été odieusement calomnié. Je m'étonne même d'avoir pu un instant donner dans les ineptes suppositions qu'on a si facilement admises.

— Vignory, ton ami intime, ne pense pas comme toi.

— Vignory m'est devenu suspect depuis que la comtesse m'a fait toucher du doigt certains points inexplicables de sa conduite en cette affaire.

— Ah! enfin, s'écria la jeune fille. Je puis donc parler. Tu me comprendras, toi, quand je te dirai que dans un jour de colère et de désespoir j'ai pu m'engager avec cet homme, mais que je serais morte plutôt que de lui appartenir.

S'il avait du cœur, il n'aurait jamais accepté ce que je lui offrais... l'indifférence et une grosse dot... sa résignation n'est qu'un calcul, sa douceur n'est que de la bassesse.

— Tu vas un peu loin, dit Maxime; mais, ma foi! je n'ai pas le courage de te blâmer, et je te répète que tu peux compter sur moi.

Nous voici au boulevard Haussmann. Il est temps que nous nous séparions, et je ne sais si je te verrai demain. Écris-moi s'il survient un cas qui te fasse souhaiter ma

présence... et alors peut-être je pourrai te dire sur Robert de Carnoël tout ce que la comtesse m'a recommandé de te cacher jusqu'à nouvel ordre.

— Et moi, murmura la jeune fille en baissant la voix, je pourrai peut-être te dire ce que je viens de voir chez elle.

CHAPITRE V

Après l'explosion qui avait suivi la visite inconsidérée de Maxime Dorgères, le colonel Borisof était revenu assez vite à des sentiments plus calmes.

Ses colères ne duraient pas longtemps, lorsque de graves intérêts étaient en jeu, et tel était précisément le cas, car il lui fallait prendre un parti dans une question très-délicate, sur laquelle il ne se trouvait pas suffisamment éclairé.

La démarche de cet étourdi de Maxime ne prouvait rien, sinon qu'un gamin à peu près idiot prétendait que M. de Carnoël était retenu de force dans l'hôtel de la rue de Vigny.

La supposition paraissait si invraisemblable qu'elle ne devait trouver créance nulle part, et que le colonel ne devait pas s'en préoccuper beaucoup.

La menace de duel n'était pas plus sérieuse, et les témoins du jeune Dorgères ne s'étant point encore montrés le lendemain à midi, il n'y avait plus à les attendre.

Mais, du côté de son prisonnier, M. Borisof avait de gros soucis. Il ne pouvait pas le garder indéfiniment, et il ne pouvait pas non plus le relâcher, sans s'exposer à un éclat qu'il redoutait beaucoup.

L'expédier en Sibérie comme il en avait donné l'ordre

en désespoir de cause, cela ne remédiait à rien. C'était trancher la difficulté. Ce n'était pas la résoudre.

D'ailleurs, dans sa derniere entrevue avec le colonel, Robert de Carnoël avait parlé avec tant d'énergie et de conviction, qu'il était parvenu à jeter des doutes dans l'esprit de son geôlier.

En sa qualité d'agent secret, ce Russe était accoutumé à envisager les affaires sous toutes leurs faces et à changer ses batteries aussi souvent qu'il le fallait.

Il avait une merveilleuse souplesse pour se retourner, quand il croyait s'apercevoir qu'il n'était pas dans le droit chemin, et jamais il ne s'entêtait à suivre une idée fausse.

Aussi commença-t-il à se demander s'il ne ferait pas bien de chercher ailleurs le complice des voleurs qu'il voulait atteindre. Ces voleurs n'étaient certainement que des conspirateurs, ennemis de la Russie et adversaires passionnés des représentants de cette troisième section qui comprend la police politique.

Ils n'avaient pris la cassette que pour connaître et détruire ensuite les documents qu'elle renfermait, et pour s'en emparer, ils avaient dû se ménager des intelligences dans la maison du banquier.

Mais qui prouvait que ce fût avec M. de Carnoël? Pourquoi pas avec un autre? Il y avait plus d'un employé chez M. Dorgères et plus d'un domestique.

Les soupçons pouvaient tout aussi bien se porter sur le caissier lui-même que sur un simple garçon de bureau.

Et sans tenir aucun compte de ces possibilités, sans même ébaucher une enquête sur les habitudes et les relations de ces subalternes, on s'était jeté aveuglément sur M. de Carnoël, quoiqu'il n'y eût pour l'accuser d'autre raison que son départ précipité.

—Où ne serions-nous pas arrivés, se disait le colonel, si, au lieu de nous acharner contre ce jeune homme, nous avions discrètement surveillé les commis et les valets du banquier?

Peut-être serait-il encore temps. Mais que faire de ce garçon? Je suis parfois tenté de croire que Vacili a raison et qu'il faudrait le lâcher, en lui demandant sa parole d'honneur de se taire sur le traitement qu'on lui a fait subir depuis un mois.

Ces perplexités occupèrent M. Borisof toute la soirée et toute la nuit après sa conversation avec M. de Carnoël. Elles eurent pour premier effet de faire contremander le voyage en Sibérie.

Au fond, le colonel craignait d'être blâmé pour avoir pris une mesure de ce genre sans que l'utilité en fût démontrée.

Il se décida donc à temporiser et à se lier plus encore avec M. Dorgères, qu'il voyait déjà assez fréquemment, afin de se mieux renseigner sur les gens de son entourage, d'étudier de plus près leurs habitudes et leurs relations.

Et comme il éprouvait le besoin de prendre un peu de distraction, il fit seller un cheval et il s'en alla au Bois avec un seul groom, après avoir annoncé à son intendant qu'il dînerait dehors et qu'il rentrerait probablement fort tard.

Sa promenade ne fut marquée par aucun incident et lui rasséréna les idées. Il se dit qu'en définitive il y aurait toujours moyen de sortir d'embarras, en relâchant M. de Carnoël et en lui promettant au besoin de le soutenir s'il voulait garder le silence sur son aventure.

Et, confiant dans son savoir-faire qui l'avait tiré de cas plus difficiles, il rentra tranquillement à Paris, où il se proposait de passer sa soirée suivant la fantaisie qui lui viendrait.

Il descendit à la porte de son cercle, un des mieux fréquentés parmi les grands cercles, et, comme il avait l'intention d'y dîner, il renvoya son cheval et son groom.

C'était assez son habitude d'y venir faire, de quatre à six, une grosse partie, et dans ces cas-là, son valet de chambre avait ordre de lui apporter de quoi s'habiller pour le soir.

Le colonel trouva ce qu'il cherchait, une place à une table de whist où on jouait cinq louis la fiche, et il put prendre à loisir son divertissement favori.

Pour que rien ne manquât à son contentement ce jour-là, il eut un bonheur extraordinaire, et quand il se leva pour aller se mettre en toilette de soirée, il avait gagné une forte somme.

Il finissait cette toilette, quand on vint lui remettre la carte d'un monsieur qui demandait à lui parler pour une affaire très-urgente.

Le nom lui était inconnu, mais c'était un nom russe, et la carte était cornée d'une façon particulière.

Assez surpris de voir ce signe qui ne pouvait être compris que des attachés d'un certain grade, le colonel se dit qu'il ne pouvait pas se dispenser de donner audience à l'homme qui s'en servait pour arriver jusqu'à lui, sauf à abréger l'entrevue, si le sujet n'en valait pas la peine.

Son compatriote l'attendait au parloir du cercle. Il alla l'y rejoindre, et il vit un homme jeune encore, fort bien tourné et fort élégamment vêtu, qui l'accueillit par une phrase plus significative que la marque de la carte de visite.

Il n'y avait plus à s'y méprendre. Le nouveau venu appartenait à la police politique, et il y occupait un poste important.

La question était de savoir ce qu'il venait faire à Paris, et Borisof éprouvait une vague inquiétude.

— Mon cher Alexis Stepanovitch, lui dit l'inconnu en l'appelant selon la coutume nationale par son petit nom suivi du prénom paternel, nous serions fort mal ici pour causer, et nous avons une foule de choses à nous dire. Nous allons dîner ensemble au cabaret.

— Volontiers, répondit le colonel qui sentait la nécessité de faire bonne contenance. Lequel préférez-vous, mon cher... Mouriatine?

— Dites Ivan Ivanovitch. Allons chez Bignon, avenue de

l'Opéra. Je suis arrivé ce matin, et, après soixante heures de train express, j'ai envie de me restaurer convenablement.

Le colonel montra à son compatriote le chemin de l'antichambre et s'empressa d'endosser son pardessus.

Il lui tardait de sortir pour avoir avec ce visiteur inattendu une explication muette.

Il n'eut pas la peine de la demander. Dès qu'ils furent sur le boulevard, assez désert en cet endroit, l'arrivant commença ainsi, toujours en russe :

— Vous ne me connaissez pas et vous ne connaissez pas mon nom de Mouriatine. Cela n'a rien d'étonnant. J'ai été longtemps détaché dans nos provinces polonaises, précisément à l'époque où vous étiez près du général à Pétersbourg. Et je suis rentré au département depuis qu'on vous emploie à l'étranger.

Ceci est pour vous dire, mon cher Alexis, que j'entends agir avec vous en camarade. Je ne commence donc pas par vous exhiber mes pouvoirs écrits. Je vous les montrerai, du reste, quand il vous plaira. Voulez-vous le mot de passe en attendant?

Il se pencha à l'oreille du colonel, ui, après avoir entendu le mot, dit :

— C'était inutile, mon cher Ivan; mais dites-moi, vous êtes donc envoyé en mission extraordinaire?

— Tellement extraordinaire que le général ne m'a donné que deux heures pour faire mes malles.

— Et à quel propos cette mission?

— Mais à propos de vous, mon cher Alexis Stepanovitch.

— De moi!

— Mon Dieu, oui Oh! ne vous effrayez pas. Vous devez savoir que là-bas, à l'administration centrale, ils prennent la mouche pour fort peu de chose. Et dès qu'un bruit leur arrive, si incertain qu'il soit, ils veulent à toute force en vérifier l'exactitude.

— Ainsi, il court des bruits sur moi!

— Mieux que cela. Le grand chef a reçu une dénonciation en règle.

— Et de quoi m'accuse-t-on, je vous prie?

— Mais... de négligence, d'abord, ou plutôt d'imprudence. Il paraît que vous serriez dans un coffret tous vos papiers importants et, entre autres, votre correspondance avec le général. Vous auriez eu, dit-on, la singulière idée de déposer ce coffret chez votre banquier...

— Je devais croire qu'il y serait plus en sûreté que chez moi. J'étais signalé aux nihilistes qui ont des agents partout, et je me défiais de quelques-uns de mes domestiques.

— Il n'en est pas moins vrai que la boîte a été volée avec tout ce qu'elle contenait, et volée sans aucun doute par les gens dont vous redoutiez les entreprises.

— C'est vrai, et j'ai eu de plus le tort de ne pas rendre compte à qui de droit de ce qui s'était passé. J'avais pour agir ainsi des motifs que je vous expliquerai tout à l'heure.

Puis-je savoir qui a si bien renseigné les chefs?

— Vous ne vous en doutez pas? Il y a cependant un proverbe français qui prétend qu'on n'est jamais trahi que par les siens.

— Trahi par les miens! s'écria Borisof. Je n'ai ici ni parents ni amis.

— Vous avez un intendant, mon cher Alexis Stepanovitch, dit en riant l'envoyé de Pétersbourg.

— Vacili! Comment! ce coquin s'est permis de m'espionner et de correspondre avec le département!

— Il y était autorisé, je puis bien vous l'apprendre. Vous n'y aviez pas songé; mais vous n'ignorez pas que, surtout à l'étranger, chacun de nous est surveillé par quelqu'un... quelquefois par un camarade qu'il est lui-même chargé de surveiller.

C'est un système général d'observation réciproque, contre lequel il est inutile de récriminer.

Et je vous engage très-fort à ne pas faire sentir le poids de votre colère à ce subalterne, qui, après tout, était dans son droit.

— Je m'en garderai bien. Il serait capable, pour se venger, d'inventer des calomnies contre moi. Peut-être l'a-t-il déjà fait; car je suppose qu'il ne s'est pas contenté de raconter l'histoire du vol de la cassette.

— Il a écrit que vous aviez pris l'affaire tout de travers; qu'au lieu d'ouvrir une enquête intelligente, vous vous étiez buté du premier coup à une idée fausse qui vous avait conduit à une situation sans issue.

— Alors il a dit que j'avais mis la main sur un jeune homme que je croyais complice des voleurs?

— Il a tout dit. Il a désigné ce jeune homme, dont le nom n'est pas inconnu chez nous, puisque son père a été autrefois attaché à l'ambassade de France à Pétersbourg. Il a exposé les moyens auxquels vous aviez eu recours pour vous emparer de sa personne, et l'embarras où vous vous trouviez pour en disposer définitivement. Il a même annoncé que vous alliez nous l'expédier par les voies secrètes, dont nous pouvons user dans les grandes occasions.

Et je ne vous cacherai pas qu'il a fortement blâmé le parti auquel vous vous êtes arrêté.

— La critique est aisée. Mais je voudrais bien savoir ce que ce drôle aurait fait s'il eût été à ma place.

Il est vrai que, désespérant de rien tirer de ce Carnoël, j'avais songé à vous l'envoyer là-bas; mais j'ai renoncé à cette idée, et je l'ai gardé, quoiqu'il soit fort gênant.

Si vous pouviez m'indiquer un moyen d'en finir avec lui, sans rien compromettre, vous m'obligeriez infiniment.

— Ce Vacili affirme qu'il a un plan dont l'exécution remédierait à tout.

— Oh! je le connais, son plan. Il consiste à remettre tout simplement ce garçon en liberté, après lui avoir fait jurer de ne pas se plaindre aux autorités françaises, et à le surveiller ensuite sans qu'il s'en doute.

— Eh bien, mais... ce ne serait peut-être pas si bête. Nous causerons de tout cela à fond, en dînant, mon cher camarade. Et après le dîner, si vous m'en croyez, nous irons faire un tour à l'Opéra.

— Je vois avec plaisir, mon cher Ivan Ivanovitch, que les affaires ne vous empêchent pas de penser aux plaisirs de Paris.

— Tout cela s'allie parfaitement. Vous verrez. J'ai des raisons de croire que nous ne perdrons pas notre soirée.

Mais commençons par une restauration bien comprise. J'ai un appétit d'enfer, et vous allez voir comme je vais fêter la cuisine et les vins de France.

Tout en causant, ils étaient arrivés devant le cabaret à la mode, récemment ouvert dans l'avenue de l'Opéra.

M. Borisof ne demandait pas mieux que d'y entrer, car cette causerie à bâtons rompus l'énervait, et ce personnage, qui tombait dans sa vie comme un obus, l'inquiétait.

Il lui semblait que la mission d'Ivan Ivanovitch devait être plus compliquée qu'il ne l'avait cru d'abord ; qu'on l'envoyait sans doute pour le remplacer, ou tout au moins pour le diriger, sous prétexte de le seconder.

Et il espérait qu'à table, ce représentant du grand chef démasquerait ses véritables intentions.

Le vin délie la langue aux plus discrets, et les Russes ne passent pas pour être des modèles de sobriété.

Le restaurant était à peu près vide. Deux Anglais silencieux dans un coin, et un provincial dont la montre avançait sur l'heure admise par les gens d'habitudes élégantes.

Ce nouveau débarqué dînait beaucoup trop tôt, comme un homme qui va au spectacle et qui tient à ne pas manquer le commencement.

Le colonel et son compatriote commettaient le même solécisme, mais ils avaient une excuse. Ivan Mouriatine, étant arrivé le jour même, et mourant de faim, pouvait bien pour une fois déroger à l'usage.

Quant à Borisof, il se souciait fort peu de ce que pensaient de lui les indifférents qui se trouvaient là.

A vrai dire même, il se félicitait de ne pas dîner en trop nombreuse compagnie, car sa figure était de celles que connaissent beaucoup d'hommes d'un certain monde, et il aimait autant ne pas être remarqué dînant avec un étranger qu'on n'avait pas encore vu.

Ivan Ivanovitch parlait le français aussi facilement que sa propre langue, et il commanda le menu avec une aisance qui lui valut du premier coup l'estime des garçons.

Pas un ne le prit pour un Russe, et le maître d'hôtel lui-même, qui possédait à fond tout le personnel gastronome des deux mondes, le maître d'hôtel s'y trompa jusqu'à la fin du premier service.

A ce moment, le colonel, qui s'était tenu jusque-là dans les banalités courantes, songea à ramener l'entretien sur un sujet plus intéressant, et crut devoir, par précaution, revenir à l'idiome national.

Il questionna d'abord adroitement Mouriatine sur le chef et sur quelques employés de la troisième section, et s'il lui était resté un doute sur l'authenticité de la mission dont ledit Mouriatine se déclarait chargé, ce doute se serait dissipé aux premières réponses du personnage.

L'envoyé connaissait à fond les rouages les plus secrets de l'administration qu'il représentait; il était en état d'en nommer tous les agents et de les apprécier à leur juste valeur.

Évidemment, il jouait un rôle important dans la police politique, et Borisof sentait qu'il fallait compter avec lui.

Il s'étonnait seulement de ne pas l'avoir rencontré sur un des chemins de la carrière qu'ils avaient embrassée tous les deux par vocation et parcourue avec succès.

Mais Mouriatine lui avait donné dès le début une explication satisfaisante.

Ce fut le nouveau venu qui reprit le premier la conversation où elle en était restée sur le boulevard.

OXFORD - TAYLOR INST.

— Mon cher, dit-il en versant au colonel un douzième de verre de clicquot, j'éprouve le besoin de protester à l'avance contre une intention que vous pourriez me prêter.

Je ne viens point à Paris pour soutenir contre vous votre intendant. Je ne veux même pas le voir, et vous pouvez compter qu'il ignorera le but de ma mission. Il ne faut pas que cet homme puisse croire que ses dénonciations ont été écoutées à Pétersbourg. Ce serait d'un détestable exemple.

Mais nous allons, vous et moi, chercher ensemble si on ne pourrait pas faire mieux que ce qui a été fait.

Des papiers importants vous ont été volés. C'est un malheur ; ce n'est pas un désastre irréparable. Et au lieu de nous attacher exclusivement à découvrir les voleurs, nous devrions, je crois, étendre nos opérations. Ce sont les chefs qu'il faut atteindre, et non pas de piètres subalternes qui ne connaissent pas le véritable but de l'exécrable secte à laquelle ils sont affiliés.

— Ces chefs, j'espérais arriver jusqu'à eux en poursuivant les simples soldats. Ainsi je persiste à croire que si ce Carnoël a été mêlé, comme je le pense, à l'affaire du vol de mes papiers, c'est une femme qui l'a entraîné, et une femme assez haut placée dans l'association.

— Parfaitement raisonné, mais vous n'avez pas la moindre donnée sur cette personne qu'il nous importerait tant de connaître. Entre nous, mon cher Alexis, depuis que vous êtes en France, vous auriez, je crois, pu chercher avec plus de sagacité.

Ainsi, nous avons su là-bas que vous vous étiez occupé d'une foule de Russes, déclassées ou autres, qui habitent Paris ou qui y passent. Eh bien, celles-là ne valent pas qu'on les observe.

On est à peu près sûr que les menées de ces coquins de nihilistes sont dirigées dans ce pays-ci par une Française, et que cette Française...

Mais qu'avez-vous donc, cher ami ? vous ne m'écoutez plus.

— Excusez-moi, murmura Borisof. Un monsieur qui vient d'entrer a distrait un instant mon attention.

— Ce grand garçon qui s'assied là-bas au fond de la salle?

— Oui. C'est le neveu de mon banquier; il a su l'histoire du vol de la cassette, et hier, il lui a passé par la tête de venir me demander ce que j'avais fait de M. de Carnoël. Je l'ai mis à la porte. Il m'a annoncé qu'il m'enverrait des témoins. Je ne les ai pas vus. Mais je ne suis pas sans inquiétude du côté de cet écervelé.

— Il paraît peu disposé à vous chercher noise. Voyez! il s'est placé loin de nous, et il ne fait pas mine de vous connaître.

C'était vrai. Maxime Dorgères, que le hasard avait amené là, ne songeait pas du tout à reprendre avec le colonel Borisof l'entretien orageux de la veille.

Maxime avait promis à la comtesse de ne plus se mêler de rien, et il était bien décidé à tenir sa promesse.

Aussi ne regardait-il pas Borisof, qui d'ailleurs ne le regardait pas non plus.

Mais le convive du colonel avait tout d'abord attiré son attention, et, tout en affectant de lire le menu du jour, il observait Mouriatine à la dérobée.

— C'est singulier, se disait-il; il me semble que j'ai vu cette tête-là quelque part.

Oui, je l'ai vue, et il n'y a pas bien longtemps. J'en suis sûr. J'ai la mémoire des figures, et puis celle-là n'est pas banale.

Seulement, où l'ai-je rencontrée? C'est ce que je ne pourrais pas dire. Cependant, ce n'est pas dans la rue. Si c'était dans la rue, je ne l'aurais pas remarquée.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet homme n'est pas un Français. Et il est probable que c'est un Russe, puisqu'il dîne avec cette canaille de Borisof.

Ah! si je n'avais pas juré à la comtesse de me tenir tranquille pendant trois jours, comme j'irais troubler leur

petite fête... ne fût-ce que pour savoir qui est le nouvel ami du colonel.

Convaincu de l'inutilité d'une démonstration violente dans un restaurant, le cousin d'Alice se décida à commander son dîner.

De leur côté, les deux étrangers s'étaient mis à boire et à deviser en russe, comme avant l'arrivée de Maxime.

Borisof sentait fort bien qu'il aurait tort de prendre garde ostensiblement à la présence de ce jeune homme dont il attendait encore les témoins, car il tenait à éviter tout ce qui aurait pu ressembler à une provocation.

Quant à Mouriatine, il semblait aussi très-désireux d'éviter une altercation, et il reprit avec empressement :

— Oublions ce monsieur, si vous le voulez bien, et revenons à la femme dont je vous parlais tout à l'heure.

Nous avons reçu tout récemment là-bas des renseignements très-intéressants sur cette dangereuse personne. Ils ne sont pas complets, mais nous en savons assez pour supposer que c'est elle qui mène tout à Paris, et pour ma part, j'ai la ferme conviction qu'elle a organisé l'affaire du vol de votre cassette.

— Vous dites que c'est une Française?

— Française de naissance, mais Polonaise d'origine, et liée à fond avec tous les ennemis de la Russie.

— Il est bien extraordinaire, si elle habite Paris, qu'elle ne m'ait point été signalée.

— Il n'y a que fort peu de temps qu'elle a été dénoncée à la troisième section, mais vous auriez pu la rencontrer, car elle a dû, pour ainsi dire, tourner autour de vous.

— Dans le monde où je vais?

— Non, mon cher Alexis; vous n'allez que dans le vrai monde, et c'est un tort... un très-grand tort. Notre chef me le disait encore la veille de mon départ, en me faisant votre éloge.

— Quel monde devrais-je donc fréquenter pour le satisfaire?

— Tous les mondes, y compris le demi, que vous avez complétement négligé.

— Parce que je n'avais rien à y apprendre. Vous le savez aussi bien que moi, dans ce pays-ci, les femmes galantes ne s'occupent pas de politique, et surtout pas de politique étrangère. Elles nous exploitent volontiers, nous autres Russes; mais elles ne conspirent pas contre notre gouvernement.

— Il y a des exceptions, et la personne que je vous citais en est une.

— Alors, cette personne est une demoiselle... une cocotte, pour mieux préciser.

— C'est une irrégulière, mais ce n'est pas une de ces créatures qu'on rencontre partout. Elle est très-peu répandue; on pourrait même dire qu'elle est intermittente, car elle ne réside pas toujours à Paris.

On la voit à Nice, à Monaco, à Genève, et ses voyages ont toujours un but.

C'est à Genève qu'on me l'a montrée l'été dernier.

— Ah! vous la connaissez de vue?

— Mieux que cela. Je me suis fait présenter par un de nos compatriotes qu'elle avait ensorcelé, et qu'elle a dû ruiner. Je la soupçonnais un peu d'être enrégimentée parmi les nihilistes, mais je n'avais pas de preuves, et je ne me suis pas occupé d'elle sérieusement.

Cet hiver, nous avons reçu des rapports très-détaillés sur ses faits et gestes, et nous sommes certains qu'elle joue ici un rôle très-important.

Grâce à sa situation affichée de chercheuse de plaisirs, on ne se défie pas d'elle, et elle a toutes facilités pour se lier avec des Russes dont elle espère tirer des renseignements utiles.

C'est ainsi qu'on l'a vue, il y a deux mois, protégée ouvertement par un officier général de la garde qui se trouvait ici en congé.

— Je dois du moins connaître son nom, murmura Borisof.

— Elle en change très-souvent; quand je l'ai rencontrée, elle se faisait appeler madame de Garches. Ici, elle a pris, dit-on, je ne sais quel nom des plus vulgaires.

Mais si vous aviez été mieux informé de ce qui se passe dans le camp des aventurières, les allures de celle-là auraient certainement attiré votre attention, sans parler de sa beauté, qui est merveilleuse.

— J'avoue que je ne soupçonnais même pas son existence, dit le colonel d'un air piqué. Et, jusqu'à preuve du contraire, vous me permettrez de douter qu'elle ait volé mes papiers.

— Elle ne les a pas volés de sa propre main; mais ils ont été volés par ses ordres et ses indications.

— Alors, elle me connaissait?

— Il est possible qu'elle ne vous ait jamais vu. Mais elle devait être parfaitement renseignée sur la mission que vous remplissez ici, sur l'importance des documents que renfermait votre cassette, et sur le dépôt de cette cassette chez votre banquier.

Autour de cette femme grouillent des agents obscurs, mais toujours bien informés et toujours prêts à se dévouer pour la cause qu'ils servent.

Elle n'a eu qu'un signe à faire pour que le coffret fût enlevé et porté chez elle.

— Vous admettez bien alors que ce Carnoël était de la bande, et que je n'ai pas eu tort de l'enfermer en lieu sûr.

— Sur ce point, je ne suis pas encore fixé. Il se peut qu'il ait donné des indications, et même qu'il les ait données involontairement. La dame est fort habile à faire parler les gens.

La question est de savoir si elle était en relation avec ce jeune homme, et il me sera facile de m'en assurer.

— Je suis curieux de voir comment vous vous y prendrez.

— Cher Alexis Stepanovitch, vous le verrez par vos yeux, et très-prochainement. Je ne viens à Paris que pour tirer toute cette affaire au clair. Elle est assez embrouillée,

j'en conviens, et j'aurai besoin de votre concours et de vos lumières.

Si vous le voulez bien, nous commencerons dès ce soir.

— Où donc?

— A l'Opéra. Je suis avisé que la dame y sera. Elle est rentrée à Paris tout récemment, et elle y est rentrée seule, sans cavalier d'aucune sorte. Elle vient tendre ses filets dans l'espoir d'y prendre un Russe assez haut placé pour la servir sans s'en douter. Pourquoi ne seriez-vous pas ce Russe-là?

— Moi! mais c'est insensé, ce que vous dites. Vous venez de déclarer vous-même qu'elle sait parfaitement ce que je fais à Paris.

— Raison de plus pour qu'elle cherche à se lier avec vous. Si elle n'a pas déjà essayé, c'est qu'elle n'en a pas trouvé l'occasion. N'oubliez pas qu'elle est persuadée que vous la prendrez pour une femme galante. Elle ne peut pas se douter que je viens de vous renseigner sur son compte. Elle croit donc avoir sur vous tout l'avantage, et elle ne demande qu'à attirer chez elle l'homme que sa secte craint le plus.

Vous n'ignorez pas que c'est leur méthode. Ces dames s'insinuent par tous les moyens chez les gens qui combattent la secte, pour tâcher de surprendre leurs secrets et de les empêcher d'agir. Elles ont toujours un pied dans le camp ennemi, et c'est ainsi qu'elles font tant de mal.

Voici le moment de prendre une bonne revanche.

— En me laissant séduire par cette fille? demanda ironiquement le colonel.

— Oui, et en profitant de la supériorité que vous aurez sur elle. Vous savez ce qu'elle veut, et elle ne sait pas que vous le savez. Vous lisez dans son jeu, et elle ne lit pas dans le vôtre. Vous ne vous livrerez qu'autant qu'il vous plaira, et quelque rusée qu'elle soit, elle finira bien par montrer le défaut de sa cuirasse.

D'ailleurs, vous aurez un allié en ma personne, et un

allié d'autant plus utile que la dame croira que je suis avec elle.

Quand je l'ai vue cet été en Suisse, j'ai eu soin de me poser en Russe libéral, afin de gagner ses bonnes grâces, et il me sera facile d'accentuer encore mon libéralisme jusqu'à ce que j'aie conquis sa confiance.

— Si elle vous voit avec moi, il me paraît difficile qu'elle vous prenne pour un sincère partisan de ses idées.

— Oh! je n'exagérerai rien, j'agirai suivant les circonstances; ce que je veux avant tout, c'est de savoir si ce jeune homme que vous retenez chez vous a trempé dans l'affaire du vol, et s'il n'y est pour rien, j'ai trouvé un moyen de mettre fin à cette situation sans compromettre personne.

— Et vous voulez commencer vos opérations ce soir, à l'Opéra! dit Borisof en secouant la tête.

— Oui, si nous y rencontrons la dame, comme je l'espère. Mais... dites-moi... ne trouvez-vous pas que ce monsieur là-bas nous regarde un peu plus qu'il ne faudrait... celui qui est venu, m'avez-vous dit, vous demander des nouvelles de M. de Carnoël.

— C'est un étourneau qui ne vaut pas que nous nous occupions de lui.

— Soit! mais si vous m'en croyez, nous lèverons le siége, avant qu'il ait fini de dîner. Je ne tiens pas du tout à ce qu'il nous suive à l'Opéra.

Il me gêne, ce garçon, et si nous étions dans d'autres circonstances, j'aimerais à lui allonger un joli coup d'épée, grommela Mouriatine en esquissant du geste la botte dont il lui aurait plu de gratifier Maxime.

Au même instant, Maxime, frappé d'une réminiscence subite, disait entre ses dents :

— Ah! parbleu! je le reconnais maintenant!

Et se reprenant aussitôt, il marmotta encore :

— Mais non, c'est impossible... je dois me tromper... et pourtant cette coupe de visage, ce nez busqué... la taille

est la même... et ce geste... je suis sûr de mon fait, que diable !... c'est le changement de costume qui m'a fait hésiter si longtemps... mais maintenant je n'hésite plus... cet homme est le maître d'escrime de la comtesse... celui qu'elle a renvoyé pour faire des armes avec moi, la première fois que Villagos m'a mené chez elle.

Je me souviens même qu'elle l'a appelé par son nom... un nom polonais.

Pendant que le neveu de M Dorgères rassemblait ainsi ses souvenirs, Mouriatine haussait les épaules en disant au colonel Borisof :

— Bah ! je ne sais de quoi je m'inquiète. Ce monsieur ne songe point à nous, et il n'a pas l'air de se disposer à passer sa soirée à l'Opéra, car il est en redingote et en cravate noire.

Demandons le café et allumons les cigares. Nous irons les fumer sur le boulevard.

— Vous avez raison, répondit Borisof; allons faire un tour avant d'entrer au théâtre. Notre homme va dîner longuement, et il ne nous retrouvera pas... si tant est qu'il ait le projet de nous suivre, ce dont je doute très-fort.

Vous disiez donc que vous pensez rencontrer cette femme à l'Opéra. Puis-je savoir sur quoi vous fondez cet espoir? Car, enfin, vous qui arrivez en droite ligne de Pétersbourg...

— Je ne dois pas être très-bien renseigné sur l'emploi qu'une demoiselle parisienne va faire aujourd'hui de sa soirée, interrompit en riant Mouriatine.

J'avoue que je ne voudrais pas jurer que nous la verrons dans sa loge, qui est aux premières, à droite. Elle est capricieuse comme toutes ses pareilles, et d'ailleurs elle mène de front les affaires et les plaisirs. Il se peut donc que ce soir elle ait disposé de son temps d'une autre façon.

Mais ce que je puis vous affirmer, c'est que le vendredi est son jour d'Opéra. Nous avons reçu là-bas des informations très-précises sur ses habitudes.

Il y a donc des chances pour que nous la rencontrions, et, au surplus, si elle ne vient pas, nous la trouverons quelque part, demain ou après-demain. Je me charge de la rencontrer... et de vous présenter.

— Vous tenez absolument à me présenter? demanda le colonel après une pause employée à déguster le café qu'on venait de lui servir.

— J'y tiens... dans votre intérêt, répondit Mouriatine en pesant ses mots.

Il y eut un silence. Les deux convives s'observaient.

Il y avait à l'autre bout de la salle quelqu'un qui les observait tous les deux, tout en ayant l'air de s'absorber dans la contemplation d'un perdreau truffé que le maître d'hôtel lui présentait.

— Plus je regarde cet individu-là, se disait Maxime, plus je suis sûr de l'avoir vu le fleuret à la main, ferraillant avec madame Yalta. Il est à son service, et il se nomme Kardiki.

Comment se fait-il que je le retrouve vêtu à la mode de demain, dînant dans le restaurant le plus cher de Paris? Et encore ce ne serait rien... ce maître d'armes peut aimer les grands vins et avoir de l'argent dans sa poche... la comtesse doit payer ses professeurs mieux qu'on ne paye les généraux en France.

Mais qu'il soit dans l'intimité de Borisof au point de faire la fête avec lui, voilà qui est inexplicable.

Pendant que le cousin d'Alice se débitait à lui-même ce monologue, l'entretien se renouait à la table des deux Russes.

— En quoi suis-je intéressé à connaître cette intrigante? demanda le colonel avec une certaine hésitation.

— Je pensais vous avoir exposé clairement l'état des choses, dit Mouriatine d'un ton dégagé. Mais je suis tout prêt à recommencer si cela peut vous être agréable.

L'intrigante, comme vous l'appelez, dirige à Paris toutes les affaires des nihilistes et possède tous leurs secrets. Elle

ne se doute pas que je la connais pour ce qu'elle est, et que je vous l'ai signalée. Donc, elle mettra beaucoup d'empressement à entrer en relation avec vous qui êtes précisément chargé de surveiller ses amis.

Espionner qui les espionne, c'est le rêve de tous ces coquins, et ce rêve, ils l'ont réalisé souvent, grâce à l'adresse et aux charmes des damnées femelles de la secte.

Mais, cette fois, vous aurez la partie belle, puisque vous êtes averti, et l'occasion est unique pour réparer les fautes qui ont été commises.

— Vous entendez que je devrais aller jusqu'à une liaison avec cette créature?

— C'est à quoi elle visera très-certainement, car elle espérera vous arracher des confidences utiles, et ce sera à vous, mon cher Alexis, de voir à quel degré vous jugerez nécessaire de pousser l'intimité pour tirer profit de ses entretiens.

Je vous ai prévenu et je vous préviens encore qu'elle est ravissante. Je vous déclare même que l'obligation de chercher à lui plaire ne m'effrayerait pas du tout.

— Que ne vous en chargez-vous, alors?

— Il faudra bien en venir là, si vous reculez. Mais ce ne serait pas la même chose. Elle tiendra beaucoup plus à faire votre conquête que la mienne. Moi, je ne suis rien à ses yeux. Vous, au contraire, vous êtes l'ennemi qu'il s'agit de séduire pour le mettre dans l'impossibilité de nuire.

D'ailleurs, conclut Mouriatine en allumant un cigare, moi, à votre place, si on peut maîtriser cette dangereuse personne, je voudrais que l'honneur m'en revînt personnellement.

Et je crois pouvoir vous répondre que si vous réussissiez à la supprimer sans bruit, vous regagneriez bien vite votre vieille réputation d'habileté que l'affaire de la cassette a un peu entamée.

C'est la donzelle en question qu'il faudrait expédier en Sibérie, et non pas M. de Carnoël.

— Parbleu ! dit Borisof, entraîné par l'accent persuasif de son compatriote, je commence à penser que vous êtes dans le vrai. Payons et allons-nous-en. Il me semble maintenant que ce Français nous observe sournoisement, et je tiens à le dépister.

Mouriatine était du même avis que le colonel. Il appela le garçon pour lui demander la note.

— C'est inouï, grommelait Maxime en se bourrant de truffes pour avoir fini plus vite; Borisof et le maître d'armes de la comtesse sont une paire d'amis.

Et ce Borisof est un agent secret de la diplomatie russe, un espion, pour appeler les choses par leur nom.

Madame Yalta le méprise et le déteste... elle ne conspire pas, que je sache, mais enfin elle connaît peut-être des gens qui conspirent... quand ce ne serait que ceux auxquels Georget a donné des indications pour voler la cassette.

Comment se fait-il donc que ce Kardiki qui la sert, qui est à ses gages, fréquente le colonel? Est-ce que ce professeur trahirait sa maîtresse? Elle a peut-être des secrets, elle aussi. Qui sait s'il ne les a pas vendus à cet homme que nous soupçonnons d'avoir enfermé Robert de Carnoël ?

Parbleu ! je saurai à quoi m'en tenir. Elle m'a fait promettre de ne pas agir contre Borisof, mais je ne me suis pas engagé à fermer les yeux quand je le rencontre; j'ai bien le droit d'aller où il va et même de suivre un monsieur dont il s'est accointé.

Cependant, les deux dîneurs avaient payé la carte et se levaient pour endosser leurs pardessus.

Maxime Dorgères, n'ayant pas assez observé leurs mouvements, se trouva pris à l'improviste par cette prompte sortie.

Il aurait sacrifié de bon cœur la fin de son dîner, mais il ne pouvait pas planter là son perdreau à peine entamé et se précipiter dehors, sans se faire remarquer précisément par les personnages qu'il voulait surveiller.

Il se résigna donc à les laisser partir, tout en se promettant d'abréger la séance, et à cet effet il mit les morceaux doubles.

Il s'était assuré d'un coup d'œil qu'ils s'en allaient vers le boulevard; il se flattait de les y retrouver et de les suivre de loin, sans attirer leur attention, jusqu'au moment où ils se sépareraient et où il pourrait s'attacher aux pas du professeur d'escrime.

Car c'était celui-là qui l'intriguait. Le colonel appartenait maintenant à la comtesse. Maxime n'avait plus à s'occuper du colonel, jusqu'à nouvel ordre. Mais Maxime pouvait et devait étudier les allures d'un salarié de madame Yalta, surpris en conversation intime avec Borisof.

L'idée ne lui vint pas que ce maître d'armes agissait peut-être pour le compte de madame Yalta, et en vérité il n'était guère probable qu'un subalterne de cette catégorie eût reçu les confidences intimes de la grande dame de l'avenue de Friedland.

Maxime n'admettait pas non plus qu'il pût être dupe d'une ressemblance, et que le convive de M. Borisof fût tout simplement un Russe quelconque.

Du reste, ce convive, s'il n'était pas ce qu'il prétendait être, jouait son rôle en comédien consommé, car le colonel s'y était complétement laissé prendre et entrait de plus en plus dans ses idées.

— Le Français est distancé, dit Borisof en arrivant sur le boulevard; nous avons le temps de finir nos cigares avant d'entrer au théâtre.

— D'autant mieux, répliqua Mouriatine, que j'ai eu la précaution de faire retenir deux fauteuils d'amphithéâtre, précisément au-dessous de la loge que la dame occupe le vendredi.

— Je vois que vous avez pensé à tout. Et cependant, si vous ne m'aviez pas trouvé, ce qui pouvait fort bien arriver, car enfin je n'étais pas prévenu de votre visite...

— Dans ce cas-là, je serais allé, ce soir, à l'Opéra tout

seul, sauf à vous raconter demain matin ce que j'y aurais fait, car je tenais beaucoup à ne pas manquer une occasion si commode de rencontrer la donzelle en question.

Mais quand je me suis présenté chez vous, vos gens m'ont dit que vous deviez dîner à votre cercle, et j'y suis venu tout droit.

Savez-vous, mon cher camarade, que vous êtes fort bien installé, là-bas, sur ces hauteurs. Est-ce dans ce bel hôtel de la rue de Vigny que vous avez enfermé votre prisonnier?

— Oui, c'est là que jai logé ce jeune homme, et je vous prie de croire qu'il est à l'abri de toutes les recherches.

L'hôtel est très-vaste et complétement isolé. Depuis que je l'occupe, j'y ai fait pratiquer des arrangements intérieurs qui facilitent la surveillance et qui empêchent les évasions.

Mon prisonnier est aussi bien gardé que s'il était enfermé à la forteresse, à Pétersbourg.

Cependant, vous avez été obligé de mettre vos gens dans la confidence.

— Oh! mes gens sont tous, comme vous savez, d'anciens soldats ou d'anciens sous-officiers, attachés en sous-ordre à la troisième section et accoutumés à l'obéissance passive.

Ils sont muets comme des poissons et prêts à tout faire. Si j'avais voulu me débarrasser du Français, je n'aurais eu qu'un mot à leur dire.

— Mais vous vous êtes contenté de l'enfermer dans une cave.

— C'eût été bien inutile. Je l'ai installé dans une grande galerie qui me sert de bibliothèque. Toutes les portes de cette pièce sont fermées et gardées. Les fenêtres donnent sur le jardin de l'hôtel, et elles sont placées à trente pieds au-dessus du sol.

Impossible de fuir et de communiquer avec qui que ce soit. Je n'ai pas de voisins.

— Et comment notre homme a-t-il pris sa captivité?

— Fort mal d'abord. Il s'est emporté, il m'a reproché amèrement le procédé dont j'avais usé pour le prendre... car il faut vous dire que j'ai tendu à ce Carnoël un piége assez ingénieux...

— Je sais cela. Votre intendant a expliqué l'affaire à notre chef dans ses plus petits détails.

— A-t-il ajouté qu'il a été l'inventeur de cette ruse de police et qu'à ce moment-là il ne désapprouvait pas du tout l'incarcération qu'il blâme si fort maintenant?

— Mon cher, cet homme a joué son jeu. Vous vous débarrasserez de lui un de ces jours, quand vous aurez mené à bien la grande affaire. Pour le moment, ne nous occupons pas d'un drôle de cette espèce.

Revenons plutôt à ce que vous me disiez de M. de Carnoël. Est-il plus calme maintenant?

— Oui, du moins en apparence. Il affecte de ne pas adresser la parole à ceux de mes gens qui le servent, y compris ce Vacili; à moi, c'est à peine s'il daigne répondre quand je l'interroge. Il dit qu'il s'attend à tout et qu'il est résigné à tout souffrir plutôt que de s'avouer coupable du vol de mes papiers.

Hier encore, j'ai eu avec lui un colloque très-vif, et il a protesté avec tant d'énergie que je me suis pris à douter qu'il ait trempé dans cette affaire.

— Pour éclaircir ce doute, je ne vois qu'un moyen, c'est de pénétrer dans la vie privée de la dame qui a tout mené, j'en suis sûr. Elle ne commencera certainement pas par nous renseigner sur M. de Carnoël, mais avec le temps et un peu d'adresse nous saurons bien des choses

Et il me semble, mon cher Alexis, que le moment est venu d'aller prendre nos places dans la salle. Nos cigares tirent à leur fin, et il est tout près de neuf heures.

— Oui. On donne les *Huguenots*. Nous arriverons pour le deuxième acte. Entrons, cher Ivan. C'est vous qui dirigez les opérations. A partir de cet instant, je me laisse conduire.

Les deux compagnons, après une excursion sur le boulevard des Italiens, étaient revenus à la place de l'Opéra.

Mouriatine prit le bras du colonel et l'entraîna vers le théâtre.

Si l'un d'eux eût regardé en arrière, il aurait pu apercevoir Maxime qui venait de prendre pied sur un des refuges éclairés à la lumière électrique.

Maxime, ayant écourté son dîner, s'était lancé un peu à l'aventure à la poursuite des deux Russes. Il avait couru dans toutes les directions, et il avait fini par les apercevoir au moment où ils tournaient l'angle de la place.

— Ils vont à l'Opéra, murmura-t-il. Décidément, ils sont intimes. Il faut que ce Kardiki soit un traître, et je me dois à moi-même d'avertir la comtesse. Mais je ne les lâcherai pas ce soir. Je ne suis pas habillé, et on va me prendre pour un provincial ou pour un clerc d'huissier. Tant pis! Je veux savoir ce que ces étrangers vont faire pendant et après le spectacle.

Le neveu de M. Dorgères était abonné à l'Opéra et n'avait pas besoin de prendre un billet pour entrer.

Il laissa filer le couple qu'il suivait, et, cinq minutes après que ces messieurs eurent franchi la porte du théâtre, il se présenta au contrôle, non sans avoir eu soin de relever le collet de son paletot pour dissimuler sa cravate noire.

La tenue qu'il portait lui avait suggéré une idée.

Au lieu d'aller occuper sa place habituelle aux fauteuils, il pouvait rester dans le couloir de l'orchestre jusqu'à ce qu'il eût aperçu le colonel et son compagnon; puis, quand il aurait vu dans quelle partie de la salle ils se casaient, s'arranger de façon à ne pas les perdre de vue.

Cette manœuvre lui réussit. Du coin où il s'était embusqué, il les vit s'installer à l'amphithéâtre, et il put rester, jusqu'à ce que la toile se levât, au poste qu'il avait choisi.

Borisof et Mouriatine ne se doutaient pas qu'il était là et ne pensaient plus à lui.

Ils lorgnaient les loges, et après une rapide inspection, Mouriatine dit au colonel :

— Elle n'est pas encore arrivée.

— Êtes-vous bien sûr qu'elle viendra? riposta Borisof, qui n'aurait probablement pas été fâché de prendre en défaut la sagacité de son compatriote.

— Sûr, non. On n'est jamais sûr de ce que fera une femme... et surtout une femme comme celle-là, je vous l'ai déjà dit.

Mais il n'est pas tard, et je ne désespère pas du tout de la voir apparaître pendant le deuxième acte.

— Et vous pensez qu'elle sera seule?

— C'est probable. A Genève, elle allait partout sans le moindre cavalier. On l'avait surnommée la Solitaire.

Il se peut qu'ici elle ait changé de méthode. Si elle vient accompagnée, je me contenterai de la saluer pour commencer, sauf à saisir l'occasion qui pourra se présenter plus tard d'aller lui faire dans sa loge une visite en tête-à-tête.

Il est bien convenu, n'est-ce pas, que vous m'autorisez à vous nommer?

— Sans doute. Qui veut la fin veut les moyens. Et vous m'avez décidé à tenter l'aventure.

Seulement, je compte que vous ne m'abandonnerez pas, surtout au début. Je ne serais pas assez sûr du terrain sur lequel je marcherai, et j'aurai besoin d'être appuyé.

— Oh! vous pouvez, mon cher, compter absolument sur moi. Je ne saurais prévoir dès à présent les suites qu'aura la présentation, mais quoi qu'il arrive, nous agirons toujours en parfait accord. Je ne ferai rien sans vous consulter.

— La dame entend-elle le russe?

— Elle prétend que non, mais je ne m'y fie pas. Je soupçonne même qu'elle le comprend à merveille.

Et je n'ai pas besoin de vous dire que je ne me servirai pas de notre langue nationale pour vous faire des confidences en sa présence.

— Ah ! dit Borisof, voici une femme qui entre là, à notre droite... dans la quatrième loge en partant de celle qui est juste au-dessus de nous... et une jolie femme, vraiment.

— C'est elle, mon cher, souffla Mouriatine. Je la reconnaîtrais entre mille, rien qu'à ses yeux.

— Le fait est qu'ils sont admirables. Je crois que je n'en ai jamais vu de pareils.

— Alors, vous ne l'avez jamais rencontrée?

— Jamais, et c'est ce qui m'étonne prodigieusement. Si cette merveille est une femme galante, je ne comprends pas que je ne l'aie pas remarquée... et qu'il ne se soit trouvé personne pour me la signaler.

— Mon cher, je vous ai déjà dit qu'elle ne faisait à Paris que des apparitions... et quand elle y est, elle ne tient pas à s'exhiber.

L'important est que l'y voilà revenue, et qu'elle est seule.

— Parfaitement seule ; elle n'a pas même amené une amie.

— Des amies, je crois qu'elle n'en a guère. La question est de savoir si quelque ami ne va pas surgir du fond de la salle.

Je voudrais tâcher de prendre les devants... la saluer d'abord...

— Malheureusement, elle ne regarde pas de notre côté.

— Je pourrais bien aller tout droit frapper à la porte de sa loge, mais ce serait une démarche un peu trop marquée.

J'aime mieux attendre qu'elle me voie.

— Elle examine les fauteuils d'orchestre avec une persistance extraordinaire. On dirait qu'elle y a reconnu quelqu'un. Tenez ! elle braque sa lorgnette sur le couloir d'entrée... à notre gauche ; cependant je n'aperçois de ce côté que des figures insignifiantes.

— Pour vous, mais peut-être pas pour elle.

Ah ! elle cesse de lorgner. Voyez-la dans toute sa splendeur.

La nouvelle venue apparaissait maintenant sur le devant

de la loge, et son éclatante beauté attirait tous les regards.

Maxime, blotti dans les profondeurs de l'orchestre, n'avait pas encore pris garde à l'astre qui se levait.

Ce fut seulement lorsque la dame posa la jumelle qui lui cachait le haut du visage que Maxime la reconnut.

Encore hésita-t-il un instant, car il n'en pouvait pas croire ses yeux. Il lui fallut bien pourtant se rendre à l'évidence.

— Elle! murmura-t-il; elle ici! madame Sergent! ma voleuse de bracelet!

Ah! c'est trop fort! Comment! après le tour qu'elle m'a joué, cette coquine ose reparaître en pleine représentation de l'Opéra... et aux premières loges encore!

Et moi qui la cherche partout depuis un mois sans la rencontrer!

Elle aura sans doute quitté Paris et elle y est revenue, comptant que je ne songe plus à elle.

Seulement, elle n'a pas ramené l'ours des Karpathes. Elle l'aura laissé dans son pays, et remplacé par quelque autre animal de même espèce.

Et elle croit que cela se passera ainsi, qu'elle pourra se moquer de moi impunément! Parbleu! je lui prouverai le contraire. Le bracelet, j'en ai fait mon deuil; mais il y a l'histoire de la caisse de mon oncle, et je prétends forcer madame Sergent à s'expliquer sur cette aventure.

Décidément, conclut le cousin d'Alice, j'ai été bien inspiré ce soir. Au restaurant, j'ai surpris un domestique de la comtesse en flagrant délit d'intimité avec Borisof, et à l'Opéra, je retrouve une drôlesse qui m'a berné et volé.

Il y avait bien de quoi se féliciter en effet, mais il lui vint une réflexion :

— Il s'agit maintenant de savoir quelle piste je vais suivre, murmura-t-il. Parbleu! mon choix ne peut pas être douteux. Je serai toujours à même de dénoncer à la comtesse Yalta les accointances suspectes de son maître d'armes, et il ne m'importe pas essentiellement de savoir

comment cet homme va terminer sa soirée en compagnie de Borisof... tandis que, si je laisse échapper l'occasion de remettre la main sur madame Sergent, cette occasion ne se représentera peut-être jamais.

Je suppose que la dame s'est bien gardée de reprendre domicile dans le fameux hôtel de la rue Jouffroy, et je pourrais courir après elle bien longtemps sans la retrouver.

Le plus sûr, c'est de monter aux premières sans perdre une minute, de me faire ouvrir sa loge et d'avoir avec elle une explication immédiate.

L'instant était favorable. On venait de frapper les trois coups pour annoncer le deuxième acte.

Maxime, avant de sortir, donna un dernier coup d'œil à la loge et assista au plus imprévu de tous les spectacles.

Le colonel Borisof et son compagnon, debout tous les deux, se préparaient à quitter leurs places à l'amphithéâtre et madame Sergent leur souriait.

Le neveu de M Dorgères crut d'abord qu'il se trompait; mais au moment où les deux étrangers passaient devant la loge, il vit très-distinctement qu'ils saluaient la dame et qu'elle rendait le salut.

— Ils la connaissent! murmura-t-il.

Et il s'arrêta consterné.

Pour le coup, c'était à n'y plus rien comprendre. D'une part, le professeur d'escrime de la comtesse échangeant des mines gracieuses avec une complice des gens qui avaient volé la cassette; et par surcroît d'extraordinaire, le propriétaire de cette cassette volée faisant bon visage à l'amie des voleurs. Et ces deux personnages s'en allant la rejoindre d'un commun accord.

— Je m'étonnais tout à l'heure de les voir dîner ensemble, pensait Maxime. Maintenant, c'est bien autre chose. C'est un comble.

Plus il y réfléchissait, plus cette réunion lui paraissait monstrueuse.

Il entrevoyait des mystères d'iniquité, des abîmes inson-

dables, des dissimulations perverses, des alliances criminelles.

Il se demandait si tous ces gens-là s'entendaient pour jouer à son détriment et au détriment de Robert de Carnoël une méchante comédie.

Il allait même jusqu'à suspecter les intentions de madame Yalta, cette comtesse qui savait tant de choses et qui aimait tant les menées ténébreuses.

— Est-ce cet homme qui la trahit ou est-ce elle qui se moque de moi?

Le cousin d'Alice en était arrivé à se poser cette question, et il y répondait par des violences qu'il formulait ainsi :

— Au diable les Russes, les Polonais et les grandes dames étrangères! J'en ai assez de leurs intrigues et je vais piétiner sur leurs toiles d'araignée. Je ne crains personne après tout, et j'ai bien le droit de demander des comptes à madame Sergent.

C'était là un projet plus facile à concevoir qu'à exécuter.

On ne se rue pas, en pleine représentation, dans la loge d'une femme pour l'interpeller sur sa conduite passée, en présence de deux hommes qui ne sont pas responsables des faits et gestes de cette femme.

Une incursion de ce genre ne pouvait aboutir qu'à une querelle, et les querelles n'éclaircissent jamais rien.

Maxime avait un fond de bon sens, et il sentit très-vite que dans le cas bizarre où il se trouvait, la modération s'imposait d'elle-meme.

Observer et attendre, il n'avait pas autre chose à faire pour le moment, et il s'y résigna en enrageant de tout son cœur.

Pendant que des profondeurs du couloir de l'orchestre il suivait, témoin invisible, les mouvements des trois personnes que le plus inexplicable des hasards venait de rassembler, l'aventure cherchée par Mouriatine se dessinait sérieusement.

La dame, retour de Genève, l'ex-merveille du *skating*,

avait enfin daigné laisser tomber un regard sur les spectateurs placés tout près d'elle. Ses yeux étincelants avaient rencontré les yeux gris de Mouriatine, et aussitôt deux sourires avaient été échangés.

Puis était venue la pantomime qui suit toujours une rencontre agréable et imprévue, entre personnes de sexe différent.

Un salut courtois et discret de l'homme avait provoqué une gracieuse inclinaison de tête de la femme.

Et les choses en étaient restées là.

La voyageuse s'était mise à jouer de l'éventail pour inviter par un geste très-significatif Mouriatine à venir la trouver dans sa loge.

A quoi Mouriatine avait répondu par un autre geste en indiquant son voisin de stalle, ce qui voulait dire clairement : Impossible d'aller vous rejoindre; je suis avec un ami, et je ne puis pas le quitter.

Mais la dame, ne se tenant pas pour battue, avait trouvé sur-le-champ un signe, appuyé par un jeu de physionomie, qui traduisait fort bien ceci ou quelque chose d'approchant : N'importe, amenez votre ami et présentez-le-moi. Je serai charmée de le recevoir avec vous.

Il n'y avait plus qu'à se rendre à une invitation répétée avec une si aimable insistance, et Borisof, consulté pour la forme par son camarade, ne s'était pas fait prier pour le suivre.

Les deux Russes quittèrent les fauteuils d'amphithéâtre, et Maxime les perdit de vue au moment où ils entraient dans le corridor qui conduit aux loges.

– Eh bien! mon cher, dit Mouriatine à l'oreille du colonel, il me semble que tout marche à souhait.

— Le fait est que cette créature paraît fort bien disposée à votre endroit, répondit Borisof. Nous allons voir ce que vous en pourrez tirer.

— Laissez-moi faire. Je me charge de l'amener sur des sujets qui nous intéresseront.

L'ouvreuse les introduisit, et la dame aux yeux de feu ne leur laissa pas le temps de parler.

— Bonjour, cher, dit-elle à Mouriatine en lui tendant la main. Vous ne sauriez croire à quel point je suis heureuse de vous rencontrer. J'arrive de Monaco... seule... toute seule, et je n'ai pas encore aperçu un visage ami.

Vous m'avez reconnue tout de suite? C'est très-bien, cela.

— Vous n'êtes pas de celles qu'on oublie, s'écria Ivan Ivanovitch.

— Oh! après six mois d'absence, on a le droit d'oublier n'importe qui. Mais veuillez donc, je vous prie, me présenter monsieur, qui a eu la gracieuseté de vous accompagner ici.

— M. le colonel Borisof, un de mes compatriotes, dit avec empressement Mouriatine.

Mon cher colonel, ajouta-t-il, nous sommes ici dans la loge de madame de Garches.

— Tiens! c'est vrai, dit en riant la merveille, il faut bien que vous me présentiez aussi, car votre ami ne me connaît pas, je suppose.

— Non, madame, répondit le colonel, et je m'étonne en vérité de ne pas vous avoir remarquée, si courts qu'aient été vos séjours à Paris. Une beauté comme la vôtre ne peut passer inaperçue nulle part.

— Vous me flattez, colonel, et je vous avertis que je n'aime pas les compliments. Prenez place et causons de tout ce que vous voudrez, excepté de moi. Votre ami vous dira que l'été dernier, quand j'ai eu le plaisir de le rencontrer en Suisse, j'avais établi cette règle-là, et que tout mon petit monde s'y soumettait.

— On y manquait bien quelquefois, dit gaiement Mouriatine, et je crois que pour ma part je vous ai fait deux ou trois déclarations, mais malheureusement elles ne tiraient pas à conséquence, car vous aviez une façon de les accueillir...

— Je n'ai pas changé de méthode. Je cherche des amis, mais je fuis les amoureux.

— Pas toujours. Il me semble que, l'an passé... excusez ma franchise... il me semble qu'un de mes compatriotes avait su vous plaire.

— Qui donc? ah! ce lourdaud de général. Celui-là ne compte pas. C'est une de mes erreurs. Figurez-vous qu'il avait gagné ma confiance en me proposant des ascensions extraordinaires. Il ne parlait que de grimper au sommet du mont Blanc, d'escalader la Yung-Frau, et je n'ai jamais pu le décider à quitter l'hôtel Royal de Chamounix ni les promenades d'Interlaken.

Je n'aime pas les gens prudents, et je l'ai planté là.

— Mon ami Borisof est la témérité en personne, s'écria Mouriatine.

— Prenez garde, dit la dame, vous allez me donner envie de mettre cette témérité à l'épreuve.

Cette phrase troubla visiblement le colonel.

A vrai dire, depuis son entrée dans la loge, il faisait une assez sotte figure, et pourtant d'ordinaire ce n'était pas l'aplomb qui lui manquait.

Mais son embarras avait deux causes. D'abord, la situation était assez fausse par elle-même.

Présenté à une inconnue par un ami tombé du ciel comme un aérolithe, Borisof ne se sentait plus sur un terrain solide.

Borisof était un diplomate habile, mais il procédait toujours méthodiquement, sans rien donner au hasard.

Ensuite et surtout, il subissait, bien malgré lui, l'ascendant de deux beaux yeux, des yeux comme il n'en avait jamais vu, des yeux qui brûlaient, et qui le regardaient avec une persistance inquiétante.

Un désir russe ferait sauter une ville, dit un proverbe moscovite.

Et le colonel tremblait que ces yeux-là ne missent le feu aux poudres.

Mouriatine vint à son secours.

— Comment l'entendez-vous, ma chère? demanda-t-il à madame de Garches. A quelle épreuve voulez-vous donc soumettre mon ami? Quels pics allez-vous lui demander d'escalader?

— Oh! répondit l'ex-merveille du *skating*, il ne s'agit pas d'ascensions périlleuses. Nous ne sommes plus en Suisse. Nous sommes à Paris, dans une ville où le courage consiste à se moquer des préjugés et à braver l'opinion.

Vous êtes entrés tous les deux dans ma loge en pleine représentation de l'Opéra.

C'est déjà un beau trait.

— Un beau trait qui ne me coûte guère, s'écria Mouriatine. Je suis fier de me montrer avec vous.

— Cher ami, vous êtes ici un oiseau de passage : vous venez en France pour vous divertir ; vous avez, je crois, quitté le service militaire et la Russie sans esprit de retour ; vous ne devez de comptes à personne, et vous pouvez voir qui vous plaît.

Vous êtes, en un mot, tout à fait indépendant, et il me semble que M. Borisof, n'étant pas dans la même situation que vous, a plus de mérite que vous à s'afficher avec une déclassée.

— Qu'appelez-vous déclassée, chère belle? Pensez-vous que je vous confonde avec les demoiselles qui font tous les jours le tour du lac ?

— Non; mais vous ne me prenez pas non plus pour une femme du vrai monde, et vous avez raison. J'y suis née, dans ce monde-là, et il ne tiendrait peut-être qu'à moi d'y rentrer, car maintenant je suis libre de toute attache et, ce qui vaut mieux encore, je suis riche; mais il m'a plu d'en sortir, et il me plaît de continuer à vivre comme une irrégulière.

C'est pour cette raison que vous m'avez rencontrée l'été dernier courant les glaciers et les lacs en compagnie d'un seigneur que j'ai congédié quand la fantaisie m'en a pris.

Et c'est ainsi qu'après avoir passé quinze jours à Monte-Carlo, où j'ai fait sauter la banque, j'arrive à Paris seule et désœuvrée, sans savoir si j'y resterai tout l'hiver ou si je partirai demain.

— Eh bien, mais... il est charmant, votre programme. Rien d'arrêté, tout au caprice ; c'est notre devise à nous autres Russes.

— Laissez parler votre ami, dit madame de Garches en regardant fixement le colonel.

— Je pense comme mon compatriote, commença Borisof, qui ne pouvait plus se taire. Le plaisir est la grande affaire, et vous n'avez aucun gré à me savoir de le prendre partout où je le trouve. Moi aussi, je suis maître de choisir mes relations.

— Vraiment !

— Vous en doutez ?

— Je n'en doute plus, puisque vous me le dites. Mais on m'avait assuré que votre gouvernement vous avait chargé d'une mission. *On,* c'est ce général qui a failli me faire mourir d'ennui l'année passée. Ne me demandez pas son nom. Je ne veux pas me le rappeler.

— Vous vous rappelez du moins ce qu'il vous a dit de moi ?

— Oh ! parfaitement ; je n'ai pas l'intention de vous le cacher. Je veux même vous apprendre pourquoi je me suis occupée de vous pendant que je courais les beaux vallons de l'Helvétie. J'arrivais de Paris, et à Paris j'habitais le même quartier que vous... je l'habite encore...

— Quoi ! vous savez où je demeure ?

— Mon Dieu, oui ! En allant au Bois, il m'est arrivé souvent de passer devant votre hôtel de la rue de Vigny. Je vous ai même aperçu quelquefois conduisant vous-même un phaéton fort bien attelé. Je suis assez curieuse de mon naturel, et je me suis informée. J'ai appris que vous étiez un gentilhomme russe fort riche et fort aimable.

— Que n'ai-je su alors que vous vouliez bien vous occuper de moi ! dit galamment Borisof.

— Oh! je n'ai fait que traverser Paris : je venais de Londres et j'allais à Genève, où m'attendait le plus assommant de vos officiers généraux. J'ai eu l'idée de lui demander des renseignements sur vous, parce que je vous avais remarqué. Vous voyez que je suis franche.

— Vous me comblez. Mais je pense que mon illustre compatriote s'est chargé de vous désillusionner sur mon compte.

— Il a essayé. Figurez-vous qu'après s'être retranché d'abord dans une discrétion de commande, il a fini par me révéler mystérieusement que vous apparteniez à la police politique.

— C'est une plaisanterie, je suppose, murmura le colonel un peu désarçonné par cette brusque déclaration.

— Une sotte plaisanterie, appuya Mouriatine. Ce général n'est pas fort. Est-ce qu'il m'a accusé aussi d'être enrégimenté dans la diplomatie secrète?

— Non, mon cher, répondit assez dédaigneusement la dame; mais je vous jure qu'il ne plaisantait pas du tout. Il m'a expliqué la mission du colonel, et il est entré à ce sujet dans une foule de détails.

— Alors, j'ai une mission? demanda Borisof en s'efforçant de sourire. Je suis charmé de l'apprendre. Cela me grandit à mes propres yeux.

— Vous êtes, à ce qu'il paraît, chargé de surveiller les nihilistes.

— Diable! je les surveille bien mal, car ils font assez parler d'eux depuis quelque temps.

— En Russie; mais vous n'avez affaire qu'à ceux qui se sont fixés en France... toujours à ce que prétendait le général.

— Parbleu ! chère, s'écria Mouriatine, je regrette bien que vous ne m'ayez pas raconté cette bourde quand j'ai eu le plaisir de vous rencontrer en Suisse. Je me serais assez moqué de votre donneur de renseignements.

— Alors, vous n'y croyez pas? demanda madame de Garches d'un air naïf.

— Je crois que mon ami Borisof remplit en effet une mission à Paris... une mission qu'il s'est donnée à lui-même et qui n'a rien de pénible.

Il a un revenu d'une centaine de mille roubles, et il le consacre à étudier les jolies femmes de ce pays, où on rencontre tous les genres de beauté. Il a déjà fait une foule de découvertes plus curieuses les unes que les autres, et il n'aspire qu'à compléter ses travaux.

Je me flatte même qu'il ne me juge pas indigne de l'aider dans ses recherches, conclut Mouriatine en éclatant de rire.

— Si j'étais sûre que vous dites la vérité, murmura l'incomparable brune, je... mais ce serait à votre ami de protester, et il n'y a que vous qui parlez.

— Protester! s'écria Borisof qui avait repris son sang-froid. Je m'en garderai bien. Je veux que vous me preniez pour le grand maître de la police de toutes les Russies... et vous prouver que ma grandeur ne m'empêche pas d'aller partout où il vous plaira de me mener.

— A la bonne heure! voilà un langage que je comprends, dit la dame, et vous n'imaginez pas le plaisir que vous me faites.

Car je vous crois, mon cher colonel. Vous n'êtes point un agent politique. C'est le général qui est un sot. . pas si sot peut-être... il avait ses raisons pour vous calomnier. Il savait que je vous avais remarqué, et il était jaloux de vous.

Maintenant que je sais à quoi m'en tenir, je vais pouvoir profiter sans scrupules du hasard qui vous a amenés ici ce soir, vous et votre ami. Je ne suis probablement à Paris que pour très-peu de jours, et je voudrais m'y ennuyer le moins possible. Or, je n'y connais plus personne, et je serais trop heureuse d'y passer mon temps en aimable compagnie.

— Et nous, donc! s'écria Mouriatine.

— Alors, nous pouvons nous entendre pour mener joyeuse vie pendant mon séjour, tandis que, je l'avoue, si le colonel

eût été le redoutable représentant d'une redoutable police, je me serais, à mon grand regret, privée de le recevoir.

— Vous n'auriez eu pourtant rien à craindre de lui, car enfin vous ne conspirez pas contre notre pays.

— Qu'en savez-vous? dit madame de Garches, avec un sourire à fondre toutes les glaces du mont Blanc.

— Avec des yeux comme les vôtres, on ne conspire pas, on aime.

— Vous avez raison. La politique ne vaut pas l'amour, et je ne songe guère à renverser les gouvernements. Mais je ne puis m'empêcher de plaindre les proscrits, les exilés, et je ne voudrais pas vivre dans la familiarité de ceux qui les persécutent.

— Oh! si vous les connaissiez, ces gens que vous plaignez...

— Je les connais... ou, pour parler plus exactement, j'en ai connu quelques-uns.

— Où donc? En Suisse? demanda Mouriatine.

— En Suisse et à Paris, répondit tranquillement madame de Garches.

Les deux Russes échangèrent un regard furtif, et Mouriatine s'écria :

— Quoi! à Paris aussi! Je pensais que le quartier général de ces gens-là était à Genève.

— Je le pensais comme vous; mais j'ai rencontré ici, l'année dernière, une personne qui certainement travaillait pour vos nihilistes.

— Elle vous a choisie pour confidente? demanda Borisof d'un air de doute.

— Non. Le hasard seul m'a livré un secret que je ne cherchais pas à deviner. Et ce secret, je l'ai volontairement oublié.

Si nous causions de choses plus gaies.

— Volontiers, dit Mouriatine; mais nous ferons bien de baisser le diapason de notre causerie. La toile est levée depuis un gros quart d'heure, et on murmure fort contre nous dans les loges voisines.

C'était vrai, et le prudent Ivan Ivanovitch se disait qu'il n'est pas bon, au théâtre, de parler trop haut quand on traite certains sujets

— Vous avez raison, murmura la dame aux yeux de feu; nous scandalisons notre entourage, et de plus, nous n'écoutons pas une note de la musique de Meyerbeer. C'est un vrai sacrilége.

— Tenez-vous beaucoup à l'entendre, cette musique divine? demanda le colonel, qui commençait à penser que madame de Garches valait mieux que tous les opéras du monde.

— Énormément, quoique je la sache par cœur, répondit la merveilleuse brune en se tournant vers la scène.

Cette conversation ne faisait pas le compte de ces messieurs.

Ils avaient encore une foule de choses à demander à l'amie des nihilistes. Borisof surtout était affriolé par les indiscrétions qu'elle venait de laisser échapper, et de plus il la trouvait ravissante.

Il ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontré une femme qui lui plût autant et qui piquât autant sa curiosité.

Il était dévoué corps et âme au gouvernement qu'il servait; mais il n'avait pas donné sa démission d'homme à bonnes fortunes, cet habile et galant colonel.

Plaire à une créature adorable et utiliser cette conquête pour regagner l'estime du chef de la troisième section, quel rêve!

Et comme Alexis Stepanovitch se félicitait d'avoir suivi le conseil désintéressé de son camarade!

Mais le plus fort n'était pas fait.

La capricieuse demi-mondaine avait un peu mordu à l'hameçon tendu par Mouriatine; elle était même allée jusqu'à lancer à Borisof une manière de déclaration. Après quoi, elle venait de s'arrêter court, sous prétexte qu'elle voulait s'enivrer d'harmonie.

Il s'agissait de la remettre sur la voie des confidences et

de la ramener en même temps à des escarmouches de galanterie qui promettaient de devenir sérieuses.

En un mot, il fallait corser la situation si on voulait en profiter.

Ce n'était pas très-facile, même pour des diplomates, et le colonel désespérait presque d'y réussir.

Mais Ivan Ivanovitch, qui ne doutait de rien, l'encourageait de l'œil et du geste, pendant que madame de Garches, accoudée sur l'appui de la loge, s'absorbait dans une rêverie musicale.

Il est vrai que ce subtil Ivan ignorait qu'en ce moment même Maxime Dorgères rôdait dans le corridor des premières comme un lion cherchant sa proie.

Maxime s'était décidé à sortir des profondeurs de l'orchestre pour surveiller de plus près tous les êtres suspects qui le préoccupaient. Il avait même poussé l'audace jusqu'à se renseigner auprès des ouvreuses, et il savait fort bien dans quelle loge se tenaient la ci-devant merveille du *skating* et ses deux chevaliers d'occasion.

Si la dame et les messieurs qui la serraient de près avaient soupçonné qu'il était là, on peut croire qu'ils auraient tous changé leurs batteries, car chacun d'eux avait des raisons particulières pour se méfier de lui.

Du reste, Maxime en était encore à rouler dans sa tête une foule de projets contradictoires. Il voulait tenir bon, ne pas lâcher la piste de madame Sergent, et il ne voulait pas que madame Sergent le vît. Un agent de police expérimenté eût été embarrassé pour atteindre ce but; à plus forte raison Maxime, fort novice en ces matières, Maxime, qui avait toujours eu le dessous quand il s'était avisé de lutter contre la complice des voleurs de cassette, voire même contre Borisof.

Le pauvre garçon n'avait pour lui que la ferme volonté d'en venir à ses fins. Aucun dessein arrêté, d'ailleurs. Il comptait s'inspirer des circonstances.

Mouriatine, qui ne pensait pas du tout à lui, cherchait le

moyen de renouer le fil d'une conversation intéressante, et le colonel, aussi désireux que son compatriote de reprendre l'entretien, admirait en attendant le profil grec et le teint doré de madame de Garches.

Tout à coup, elle changea de position, et, cessant de regarder la scène, elle fit face à son adorateur.

— Savez-vous à quoi je pense? lui demanda-t-elle brusquement.

— Non, répondit Borisof, mais je sais que moi je pense à vous.

— Je pense à cette scène si dramatique du quatrième acte, et je me dis qu'elle se joue quelquefois sous une autre forme dans la vie réelle.

— Hum! ricana Mouriatine, les passions se sont beaucoup calmées depuis le temps de la Saint-Barthélemy.

— Croyez-vous? Moi, je me figure que rien n'est changé. Mettez aux prises l'amour et la politique. Il en sortira des tragédies aussi émouvantes que les *Huguenots*.

Supposez, par exemple, une de ces nihilistes de votre pays, éprise d'un officier... d'un aide de camp du czar, si vous voulez. Elle sait qu'un complot va éclater, que le palais est miné et qu'il va sauter en l'air. Son amant y est appelé par son service. Il est près d'elle. Il veut partir Elle le retient. Il l'interroge. Et la voilà dans l'alternative de le laisser périr ou de trahir le secret des conspirateurs.

— Cela rappellerait en effet le fameux quatrième acte, dit en souriant le colonel. Mais permettez-moi de vous dire, chère madame, que vous poétisez beaucoup trop ces sectaires en jupons.

Elles ont les idées les plus prosaïques sur toutes choses, et particulièrement sur l'amour.

Elles sacrifieraient tous les sentiments du monde à leur plaisir et à leur intérêt.

Vous ne savez peut-être pas qu'elles en sont venues à voler? Mon Dieu, oui. Les journaux russes racontaient précisément hier la condamnation d'une demi-douzaine de

jeunes et jolies femmes, presque toutes du meilleur monde. Ces aimables personnes avaient pris part l'été dernier à une expédition dirigée contre la banque du gouvernement de Kherson.

Leurs amis ont creusé un souterrain pour arriver dans les caves de cette Banque, où ils ont enlevé quatre ou cinq millions de francs.

Tous ces coquins des deux sexes iront finir leurs jours en Sibérie, et les hommes ne ressemblent pas plus à Raoul que les femmes ne ressemblent à Valentine de l'opéra de Meyerbeer.

— C'est vrai, murmura distraitement madame de Garches, elles volent... mais elles ne volent que pour soutenir leur cause.

— Qu'en savez-vous? demanda le colonel.

— C'est une d'elles qui me l'a dit.

— Avait-elle un amoureux?

— Oui. Et précisément je crois qu'il a dû se passer entre elle et lui quelque chose d'analogue à la grande scène des *Huguenots*.

— Vraiment? S'il vous plaisait de nous raconter l'histoire, je serais charmé de reconnaître que j'ai calomnié ces gens-là, en les déclarant incapables de sentiments élevés.

— Oh! la situation, je crois, n'était pas la même que dans l'opéra. D'abord, l'amant n'avait pas à choisir entre sa vie et son amour. Il ne conspirait pas, et on ne massacrait pas ses frères. Mais sa maîtresse a exigé qu'il lui sacrifiât son honneur, et il lui a cédé.

— En d'autres termes, il a volé pour lui être agréable.

— C'est à peu près cela. Et le malheureux a été cruellement puni. Il a été obligé de fuir, ou du moins il a disparu. Et cette femme ne s'est plus inquiétée de lui.

— Est-ce un Russe? demanda Mouriatine d'un air indifférent.

— Non. Il est Français. Mais je n'ai su que très-vaguement la fin de cette histoire. J'ai quitté Paris, et je n'y ai

plus pensé. J'aurais pourtant bien voulu connaître le dénoûment.

— Rien ne vous empêche de vous en informer, maintenant que vous êtes de retour.

— Je m'informerais inutilement. La femme a dû quitter la France.

Et puis cette aventure m'a attristée, et je reviens à Paris pour me distraire. Je rêve les plaisirs les plus extravagants. Je voudrais mener pendant quelques jours la vie de garçon. Vous riez? C'est très-sérieux. J'ai une envie folle de souper, de me griser, de courir les bals publics.

— Pas seule, j'espère.

— Pourquoi pas? ce serait le vrai moyen de m'amuser. Mais je ne sais si j'oserai.

— Voulez-vous pour vous accompagner deux cavaliers discrets?

— Vous et votre ami, n'est-ce pas?

— Précisément. Je vous jure que vous ne trouverez pas mieux. Nous ne cherchons que le plaisir, et nous vous escorterons sans arrière-pensée.

— Si j'en étais sûre...

— N'en doutez pas. Quand commençons-nous? ce soir?

— Oh! ce soir, il n'y a de bal masqué nulle part.

— On peut toujours souper. Et s'il vous plaisait de souper dans cet hôtel de la rue de Vigny que vous avez remarqué...

— Merci. Je ne soupe qu'au cabaret ou chez moi.

— Chez vous? Je croyais que vous n'étiez ici qu'en passant.

— C'est vrai; mais j'ai toujours à Paris une maison montée comme si j'y habitais d'un bout de l'année à l'autre. Moi aussi, j'occupe un hôtel... pas très-éloigné du vôtre.

Connaissez-vous la rue Jouffroy?

— La rue Jouffroy?

— Oui, entre le boulevard Malesherbes et l'avenue de Villiers.

J'ai là un pied-à-terre qui ne vaut pas votre palais de la

rue de Vigny, mais qui me suffit parfaitement, puisque je suis seule.

— Et le général? demanda en riant Mouriatine.

— Le général n'y a jamais mis les pieds, Dieu merci. Je le tolérais comme compagnon de voyage; je ne l'aurais pas supporté à Paris.

— Et vous ne lui avez pas donné de successeur?

— Jamais. J'ai proclamé mon indépendance, et je ne veux plus de maître, même pour un temps.

Je vis seule, vous dis-je; et, si vous en doutez, je vous invite à venir souper ce soir dans mon petit hôtel.

— Savez-vous que j'ai bien envie d'accepter? dit en riant le colonel.

— Si vous refusiez, vous me désobligeriez infiniment. Je croirais que vous craignez d'être mal traité par ma cuisinière. Rassurez-vous. Elle est excellente, et le souper que je vous offre ne sera pas improvisé. On m'attend tous les soirs, et le couvert est mis comme si je devais ramener quelques amis. Je vous ai déjà dit que j'étais riche. J'ajoute que je suis horriblement gourmande.

— Alors, vous êtes complète, s'écria Mouriatine, et je vous admire sincèrement. Une jolie femme qui aime la table, c'est si rare.

— Je vais vous enthousiasmer. Apprenez que j'ai une cave de premier ordre. J'espère que maintenant vous n'hésiterez plus à venir goûter mes vins.

Borisof ne dit mot, quoique son camarade le consultât des yeux. Il ne demandait pas mieux que de souper avec l'incomparable brune; mais il aurait préféré souper chez lui.

— Très-bien, dit-elle après un court silence. Je vois que ma proposition ne vous sourit pas. N'en parlons plus.

— Mais si, parlons-en, au contraire, répliqua Mouriatine; moi, d'abord, je l'accepte, et de grand cœur.

— Votre ami n'est pas disposé comme vous, et, en vérité, je ne puis lui savoir mauvais gré de se tenir sur la réserve

Il me connaît à peine, et, par le temps de nihilisme qui court, on a bien raison d'être prudent.

— Qu'a de commun le nihilisme avec l'aimable partie que vous me proposez?

— Comment! mais qui vous dit que je ne suis pas de la secte? N'ai-je pas avoué tout à l'heure que je connaissais une femme qui en est? Une voleuse, s'il vous plaît. Et j'ai confessé aussi que je m'intéressais à un garçon dont elle a fait son complice. De là à conspirer avec ces gens-là, il n'y a qu'un pas.

— Pourquoi prenez-vous plaisir à vous moquer de nous?

— Je parle très-sérieusement.

— Alors, vous prétendez nous persuader que si nous allions finir la soirée chez vous, nous tomberions dans un repaire de bandits révolutionnaires, dit Mouriatine en éclatant de rire.

Que ne cherchez-vous aussi à nous faire accroire que vous allez nous traiter comme Lucrèce Borgia traitait les gens qui s'asseyaient à sa table!

— Les nihilistes en jupon sont capables de tout, c'est le colonel qui l'a dit, riposta gaiement madame de Garches; de tout, même de servir à leurs ennemis des vins empoisonnés.

— Chère madame, commença Borisof qui venait de prendre son parti, vous me prêtez des idées qui ne me sont jamais venues. Je me suis tu uniquement par discrétion. Mais je serai ravi de vous suivre partout, et pour le plaisir de souper avec vous, n'importe où, je souperais volontiers avec tous les conspirateurs de l'univers, eussent-ils commis les crimes les plus noirs.

— A la bonne heure! s'écria la dame. Je vous prends au mot.

— C'est moi qui vous prends au mot. Je ne vous quitterai plus de la soirée, et pour vous prouver que je ne crains pas les compagnies dont vous prétendez m'effrayer, je vous déclare que vous me combleriez de joie en invitant ce soir votre voleuse et son jeune associé

— Allons! je vous rends mon estime. Et si je savais où prendre les convives que vous demandez, je les prierais d'être des nôtres. Ils sont très-gais. Ce serait charmant.

Malheureusement, ils se sont envolés, et j'ignore absolument ce qu'ils sont devenus. La femme est peut-être tombée entre les griffes de la police russe, qui l'aura expédiée en Sibérie. L'amant a dû passer les mers, à moins qu'il ne se soit brûlé la cervelle.

Il n'y faut plus songer, et nous soupérons sans eux.

— A quelle heure? demanda Mouriatine.

— Mais... après le théâtre, n'est-ce pas, colonel?

— Sans doute, murmura Borisof en s'inclinant.

— Vous allez me trouver bien indiscret, reprit Ivan Ivanovitch, mais je ne vous cacherai pas que je viens de vous adresser une question insidieuse.

Imaginez-vous que je meurs de faim. Mon Dieu! oui, je suis arrivé ce soir à cinq heures; je n'ai eu que le temps de faire ma toilette et d'aller chercher à son cercle mon ami Borisof. Nous avions tant de choses à nous raconter que nous avons oublié de dîner.

— Pour venir à l'Opéra? Vous aimez vraiment la musique.

— Il faut vous dire que j'avais télégraphié de Pétersbourg de me retenir deux places... une fantaisie d'absent qui veut reprendre pied sans perdre une minute en pleine vie parisienne... et je comptais bien que mon fidèle Borisof me tiendrait compagnie, mais je ne comptais pas que le train aurait deux heures de retard...

— De sorte que, si vous ne m'aviez pas rencontrée ici...

— Nous aurions fait acte de présence à l'Opéra, à seule fin d'y chercher d'anciens amis, qui, entre parenthèses, ne s'y sont pas montrés ce soir, et, après avoir entendu un ou deux actes, nous serions allés nous restaurer quelque part.

— Bon! je comprends, et je vous récompenserais bien mal de votre franchise, si je vous obligeais à souffrir jusqu'à minuit les tortures de la faim.

Nous souperons quand il vous plaira, messieurs.

— Quoi! vous sacrifieriez à notre appétit ce grand duo si dramatique...

— Très-volontiers. L'acte va finir. Nous partirons avant le troisième.

— Vous êtes aussi bonne que belle. Merci au nom de deux estomacs reconnaissants. Mais nous n'irons pas chez vous, je suppose. Vos gens ne vous attendent pas sitôt.

— Mes gens m'attendent toujours. J'ai renvoyé mon coupé, il est vrai...

— Et moi je n'ai pas donné d'ordres à mon cocher, dit Borisof.

— Eh bien, nous en serons quittes pour prendre un fiacre qui nous mènera rue Jouffroy en vingt minutes, et après dix autres minutes, vous pourrez, mes chers affamés, vous mettre à table.

— Adopté à l'unanimité, s'écria joyeusement Mouriatine.

Le colonel ne pensait plus à le contredire. Il l'approuvait même très-fort d'avoir inventé la fable du dîner manqué, car il était d'avis maintenant que mieux valait, sous prétexte de souper, pénétrer le plus tôt possible dans l'hôtel de cette femme qui méritait assurément qu'on l'étudiât de près.

Elle s'était retournée vers la scène, et elle paraissait écouter avec intérêt les derniers airs de l'acte qui tirait à sa fin.

Tout à coup cependant, elle s'arma de sa lorgnette et elle la dirigea vers une loge de côté.

Deux femmes occupaient le devant de la loge, au fond de laquelle se tenait un monsieur, qu'on entrevoyait à peine.

— C'est singulier, murmura madame de Garches. On jurerait que c'est lui.

— Ah! mon Dieu, dit d'un ton plaisant Mouriatine, est-ce que votre général de l'été dernier serait ici?

— Je ne songe guère à ce sot personnage, mais il me semble bien reconnaître là-bas un jeune homme .. que je ne m'attendais guère à voir ce soir à l'Opéra.

— L'ami de votre nihiliste, peut-être? demanda Mouriatine, toujours goguenard.

— Que vous importe? répondit la dame sans cesser de lorgner.

— Le fait est que cela ne me regarde pas. Mais j'ai bien le droit d'examiner les dames qui sont avec lui. Quant au monsieur qui vous préoccupe, on n'aperçoit guère que le bout d'une de ses moustaches... c'est insuffisant pour mettre un nom sur son visage.

— Et les deux femmes, savez-vous qui elles sont?

— Non, ma foi! Je constate seulement qu'elles ne sont ni jeunes ni jolies.

— Moi, je les connais, dit Borisof, qui s'était levé pour mieux voir. Ce sont des bourgeoises fort riches et fort communes. Deux veuves qui ont pris une loge à l'année dans l'espoir de se faire remarquer et épouser par des princes ruinés.

— Pas nihilistes du tout, alors, ces veuves, soupira Mouriatine pour continuer la plaisanterie qu'il venait d'inventer.

— La ressemblance est étrange, reprit tout bas la brune; mais, si c'était lui, ce serait encore plus étrange.

— Décidément, chère madame, voilà un garçon qui peut se flatter de vous intriguer. S'il se doutait que vous prenez tant de peine pour le dévisager, je suppose qu'il se hâterait de se montrer.

— J'en doute très-fort, murmura madame de Garches.

— Vous croyez donc qu'il a une raison pour se cacher de vous?

— Mon cher, vous êtes trop curieux.

— J'en conviens, et je me tais.

— Vous feriez mieux d'attendre que ce monsieur se penche sur le devant de la loge, et quand il paraîtra, de me dire si vous l'avez déjà vu.

— Moi! mais je viens trop rarement à Paris pour reconnaître les habitués de l'Opéra. Il faut demander cela au colonel.

— Au fait, reprit lentement la dame, je puis bien prier M. Borisof de me dire s'il a quelquefois rencontré dans le monde ou ailleurs le jeune homme que je crois apercevoir dans cette loge.

Il s'appelle M. de Carnoël.

A ce nom prononcé par la charmante bouche de madame de Garches, le colonel ne put s'empêcher de tressaillir, et Mouriatine, presque aussi surpris que lui, se mit à tortiller sa moustache pour cacher son embarras.

Madame de Garches s'informant tout à coup de M. de Carnoël, on pouvait s'attendre à tout plutôt qu'à une pareille question.

Et cependant il fallait y répondre sans tergiverser, répondre par oui ou par non; dire : Le jeune homme que vous venez de nommer ne m'est pas inconnu; ou bien, au contraire : Non, madame, je n'ai jamais entendu parler de ce monsieur.

Quel parti prendre en cette alternative délicate? Borisof se le demandait, et son instinct de policier lui suggéra la pensée qu'il valait mieux ne pas couper court à toute explication ultérieure en répondant négativement.

— M. de Carnoël n'est-il pas le fils d'un ancien attaché d'ambassade? demanda-t-il.

— Oui, je crois bien que son père a été autrefois dans la diplomatie. Alors vous avez quelquefois rencontré ce jeune homme.

— Assez souvent pour le reconnaître s'il était ici.

— Admettez-vous qu'il puisse se montrer à l'Opéra en compagnie des veuves bourgeoises qui s'exhibent dans cette loge?

— Mais il me semble que cela n'aurait rien d'étonnant. M. de Carnoël n'a, je crois, aucune fortune; il cherche sans doute à se marier avantageusement.

— Lui! épouser une de ces vulgaires enrichies! je ne le crois pas capable d'une pareille action.

Au surplus, je suis folle de m'imaginer qu'il est venu au théâtre, à l'Opéra, dans une loge découverte.

Il n'y est pas; il ne peut pas y être.

— Pourquoi? demanda le colonel en prenant un air étonné.

— Parce qu'il est impossible qu'il soit encore à Paris, répondit laconiquement la dame.

— A vous entendre, dit Mouriatine en riant, on croirait que ce monsieur en est réduit à se cacher. A-t-il commis des crimes? Serait-ce lui, par hasard, qui s'est laissé séduire par une nihiliste de votre connaissance?

— Quand cesserez-vous donc de plaisanter, mon cher? demanda la brune avec impatience.

— Madame, reprit Borisof, qui commençait à voir se dessiner la situation, je puis vous certifier que vous vous trompez sur le compte de M. de Carnoël. Il n'a pas quitté Paris, que je sache.

— Il a pu le quitter sans que vous le sachiez.

— Il serait donc parti ce matin, car je l'ai vu hier.

— Vous devez vous tromper.

— Je vous affirme, chère madame, que non-seulement je l'ai vu, mais que je lui ai parlé.

Mis en demeure de s'expliquer nettement, le colonel venait de se décider à convenir qu'il était en relation avec M. de Carnoël. Il brûlait ses vaisseaux, mais il ne les brûlait qu'à bon escient, car il devenait évident que madame de Garches savait bien des choses sur le prisonnier, et que le meilleur moyen de lui faire dire ce qu'elle savait, c'était de se poser en ami du jeune homme qui l'intéressait

Borisof se réservait d'ailleurs de fournir à la dame de fausses indications en échange des indiscrétions qu'il comptait lui soutirer.

— Vous lui avez parlé! s'écria-t-elle.

— Mon Dieu, oui; je me suis trouvé face à face avec lui dans la rue, et je l'ai abordé.

— Il n'a pas cherché à vous éviter?

— Pas le moins du monde. Nous ne sommes pas liés, mais dans le monde où nous nous sommes rencontrés, nous

avons toujours eu les rapports les plus courtois. Pourquoi m'aurait-il évité?

— Je pensais qu'il devait avoir des raisons pour fuir ses anciennes connaissances... et je suis charmée d'apprendre que je me trompais. Vous a-t-il parlé de sa situation actuelle?

— Oui, avec beaucoup de réserve. C'est un garçon fort bien élevé. Il m'a dit cependant qu'il avait renoncé à une place qu'il occupait... chez un banquier, je crois... et qu'il se proposait de s'embarquer incessamment pour les États-Unis d'Amérique.

Je lui ai même offert de le recommander à notre consul général à New-York.

— Et il a accepté?

— Avec reconnaissance. Vous me faites souvenir que je ne lui ai pas encore envoyé la lettre que je lui ai promise. Je réparerai dès demain ma négligence.

— C'est fort extraordinaire, murmura madame de Garches qui lorgnait toujours la loge occupée par les veuves à marier.

Puis, presque aussitôt, posant sa jumelle, elle dit à haute voix :

— J'en étais sûre. Ce n'est pas lui qui est avec ces femmes. Le jeune homme dont je ne voyais que le profil vient de se lever... et, de face, il ne ressemble pas du tout à M. de Carnoël.

— Il est bien heureux ce M. de Carnoël, ricana Mouriatine. Il accapare toutes vos pensées. Pourrait-on savoir où et comment il a fait votre conquête?

— Mon cher, répliqua sèchement la brune aux yeux de feu, votre question est une impertinence. Personne n'a fait ma conquête. Si je m'informe de ce jeune homme, c'est qu'une de mes meilleures amies qui habite Florence m'a chargée de savoir ce qu'il était devenu, et au cas où je le trouverais de lui remettre une boîte...

— Contenant des reliques d'amour?

— Je n'en sais rien, mais je sais que vous êtes insupportable. Il n'y a pas moyen de tirer de vous une parole sensée, et je vous prie de ne plus troubler ma causerie avec le colonel.

— Madame, dit en s'inclinant Borisof, je me chargerai très-volontiers de faire tenir à M. de Carnoël...

— Il vous a donné son adresse !

— Il fallait bien qu'il me la donnât pour que je pusse lui envoyer la lettre de recommandation, et s'il vous plaisait que mon valet de chambre lui portât en même temps cette boîte...

— Je vous remercie. J'ai promis de la lui remettre moi-même. J'avoue que cela m'embarrasse un peu, car je ne puis guère aller chez M. de Carnoël. Mais je lui écrirai, et je suppose qu'il ne refusera pas de venir chez moi.

— Assurément non. Il serait bon cependant de ne pas trop tarder, car il peut partir d'un instant à l'autre. D'après ce qu'il m'a dit, je ne serais pas surpris que demain soir il quittât Paris.

— En effet, il doit être pressé de s'éloigner, murmura madame de Garches en se parlant à elle-même.

Comment faire, alors?

— Tenez-vous beaucoup à voir M. de Carnoël? demanda Borisof après un court silence.

— Sans doute.

— Le recevriez-vous ce soir?

— Pourquoi pas? L'entrevue que j'aurais avec lui ne serait pas longue, et notre souper n'y perdrait rien.

— Eh bien, mais... je puis passer à son domicile... Si je l'y trouve, comme c'est assez probable, je vous l'amènerai. S'il n'est pas encore rentré, je lui laisserai ma carte avec un mot pour le prévenir que je l'attends, rue Jouffroy... sans lui dire chez qui. Il croira qu'il s'agit de la lettre qu'il m'a demandée, et il viendra certainement.

— Mon cher colonel, si vous faisiez cela, vous seriez le plus aimable des hommes.

— Voilà un compliment que j'ai hâte de mériter. Permettez-nous de vous quitter pour un instant. Nous allons nous assurer d'une voiture afin que vous n'attendiez pas sous le péristyle, et nous revenons vous chercher. Plus tôt nous arriverons à votre hôtel, et plus tôt je pourrai me mettre en quête de M. de Carnoël.

— Parfait. Je serai prête quand vous remonterez. Ayez l'obligeance de dire à l'ouvreuse de m'apporter ma pelisse.

Les deux Russes s'empressèrent de sortir de la loge, et en gagnant l'amphithéâtre où ils avaient à réclamer leurs pardessus, ils n'aperçurent pas Maxime qui se promenait au fond du corridor et qui, lui, les vit fort bien.

— Hein? dit Mouriatine à l'oreille de son camarade, avais-je raison de vous conseiller d'aborder la dame? Elle a mordu à l'hameçon, mon cher; il est clair comme le jour qu'elle connaît la voleuse, et, si vous manœuvrez aussi habilement que vous l'avez fait jusqu'à présent, nous les tenons tous. J'ai compris votre idée de mettre le Carnoël en présence de cette rusée coquine. C'est hardi, mais c'est un coup de partie.

— Une partie que je pourrais perdre, si je ne prenais pas mes précautions, répondit Borisof. Il faut avant tout voir ce que c'est que cet hôtel où elle va nous mener, comment il est gardé et combien la drôlesse a de gens à ses ordres.

Si je flaire un piége, je ferai semblant d'aller chercher Carnoël et je reviendrai raconter que je ne l'ai pas trouvé. L'affaire sera manquée pour cette nuit, mais je la reprendrai d'une autre façon.

Si, au contraire, je vois qu'on pourrait employer la force avec chance de succès, j'irai chez moi. Je ferai monter le Carnoël dans une voiture bien fermée, en compagnie de trois solides gaillards qui ont servi dix ans au régiment d'Orel et qui me sont dévoués jusqu'à la mort inclusivement.

Je conduirai moi-même. Carnoël ne saura pas où on le mène, et qu'il connaisse ou non l'hôtel de la rue Jouffroy, il ne fera certes pas de difficultés pour y entrer.

Vous le recevrez. Il ne se défiera pas de vous, puisqu'il ne vous a jamais vu, et vous le conduirez à la maîtresse du logis. Ce sera le moment psychologique, comme disait M. de Bismarck.

D'un coup d'œil, vous verrez si elle a des complicités avec lui, et je le verrai aussi, car j'arriverai un instant après. C'est alors que je leur poserai mes conditions.

Tout mon monde sera sur pied. Mes trois anciens soldats entreront avec moi. Trois autres garderont la porte de la rue. Nous visiterons l'hôtel de fond en comble, et j'espère que nous y découvrirons bien des choses.

— Votre cassette, très-probablement, mon cher, dit Mouriatine. Et quant à la prétendue madame de Garches...

— Nous l'enlèverons et nous la conduirons dans mon hôtel avec le Carnoël, la femme de chambre, la cuisinière, et les domestiques mâles, s'il y en a. Nous viderons la maison... en plusieurs voyages, et nous verrons ensuite ce que nous ferons de nos prisonniers.

— Ce sera roide; mais si l'opération est bien menée, elle doit réussir, et, si elle réussit, le grand chef l'approuvera.

— Elle réussira; je n'agirai qu'à coup sûr.

— Oh! j'ai confiance, car je comprends maintenant pourquoi cette coquine vient de se jeter dans la nasse en nous parlant du sire de Carnoël. C'est qu'elle ignore absolument ce qu'il est devenu, et qu'elle est persuadée que vous ne l'avez jamais soupçonné d'avoir pris part au vol. Elle a véritablement cru l'apercevoir dans une loge, et elle n'a pas pu se tenir de prononcer son nom. Le hasard a été pour nous. Profitons-en.

— Venez vite chercher ce fiacre; nous n'avons pas une minute à perdre, dit le colonel en poussant Mouriatine vers le grand escalier.

CHAPITRE VI

Maxime n'avait point lâché la proie pour l'ombre.

Ferme dans sa résolution, il s'était bien gardé de suivre les deux étrangers qui venaient de passer sans le voir, et il se tenait toujours embusqué au premier tournant du corridor.

Il avait juré de ne pas quitter la place tant que la brune du *skating* ne sortirait pas de sa loge, et de s'attacher à ses pas dès qu'elle paraîtrait.

Son dessein n'était pas autrement arrêté. Il ne savait pas encore s'il l'aborderait avant qu'elle quittât le théâtre ou s'il se bornerait à la suivre en se dissimulant le mieux qu'il pourrait.

Le grand point, c'était de ne pas perdre sa trace et de découvrir l'endroit qu'elle habitait.

En attendant le moment d'agir, le neveu de M. Dorgères piétinait d'impatience, et les ouvreuses commençaient à remarquer ce promeneur obstiné qui ne cessait d'arpenter le couloir des premières que pour se coller de temps à autre contre une porte de loge.

L'entr'acte heureusement avait amené du monde, et les allées et venues des spectateurs détournaient l'attention de ces surveillantes un peu trop curieuses.

Quant à Borisof et à son compagnon, Maxime, convaincu qu'ils étaient partis pour ne plus revenir, ne pensait plus à eux, et il ne fut pas médiocrement surpris de les voir reparaître après une absence de quelques minutes et se diriger sans hésiter vers la loge où était restée madame Sergent.

Déjà il avait constaté que l'une des ouvreuses qui l'ob-

servaient de loin venait d'apporter dans cette loge une superbe pelisse fourrée et un capuchon garni de cygne qui lui rappelaient de désagréables souvenirs.

La brune les portait le soir du souper chez Brébant.

Évidemment, elle commençait des préparatifs de départ, et on pouvait s'attendre à la voir sortir d'un instant à l'autre.

Mais Maxime n'avait pas prévu que ses deux chevaliers reviendraient la chercher.

Cette fois encore, ils ne prirent pas garde à lui. Ils se firent ouvrir, et la dame, tout emmitouflée, apparut sur le seuil.

Il y eut un court colloque, puis elle s'achemina vers l'escalier, escortée à droite et à gauche par ces deux personnages que Maxime donnait à tous les diables.

— Ils l'emmènent, dit-il entre ses dents. Il ne manquait plus que cela. Où l'emmènent-ils? Souper, peut-être. C'est son heure; mais non... il y a un mystère dans la réunion de ces trois êtres qui ne devraient pas se connaître et qui ne se quittent momentanément que pour se réunir presque aussitôt.

Parbleu! j'aurai le mot de l'énigme, quand je devrais passer toute la nuit sur mes jambes.

Tout en se parlant à lui-même, Maxime suivait de loin ce trio mal assorti, et il arriva presque en même temps que lui sous le péristyle du théâtre.

Là, il eut soin de se dissimuler derrière un rassemblement de causeurs, et, de ce poste d'observation, il vit Borisof se détacher de son petit groupe, pousser un des battants mobiles qui séparent le vestibule du perron extérieur et appeler quelqu'un du geste.

Maxime comprit tout de suite que le colonel commandait à un commissionnaire de faire avancer une voiture; un fiacre retenu par lui, selon toute apparence, car les gens de ce boyard n'étaient point là, attendant leur maître.

Et Maxime se dit qu'il n'y avait pas une seconde à perdre pour se mettre en mesure de suivre.

On a beau avoir vingt-cinq ans et des jambes excellentes, on ne peut pas lutter de vitesse avec des chevaux attelés, même quand ces chevaux sont des chevaux de louage.

Il lui fallait donc à tout prix se procurer un moyen de transport.

Le hasard fit qu'au moment même où il se lançait dehors, une victoria découverte passait au pas sur la place, conduite par un maraudeur en quête d'une pratique.

Maxime aurait bien mieux aimé une voiture fermée, mais il n'avait pas le choix, et il sauta dans celle qui se présentait, en jetant au cocher quelques mots bien sentis.

En sa qualité de Parisien expérimenté, il savait parler à ces gens-là le langage avec lequel on les fait marcher.

D'ailleurs, ce cocher était de ceux qui entendent à demi-mot.

Il alla tout d'abord se ranger contre le trottoir de la rue Halévy, et il attendit de nouveaux ordres.

Maxime, ramassé sur lui-même et la figure tournée vers la façade du théâtre, vit bientôt la brune du *skating* et les deux étrangers monter dans un grand fiacre à quatre places qui s'achemina vers la Chaussée-d'Antin.

Il ne s'agissait plus que de suivre ce fiacre, et rien n'était plus facile, car les paisibles bêtes qui le traînaient allaient d'un train très-modéré.

— Où vont-ils ? se demandait le cousin d'Alice. Ils s'éloignent du boulevard, et par conséquent des restaurants de nuit. Donc, ils n'ont pas le projet de souper... à moins qu'ils n'aillent souper chez Borisof... et encore, non... ils auraient pris la rue Scribe... il est vrai que tout chemin mène à Rome...

Le proverbe trouva ce soir-là son application. Arrivé au carrefour d'où on aperçoit l'église de la Trinité, le fiacre

tourna à gauche et enfila le boulevard Haussmann qui aboutit, de ce côté-là, au boulevard Malesherbes.

— On jurerait que Borisof les emmène chez lui, murmura Maxime. Non, ce n'est pas possible... il faudrait supposer que tous ces coquins-là sont d'accord... Le maître d'armes de la comtesse avec le persécuteur de Robert de Carnoël... le propriétaire du coffret volé avec le complice de la voleuse... Comment expliquer un pareil amalgame?...

La victoria maintenait sans peine sa distance. Le cocher, un vieux routier, sifflait tout bas la polka de Fahrbach. Ce n'était pas la première fois qu'il aidait un bourgeois à surveiller une femme, et il savait que ces expéditions-là sont toujours grassement payées.

Devant le portail de Saint-Augustin, la situation se corsa.

Le fiacre se mit à remonter vers le parc Monceau.

— Plus de doute, grommela Maxime. Ils vont rue de Vigny. Que vont-ils faire? En finir avec Carnoël... se débarrasser de lui... un espion, un valet et une drôlesse sont bien capables de s'associer pour assassiner un garçon qui les gêne... à moins que... au contraire... cette idée-là ne m'était jamais venue, mais elle n'est pas plus inadmissible que les autres... à moins qu'ils ne s'entendent tous... et que le sire Robert ne fasse partie de la bande.

Quoi qu'il en soit, j'en veux avoir le cœur net... et je me cramponne à eux jusqu'à ce que j'aie tout éclairci.

Malheureusement, le problème ne tarda pas à se compliquer encore.

Au lieu de prendre le boulevard de Courcelles pour gagner l'hôtel de Borisof, le fiacre continua à rouler vers les fortifications.

— Est-ce qu'ils vont sortir de Paris? se demanda le neveu du banquier.

Il ne pouvait pas lui entrer dans l'esprit que madame Sergent imitât la manœuvre des lièvres qui reviennent au gîte après s'être fait chasser longtemps.

Et quand il vit le fiacre s'arrêter au coin d'une rue qu'il lui sembla reconnaître, il eut bien de la peine à en croire ses yeux.

Cette rue, c'était celle où, par une belle nuit de novembre, il avait reconduit madame Sergent; celle où se trouvait un certain hôtel abandonné depuis six semaines par les étranges locataires qui l'occupaient.

— Faut-il arrêter, bourgeois? lui dit l'intelligent cocher qui le menait. V'là le chargement du *quatre places* qui descend... les deux messieurs d'abord... et puis la particulière. Paraît qu'ils sont arrivés. Ils payent.

— Marchez toujours, répondit Maxime; seulement, prenez l'autre côté de la chaussée et mettez votre cheval au tout petit trot.

Cette manœuvre n'était pas mal imaginée, puisqu'elle devait lui permettre d'avancer, sans perdre de vue les gens qu'il suivait et sans attirer leur attention.

Elle réussit au delà de ses espérances.

Au moment où il arrivait à la hauteur de la rue Jouffroy, la brune et ses deux compagnons y entraient à pied après avoir renvoyé leur fiacre.

La victoria continua son chemin; mais dès qu'elle eut dépassé l'angle de la voie où le trio venait de s'engager, Maxime se leva, mit la main sur l'épaule du cocher, et lui dit à demi-voix :

— Vite! à droite... halte près de la contre-allée... et ne bougez plus jusqu'à ce que je revienne... voilà vingt francs à compte... il est possible que je vous garde toute la nuit.

— Bon! ricana le malin conducteur, c'est compris, mon bourgeois. Vous *filez* la particulière. Ça m'amuse toujours, ces affaires-là. N'ayez pas peur. Je venais de relayer quand vous m'avez pris. Mon cheval tiendra bon jusqu'à demain matin... et si vous aviez besoin d'un coup de main... faut pas vous gêner... appelez-moi.

— Je ne dis pas non, répondit Maxime en mettant pied à terre.

Et il courut s'embusquer au coin de la rue. Il y arriva juste à temps pour voir la dame sonner à la porte que gardait jadis le cerbère aux moustaches rousses.

Cette porte s'ouvrit aussitôt et se referma dès que madame Sergent et ses amis eurent passé le seuil.

Maxime resta stupéfait, ahuri, pétrifié.

Ce dénoûment était le seul qu'il n'eût pas prévu, et plus il y réfléchissait, moins il parvenait à se l'expliquer.

Mais il fallait agir, ou du moins chercher à percer ce singulier mystère.

Comment s'y prendre? Les bonnes idées naissent souvent des grands embarras.

— Parbleu! s'écria Maxime, je n'ai rien de mieux à faire que de commencer par consulter mon ancienne connaissance... le portier de la maison d'en face.

Cet homme doit avoir gardé un bon souvenir de moi; je lui ai donné vingt francs chaque fois que j'ai causé avec lui, et ce soir, je lui en donnerai volontiers quarante, s'il consent à me servir.

Et il peut me servir de plus d'une façon. D'abord, il va me renseigner sur ce qui s'est passé dans l'hôtel depuis que je suis venu ici. Il me dira depuis quand il est habité de nouveau, et si l'ours des Karpathes a reparu.

Je pense même qu'il ne refusera pas de me prêter sa loge pour m'y mettre en embuscade et surveiller les drôles qui viennent de s'engouffrer dans ce repaire.

Pourvu qu'il ne soit pas couché!

Il tira sa montre, et il vit qu'il était dix heures et demie.

— Non, reprit-il, ses locataires ne doivent pas rentrer sitôt. Je le trouverai sur pied. Il s'agit seulement de ne pas perdre de temps.

La rue, fort bien éclairée par le gaz municipal, était déserte et silencieuse. Pas un passant, pas un bruit.

Maxime se glissa le long des murailles, comme il l'avait déjà fait lors de sa première expédition dans ces parages.

Il ne craignait pas d'être aperçu par les gens qu'il épiait, car ils étaient entrés tous les trois, et la porte s'était refermée sur eux.

Il ne craignait pas non plus qu'ils envoyassent quelque valet explorer les abords de leur camp, car ils n'avaient fait aucune attention à la victoria qui roulait derrière leur fiacre, et ils ne pouvaient pas se douter qu'on les avait suivis.

Et, en effet, l'entreprenant neveu de M. Dorgères arriva, sans rencontrer âme qui vive, au point qu'il voulait atteindre, c'est-à-dire au portail de la maison bourgeoise à laquelle faisait vis-à-vis le petit hôtel.

De cette place bien choisie, il découvrait en plein la façade de cette mystérieuse habitation, et il put constater qu'il n'y avait pas de lumière aux fenêtres.

Tout était sombre comme le soir où il avait ramené du *skating* la soi-disant madame Sergent.

Évidemment, les appartements de réception ne donnaient pas sur la rue.

En revanche, Maxime vit avec une vive satisfaction qu'au rez-de-chaussée de l'immeuble confié à la surveillance du portier qu'il cherchait, brillait à travers les carreaux d'une fenêtre à hauteur d'appui la lueur discrète d'une lampe.

Cette fenêtre sans rideaux devait être celle de la loge, et il ne se fit aucun scrupule de regarder ce qui se passait à l'intérieur.

Accoudé sur une table et le nez affublé d'une paire de lunettes, le concierge lisait, en fumant sa pipe, un journal du soir qu'un de ses locataires attendait peut-être avec impatience.

Il était seul avec un gros chat et un perroquet déplumé.

Cet homme devait être célibataire. Maxime, qui avait à entamer avec lui des négociations délicates, ne pouvait pas mieux tomber.

L'existence d'une madame Bidard aurait compliqué la difficulté.

Mais le sieur Bidard n'étant point doublé d'une compagne que Maxime eût été obligé de mettre dans la confidence de ses projets, il ne s'agissait plus que de l'aborder franchement, et de s'en faire un allié.

Maxime connaissait le moyen de se concilier ses bonnes grâces, un moyen qu'il avait déjà employé; mais il se demandait comment il allait s'y prendre pour entrer en communication avec ce précieux auxiliaire.

Il aurait pu tout bonnement sonner, se faire ouvrir et entrer dans la maison; mais il ne se souciait pas de quitter, même pour un instant, son poste d'observation, et il trouva plus court, plus simple et plus sûr de frapper aux vitres de la loge.

Au bruit, le portier posa son journal, tourna la tête, et, voyant une forme humaine se dessin à travers les carreaux, il se leva et vint ouvrir la fenêtre.

— Ne craignez rien, lui dit tout bas le cousin d'Alice; vous me connaissez... C'est à moi que vous avez donné le mois dernier des renseignements sur le Prussien d'en face.

— Comment, monsieur, c'est vous! s'écria le bonhomme, à c'te heure-ci!

— Oui, je viens vous demander un service.

— Tout ce que vous voudrez.

— Pouvez-vous me recevoir chez vous... tout de suite?

— Avec plaisir. Et vous y resterez tant qu'il vous plaira.

— C'est précisément ce que j'allais vous demander. J'aurai peut-être besoin de votre loge pendant une heure ou deux.

Et comme le portier paraissait un peu surpris, Maxime se hâta d'ajouter :

— Il y a du nouveau en face.

— Bah!

— Oui. Il s'y passe des choses étonnantes. Mais ne me laissez pas plus longtemps dans la rue. Je ne veux pas qu'on me voie de là-bas.

— J'arrive, monsieur; j'accours, dit M. Bidard.

Et après avoir fermé la fenêtre et tiré le cordon, il prit la peine de venir lui-même recevoir à la porte ce visiteur inattendu.

— Vite, lui dit Maxime en se glissant dans l'allée, entrons chez vous.

Le bonhomme introduisit aussitôt dans sa loge Maxime qui lui dit vivement :

— Éteignez la lampe, je vous prie.

— La lampe? mais c'est que...

— Cachez-la dans un coin, si vous tenez à ne pas l'éteindre. Et pour vous indemniser du dérangement que je vous cause, prenez ces deux louis, mon brave.

Bidard empocha et fourra la lampe sous la table en murmurant :

— Monsieur, je vous remercie tout de même, mais je vous promets que ce que j'en fais, ce n'est point par intérêt.

— J'en suis persuadé, dit Maxime. Maintenant, venez vous mettre en faction avec moi derrière votre fenêtre et causons.

Le portier s'empressa de suivre un homme qui donnait des pourboires princiers, et qui avait les allures mystérieuses d'un héros de roman d'aventures.

— Depuis quand les locataires de l'hôtel sont-ils revenus? lui demanda ce généreux personnage.

— Revenus! s'écria Bidard. Mais on n'a pas eu de leurs nouvelles, et il n'y a pas de danger qu'on en ait jamais.

Monsieur sait bien que le Prussien a mis la clef sous la porte, il y a bientôt six semaines... même que le commissaire de police a passé l'inspection de la baraque, et qu'on n'y a trouvé que des bouteilles d'eau-de-vie et des épluchures de pommes de terre.

— Vous vous trompez. On y a trouvé aussi des meubles fort beaux. J'ai vu le propriétaire, qui m'a dit que le loyer était payé d'avance pour trois ans. L'homme aux moustaches rousses n'était pas parti pour toujours, et il vient de rentrer.

— Pas possible! Personne ne l'a vu.

— C'est qu'il se sera arrangé de façon à arriver la nuit. Mais enfin, par lui ou par d'autres, l'hôtel est habité en ce moment.

— Par les rats et les souris alors. Tout est fermé, monsieur peut le voir, et rien n'a bougé là dedans depuis que le Prussien a décampé.

— Vous devez vous tromper.

— Oh! non, monsieur. Je passe la moitié de ma journée sur le pas de la porte depuis qu'il fait beau, et personne n'est entré dans la boîte d'en face, j'en réponds sur ma tête... et je prie monsieur de croire que je tiens à ma tête.

D'ailleurs, s'il y était venu quelqu'un, ça se serait su, vu que dans le quartier on ne parle que de la maison abandonnée... Il y en a qui disent déjà que, si on y passait la nuit, on y trouverait des revenants... mais je ne crois pas à ces bêtises-là.

— On y trouverait, ce soir, en ce moment même, deux hommes et une femme. Je viens de les voir entrer.

— Et le Prussien en est?

— Non. Les hommes sont des étrangers que je connais, et qui ne ressemblent pas à cet escogriffe. La femme est déjà venue ici, la nuit. Je l'y ai conduite la veille du jour où je vous ai demandé des renseignements pour la première fois. Et, ce jour-là, je vous ai dit le nom qu'elle m'avait donné : madame Sergent.

— Bon! je me souviens; monsieur pensait que c'était une cocotte. Et monsieur est sûr qu'elle est là dedans... avec des messieurs.

— Absolument sûr.

— Alors, c'est la tour de Nesle que cet immeuble, s'écria le portier. Il va s'y passer des horreurs. Si j'allais chercher les sergents de ville?

— Non... j'ai des raisons pour ne pas recourir à la police. Et d'ailleurs sous quel prétexte irais-je m'adresser à elle?

Cette femme a bien le droit d'entrer dans une maison, dont elle a certainement la clef dans sa poche, et de s'y faire accompagner par qui elle veut.

Je tiens seulement à voir ce que ces gens-là vont faire... s'ils vont sortir ou rester. Et c'est pour observer leurs manœuvres que je vous ai demandé une place dans votre logement.

— Monsieur peut faire comme chez lui, et d'ici rien ne lui échappera.

— Une question avant tout. L'hôtel a-t-il une autre sortie?

— Je ne lui en connais pas. Il y a un jardin derrière, et plus loin des terrains qui ne sont pas bâtis, et qui vont jusqu'à la rue Ampère.

Mais il est clos, le jardin, et à moins que le Prussien n'ait fait percer une porte dans le mur... et encore non, quand le commissaire est venu, je suis entré avec son *chien*... et j'ai tout vu. Il n'y a pas de porte de l'autre côté.

On n'entre et on ne sort que par la rue Jouffroy.

— Comment la maison est-elle distribuée à l'intérieur?

— Sur le devant, il y a au rez-de-chaussée la salle à manger et un billard... Pourquoi un billard? je me le demande... Au premier, un grand salon... Au second, deux chambres à coucher... Sur l'autre façade, un petit salon au premier... Au rez-de-chaussée, l'office et...

— Tenez! interrompit Maxime, voici de la lumière au premier étage.

— C'est pourtant vrai, murmura le concierge. On éclaire le grand salon... Deux lampes... et des bougies, en veux-tu, en voilà.

— Vous ne direz plus que l'hôtel est inhabité.

— Non. Et il faut même qu'il y ait joliment du monde dedans. Voyez comme ça s'allume partout... Ça va plus vite qu'aux Champs-Élysées, les jours d'illumination...

Bon! v'là le tour de la salle à manger maintenant... un lustre, deux lustres...

Ah çà! la cocotte va donc donner un bal et un souper!

— Un bal, je ne crois pas... ils ne sont que trois; mais le souper est assez dans ses habitudes.

— Et les *larbins!* D'où sortent-ils? Il y en a pour le moins trois ou quatre. Regardez-les passer et repasser devant les fenêtres.

Parole d'honneur, si on était superstitieux, on croirait que c'est le diable qui va faire la fête là dedans.

Car enfin, depuis que l'hôtel est bâti, personne n'y a jamais vu brûler seulement un bout de chandelle.

— Et vous me jurez que depuis quelques jours vous n'y avez vu entrer personne!

— Pas un chat. Monsieur peut demander à tous les locataires de ma maison. S'ils n'étaient pas déjà couchés, ils se mettraient aux fenêtres pour regarder ça, et ils feraient tant de bruit que le monde s'amasserait dans la rue.

— Oui, murmura Maxime, en se parlant à lui-même, c'est prodigieux. Évidemment, on a amené pendant la nuit une escouade de domestiques qui ont pris possession de l'hôtel et qui l'ont mis en état de recevoir des maîtres et des invités.

Qui a fait cela? Et dans quel but?

— Si monsieur me permet de donner mon avis, je lui dirai qu'à mon idée c'est la cocotte, pour *chambrer* deux riches étrangers et leur gagner leur argent. Elle a organisé une soirée de jeu.

— Je crois que le jeu n'est pour rien dans cette aventure. Mais je voudrais me rendre compte de ce qui se passe... Quand je suis arrivé, il n'y avait pas une lumière... et pourtant cette femme et ceux qui l'escortaient venaient d'entrer...

Vous dites qu'il y a un petit salon du côté du jardin?

— Pas si petit, et très-richement meublé. Ça m'a l'effet d'un boudoir pour les dames.

— C'est cela. Elle y a conduit tout droit les deux

hommes. Naturellement, l'éclairage de cette pièce ne s'aperçoit pas de la rue. Puis elle a donné des ordres pour qu'on préparât les appartements de réception. C'est ce que ses gens font en ce moment.

Elle attend qu'ils aient fini pour passer de ce côté-ci avec ses hôtes.

— C'est bien ce que je disais à monsieur. Ils vont commencer par se mettre à table. Et, bien sûr, ce ne sera pas pour manger les restes du Prussien.

Où ont-ils pris des provisions présentables? Je veux être pendu si je m'en doute. Car il n'y a pas à dire qu'on a vu une voiture de Potel et Chabot entrer dans la rue Jouffroy.

— Vous me répondez toujours que l'hôtel n'a pas de porte de derrière?

— J'en réponds. Par exemple, je ne jurerais pas qu'il n'y a pas un souterrain communiquant on ne sait où... Le Prussien a bien pu en creuser un, pendant qu'il demeurait dans la cave.

— Je ne crois pas aux souterrains... surtout en plein Paris. Mais on peut passer par-dessus les murs.

Ah! voilà les allumeurs qui disparaissent. Le couvert est mis. Les soupeurs vont arriver.

— Faut croire qu'on les attendait et que les fourneaux chauffaient d'avance, car il n'y a pas un quart d'heure qu'ils sont rentrés.

— La cuisine est du côté du jardin, sans doute? demanda Maxime qui faisait des efforts inouïs pour se rendre compte de la situation.

— Oui, répondit le portier, et le jour où j'y suis entré, les casseroles étaient encore toutes neuves. Il paraît que c'est ce soir qu'on pend la crémaillère.

— Attention! dit Maxime en posant sa main sur le bras du sieur Bidard, voyez-vous ces trois ombres qui se dessinent derrière les rideaux du salon?

— Certainement, que je les vois, murmura le concierge Deux qui n'en finissent pas et une plus petite.

— La femme et les deux messieurs, parbleu !

— Peut-être que le souper n'est pas prêt ou qu'ils attendent quelqu'un. Ils n'ont pas l'air de vouloir descendre dans la salle à manger.

— Ils restent debout, cependant.

— Oui, et ils se font des courbettes. Tenez ! le plus grand salue, et la cocotte lui tend la main.

C'est amusant comme tout, parole d'honneur ! on se croirait aux ombres chinoises, chez Séraphin.

— Ah ! ah ! celui qui a salué sort... il est sorti... On ne voit plus que deux silhouettes... Où va-t-il ?

— Peut-être se coucher tout bonnement. L'autre est le monsieur de la cocotte. Un ami les a accompagnés, et il leur dit bonsoir.

— Non ; si c'était ce que vous croyez, on n'aurait pas éclairé le salon et la salle à manger...

Au surplus, nous allons le savoir.

— Le fait est que monsieur est comme qui dirait aux premières loges pour noter les entrées et les sorties. Personne ne montrera le bout de son nez dans la rue sans passer sous les yeux de monsieur.

— Attendons, murmura Maxime en collant sa figure contre les vitres.

La place était bonne en effet. Il y avait un bec de gaz tout près de l'hôtel, et le portier avait mis sa lampe sous la table. De sa fenêtre, on voyait tout et on n'était pas vu.

Cinq minutes s'écoulèrent sans incident.

Les deux étages de l'hôtel étaient toujours brillamment éclairés, mais les ombres avaient disparu.

Tout à coup, s'ouvrit doucement la petite porte par laquelle était entrée madame Sergent le soir du *skating*.

Un homme parut sur le seuil, un homme suivi par un domestique portant un flambeau à deux branches.

A la clarté de ce luminaire, le cousin d'Alice reconnut aussitôt Borisof et redoubla d'attention.

Borisof eut avec le valet de pied un colloque très-court

et appuyé de gestes que l'observateur interpréta d'une certaine façon.

— Il lui dit qu'il va revenir, pensa Maxime, et le domestique lui montre qu'il n'aura qu'à sonner pour qu'on lui ouvre.

La porte se referme... Borisof s'achemine vers le boulevard Malesherbes.

Et voilà maintenant que le maître d'armes et la voleuse de bracelet reparaissent derrière la fenêtre du salon. De là-haut, ils surveillent le colonel. Donc, ils attendent son retour.

Dois-je faire comme eux, ou risquer une sortie pour voir où il va?

Maxime s'arrêta promptement à ce dernier parti.

— Écoutez, dit-il à son allié Bidard, j'ai envie de suivre ce gaillard-là...

— Il est aussi grand que le Prussien, mais ce n'est pas lui, grommela le portier.

— Non, non, ce n'est pas le Prussien. C'est un des deux individus qui sont arrivés tout à l'heure avec la femme.

Je vais le suivre jusqu'au bout de la rue et revenir ici.

— C'est facile. Je vais ouvrir à monsieur et me remettre en faction. Monsieur n'aura qu'à frapper au carreau quand il voudra rentrer.

Décidément, Maxime était tombé sur le plus obligeant des concierges.

Le colonel était déjà en route. M. Bidard tira doucement le cordon, et Maxime se glissa dehors.

Il vit que Borisof avait quinze pas d'avance, et en même temps il aperçut un homme qui piétinait sur place à l'entrée de la rue Jouffroy, un homme qui lui fit l'effet d'être le cocher de sa victoria.

— Bon! pensa-t-il, je puis laisser filer mon Russe; mon cocher saura me dire de quel côté il a pris.

Et, en conséquence, il se blottit dans l'ombre de la muraille pour voir de loin ce qui allait se passer.

Le colonel, qui marchait très-vite, arriva bientôt au boulevard Malesberbes; là, il s'arrêta, et avisant le cocher, il alla droit à lui.

Cette action surprit Maxime, qui se mit à regarder de tous ses yeux.

Il était trop loin pour entendre, et il se demandait avec une certaine inquiétude ce que Borisof pouvait avoir à dire à cet homme.

La conversation se prolongea un peu plus que de raison.

On ne cause pas si longtemps avec un cocher de fiacre lorsqu'il s'agit tout simplement de savoir si sa voiture est libre.

Mais enfin Borisof passa son chemin et se perdit dans la nuit.

Maxime attendit encore un peu pour le laisser filer, et quand il jugea que ce Moscovite avait pris assez d'avance, il se dirigea résolûment vers le boulevard.

Le cocher allumait sa pipe, tout en regagnant sa victoria qui stationnait un peu plus loin.

Arrivé au bout de la rue, Maxime fit halte pour regarder à droite et à gauche.

Le colonel était déjà loin. Il marchait à grands pas, et il ne songeait évidemment pas à revenir en arrière.

Rassuré de ce côté, Maxime fit un quart de conversion à droite et rejoignit le cocher, qui le reconnut tout de suite et qui se mit à rire.

— Ah ! bourgeois, dit-il, le monsieur de la particulière a voulu me tirer les vers de nez, mais je l'ai joliment roulé, allez !

Figurez-vous qu'en voyant ma guimbarde arrêtée contre le trottoir, il s'est méfié tout de suite, et il m'a demandé si j'avais amené une pratique dans la rue Jouffroy.

J'ai compris le coup, et je lui ai collé une histoire pour lui apprendre à faire le malin. Je lui ai conté que j'attendais un médecin qui me louait au moi et qui était en visite dans c'te grande maison... là, sur le boulevard.

— Vraiment? s'écria Maxime; vous l'avez dérouté? c'est une bonne idée que vous avez eue là, et je m'en souviendrai quand nous réglerons.

— Oh! dit le cocher, je ne suis pas inquiet de mon pourboire. On connaît son monde. C'est pourquoi j'ai pigé tout de suite que ce grand-là était le mari et un mari jaloux comme un dindon. Et je vois bien que vous allez lui jouer un tour.

— Peut-être, mais... est-ce qu'il ne vous a pas proposé de le conduire?

— Oui, qu'il me l'a proposé. Il se méfiait, et ça le chiffonnait de me voir avec ma voiture arrêté au bout de la rue où il venait de remiser sa particulière.

Il a du nez tout de même, car il avait deviné que je n'étais pas là pour des prunes.

Il m'a demandé d'abord si je voulais le ramener chez lui... une course de rien du tout, qu'il disait, en m'offrant cent sous... c'est à deux pas...

— Rue de Vigny, peut-être?

— Juste, bourgeois, rue de Vigny, au coin du boulevard de Courcelles. Paraît que vous savez où il loge. Et c'est pas pour me vanter, mais je suis sûr que si je lui avais demandé dix francs pour marcher, il me les aurait donnés, car il doit être calé, c't' homme-là, et il tenait joliment à ne pas s'en aller à pied.

Il m'a dit deux ou trois fois : Je suis pressé, et dans dix minutes, si tu vas bon train, tu seras revenu ici. Ta pratique n'aura pas fini là-haut... une visite de médecin, ça prend toujours bien un quart d'heure, ce sera comme si tu n'avais pas bougé... et patati, et patata... mais je n'ai pas donné là dedans.

Il m'aurait offert un louis que je ne vous aurais pas lâché.

Et quand il a vu que je ne mordais pas, il a filé au pas de course. Je parierais un litre qu'il est déjà au boulevard de Courcelles.

Maxime ne tint pas ce pari, qui n'aurait pu se régler que chez le marchand de vin. Il pensait comme son cocher que Borisof devait déjà avoir fait beaucoup de chemin.

Il pensait de plus que Borisof avait de graves raisons pour courir si vite, des raisons qu'il croyait deviner.

— On l'attend pour souper chez madame Sergent, se disait-il, et il n'a pas pris congé d'elle sans esprit de retour.

Seulement, je veux être pendu si je devine ce qu'il est allé faire chez lui, rue de Vigny.

A tout hasard, il prit ses précautions pour le cas où le colonel reparaîtrait.

— Mon brave, dit-il au cocher fidèle, vous avez bien fait d'envoyer promener ce bonhomme-là, et je vous promets que vous n'y perdrez rien. Il va revenir, l'animal, et comme je veux le surveiller, je vais me remettre en faction là-bas... j'ai un endroit pour ça.

Vous, restez en place et ouvrez l'œil. Il repassera probablement pas loin de vous. Quand je vous reprendrai, vous me direz ce que vous aurez vu.

— Comment! s'écria le cocher, vous croyez qu'il va encore traîner ses guêtres par ici... Moi, je me figurais qu'il allait se coucher; mais non, au fait, les jaloux, ça ne dort jamais... et celui-là sait que, pour le quart d'heure, sa femme n'est pas seule.

A propos de ça, bourgeois, sans vous commander, qué que c'est donc que l'autre particulier? Son frère, p't'être bien! Ils sont bâtis tous les deux de la même façon.

— Justement, vous avez deviné, répondit Maxime qui ne se souciait pas du tout de mettre au courant de la véritable situation cet auxiliaire aussi indiscret que zélé.

Je m'en vais à mon poste. Si, par hasard, j'avais besoin d'aide, puis-je compter sur vous?

— En plein. Vous n'auriez qu'à crier : Auguste!... j'arriverais au galop... Auguste, c'est mon petit nom.

Et s'il fallait se cogner, je vous montrerais que je ne

suis pas manchot. Avec ce poing-là, j'ai encore amené le cinq cents à la dernière foire de Saint-Cloud.

Auguste ne devait pas se vanter, car il avait l'air d'être un solide gaillard, et sa profession de foi fit plaisir à Maxime, qui ne regardait pas comme impossible d'avoir maille à partir avec les deux chevaliers de la Sergent.

Bidard, l'obligeant concierge, ne pouvait pas lui être d'un grand secours, en cas de bataille.

— Bon! dit le neveu de M. Dorgères, je vous appellerais, et avec vous à côté de moi, ces deux escogriffes ne me feraient pas peur. Merci, et à bientôt... ou à demain... ça dépendra de ce qui va se passer.

Auguste, flatté de la confiance que lui témoignait son bourgeois, eut un geste superbe qui signifiait : Soyez tranquille, je suis là.

Et Maxime, ayant ainsi assuré ses derrières, se hâta de regagner son embuscade.

Le portier l'attendait. Il mit beaucoup d'empressement à lui ouvrir, et il crut pouvoir s'informer du résultat de la sortie.

— Monsieur est-il satisfait? monsieur a-t-il découvert du nouveau?

— L'homme a filé par le boulevard Malesherbes, et il est déjà loin. Mais je suis de plus en plus certain qu'il va revenir.

— Oh! c'est clair comme le jour. On ne se mettra pas à table sans lui. Tout est illuminé, et rien ne bouge dans l'hôtel. Preuve qu'on l'attend.

— Il ne vous est venu personne pendant mon absence?

— Pardonnez-moi. Les deux derniers locataires qui étaient dehors sont rentrés... les deux employés du troisième. Monsieur ne les a pas rencontrés parce qu'ils sont arrivés du côté de l'avenue de Villiers. Ils passent toutes leurs soirées dans un café de la rue Cardinet.

Il y en a un qui m'a demandé si le feu était en face ou si le Prussien était revenu pour donner un bal.

Ah! quand on saura que la maison abandonnée est pleine de monde et qu'on y fait des noces à tout casser, il y aura un joli potin dans le quartier...

Et il faudra bien que le commissaire de police finisse par s'en mêler.

— J'en doute. Les gens d'en face ont bien le droit de s'amuser comme ils l'entendent, et il n'est pas défendu d'allumer des lustres.

Seulement, moi, j'ai aussi le droit d'observer et de m'informer. L'hôtel est habité maintenant et même très-habité. D'ici, on verra parfaitement sortir et entrer ceux qui l'habitent. Et l'homme aux moustaches rousses n'est plus là pour fermer la porte au nez des gens.

Si je ne découvre rien cette nuit, je découvrirai quelque chose demain.

— Alors, j'aurai l'avantage de revoir bientôt monsieur?

— Assurément, et je vous demanderai de m'aider à me renseigner.

Je n'ai que faire du commissaire, et j'aime bien mieux m'adresser à vous qui êtes si bien placé pour tout voir et tout savoir.

— Monsieur m'honore... et monsieur a bien raison; dès demain matin, je pourrai lui en dire long... car je me lève de bonne heure, j'ai de bons yeux, et je n'ai pas ma langue dans ma poche.

— Silence! dit tout bas Maxime. Je vois un homme qui s'avance dans la rue.

— Moi, j'en vois deux, murmura le concierge.

— Et moi, maintenant, j'en vois trois.

— C'est pourtant vrai. Ils marchent à la queue leu leu... à cinq pas de distance les uns des autres. Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici? qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

— Des passants, peut-être.

— Jamais de la vie. Ils rasent les murs et ils s'arrêtent à toute minute pour regarder et pour écouter.

On dirait des agents de la sûreté en patrouille.

— Après tout, c'est possible... et cependant.

— Est-ce que monsieur ne trouve pas que ça rappelle les drames de l'Ambigu? J'en ai vu un dans le temps... Au troisième acte, ils arrivaient comme ça trois ou quatre sur la pointe du pied... tous des traîtres... et la musique jouait tout doucement.

— Les voilà qui se rangent des deux côtés de la porte de l'hôtel.

— C'est bien ça. On vient empoigner les brigands qui font leur sabbat dans la tour de Nesle.

— Pourvu qu'on ne nous découvre pas.

— Pas de danger, j'ai éteint la lampe. Mais... est-ce que monsieur n'entend pas le bruit d'une voiture?

— Oui... d'une voiture qui arrive par le boulevard Malesherbes... elle va au pas depuis qu'elle est entrée dans la rue... Le bruit se rapproche.

— Qu'est-ce que je disais? C'est le commissaire qui arrive en fiacre. Ah! nous allons rire. On va coffrer tous ces gueux-là. Quelle affaire! mon Dieu! quelle affaire! On la mettra dans les journaux.

— Vous vous trompez. Ce n'est pas un fiacre. Mais ne bavardez pas tant. Vous m'étourdissez, et j'ai besoin de toute mon attention.

Le spectacle auquel assistait le cousin d'Alice valait bien, en effet, qu'on l'observât.

Les trois individus, qui s'étaient avancés à la file, avaient pris position aux abords de l'hôtel; une voiture qui les suivait de près s'arrêta un peu avant la porte, une large et haute berline attelée de deux grands chevaux menés par un cocher vêtu comme un monsieur.

Cet équipage avait un air mystérieux. Pas de valet de pied derrière. Des volets de bois au lieu de glaces.

A la clarté d'un bec de gaz planté tout près de là, Maxime vit descendre un homme taillé sur le même patron que les trois autres.

Cet homme alla sonner à la petite porte, qui s'ouvrit aussitôt. Un domestique, probablement celui qui avait reconduit Borisof, se montra sur le seuil.

Après un rapide colloque, l'homme revint sur ses pas, jeta en passant un mot au cocher habillé en bourgeois et avança la tête dans l'intérieur de la voiture.

Ceux qui y étaient restés en sortirent, et Maxime eût beaucoup de peine à retenir un cri de surprise.

Il venait de reconnaître Robert de Carnoël flanqué de deux grands gaillards qui le serraient de près, mais qui cependant ne le tenaient pas comme les agents de police tiennent un prisonnier.

Ils avaient même l'air de causer avec lui assez tranquillement, et on voyait bien qu'il marchait de son plein gré.

Il levait la tête pour regarder l'hôtel où on le conduisait, et la clarté du gaz éclairait son visage.

— C'est étonnant, murmura Maxime, il n'est pas changé du tout. Mais qu'est-ce que c'est que ces gens-là? je ne vois pas Borisof.

La petite porte était restée ouverte, et le valet de pied s'y tenait portant un flambeau.

Évidemment, il attendait Carnoël pour l'introduire.

— Monsieur, dit tout bas Bidard, je crois qu'il va se commettre un crime. On amène ce jeune homme à la tour de Nesle... bien sûr, c'est pour l'égorger. J'ai envie d'appeler au secours.

—Pas encore, répliqua vivement Maxime. Voyons d'abord ce qu'ils vont faire.

— Tenez, monsieur! là-haut... dans le salon... ces deux ombres qu'on aperçoit derrière les vitres...

— C'est la dame et son ami... celui qui est resté... ils ont entendu rouler la voiture, et ils viennent se mettre à la fenêtre...

— Je parierais encore bien qu'ils ne l'ouvriront pas. Mes deux locataires du troisième doivent avoir ouvert la leur, et les brigands d'en face ne tiennent pas à se montrer. Ils

doivent déjà être assez embêtés qu'on ait vu leur boîte illuminée, car ils se figuraient que chez nous tout le monde était couché.

— Attention! les ombres disparaissent... c'est dans la rue qu'il faut regarder.

Il ne s'y passait rien d'extraordinaire.

La voiture ne bougeait pas. Les trois hommes qui étaient arrivés en éclaireurs ne bougeaient pas non plus. Ils avaient bien choisi leurs places, car ils semblaient faire corps avec la muraille, et pour les apercevoir, il fallait savoir qu'ils étaient là.

Le cocher restait immobile sur son siége.

Robert de Carnoël arrivait à la petite porte, escorté par deux personnages convenablement vêtus, et suivi par un troisième qui était sorti après lui de la berline.

Un passant, que le hasard d'une promenade nocturne aurait amené rue Jouffroy, eût trouvé tout cela très-naturel.

Quatre messieurs arrivant dans un bel équipage devant un hôtel dont le maître donne une soirée, c'est ce qu'on voit partout et souvent.

Mais ce spectacle si ordinaire surexcitait Maxime au plus haut point, et pour lui, en vérité, ce spectacle était plein d'intérêt.

Maxime marchait d'étonnements en étonnements.

Voir Borisof dînant avec le professeur d'escrime de la comtesse, quelle surprise! Et quelle surprise, plus vive encore, de retrouver à l'Opéra la brune du *skating*, de la voir s'aboucher avec le colonel et le maître d'armes, puis se faire reconduire par eux dans l'hôtel qu'elle avait abandonné depuis six semaines, si tant était qu'elle l'eût jamais habité sérieusement!

Mais Robert de Carnoël tombant du ciel au milieu de tout ce monde-là, c'était plus fort que tout le reste.

D'où venait-il? avait-il été le prisonnier du colonel, comme l'affirmait Georget, et dans ce cas pourquoi le

colonel s'était-il décidé à le laisser sortir? Pourquoi l'amenait-il chez la soi-disant madame Sergent?

Ces problèmes, et quelques autres encore, se posaient tous à la fois, et faute de pouvoir les résoudre, Maxime se promettait du moins de ne pas quitter la place sans avoir atteint son but.

La piste de Robert de Carnoël était retrouvée par miracle. Il entendait ne plus la perdre.

Et, pour la première fois depuis sa nouvelle entrée en campagne, il commençait à envisager le cas où il pourrait se trouver dans la nécessité de faire appel à des auxiliaires d'occasion.

Il se disait que le meilleur moyen d'en finir et d'éclaircir tous ces mystères enchevêtrés les uns dans les autres, c'était peut-être de provoquer un éclat, une scène, un attroupement, d'ameuter les voisins et de faire beaucoup de bruit.

Le bruit force les loups à débûcher, et les chasseurs qui les attendent à la sortie du bois ont chance de les tuer.

Maxime ne voulait tuer personne. Il voulait seulement obliger ceux qu'il surveillait à expliquer leur conduite.

Madame Sergent d'abord, puis Borisof, puis Kardiki, professeur d'escrime, et enfin Robert de Carnoël.

Tous les quatre avaient des comptes à rendre; ces comptes, Maxime n'avait pas le droit de les leur demander; mais il pensait que si une autorité quelconque venait à se mêler de leurs affaires, on apprendrait bien des choses.

Une bagarre pouvait amener ce résultat. Comment la faire naître? Ces gens et leurs valets étaient bien une douzaine. Maxime était seul avec le sieur Bidard, et ne pouvait appeler à la rescousse que le cocher Auguste.

D'ailleurs, le moment n'était pas encore venu.

Il fallait voir d'abord ce qui allait advenir de Robert, et Maxime regardait de tous ses yeux.

Au moment où le ci-devant secrétaire de M. Dorgères arrivait à la porte où l'attendait un domestique armé d'un

flambeau, un bruit étrange perça le silence de la nuit, un bruit qui venait d'en haut.

C'était le chant du coq, ou plutôt une contrefaçon du chant du coq, un *cocorico* retentissant et ironique, évidemment sorti d'un gosier humain

— C'est bien ça, souffla le portier. Les employés du troisième sont à la fenêtre. Il y en a un qui est farceur comme tout. J'ai dans l'idée que nous allons rire.

Maxime n'en avait pas envie, et les gens qui remplissaient la rue encore moins.

Ils levèrent tous la tête pour voir qui avait lancé cet appel moqueur, tous, y compris le cocher perché sur le siége de la berline, ce singulier cocher coiffé d'un chapeau à haute forme.

Sur quoi, le coq se mit à chanter une seconde fois.

— Eh! mais, se dit Maxime, si je me décide à faire du tapage, je crois que ces joyeux locataires m'y aideraient volontiers.

Parmi ceux qui avaient entendu ces imitations très-réussies de l'oiseau réveille-matin, celui qui y avait le moins pris garde était assurément Robert de Carnoël.

Il avait l'air d'être pressé d'entrer, et le valet de pied qui tenait un candélabre s'effaça aussitôt pour lui livrer passage.

L'un des trois hommes d'escorte franchit le seuil immédiatement après le prisonnier du colonel, et les deux autres allaient en faire autant, mais le porte-flambeau eut avec eux un très-court colloque, à la suite duquel ils s'arrêtèrent.

Ils prirent position des deux côtés de la porte que le domestique laissa entr'ouverte.

Leur camarade était entré avec M. de Carnoël.

— Je n'y comprends plus rien du tout, pensait Maxime, tout en continuant à observer attentivement. Est-ce un nouvel emprisonnement de Carnoël? Est-ce une délivrance? Et que fait Borisof? Où est Borisof? serait-il caché dans la voiture ?

Au moment où le neveu du banquier s'adressait à lui-même cette question intéressante, le cocher en bourgeois attacha les rênes, descendit précipitamment de son siége, et remit son fouet à un des individus qui se tenaient collés contre le mur.

Cet homme quitta son poste, et vint se placer à la tête des chevaux.

Le cocher, après lui avoir dit quelques mots, se retourna, et Maxime, qui ne l'avait pas encore vu de face, le reconnut aussitôt.

— C'est lui ! murmura-t-il, c'est Borisof. Pourquoi conduisait-il lui-même sa voiture? Et pourquoi n'est-il pas entré avec Carnoël?

— Monsieur, dit tout bas le portier, voyez donc! L'illumination du salon qui s'éteint. Drôle d'idée tout de même qu'ils ont là. Souffler les bougies juste comme les invités arrivent.

Maxime regarda, et vit qu'en effet les fenêtres du premier étage, si brillantes tout à l'heure, étaient tout à coup devenues sombres.

— Bon! reprit M. Bidard, la salle à manger s'éteint aussi. Ils veulent donc passer la nuit à jouer à cache-cache.

Tiens! on dirait que ça embête le bonhomme qui vient de descendre de son siége. Il regarde en l'air... il recule pour mieux voir... Oui, *reluque*, mon petit; tout est noir là-haut. Tu vas être obligé d'entrer sans chandelle.

Puis, s'adressant à Maxime, le concierge reprit d'un air goguenard :

— Monsieur est-il de mon avis? Moi, je me figure que la particulière veut faire une farce aux deux que nous venons de voir entrer. Elle se sera barricadée dans sa chambre... avec l'autre. Tant pis pour ceux qui arrivent les derniers. Qui quitte sa place, la perd.

Maxime ne répondit rien. Il ne savait pas ce qui se passait dans l'hôtel, mais il savait bien que les suppositions du portier n'avaient pas le sens commun, et qu'il ne

s'agissait point d'un tour joué à quelques-uns de ses galants par la dame du *skating*.

La présence de Robert de Carnoël en disait assez.

Robert de Carnoël était seul en cause. Seulement, Maxime n'entrevoyait pas ce qu'on voulait faire de lui.

Madame Sergent était-elle l'amie du prisonnier ou l'alliée du colonel? Le maître d'armes soutenait-il Borisof ou agissait-il d'accord avec madame Sergent?

Impossible de le deviner. La suite de l'aventure pouvait seule donner la solution de ces deux problèmes.

Borisof, planté au milieu de la rue, paraissait hésiter. Il se retourna, et il leva les yeux, probablement pour voir si les gens qui avaient imité le coq étaient encore aux fenêtres. Pour le moment, ils se taisaient. Les aperçut-il? On ne sut, mais il alla droit à la petite porte de l'hôtel que gardaient deux de ses subalternes.

Ils s'écartèrent pour lui faire place, et juste à l'instant où il mettait la main sur le battant pour le pousser et entrer, ce battant fut refermé avec violence par quelqu'un qui se tenait à l'intérieur.

— Ah! elle est bonne, celle-là! s'écria M. Bidard. On vient de lui coller la porte au nez. C'est bien fait. De quoi s'avise-t-il, ce cocher, de vouloir entrer? Est-ce qu'il croit qu'on l'a invité avec son maître?

— Ce n'est pas un cocher, murmura Maxime.

— Au fait, il est drôlement habillé pour tenir les guides. Mais si c'est un monsieur, pourquoi était-il sur le siége? Après ça, peut-être que ça l'amuse de conduire.

Oh! oh! il se fâche. Il frappe à la porte... à coups de poing et à coups de pied. Oui, cogne, va! ceux qui sont dans la boîte se fichent bien de toi.

Maxime regardait de tous ses yeux, et il trouvait que la situation commençait à se dessiner un peu plus clairement.

Maintenant, il lui paraissait assez probable que tous les gens de la bande n'étaient pas d'accord entre eux, ou du moins qu'une dissidence venait d'éclater.

A propos de quoi? Pour le dire, il aurait fallu savoir ce qui s'était passé à l'Opéra, et le neveu de M. Dorgères n'avait pas entendu un seul mot des conversations qui s'y étaient tenues.

— Bon, reprit le concierge, voilà les deux autres qui s'en mêlent. Si la porte n'était pas solide, ils l'enfonceraient, mais je les en défie! En font-ils, un vacarme! Ils vont réveiller tout le monde chez nous.

— Tant mieux! dit Maxime qui souhaitait décidément que l'affaire finît par un esclandre

— Ça m'étonne même que les deux employés de là-haut n'aient pas déjà crié : Au loup!

— Silence! La fenêtre de la salle à manger s'ouvre... un homme s'y montre...

— C'est un des deux qui sont entrés tout à l'heure. Je le reconnais à sa carrure.

Ah! voilà le cocher amateur qui s'approche. Ils vont causer.

— Je voudrais tâcher d'entendre ce qu'ils diront. Entrebâillez doucement notre croisée.

— C'est peut-être imprudent, car enfin, si ces chenapans-là nous découvraient, ils pourraient nous faire un mauvais parti... mais si monsieur le désire...

Le complaisant Bidard compléta sa phrase en ouvrant la fenêtre avec beaucoup de précaution, et Maxime prêta l'oreille.

Un colloque des plus vifs était engagé entre l'individu qui venait d'apparaître à une des fenêtres de l'hôtel et le colonel resté dans la rue. Tous les deux parlaient assez haut pour qu'on les entendît; mais aux premièrs mots qui arrivèrent jusqu'à lui, Maxime s'aperçut qu'ils parlaient russe.

Impossible de comprendre ce dialogue, qui lui aurait sans doute appris tout ce qu'il voulait savoir.

Bidard, qui écoutait aussi, dit tout bas :

— En voilà, une langue! Est-ce du chinois? Je m'en

doutais que ces gueux-là n'étaient pas Français. Dame! des amis du Prussien!

Et voyez-les se démener. En font-ils des gestes!

En effet, les causeurs échangeaient des signaux dont Maxime s'évertuait à pénétrer le sens.

Évidemment, il était question de monter ou de descendre.

La salle à manger se trouvait au rez-de-chaussée, un rez-de-chaussée surélevé, il est vrai, mais la fenêtre n'était pas à plus de dix pieds du sol.

Un homme adroit pouvait risquer le saut en profondeur, et l'escalade non plus ne paraissait pas impraticable.

Le valet penché sur le balcon mesurait de l'œil la distance; il la mesurait de haut en bas. Le maître planté sur le pavé la mesurait de bas en haut.

Qu'allaient-ils faire et qu'étaient devenus madame Sergent, le professeur d'escrime et Robert de Carnoël?

Maxime se le demandait et attendait avec une curiosité fiévreuse la suite des événements.

Les gens qui gardaient la porte et ceux qui se tenaient tapis contre la muraille s'étaient rapprochés du colonel et formaient maintenant le cercle autour de lui.

La petite troupe se massait comme pour se préparer à donner l'assaut.

Presque aussitôt, l'homme qui tenait les chevaux les fit avancer, et la berline fut amenée précisément au-dessous de la fenêtre.

— Compris! dit Bidard. L'imbécile qui s'est laissé pincer dans la souricière voudrait bien sortir, et ses camarades vont l'y aider. Il n'aura pas de peine à sauter sur l'impériale de la voiture.

Maintenant, je crois que je peux fermer la fenêtre. Ils ont fini de causer, ajouta-t-il en tournant l'espagnolette.

Maxime le laissa faire, mais presque aussitôt il s'écria :

— Vous vous trompez. Ils veulent envahir l'hôtel. En voilà deux qui grimpent sur le siége. La voiture va leur servir d'échelle.

— Ah! par exemple, ils ont de l'aplomb, dit Bidard d'un ton courroucé. Entrer par les fenêtres... c'est trop fort. Nous sommes ici dans le plus beau quartier de Paris, et ces brigands-là se conduisent comme s'ils étaient dans la forêt de Bondy. Mais ça ne se passera pas comme ça; je vais appeler... à moins que ça ne contrarie monsieur.

— Moi! s'écria Maxime qui pensait que le moment d'agir était venu. Je ne demande qu'à tomber sur ces coquins, et plutôt que de les laisser échapper, j'irai moi-même réveiller tous vos locataires.

Il parlait encore, quand le chant du coq éclata de plus belle, accompagné par les grincements d'une crécelle.

Une voix de fausset cria : Casse-cou! Une voix de basse mugit : Escalade... la nuit... maison habitée... association de malfaiteurs... travaux forcés à perpétuité...

Ces mots extraits du code pénal firent un effet prodigieux.

Les deux individus qui s'étaient hissés sur le siége de la berline se préparaient à se faire la courte échelle pour atteindre l'appui de la fenêtre où leur compagnon entré par la porte leur tendait les bras.

La menace lancée par un témoin invisible les fit hésiter.

En même temps, on entendit des croisées qui s'ouvraient à tous les étages de la maison gardée par le portier Bidard.

— Ça y est, cette fois, dit-il en se frottant les mains. Tout mon monde est sur pied... la rentière du second, l'ancien droguiste du premier.. c'est le tapage de ces deux farceurs d'employés qui les a mis en l'air... et maintenant, je ne vous dis que ça.. nous allons avoir la comédie pour rien. Le droguiste est rageur comme tout, et la rentière rêve d'assassins toutes les nuits.

Tenez, écoutez! v'là que ça commence.

— Ah! mille tonnerres! vociférait un organe masculin; qu'est-ce que c'est que ça? des bandits qui veulent piller l'hôtel en face. Concierge, allez chercher les sergents de ville... la garde...

— Au meurtre ! au feu ! glapit une femme.

— Ah ! gredins ! attendez un peu ! reprit l'homme. Mon revolver ! Où est mon revolver ?

Maxime, que ces appels remplissaient d'une douce joie, avait bien envie d'ouvrir la fenêtre et de faire sa partie dans ce chœur, mais il eut la prudence de se tenir tranquille.

Son instinct l'avertissait qu'il valait mieux ne pas se montrer encore, et se réserver d'agir suivant le parti que Borisof allait prendre.

Maxime ne perdait pas de vue ce boyard qui donnait des signes non équivoques de trouble et même de frayeur.

Évidemment, le coup qu'il avait préparé était manqué, et il ne lui restait qu'à battre en retraite.

Il semblait pourtant hésiter encore à déguerpir avec sa troupe. Il s'agitait, montrant le poing aux gens qui l'interpellaient, rassemblant ses subalternes et gesticulant avec violence.

Par son ordre sans doute, un de ceux qui étaient montés sur le siége descendit précipitamment, l'autre s'y assit et prit en main le fouet et les rênes.

L'homme qui était entré dans l'hôtel avec Robert de Carnoël sauta du balcon sur l'impériale de la berline et de là sur le pavé de la rue.

Le désordre tournait à la débandade.

A ce moment, partit un coup de pistolet tiré par le terrible locataire du premier étage.

L'effet ne fut pas meurtrier : personne ne tomba ; mais l'explosion donna le signal de la déroute.

Borisof poussa ses gens dans la voiture, où ils eurent beaucoup de peine à s'entasser, et s'y jeta après eux.

Celui qui était resté sur le siége lança ses chevaux dans la direction de l'avenue de Villiers.

— Il se sauvent, les lâches, hurla Bidard, qui se montrait volontiers quand il n'y avait plus de danger. Ils ne s'en iront pas comme ça. Sortons, monsieur. C'est le vrai

moment de crier : Au voleur! Il y a un poste là-bas dans l'avenue. Les soldats arrêteront la voiture.

En même temps, il tirait le cordon et il se précipitait dans la rue.

Maxime n'essaya point de modérer son ardeur et le suivit très-volontiers.

Il n'espérait guère qu'on allait barrer le passage à la berline. Il se souciait même assez peu qu'on mît ou non la main sur Borisof, car il savait bien où le retrouver.

Mais il tenait beaucoup à voir ce qu'étaient devenus Robert de Carnoël, madame Sergent et le maître d'armes de la comtesse.

Ceux-là ne s'étaient pas sauvés. Ils devaient être dans l'hôtel, et Maxime comptait que les locataires de M. Bidard l'aideraient à les dénicher.

Au moment où il mettait le pied dehors, la victoria qu'il avait laissée sur le boulevard Malesherbes arrivait à fond de train.

Auguste, le cocher fidèle, attiré par le bruit du coup de pistolet, accourait au secours de son bourgeois.

— Halte! cria Maxime.

Et Auguste arrêta court.

— Bravo! dit Bidard, nous allons monter dans son milord et poursuivre les brigands.

— Si les brigands sont dans cette berline qui file là-bas, lui répondit Auguste, c'est pas la peine d'esquinter ma jument. Elle a du train, mais elle n'est pas de force à rattraper une paire de chevaux de dix mille francs.

Je les ai vus de près quand ils ont tourné pour entrer dans la rue, et je vous garantis que ces bêtes-là font leurs cinq lieues à l'heure, haut la main.

— Vous avez raison ; il est inutile de courir après cette voiture, dit Maxime. Nous avons mieux à faire ici.

— Ah çà! bourgeois, sans vous commander, il y a donc eu du grabuge? J'ai entendu un coup de pistolet. *C'est-il* vous qui avez tiré?

— Non, ce n'est pas moi... et on n'a tué personne. Je crois bien qu'on a tiré en l'air.

— Qui est-ce qui se permet de dire que j'ai tiré en l'air? cria une grosse voix.

Maxime se retourna et se trouva face à face avec un grotesque personnage : un gros petit vieux, coiffé d'un foulard, enveloppé dans une robe de chambre en molleton, et armé d'un revolver de cavalerie.

La figure légendaire et l'organe classique de M. Prud'homme.

— Pardon, monsieur, répondit Maxime, j'avais cru que vous vouliez tout simplement donner l'alarme.

— Non, monsieur, je visais le chef des brigands, et je suis sûr de l'avoir touché. Si j'avais eu des cartouches, je les aurais tués tous. Malheureusement, je n'avais qu'un coup de chargé.

— Heureusement, papa Pincornet, dit un jeune homme qui venait de sortir de la maison. Si vous aviez tiré les autres, vous auriez fait des malheurs. J'étais à ma fenêtre, avec mon ami Galopardin, juste au-dessus de vous, et votre balle nous a passé sous le nez.

— Monsieur Falot, je vous ai déjà prévenu qu'il ne me convenait pas de plaisanter avec vous, répliqua sèchement l'homme à la robe de chambre.

— Parole d'honneur, je parle sérieusement. Demandez plutôt à Galopardin.

— Je le jure, s'écria l'employé qui répondait à ce nom saugrenu, je le jure sur la tête du concierge de cet immeuble.

Et voici mademoiselle Saint-Grès qui attestera qu'elle a entendu siffler le projectile.

Mademoiselle Saint-Grès était une personne d'un âge mûr, fluette de corps et couperosée de visage : la rentière du second, à n'en pas douter.

Tous les locataires arrivaient les uns après les autres sur le théâtre de l'événement.

Maxime n'était pas fâché de les voir rassemblés, et il jugea qu'il fallait les préparer par quelques paroles bien senties à seconder ses projets.

— Messieurs, dit-il, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, et puisque le hasard m'a fait assister à une scène étrange...

— Pardon, *môssieu*, qui êtes-vous? demanda gravement l'ancien droguiste.

Maxime avait bien envie d'envoyer au diable ce ridicule individu qui prenait avec lui des airs de juge d'instruction interrogeant un prévenu. Mais il se trouvait dans un de ces cas où on a besoin de tout le monde, et il ne dédaigna point de se concilier la bienveillance du sieur Pincornet.

— Mon Dieu, dit-il d'un air modeste, je me mêle un peu de ce qui ne me regarde pas, puisque je n'habite pas la maison. J'y étais entré pour demander un renseignement au concierge, et j'allais m'en aller, lorsque j'ai vu arriver à pied et en voiture les malfaiteurs qui ont essayé de s'introduire par escalade dans cet hôtel.

Naturellement, je suis resté pour prêter main-forte aux honnêtes gens.

— C'est la vérité. J'en lève la main, s'écria Bidard.

— Je suis le neveu de M. Claude Dorgères, banquier, rue de Suresnes.

— Bonne maison, monsieur, prononça la voix de basse-taille de l'ancien droguiste, maison avantageusement connue sur la place de Paris.

— Tiens! dit un des jeunes locataires du troisième, comme ça se trouve! je connais le caissier de votre oncle.

— Vraiment? demanda Maxime un peu surpris.

— J'étais même très-lié avec lui avant qu'il fût dans les grandeurs. Nous mangions dans le même restaurant... un potage, deux plats au choix, un dessert et une demi-bouteille, pour trente-six sous.

Il s'appelle Jules Vignory. Galopardin aussi le connaît.

— Un peu, que je le connais, appuya l'employé numéro

deux. Voulez-vous son signalement? Vignory (Jules), dit la rosière de la Haute-Saône, parce qu'il est né à Vesoul et parce qu'il est vertueux; vingt-six ans, cheveux châtains, menton rond, visage ovale...

— Je sais le reste, interrompit en riant Maxime. Vignory est mon ami intime... et je suis charmé de rencontrer deux de ses camarades.

— Présente-moi, Falot, souffla l'employé; je te présenterai après.

— Agénor Galopardin, teneur de livres, et membre de la société des Enfants d'Apollon, dit Falot du ton le plus sérieux. Ténor léger. C'est lui qui a fait le coq tout à l'heure.

— Tous mes compliments, monsieur, répondit gravement Maxime; vous avez un talent hors ligne pour imiter le chant de ce volatile.

Mais permettez-moi de vous rappeler que nous avons tous ici un devoir à remplir... celui d'avertir les habitants de cet hôtel que des coquins ont tenté de s'y introduire.

— Pas la peine. La *boîte* est vide. Le Prussien est retourné en Prusse.

— Ses amis sont revenus, m'sieu Falot, dit le portier. Il y a là dedans, pour le quart d'heure, une femme et deux hommes, sans compter les *larbins*.

— Bah! Depuis quand?

— Depuis ce soir. Si vous n'étiez pas resté si tard à boire des bocks au café Cardinet, vous les auriez vus entrer, comme nous les avons vus, monsieur et moi.

— Et moi donc, s'écria le cocher. J'étais loin, mais j'ai de bons yeux. Et le mari m'a offert cent sous pour le mener chez lui. Même que je suis fâché de ne pas avoir accepté, vu que je saurais où il demeure, et que je pourrais le faire pincer.

Je mettrais ma main au feu qu'il vient de tuer sa femme.

— Un meurtre! Ah! mon Dieu! gémit la rentière.

— Les drames de la jalousie... vous lirez ça pour un sou, ricana Galopardin.

— En présence de cette affirmation de monsieur, déclara le judicieux Pincornet, il me semble indispensable que l'un de nous aille chercher le commissaire du quartier.

— En attendant qu'il arrive, dit vivement Maxime, nous ferions bien d'entrer dans l'hôtel et de le visiter. Si un crime y a été commis, la victime a besoin de secours, peut-être...

— Entrer!... par où? Les portes sont fermées et...

— Par la fenêtre, donc! riposta Falot. Vous auriez beau frapper, on ne vous ouvrirait pas plus qu'on n'a ouvert aux gens qui viennent de filer en carrosse. Tandis que la fenêtre nous tend les bras... Bidard doit avoir une échelle. Qui est-ce qui n'a pas une échelle?

— Pourquoi faire une échelle? demanda Auguste. Je vas ranger ma voiture contre le mur, sous la croisée.

— Comme tout à l'heure la berline. C'est une idée, dit Maxime.

— Et une fameuse, appuya Galopardin. Pas vrai, père Pincornet?

— Messieurs, commença l'ex-droguiste interpellé sur le ton familier, je vous ferai observer que...

— Rien du tout. Gardez-les en magasin, vos observations. Il y a peut-être là dedans un cadavre ou deux. La visite domiciliaire est indiquée. Allons-y, Alonzo.

— Je vous défends de m'appeler Alonzo.

— Pincornet, vous nous *embêtez*. Qui m'aime me suive.

Maxime était absolument de l'avis de Galopardin, et le moyen proposé par le cocher lui agréait très-fort, car il aimait bien mieux se passer de la police pour visiter l'intérieur de l'hôtel.

Il ne devinait pas ce qui s'y était passé, mais il voulait à tout prix mettre la main sur Robert de Carnoël, qui n'avait pas pu en sortir.

— Messieurs, dit-il, ce n'est peut-être pas très-régulier, ce que nous allons faire, mais je prends sur moi toute la responsabilité de l'opération.

— A la bonne heure! s'écria Galopardin. Nous deux, Falot, nous allons grimper avec vous. Bidard et Pincornet resteront dans la rue pour garder la porte. Et mademoiselle Saint-Grès priera Dieu pour nous.

Ce programme fut formulé d'un ton si décidé, que personne ne réclama.

Auguste, inventeur du procédé, s'empressa de mener son cheval par la bride à la place indiquée, et d'établir sa voiture au pied du mur de l'hôtel.

Pour servir de marchepied, elle était moins commodément disposée que la berline de Borisof. La légère capote d'une victoria n'était pas de force à supporter le poids d'un homme, et pour l'escalade il fallait se contenter du siége.

L'intrépide Falot y grimpa lestement, et, vérification faite, il se trouva qu'en s'élevant sur la pointe des pieds, il pouvait s'accrocher avec les mains à l'appui de la fenêtre.

Ce n'était plus qu'une question de gymnastique, et Maxime ne fut pas plus embarrassé que les deux employés pour s'enlever à la force du poignet et enjamber le balcon après eux.

Au bout de cinq minutes d'escalade, ils se trouvèrent tous les trois dans la place qu'il s'agissait d'explorer.

— On n'y voit goutte ici, dit Falot.

— Attends un peu. J'ai des allumettes dans ma poche, répondit Galopardin.

Il en frotta une, et la lumière se fit, une lumière incertaine, mais suffisante cependant pour que Maxime avisât sur un dressoir un candélabre chargé de bougies.

L'obscurité fit place à une véritable illumination, et les envahisseurs purent examiner la pièce où ils avaient pénétré.

C'était bien, comme Bidard l'avait dit, la salle à manger. Le couvert était mis sur une table ronde au milieu de laquelle s'élevait une coupe de vieux saxe toute pleine de fleurs rares.

Mais il ne paraissait pas que les convives s'y fussent assis, et, dans cette grande salle vide, le silence était profond.

On eût dit que l'hôtel était abandonné.

— Tiens! s'écria Falot, ils allaient souper.

— Souper! reprit Galopardin, avec quoi? Il y a beaucoup de porcelaines et de cristaux sur la table, mais pas une bouteille de vin... et rien que de l'eau dans les carafes.

Le couvert a été mis pour la pose. Si on avait dû manger sérieusement, on sentirait des odeurs de truffes.

— Et ce qui m'étonne davantage, dit Maxime, c'est qu'on n'entend pas le moindre bruit.

Il y avait pourtant plusieurs domestiques dans l'hôtel, et j'y ai vu entrer trois ou quatre personnes.

— On dirait le château de la *Belle au bois dormant,* murmura Falot.

— Bah! répondit son camarade, ils ne se sont pas tous envolés, et en cherchant bien, nous les dénicherons.

— Cherchons, appuya Maxime. Et d'abord, voyons où conduit cette porte... tiens! tiens! elle est fermée en dehors...

— L'autre aussi, dit Galopardin, après avoir, comme Maxime, essayé d'ouvrir. Il paraît que le cadavre est dans les appartements qui donnent sur la cour. Ça m'est égal. Il me le faut, quand je devrais mettre le feu à la maison.

— Commençons par appeler, reprit l'ami Falot en frappant du poing contre la boiserie.

Ohé! à la boutique! ohé!

Maxime ne put s'empêcher de rire, quoiqu'il n'en eût guère envie. La gaieté de ces deux braves garçons le réjouissait, comme les facéties de l'acteur comique divertissent les spectateurs troublés par les émotions d'un drame sombre.

On ne répondit point à l'appel lancé par le jeune Falot, mais une rumeur qui venait de la rue attira l'attention des trois explorateurs de l'hôtel.

Ils coururent à la fenêtre, et ils virent les locataires et le portier en conférence avec deux sergents de ville.

Ces gardiens du repos public étaient arrivés au bruit du coup de pistolet et s'enquéraient de la cause de l'attroupement.

Bidard avait essayé de l'expliquer, mais Pincornet s'était emparé de la parole et pérorait tout à son aise.

Maxime comprit que le moment était venu pour lui d'intervenir, et il invita les deux employés à descendre par le chemin qu'ils avaient pris pour entrer.

En quelques secondes ils rejoignirent le groupe, et le neveu du banquier put dire son mot dans la conversation un peu confuse qui venait de s'engager entre les habitants de la maison d'en face et les représentants de l'autorité.

Il raconta sommairement ce qui venait de se passer, sans citer, bien entendu, les noms de Robert de Carnoël et du colonel Borisof, et il arrangea son récit de façon à laisser croire aux sergents de ville qu'un crime avait peut-être été commis et qu'il était urgent de visiter l'hôtel.

Toutes les portes, extérieures et intérieures, étant closes, le commissaire de police avait seul le droit de les faire ouvrir, et un des gardiens de la paix s'empressa d'aller le chercher.

Ce magistrat demeurait dans le voisinage, et il n'était pas encore couché, de sorte qu'au bout de vingt minutes il arriva, suivi d'un serrurier, régulièrement requis et muni de tous les outils de sa profession.

Ce n'était pas la première fois que le commissaire entendait parler de l'hôtel de la rue Jouffroy. On lui avait signalé déjà les allures mystérieuses de l'homme qui l'habitait. Et quoiqu'il eût attaché peu d'importance aux bruits que les voisins faisaient courir, il était assez disposé à saisir l'occasion de vérifier l'exactitude des propos qu'on tenait dans le quartier.

Il écouta très-attentivement le récit de Maxime, les discours de M. Pincornet et surtout le rapport présenté par Bidard, lequel, en sa qualité de concierge de la maison

d'en face, était mieux placé que personne pour voir ce qui se passait depuis quelques mois.

Bidard affirma sans hésiter que l'hôtel était un repaire de bandits ou de conspirateurs, et qu'on venait d'y commettre des forfaits.

Les forfaits étaient douteux, mais il était certain que des inconnus avaient tenté d'escalader une fenêtre, et le commissaire jugea qu'il y avait lieu de visiter légalement ce singulier immeuble dont les habitants ne se montraient que par intervalles et disparaissaient comme des fantômes aussitôt qu'on essayait de les saisir.

Par son ordre, un des sergents de ville sonna à plusieurs reprises, et personne n'étant venu, il commanda au serrurier d'instrumenter.

L'opération ne fut ni longue ni difficile. Une clef se trouva, qui allait parfaitement à la plus petite des deux portes, celle où un domestique avait reçu Robert de Carnoël et son garde du corps. Et comme cette porte n'était pas verrouillée en dedans, on l'ouvrit sans aucune peine.

On se trouva au bas d'un escalier plongé dans l'obscurité la plus complète, mais l'intelligent Bidard avait prévu le cas.

Il arriva, muni d'une lanterne, qu'il était allé chercher dans sa loge et qu'il s'empressa de remettre à un sergent de ville, car il ne tenait pas à pénétrer le premier dans ce château périlleux.

Maxime, au contraire, ne demandait qu'à aller de l'avant, et il craignait beaucoup qu'on ne consignât à la porte tous les inutiles; mais le magistrat qui dirigeait la perquisition pensa qu'il valait mieux être en nombre pour y procéder, et n'interdit l'entrée à personne.

Les deux employés s'empressèrent de profiter de cette autorisation tacite, et le vaillant Pincornet se fit un point d'honneur de les suivre. Maxime marcha derrière le commissaire, et Bidard se plaça en serre-file.

Il n'y eut que mademoiselle Saint-Grès, rentière, qui resta prudemment dans la rue.

L'escalier conduisit les visiteurs dans une salle de billard. Les lampes n'étaient point allumées. Le billard était recouvert d'une housse. Tout indiquait qu'il n'avait pas servi depuis longtemps.

Cette pièce avait trois portes, en comptant celle qui donnait sur l'escalier. L'une des deux autres était fermée, mais la clef était restée à la serrure, et on n'eut qu'à la tourner pour passer dans la salle à manger où brûlaient encore les bougies allumées par Galopardin.

La troisième communiquait avec un office, largement garni de vaisselle et de verreries.

Les gens qui avaient traversé l'appartement du rez-de-chaussée n'y avaient laissé aucune trace de leur passage.

S'étaient-ils réfugiés au premier étage? On aurait pu le croire. Mais le commissaire remarqua tout d'abord que la fenêtre de l'office était ouverte, une fenêtre de plain-pied par laquelle on débouchait directement sur un perron.

Et, par ce perron de six marches, on descendait dans un jardin qu'on aurait pu appeler une cour, car on n'y voyait que d'étroites plates-bandes plantées de maigres arbustes et un bassin en miniature.

Le sergent de ville qui tenait la lanterne s'avança au dehors et dirigea la lumière de son fanal sur ce parterre.

— Je vois une échelle dressée là-bas, contre la muraille, s'écria Maxime.

— Ils se sont sauvés, c'est clair, dit aussitôt Bidard. Et comme, de l'autre côté du mur, il n'y a que des terrains vagues jusqu'à la rue Ampère, ils sont loin maintenant, les gredins.

Le commissaire pensa qu'avant de visiter les étages supérieurs il était bon d'examiner les probabilités de cette fuite par escalade. Il descendit dans le jardin, et tout le monde l'y suivit.

Maxime avait bien vu. Une échelle était appliquée contre la clôture assez basse qui entourait le jardinet.

Un sergent de ville y grimpa et reconnut qu'il y en avait

une autre sur la face extérieure. Ces deux escaliers portatifs se rejoignaient sur le faîte. Monter et descendre par ce chemin n'était qu'un jeu.

La précaution qu'on avait prise prouvait assez que les gens de l'hôtel s'attendaient à être forcés de se sauver, car ils avaient eu soin d'assurer à l'avance leur retraite.

Au pied de l'échelle, la terre humide avait conservé l'empreinte des pieds qui s'y étaient posés.

Il y en avait beaucoup, et de toutes les dimensions. Cinq ou six personnes avaient passé par là.

Les traces étaient d'ailleurs fort embrouillées. Les fuyards, arrivés pêle-mêle, avaient dû piétiner quelques instants avant de gravir à la file les échelons.

Cependant, Maxime, en se baissant, reconnut, moulées en creux sur le sol, la marque de deux bottines à talons pointus qui décelaient le passage de madame Sergent.

Il s'abstint de faire part de cette découverte au commissaire, et il garda pour lui les réflexions qu'elle lui suggéra.

Son siége était fait; il savait maintenant qu'il n'y avait plus personne dans l'hôtel, et il ne songeait plus qu'à se séparer des explorateurs, pour regagner son domicile et tirer solitairement les conséquences des bizarres événements de la soirée.

Mais il ne voulut pas partir sans attendre la fin de la visite domiciliaire, et il accompagna le commissaire jusqu'au bout.

La maison fut inspectée minutieusement de la cave au grenier, les terrains adjacents parcourus dans tous les sens. On ne trouva rien.

Le commissaire, assez déconcerté, dut se borner à prendre les noms de tous ceux qui étaient là, en prévision du cas où il aurait besoin de les appeler en témoignage, et ce cas lui paraissait peu probable, car il commençait à croire à une mystification.

Maxime fut bien obligé de donner son adresse, mais il se garda de dire ce qu'il savait, et il remonta aussitôt qu'il le put dans le véhicule du fidèle Auguste.

Ce ne fut pas toutefois sans avoir généreusement récompensé Bidard et pris congé des deux employés. Il les engagea même à venir un jour lui demander à dîner, et ils promirent en chœur qu'ils n'y manqueraient pas.

— Que d'événements à raconter à la comtesse ! pensait-il en mettant le pied sur le marchepied de la victoria.

CHAPITRE VII

« La nuit porte conseil », dit le proverbe.

Maxime, quand il se réveilla le lendemain de cette soirée décisive, envisageait sous un aspect tout nouveau les scènes de la rue Jouffroy.

Ce n'était pas qu'un sommeil réparateur lui eût éclairci les idées, car il n'avait presque pas fermé l'œil, mais il avait eu le temps de réfléchir, d'examiner les faits et d'en déduire les conséquences logiques.

Un soldat qui prend part à une bataille n'assiste qu'à des actions isolées dont il ne comprend pas le but.

Maxime avait vu manœuvrer quatre personnages qu'il connaissait fort bien, mais il était lui-même acteur dans le drame qu'ils jouaient, et il ne pouvait guère se rendre compte de leurs situations réciproques.

Maintenant qu'il était sorti de la bagarre, il commençait à être plus lucide, et, en raisonnant froidement, il était parvenu à dégager de ces obscurités quelques certitudes.

Ainsi, la merveille du *skating* n'était évidemment pas, comme il l'avait cru un instant, l'amie de Borisof. Elle tenait, au contraire, le parti de Robert de Carnoël.

En effet, elle venait d'infliger au colonel, en lui enlevant son prisonnier, un échec grave.

Sur ce point, pas de doute possible. Robert était entré

dans l'hôtel sous l'escorte d'un domestique de Borisof. Il en était sorti grâce à la connivence de madame Sergent, et le domestique chargé de le garder avait été incarcéré par cette secourable brune.

Maxime devinait ce qui s'était passé : Robert et son surveillant introduits dans la salle à manger; Robert poussé vivement dans une autre pièce; la porte fermée en dehors par une main leste; Robert escamoté et le surveillant mis en cage.

Puis l'évasion par le fond du jardin, une évasion préparée à l'avance, très-certainement; on s'était précautionné d'échelles, et les auxiliaires de madame Sergent avaient reçu un mot d'ordre auquel ils obéissaient.

Le programme était tout tracé; ils l'avaient exécuté avec une intelligence et une précision merveilleuses.

Donc, la brune du *skating* dirigeait un complot formé pour délivrer Robert de Carnoël, et ce complot avait pleinement réussi.

Par quel miracle d'adresse était-elle parvenue à tromper Borisof, à lui persuader d'amener son prisonnier dans cet hôtel, où elle avait tendu une véritable souricière? Maxime n'en savait rien, mais les faits parlaient.

La tentative d'escalade commandée par le colonel, et sa retraite, précipitée, prouvaient assez que la dame s'était moquée de lui, et qu'il considérait la partie comme perdue.

Quelle femme était donc cette madame Sergent qui ne se montrait jamais que pour disparaître aussitôt, qui patinait au *skating* comme une aventurière, et qui trônait comme une grande dame aux premières loges de l'Opéra, qui soupait avec une Berthe Verrier, et qui disposait d'un hôtel peuplé de serviteurs en livrée, qui s'exhibait un soir en compagnie d'un boyard de contrebande et qui, un mois après, se faisait reconduire par un colonel russe des plus authentiques?

A toutes ces questions, Maxime Dorgères, mieux que personne, était en mesure de répondre.

La prétendue madame Sergent ne pouvait être qu'une agente des conspirateurs qui avaient volé les papiers de Borisof, une amie intime de la voleuse qui avait laissé sa main dans les griffes du coffre-fort, sa main et son bracelet, ce fameux bracelet que la brune avait si adroitement su prendre en buvant du vin de Champagne chez Brébant.

Mais si madame Sergent était tout cela, que penser de M. de Carnoël?

La femme qui venait de le sauver avait évidemment intérêt à lui venir en aide. On ne prend pas tant de peine pour un indifférent.

Ou Robert de Carnoël était son amant, ou Robert de Carnoël était son complice. Cette triste conclusion s'imposait d'elle-même à Maxime.

Et dans les deux cas, Robert de Carnoël avait trompé la pauvre Alice; Robert de Carnoël était indigne de l'amour de la charmante jeune fille qui s'obstinait à le croire innocent.

Non-seulement Robert s'était laissé délivrer par une coquine, mais il avait fui avec elle; elle l'avait emmené, probablement pour le cacher dans quelque réduit plus agréable à habiter que l'hôtel Borisof.

Cette créature devait avoir plusieurs domiciles, et on pouvait supposer qu'elle ne remettrait plus les pieds dans sa petite maison de la rue Jouffroy.

— Ainsi, pensait Maxime en s'habillant à la hâte, ceux qui accusaient le sire de Carnoël avaient raison. Mon oncle était dans le vrai, et moi je me suis conduit aussi sottement que don Quichotte, quand il s'avisa de délivrer des bandits qu'on menait aux galères.

Que ma cousine se soit trompée sur le compte de ce garçon, passe encore. Elle était folle de lui... et malheureusement elle l'est toujours, je le crains bien.

Mais que moi j'aie cru qu'on le calomniait, c'est trop fort! Et quand je pense que je me suis mis en quatre pour prouver son innocence... Ah! j'ai fait là une jolie campagne.

Cependant, il ne pouvait pas oublier qu'il n'avait pas été seul à prendre la défense du secrétaire de son oncle.

La comtesse Yalta soutenait énergiquement que Robert était victime d'une atroce injustice.

C'était elle qui avait jeté des doutes dans l'esprit de mademoiselle Dorgères, au moment où la pauvre enfant commençait à croire que Robert avait volé.

C'était elle qui avait échauffé le zèle de Maxime, qui l'avait lancé dans une entreprise insensée, qui lui avait commandé de tout faire pour retrouver M. de Carnoël, et qui prétendait démontrer que M. de Carnoël était blanc comme neige.

L'intérêt qu'elle portait à ce malheureux était assurément désintéressé. Il tirait sa source d'une tendance chevaleresque, d'une propension naturelle à protéger les faibles et à secourir les opprimés.

C'était une question de sentiment. Mais l'aventure nocturne de la rue Jouffroy prouvait que madame Yalta avait mal placé sa pitié. On pouvait supposer qu'elle se rendrait à l'évidence, et qu'elle se résignerait à abandonner une cause perdue.

Maxime se proposait de lui raconter par le menu cette triste histoire, et il espérait bien la convertir à des idées plus saines.

Il lui tardait aussi de lui dénoncer la conduite du professeur d'escrime, qui s'était fait l'allié de madame Sergent.

Cet homme attaché à la maison de la comtesse, si tant était qu'il le fût encore, avait certainement agi à l'insu de la noble femme qui payait ses services.

Dans la dernière entrevue qu'elle avait eue avec son jeune adorateur, madame Yalta s'était nettement expliquée sur les nihilistes et leurs adhérents.

— J'ai le bonheur de ne pas être née sujette russe, avait-elle dit. Je n'ai donc rien à démêler avec ces gens-là, et si je suis par instinct du parti des proscrits, je ne suis pas du parti des assassins.

Il ne pouvait y avoir rien de commun entre la comtesse et une aventurière criminelle.

Mais il n'était pas très-surprenant qu'un serviteur à gages trahît sa maîtresse, et il se pouvait même que madame Yalta fût entourée, sans le savoir, de gredins affiliés à la secte qui rêve la destruction universelle.

On sait que ces misérables sont partout, et qu'ils s'établissent de préférence là où on ne soupçonne pas qu'ils aient l'audace d'entrer.

Si le maître d'armes Kardiki était des leurs, comme tout l'indiquait, il avait bien choisi son poste. Le superbe hôtel de l'avenue de Friedland était un asile sûr où nul ne se serait avisé de venir chercher un conspirateur socialiste.

Maxime pensait donc qu'il suffirait de signaler la conduite de ce drôle pour que la comtesse le chassât, et il se hâtait d'achever sa toilette afin d'aller rendre compte de ses opérations à la généreuse grande dame qui lui avait imposé la tâche difficile de sauver Robert de Carnoël.

Son rapport était tout prêt. Il savait ce qu'il voulait lui dire et même lui conseiller. Les événements de la nuit lui semblaient maintenant très-clairs, et il n'était plus embarrassé pour les expliquer à madame Yalta.

Un seul point lui paraissait obscur. Il ne comprenait pas comment ce Kardiki, complice avéré de madame Sergent, avait pu se lier avec le colonel, agent non moins avéré de la police russe.

Mais les nihilistes accomplissent tous les jours bien d'autres tours de force, et d'ailleurs, au fond, il importait assez peu à Maxime de savoir comment celui-là s'y était pris pour décider Borisof à dîner avec lui dans un restaurant à la mode.

Donc, Maxime se dépêchait de s'habiller, car il avait une foule de choses à faire, et il craignait que la journée n'y suffît pas.

Avant tout, une visite à la comtesse, et ensuite une visite à mademoiselle Dorgères.

Alice méritait bien qu'on vînt à son secours le plus tôt possible, et il tardait à son cousin de l'arrêter sur la pente dangereuse où elle glissait depuis que madame Yalta lui avait juré que Robert était innocent.

Il était urgent de lui arracher sa dernière illusion, et Maxime regardait comme un devoir de se charger de cette opération douloureuse, mais salutaire.

Il y avait aussi ce pauvre Vignory, qui devait être assez inquiet du changement de manières de sa future et qu'il importait de rassurer.

A celui-là, du moins, Maxime apportait une bonne nouvelle, et il se faisait une fête de lui apprendre que la rivalité de Robert de Carnoël n'était plus à craindre.

Le neveu de M. Dorgères n'avait plus qu'à mettre son paletot et son chapeau, lorsque son groom vint lui présenter la carte d'un monsieur qui demandait à le voir.

Maxime n'était pas d'humeur à perdre son temps, et il allait donner l'ordre de renvoyer ce visiteur matinal, quand, à sa très-grande surprise, il lut sur la carte le nom du docteur Villagos.

Le docteur Villagos n'était jamais venu chez Maxime Dorgères. Ils se rencontraient au cercle à peu près tous les soirs, au temps où le neveu du banquier n'était pas encore lancé dans les aventures bizarres, et depuis tantôt deux mois, ils se voyaient tous les matins, chez la comtesse, mais ils n'allaient pas l'un chez l'autre.

Et à vrai dire, en dépit des circonstances qui les avaient rapprochés, leurs relations n'étaient pas devenues beaucoup plus intimes.

Il semblait même qu'elles se fussent un peu refroidies. Le docteur, qui avait autrefois montré tant d'empressement à présenter Maxime à sa noble cliente, se tenait un peu sur la réserve avec lui depuis que la comtesse était tombée malade.

Il accueillait fort bien le neveu de M. Dorgères quand il venait demander des nouvelles de la santé de madame

TAYLOR INST. OXFORD

Yalta; mais il paraissait peu disposé à le conduire chez elle. Et madame Yalta savait sans doute que son médecin ordinaire ne tenait pas à lui amener Maxime, puisque, la veille, elle avait choisi pour recevoir son jeune ami le moment où Villagos n'était pas là.

Une première fois, cependant, le docteur ne s'était pas opposé à ce qu'elle le vît. Il avait même mis une certaine bonne grâce à lui annoncer que la comtesse l'attendait, mais Maxime se rappelait fort bien les recommandations qu'il lui avait adressées.

Prière d'éviter tout sujet d'entretien susceptible d'agiter les nerfs de la convalescente; prière de ne parler ni de Georget, ni de M. de Carnoël, ni de mademoiselle Dorgères.

Il était évident que le docteur se serait volontiers opposé à l'entrevue, et qu'en l'autorisant il avait cédé à contre-cœur aux instances de la comtesse.

Maxime n'avait pas oublié non plus que madame Yalta lui avait demandé instamment de ne rien dire à M. Villagos.

Elle voulait qu'il ignorât ses projets, et elle tenait beaucoup à le laisser en dehors de toutes ses entreprises.

Et cependant M. Villagos était son conseiller autant que son médecin.

Évidemment, il y avait désacord entre eux sur certains points.

Que venait donc faire ce praticien hongrois dans ce petit appartement de la rue de Châteaudun, où il n'avait pas encore mis les pieds?

Maxime pensa qu'il lui était envoyé par la comtesse, et se garda bien de le consigner à la porte.

Il se promit seulement de l'observer en causant avee lui et de ne lui faire aucune confidence.

Le docteur entra souriant et lui serra la main avec plus de cordialité que de coutume.

— Cher monsieur, lui dit-il, vous devez être un peu surpris de me voir de si bon matin.

— Surpris et charmé, répondit poliment Dorgères.

— Je ne me serais pas permis de vous déranger à cette heure indue, si je ne vous apportais des nouvelles d'une personne à laquelle vous vous intéressez, j'en suis sûr.

— De madame la comteste Yalta. Comment va-t-elle?

— Bien, je suppose. Je ne l'ai pas encore vue aujourd'hui.

— Hier, elle était encore assez souffrante pour garder le lit; elle m'a paru très-changée.

— Elle vous a donc reçu?

Maxime se mordit les lèvres. Il s'apercevait un peu tard qu'en dépit de ses sages résolutions, il venait de commettre une indiscrétion.

Évidemment, Villagos ignorait qu'il avait vu la comtesse.

— Oui, dit-il avec embarras, elle a eu cette bonté... Mais je me suis souvenu de votre ordonnance, et j'ai abrégé ma visite.

— Oh ! reprit en riant le docteur, je ne la gronderai pas. Ce serait inutile. Elle n'écouterait pas mes remontrances. Vous lui plaisez beaucoup, et elle prétend que la distraction la guérira plus vite que tous mes remèdes.

D'ailleurs, j'ai confiance en vous, et je suis sûr que vous ne troublerez pas son repos par des conversations trop animées.

Mais ce n'est pas de ma chère cliente que je viens vous entretenir.

— De qui donc, alors? demanda vivement Maxime, dont la curiosité commençait à s'éveiller.

— D'une femme qui vous a beaucoup intrigué, il y a six semaines ou deux mois. Vous rappelez-vous cette merveilleuse brune que je vous ai montrée un soir au *skating?*

— Oui certes, répondit Maxime avec émotion.

— Et vous souvenez-vous que, le lendemain de cette rencontre, nous avons déjeuné côte à côte au café Tortoni, que vous m'avez raconté comment elle s'était moquée de vous et que vous étiez fort préoccupé de savoir à quelle catégorie sociale elle appartenait?

— Parfaitement. Mais, docteur... où voulez-vous en venir?

— Attendez donc. Vous ne l'avez pas revue depuis la soirée du *skating?*

Cette question inattendue troubla beaucoup Maxime, qui ne tenait pas du tout à mettre M. Villagos dans la confidence de ses aventures avec madame Sergent.

Il fallait répondre sur-le-champ, et il répondit évasivement :

— Je l'ai aperçue une fois au théâtre.

— Et vous lui avez parlé?

— Non, elle était dans une loge avec un monsieur.

— Un étranger, n'est-ce pas?

— Il en avait l'air.

— C'est bien cela, murmura le docteur en se parlant à lui-même.

Et il se mit à réfléchir.

Maxime, de plus en plus troublé par ce singulier interrogatoire, ne put pas se taire longtemps.

— Vous la connaissez donc? demanda-t-il, en regardant M. Villagos avec une certaine inquiétude.

— Un de mes amis la connaît. Et il était avec moi quand, avant-hier, je suis passé à côté d'elle dans la rue.

— Et il vous a dit qui elle est?

— Oui. C'est toute une histoire, et si curieuse, que je suis venu tout exprès pour vous la raconter.

— Parlez, docteur; vous ne sauriez croire à quel point vous m'intéressez.

— Eh bien, mon cher, cette créature qui s'amuse à patiner sur des roulettes, comme une simple cocote, et qui a l'air d'une Andalouse, cette fille au yeux de feu est... je vous le donne en cent, je vous le donne en mille... vous ne devineriez jamais, et je ne veux pas vous faire languir... c'est une Russe, et une Russe nihiliste... une de ces enragée qui rêvent l'abolition de tout.

— C'est prodigieux! s'écria Maxime en prenant un air

étonné, quoique le docteur ne lui apprît rien de nouveau.

Et l'ami qui vous a donné ce renseignement est sûr de ce qu'il avance?

— Très-sûr. Vous allez voir tout de suite qu'il est fort au courant des allures de la dame. Le soir où vous l'avez reconduite, ne vous a-t-elle pas mené dans une rue assez récemment bâtie qu'on appelle la rue Jouffroy?

— C'est vrai.

— Et n'est-elle pas entrée dans un petit hôtel qui se trouve à gauche?

— Oui, répondit sans hésiter Maxime, qui ne voyait pas de raison pour mentir.

Au déjeuner chez Tortoni, il avait déjà raconté sommairement cette aventure au docteur, sans lui dire toutefois le nom de la rue où elle s'était passée et sans lui parler du petit hôtel.

— Et, reprit Villagos, vous êtes allé le lendemain prendre de ses nouvelles : on vous a répondu qu'on ne la connaisait pas?

— Vous savez cela?

— Non, mais je le devine. Vous étiez si excité sur cette merveille de beauté, que vous n'avez pas dû vous en tenir à votre échec de la première rencontre. Et, d'autre part, mon ami m'a appris que la dame n'avait là qu'un pied-à-terre où elle ne couchait jamais deux nuits de suite.

— Votre ami a-t-il appris aussi qu'elle y est rentrée?

— Mais oui, et c'est pour vous dire cela que je viens. Elle y est arrivée hier, et elle y est encore.

— Votre ami se trompe. Elle n'y est plus, dit étourdiment Dorgères.

— Elle y était hier soir, et à moins qu'elle n'ait déguerpi cette nuit... mais préparez-vous à tomber des nues. Savez-vous pourquoi elle a repris momentanément possession de cet hôtel mystérieux? Pour y recevoir un de ses complices que vous connaissez mieux que moi... l'ex-secrétaire de M. votre oncle.

— Robert de Carnoël! s'écria Maxime.

— Lui-même, dit tranquillement Villagos. Vous voyez que notre chère comtesse avait grand tort de prendre intérêt à ce garçon-là.

— J'ignorais qu'elle s'occupait de lui.

— Bon! bon! dit en riant le docteur, je sais qu'elle vous avait recommandé le silence. Elle se défiait un peu de moi parce que je n'approuve pas ses fantaisies romanesques, et elle voulait me cacher que vous vous étiez chargé de retrouver ce Carnoël; mais elle a fini par m'avouer qu'elle vous avait lancé dans cette entreprise insensée.

— Je... je ne comprends pas très-bien, balbutia Maxime.

— Allons, je vois que vous êtes discret, et je ne vous en fais pas un reproche. Mais madame Yalta m'a tout dit. Vous courez par son ordre après un fugitif qui ne mérite pas qu'on le sauve. Je ne vous demande pas de me raconter ce que vous avez fait, et je viens vous proposer de vous aider en vous fournissant une indication précieuse.

— Sur qui?

— Sur l'homme que vous cherchez, parbleu! S'il n'est pas dans l'hôtel de la rue Jouffroy, je sais où il est. Sa complice a un autre domicile que mon ami connaît... l'ami qui m'a si bien renseigné. Elle a dû l'y conduire.

— Où est ce domicile? demanda vivement Maxime.

— Ah! pour le coup, vous ne prétendrez plus que vous ne vous occupez pas de ce Carnoël, s'écria M. Villagos. S'il vous était indifférent, vous ne tiendriez pas tant à savoir ce qu'il est devenu.

Le neveu de M. Dorgères baissa la tête. Il sentait bien que son empressement venait de trahir une partie de son secret, et il se demandait s'il ne ferait pas bien de livrer le reste.

Les intentions de M. Villagos ne pouvaient guère être suspectées. Il était le médecin de la comtesse, il possédait toute sa confiance, et si la comtesse avait d'abord jugé à propos de lui cacher ses projets à l'endroit de M. de Car-

noël, il paraissait bien qu'elle avait changé de sentiment, puisque le docteur savait tout.

Maxime se disait qu'il était peut-être inutile de feindre plus longtemps, et que mieux vaudrait s'entendre avec lui.

— Ne craignez rien, reprit le docteur, je n'ai nulle envie de gêner vos recherches. Je pense que madame Yalta a eu tort de vous embarquer dans cette sotte expédition. Mais le mal est fait, et je ne demande qu'à vous servir.

La comtesse veut absolument repêcher ce garçon, qui est tombé à la mer, et vous avez promis de l'y aider. Eh bien, repêchons-le à nous deux.

Je ne serais pas du tout fâché de le tirer des griffes de cette drôlesse, et j'en ai la possibilité.

Il se trouve par hasard que mon ami, qui la connaît à fond, a barre sur elle et est à même de la faire marcher. Nous irons avec lui la trouver, et il saura la forcer à rendre M. de Carnoël séance tenante. Et une fois que nous tiendrons ce malheureux jeune homme, nous lui faciliterons les moyens de s'embarquer pour l'Amérique.

Je suppose que vous ne songez plus à le réhabiliter pour qu'il épouse votre cousine?

— Oh! non, dit Maxime. Maintenant, je suis fixé sur son compte.

— Bon! nous sommes déjà d'accord sur un point, et nous allons, je l'espère, nous y mettre sur tous les autres.

Il s'agit, comme je vous dis, d'une démarche que nous ferons à trois auprès de la dame, mais encore faut-il savoir à quelle porte nous devons frapper.

Ces nihilistes femelles sont merveilleusement habiles à déjouer les recherches... celle-là surtout, qui dispose de beaucoup d'argent et de beaucoup d'autres ressources.

Nous la manquerions infailliblement si nous allions la chercher là où elle n'est pas, et l'échec serait irréparable.

Or, elle ne peut être que dans un de ces deux domiciles : dans l'hôtel de la rue Jouffroy ou...

— J'affirme qu'elle a quitté la rue Jouffroy.

— Très-bien. Je m'en rapporte parfaitement à vous, mon cher. Vous affirmez qu'elle est partie; c'est comme si vous aviez assisté à son déménagement. Nous n'avons plus qu'à nous présenter dans une certaine maison où la dame et son jeune ami ont transporté leur nid.

— Quand?

— Ce soir, si vous voulez... ou plutôt cette nuit, car il est au moins inutile qu'on nous voie entrer chez une femme dont les allures mystérieuses ont dû éveiller la curiosité des voisins.

— Est-ce que son autre habitation est aussi un hôtel?

— Non pas. C'est un logement garni de l'espèce la plus infime. La merveille demeure dans une cité ouvrière qui est située dans le faubourg Saint-Honoré, tout près de Saint-Philippe du Roule.

— Elle! une femme si élégante!

— Elle est élégante quand il faut qu'elle le soit pour bien mener ses intrigues; mais, si l'intérêt de la secte l'exigeait, elle n'hésiterait pas à s'habiller comme une pauvresse et à mendier par les rues.

— C'est prodigieux, et j'admire surtout que vous soyez si bien renseigné, murmura Maxime qui, par moments, se reprenait encore à se défier de M. Villagos.

— Rien de plus simple, dit le docteur. Mon ami a été intimement lié avec elle. Il en était fou, et en vérité il y avait bien de quoi, car elle est ravissante. Il a eu pourtant le courage de se séparer d'elle, quand il a su qu'elle était nihiliste active. Elle ne s'en cachait pas, du reste. En France, elle ne court presque aucun risque. Et elle se plaisait à exposer à son amant les abominables plans des révolutionnaires qu'elle servait.

— Lui aurait-elle parlé d'un vol commis récemment...

— Chez M. Dorgères, votre oncle. Le vol qu'on accuse ce Carnoël d'avoir favorisé... et on n'a pas tort de l'accuser. Non, la brune n'a pas pu en parler à mon ami, puisqu'il l'a quittée l'été dernier et que l'aventure est, je crois, assez récente.

Vous êtes surpris que je sache cela aussi. C'est la comtesse qui m'a raconté très-sommairement cette histoire qu'elle tenait de vous, je suppose, et qui m'intéressait peu au moment où je l'ai apprise.

Mais je reviens encore à mon ami. Quoiqu'il n'y ait plus rien de commun entre lui et cette créature, il a toujours sur elle une certaine autorité, d'abord parce qu'il possède son secret et aussi parce que, vers la fin de leur liaison, il l'a tirée d'un très-mauvais pas.

Nous sommes donc à peu près certains d'obtenir d'elle tout ce que nous voudrons.

Maintenant, je vais vous expliquer comment nous procéderons, s'il vous agrée de nous accompagner.

— Je ne demande pas mieux. Où nous rencontrerons-nous?

— Répugneriez-vous à venir nous rejoindre à minuit, au rond-point des Champs-Élysées?

— Pas du tout.

— Eh bien, de là, nous irons tous les trois au passage Sauvé, une des voies de cette cité ouvrière que je viens de vous indiquer. Mon ami connaît la maison où la dame se cache. Il nous y conduira, et il saura se faire ouvrir.

— Nous irons armés, n'est-ce pas? Ce sera plus prudent. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Armés! Pourquoi? Vous vous imaginez donc que la dame nous recevra à coups de revolver? Rassurez-vous, elle se gardera bien de faire du bruit, et quant à ce M. de Carnoël, il est aussi désireux qu'elle d'éviter un éclat.

Moi, je ne prendrai pas même une canne, et je vous conseille de faire comme moi.

— Cependant, dit, après avoir un peu hésité, Maxime, qui n'était pas tout à fait de l'avis du docteur, cette femme est peut-être entourée de gens capables de nous faire un mauvais parti, une fois que nous serons entrés dans le logement qu'elle occupe.

— Comment! s'écria M. Villagos en éclatant de rire, vous

croyez qu'elle a amené des domestiques dans un garni de bas étage?

— Je n'en sais rien, mais je sais que, rue Jouffroy, elle avait trois ou quatre personnes à son service.

— Cette valetaille se sera dispersée quand la coquine a abandonné son hôtel... car elle l'a abandonné, vous en êtes sûr? demanda Villagos qui revenait volontiers à ce premier point.

— Oui, répondit avec embarras Maxime.

Il se repentait d'avoir été si affirmatif au début de l'entretien, car c'était à peu près comme s'il eût avoué que la nuit dernière il avait vu madame Sergent et Robert de Carnoël, et la comtesse lui avait enjoint de ne rien dire qui eût trait au prisonnier du colonel Borisof.

Pour réparer ses torts, il eut recours à un mensonge, assez innocent d'ailleurs.

— Je suis allé hier matin rue Jouffroy et je me suis informé. L'hôtel est inhabité depuis quelque temps. Mais on m'a dit que cette femme, quand elle l'occupait, n'y était jamais seule.

Ses gens portaient livrée et avaient tous l'air d'étrangers, à ce que prétendent les voisins.

— Des nihilistes venus du fond de la Russie, parbleu! Ils y sont retournés jusqu'à ce qu'on ait encore besoin d'eux ici. Ces sinistres oiseaux voyagent sans cesse de l'orient à l'occident et l'inverse.

— A propos de gens, demanda tout à coup Maxime, madame Yalta est-elle bien sûre de la fidélité des siens?

— Absolument sûre. Tous font, depuis plusieurs années, partie de sa maison et tiennent beaucoup à y rester. Ils adorent la comtesse, et il n'en est pas un qui ne se dévouât pour elle.

— Même ceux qui ne sont pas des domestiques? Les professeurs qu'elle a attachés à sa personne, par exemple.

— Ah! oui, le maître d'équitation, le maître de gymnastique, le maître d'armes... sans compter un de mes com-

patriotes qui enseigne le noble jeu d'échecs. Eh bien, mais il n'y a rien à dire contre eux.

— Je ne connais que le professeur d'escrime, et encore pour l'avoir aperçu une fois ..

— Le jour où je vous ai présenté, je m'en souviens. Quand vous êtes arrivé, il ferraillait avec madame Yalta; c'est un brave homme dont je répondrais comme de moi-même.

— Il est Polonais, je crois?

— Tout ce qu'il y a de plus Polonais... et réfugié politique. Mais la Pologne ne fraye pas avec le nihilisme.

— Alors vous n'admettez pas qu'il connaisse la b.une du *skating?*

— Où diable l'aurait-il connue? Depuis qu'il est chez la comtesse, il ne sort jamais.

— Et vous croyez qu'il ne connaît pas non plus M. de Carnoël?

— Encore moins. Puis-je savoir, mon cher Dorgères, où vous voulez en venir avec ces questions?

— Oh! à rien. Je m'étais imaginé avoir rencontré... il y a longtemps... ce maître d'armes, habillé en gentleman et escortant madame Sergent. Je me serai trompé.

— Assurément, dit Villagos qui écoutait avec beaucoup d'attention, tout en jouant l'indifférence. Kardiki en gentleman, c'est invraisemblable. Et, fût-il vêtu comme un prince, madame Sergent ne se montrerait pas volontiers avec lui.

Parions que vous songiez à ce reître lorsque tout à l'heure vous parliez de la possibilité d'une bataille chez la donzelle. Vous pensiez qu'il l'avait suivie quand elle est venue s'établir au passage Sauvé.

— Je conviens que j'ai eu cette idée-là, mais je ne l'ai plus.

Un éclair passa dans les yeux du docteur, et à l'air que prit aussitôt son visage, un physionomiste aurait deviné qu'il venait d'acquérir à l'instant la preuve longuement et

habilement cherchée d'un fait qui avait pour lui une grande importance.

— Alors, reprit gaiement Villagos, vous renoncerez à vous armer jusqu'aux dents pour notre expédition de cette nuit?

— Oh! je n'ai pas peur, dit Maxime, qui avait saisi l'intention un peu ironique du docteur. Alors même que ce Kardiki se serait constitué le garde du corps de madame Sergent, je viendrai sans armes.

— Je ne mets pas votre courage en doute, croyez-le bien. Mais quand il s'agit d'une expédition de ce genre, j'ai pour principe d'y aller comme on va en soirée.

Le grand point, c'est d'opérer sans bruit, et, quand on porte un revolver dans sa poche, on est toujours tenté de s'en servir.

Ainsi, c'est convenu. Je vous attendrai ce soir, à minuit, au rond-point des Champs-Élysées.

— J'y serai.

— Très-bien. Je compte sur vous, et je vais prévenir mon ami. Je vous le présenterai, et vous verrez que c'est un charmant homme.

Permettez-moi, maintenant, de prendre congé de vous. J'ai dix malades à voir ce matin.

Maxime tendit la main au docteur et ne chercha point à le retenir. Il avait, lui aussi, beaucoup de visites à faire dans la matinée.

— A propos de malades, reprit M. Villagos, je vous dirai que la comtesse a formé le projet extravagant d'aller aujourd'hui à la campagne. Il pleut, il fait froid. Peu lui importe. Elle a décidé qu'elle se ferait conduire au château d'une de ses compatriotes qui passe son hiver à dix lieues de Paris.

J'ai fait ce que j'ai pu pour la détourner d'entreprendre ce voyage, mais je n'ai pas réussi, et je vous avertis, pour le cas où vous auriez l'intention de pousser jusqu'à l'avenue de Friedland

— C'est singulier, murmura Maxime. Quand je l'ai vue, hier, elle ne m'a pas dit qu'elle dût s'absenter.

— Par l'excellente raison qu'elle n'y pensait pas encore. Cette belle idée lui est venue en dormant, et ce matin elle m'a écrit pour m'annoncer qu'elle partait à neuf heures. Il est dix heures et demie. Elle est déjà loin, et elle ne rentrera pas aujourd'hui.

J'ai renvoyé ma visite à demain et je vous engage à faire comme moi... d'autant que si, par impossible, nous découvrions cette nuit que cette brute de Kardiki a des accointances avec la nihiliste, nous aurions une histoire intéressante à raconter à notre noble amie.

— Je suivrai votre conseil, dit Dorgères en reconduisant le docteur, qui paraissait être très-pressé de partir.

Cette absence de madame Yalta dérangeait fort les plans du cousin d'Alice.

Il se proposait de commencer ses courses par une visite à la comtesse, et il lui fallait remettre cette visite au lendemain.

C'était un véritable contre-temps.

Il avait, d'ailleurs, de quoi occuper sa journée : trois personnes à voir, sa cousine, son ami et son oncle. Trois personnes qu'il voulait informer de ce qui venait de se passer rue Jouffroy, car il avait résolu d'en finir avec Robert de Carnoël.

Sa conviction était faite, et il regardait comme terminée la campagne qu'il avait entreprise un peu à la légère.

Il ne lui restait plus qu'à détromper Alice, à rassurer Vignory et à dire la vérité à M. Dorgères; toute la vérité, car le moment était venu de lui raconter l'histoire qu'on lui avait cachée, l'histoire de la main coupée.

— Je prendrai l'affaire à mon compte, pensait-il, et mon oncle pardonnera bien à son futur gendre d'avoir cédé aux mauvais conseils de son neveu.

La comtesse me pardonnera aussi de ne pas avoir attendu son retour pour exécuter un malheureux garçon qu'elle

cessera de défendre lorsque je l'aurai édifiée sur son compte.

Une femme comme elle ne peut pas s'intéresser au complice d'une voleuse nihiliste.

Et je suis en mesure de lui prouver que Robert de Carnoël est le complice de madame Sergent.

Il n'y a qu'une chose que je cacherai à Alice, c'est qu'au moment où ce joli gentilhomme lui jurait un amour éternel, il avait pour maîtresse cette indigne créatur

Et il sortit, parfaitement fixé sur ce qu'il voulait faire et dire.

Il alla tout droit rue de Suresnes, et, en passant sous la porte cochère de l'hôtel, il ne fut pas peu surpris d'apprendre, de la bouche du concierge Doulevant, que M. Dorgères venait de l'envoyer chercher et l'attendait dans son cabinet.

Maxime s'était croisé, en route, avec le garçon de bureau qu'on avait dépêché rue de Châteaudun.

Il aurait préféré causer d'abord avec Vignory, mais il lui tardait de savoir ce que son oncle avait à lui dire, et la curiosité le décida à monter sans entrer au bureau.

Il trouva le banquier se promenant avec agitation, et, à sa mine, il vit tout de suite que le temps était à l'orage.

— Te voilà! C'est heureux! J'en ai appris de belles sur toi!

Ce fut par ces phrases hachées que M. Dorgères accueillit le fils de sa sœur, qu'il recevait d'ordinaire plus doucement.

— Qu'ai-je donc fait, mon cher oncle? demanda Maxime médiocrement intimidé.

— Une mauvaise action, je te le dis tout net. Tu as juré à ma fille que le drôle dont elle s'est affolée n a pas volé, qu'on l'a calomnié et que j'ai eu le tort de le chasser. Sais-tu ce qui est résulté de tes sots discours? Non. Eh bien, je vais te l'apprendre.

Alice vient de me déclarer qu'elle n'épouserait pas Vignory et, de plus, qu'elle ne se marierait jamais.

Si elle persiste dans cette belle résolution, tu pourras te vanter d'avoir empoisonné son existence et la mienne. Tu auras fait notre malheur à tous les deux.

Je ne te parle pas de ton ami, dont tu auras du même coup ruiné les espérances, car je suppose que son infortune te touche peu. Mais je te demande pourquoi tu as, de gaieté de cœur, brisé l'avenir de ta cousine. Est-ce ainsi que tu me récompenses de t'avoir toujours traité comme si tu étais mon fils?

— J'ai eu tort, j'en conviens.

— Et tu crois que cela suffit? Tu crois qu'en confessant que tu t'es conduit d'une façon inqualifiable, tu répareras le mal que tu as causé?

— Non, certes. Je veux le réparer et je le réparerai, n'en doutez pas, mon cher oncle. J'y suis résolu depuis quelques heures, et vous n'aviez pas besoin de m'envoyer chercher, car je serais venu de moi-même ce matin vous dire comment je compte m'y prendre pour remettre les choses en l'état où elles étaient quand je les ai gâtées par ma légèreté.

— Il est trop tard. Tu aurais beau te rétracter devant Alice, elle ne t'écouterait pas.

— Il faudra bien qu'elle se rende à l'évidence. J'ai la preuve que M. de Carnoël est le complice et peut-être l'amant d'une femme qui a pris part à l'affaire du vol de la caisse.

— La preuve! Quelle preuve?

— Une preuve certaine. Vous n'en douterez pas, si vous voulez bien m'écouter. Je vous préviens seulement que ce sera long.

— Parle. J'ai de la patience. Et si tu veux que je te pardonne, ne me cache rien.

— Je commence par un aveu qui va vous stupéfier. Le vol de la cassette du colonel et des cinquante mille francs a été précédé d'une tentative que Vignory et moi nous avons constatée.

— Et vous ne m'avez pas averti!

— Vignory voulait vous avertir. Je m'y suis opposé. Un mercredi soir nous avions dîné ensemble et nous venions passer la soirée chez vous. Nous avons vu de la lumière dans le bureau, et nous y sommes entrés. Vous allez tomber des nues en apprenant ce que nous y avons trouvé : une main, la main d'une femme, prise dans le mécanisme qui défend la caisse.

— Une main ! quelle absurdité me recontes-tu là ?

— Oui, une main qu'un complice de la voleuse avait coupée, une main que j'ai été jeter dans la Seine au pont de la Concorde, qu'on a repêchée et exposée à la Morgue où elle a été volée plus tard.

— Quoi ! cette histoire qui a tant occupé les journaux...

— A eu pour point de départ une attaque contre votre coffre-fort. Vignory et moi nous aurions pu donner le mot de l'énigme qui a occupé tout Paris pendant un mois.

— Et vous ne l'avez pas fait? C'est inouï !

— Je m'étais mis en tête de retrouver, à moi tout seul, la propriétaire de cette main.

— Je te reconnais bien là. Mais comment Vignory a-t-il pu se prêter à cette extravagance? Son devoir était de me prévenir, et il est inexcusable d'avoir gardé le silence.

— C'est moi qui l'y ai forcé.

— La belle raison ! Il était mon employé, et il m'a trompé. Je ne le lui pardonnerai jamais S'il avait fait ce qu'il devait faire, rien de ce qui a suivi ne serait arrivé. J'aurais pris mes précautions, et les voleurs ne seraient pas revenus.

— C'est probable, je l'avoue, et je me suis souvent reproché d'avoir été la cause de déplorables événements. Mais il était trop tard. Je m'étais embarqué dans une entreprise que je voulais mener à bonne fin.

— Quelle entreprise? demanda M. Dorgères avec impatience.

— Je voulais savoir si Robert de Carnoël était coupable. J'avais des raisons pour en douter, des raisons que vous

connaissez maintenant. J'étais sûr qu'il n'avait pas pris part à la première tentative, puisqu'il était dans votre salon pendant qu'elle se commettait. Et, quant à la seconde...

Maxime fut interrompu par l'entrée d'un garçon de bureau qui vint annoncer que le colonel Borisof demandait à entretenir M. Dorgères d'une affaire très-urgente.

— Je n'ai pas le temps, répondit brusquement le banquier.

— Pardon, mon oncle, dit Maxime, voulez-vous me faire la grâce de recevoir M. Borisof et me permettre d'assister à l'entrevue? Je ne serai pas de trop, car je suis sûr qu'il vient vous parler de votre ancien secrétaire.

— Comment peux-tu affirmer cela? demanda M. Dorgères en haussant les épaules. Le colonel a un compte important dans ma maison. Il est plus que probable qu'il vient pour ses affaires.

— L'affaire qui l'occupe en ce moment n'est pas une affaire d'argent, répondit Maxime avec assurance, et je vous réponds que l'entretien va rouler uniquement sur M. de Carnoël.

Si vous me permettez d'y assister, vous apprendrez beaucoup plus vite tout ce que j'ai encore à vous dire, et peut-être apprendrai-je aussi des choses que j'ignore.

— C'est fort bien; mais, si M. Borisof tient à me parler en particulier, je ne puis pas lui imposer ta présence

— Essayez, mon cher oncle. Je parie qu'il ne vous demandera pas de me renvoyer.

— Au fait... nous verrons bien, murmura le banquier. Si je suis obligé de te prier de sortir, tu iras m'attendre dans ma chambre, et nous reprendrons notre conversation où elle en est restée.

Faites entrer M. le colonel Borisof, dit-il au garçon de bureau qui attendait ses ordres.

Un instant après, la porte se rouvrit, et le colonel parut.

— Veuillez m'excuser, monsieur, si j'ai insisté pour être reçu, dit-il après avoir salué assez froidement. Je pars ce

soir pour la Russie, et je tenais à vous voir avant de partir.

— A vos ordres, colonel, monsieur est mon neveu; mais si vous désirez être seul avec moi...

— J'ai déjà eu l'honneur de voir M. Maxime Dorgères, dit lentement Borisof, et je me félicite de le rencontrer, car je viens vous parler d'une histoire à laquelle il a été mêlé.

— Vraiment! s'écria M. Dorgères, assez surpris de ce début; alors, il peut rester?

— S'il n'était pas ici, je vous prierais de l'envoyer chercher.

— Tout est donc pour le mieux. Veuillez vous asseoir et m'apprendre ce qui vous amène.

On prit place, et Maxime regarda son oncle d'un air qui signifiait : Je vous l'avais bien dit!

— Vous devinez peut-être la cause qui m'oblige subitement à quitter Paris, commença le colonel.

— Non, je l'avoue, répondit le banquier.

— Vous n'avez pas lu les journaux?

— Pas encore. J'ai été fort occupé ce matin.

— Alors, vous ne savez pas qu'à Pétersbourg des scélérats ont attenté à la vie de l'empereur, mon maître?

— Comment! encore!

— Cette fois, ils ont essayé de faire sauter le palais d'Hiver. L'empereur a échappé à la mort par miracle. Mais de braves soldats ont péri.

— C'est abominable, dit avec conviction M. Dorgères. Et probablement ce crime est l'œuvre de ces bandits que vous appelez, je crois, des nihilistes.

— Il est impossible d'en douter. Cette secte a déclaré la guerre au souverain et à la société. Elle va poursuivre son œuvre. Le gouvernement a le droit et le devoir de défendre des intérêts sacrés, et il appelle à lui les serviteurs sur le dévouement desquels il peut compter.

Je suis de ceux-là, et je pars.

— Mes veux vous accompagneront, colonel. J'exècre les

ennemis de la famille et de la propriété, dit M. Dorgères qui rêvait la république rose.

Vous désirez sans doute retirer les fonds que vous avez bien voulu me confier. Je vais donner des ordres pour que vous puissiez les toucher aujourd'hui même.

— Je vous remercie, monsieur, mais j'ai à traiter avec vous un sujet plus intéressant qu'un règlement de comptes.

— Parlez, colonel. Je ne devine pas de quoi il s'agit, mais...

— Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi j'habite Paris depuis deux ans?

— J'ai toujours cru que c'était pour votre plaisir.

— Vous vous trompiez, monsieur. J'y ai été envoyé pour surveiller les nihilistes.

— Il y en a donc chez nous! s'écria naïvement le banquier.

— Presque autant qu'en Suisse. Leurs chefs se tiennent prudemment en dehors de nos frontières, et c'est à l'étranger qu'ils organisent les complots qui mettent mon pays en péril.

— Alors, le gouvernement russe a bien raison de faire observer par ses diplomates leurs menées criminelles.

— Les diplomates ne suffiraient pas à cette tâche. Je ne suis point attaché à l'ambassade russe. Je représente ici la police politique de l'empire.

— Quoi! la police? répéta M. Dorgères un peu interloqué.

— Oui, monsieur. Je n'ai plus de raison pour m'en cacher, puisque je quitte la France pour n'y jamais revenir. Et j'ai, pour vous l'apprendre, des motifs que vous aller apprécier.

Le coffret que j'avais déposé chez vous renfermait des pièces écrites de la plus haute importance, qui toutes avaient trait à des conspirations contre la Russie... des listes d'affiliés au nihilisme, des rapports signalant les menées de certains personnages émigrés à la suite de la dernière insurrection de la Pologne...

— Si j'avais su...

— Vous n'auriez pas accepté ce dépôt. J'en suis très-persuadé. Aussi vous avais-je dit que ma cassette ne contenait que des papiers de famille et des valeurs.

Vous n'avez certainement pas oublié que cette cassette a été volée, et que le vol fut commis dans des circonstances bizarres. Les voleurs avaient un complice dans votre maison, cela n'est pas douteux, et vous avez pensé comme moi que ce complice était votre secrétaire.

— Je le pense encore. Mon neveu en a la preuve.

— Ah! dit le colonel en regardant fixement Maxime qui ne broncha point.

Je ne me trompais donc pas quand je vous disais tout à l'heure que monsieur a été mêlé à cette triste affaire.

— Comment l'entendez-vous? demanda le neveu d'un ton agressif.

— Prenez la peine de m'écouter, et vous le saurez, répondit Borisof sans s'émouvoir.

Moi aussi, j'ai la preuve que ce M. de Carnoël était d'accord avec les voleurs. Je l'ai cherché, je l'ai trouvé, je l'ai arrêté et je l'ai gardé longtemps chez moi.

— Sans me prévenir, s'écria le banquier.

— C'était inutile. Vous m'aviez donné carte blanche, et j'étais le maître d'agir à ma guise. Je me réservais d'ailleurs de remettre le coupable entre vos mains lorsque j'aurais tiré de lui des aveux complets.

— Et ces aveux... vous les avez obtenus?

— Non, monsieur. Votre ci-devant secrétaire savait que ses amis ne l'abandonneraient pas, et il a gardé un silence obstiné.

— Alors... qu'allez-vous faire de lui? Si votre intention est de le livrer à la police française, je n'y trouverais point à redire, mais...

— Je ne le livrerai à personne par l'excellente raison qu'il m'a échappé.

— Ma foi! s'écria M. Dorgères, je ne serai pas fâché qu'il aille se faire pendre ailleurs.

— Il ne sera pendu nulle part, car on ne pend point en France, et je ne crois pas qu'il ait le projet d'en sortir.

— Il y est donc encore?

— Il est à Paris, et pas très-loin de la rue de Suresnes, peut-être. C'est pour vous signaler le fait que je viens vous voir.

— Je vous suis très-obligé, colonel, balbutia le banquier que cette révélation troublait au dernier point. Je vais prendre mes précautions...

— Vous ferez bien, monsieur, car je suis convaincu que cet homme tentera de s'introduire chez vous. Il a, pour essayer d'y entrer, des raisons que vous avez bien voulu me confier autrefois et qu'il est superflu de vous rappeler en ce moment.

Je veux seulement vous apprendre ce qui s'est passé cette nuit, afin que vous vous teniez sur vos gardes. Et je prie M. votre neveu de m'écouter avec attention. Il sait pourquoi je tiens à parler en sa présence.

— Mais moi je n'en sais rien, et je désirerais le savoir, dit M. Dorgères, de plus en plus agité.

— C'est juste, répliqua Borisof. Sachez donc que monsieur s'est chargé, ou a été chargé par quelqu'un, de retrouver M. de Carnoël. Il avait si fort à cœur d'y réussir que tout récemment, il y a deux jours, il s'est présenté chez moi, et il m'a sommé de lui rendre mon prisonnier.

— Tu as fait cela! s'écria M. Dorgères.

— Oui, répondit Maxime avec fermeté, et je le ferais encore si cela était nécessaire.

— Je n'en doute pas, mais ce serait inutile, dit ironiquement le colonel, et je reviens à mon récit.

Hier, à mon cercle, j'ai reçu la visite d'un Russe que je ne connaissais pas, mais qui s'est présenté comme envoyé en mission par le général, chef de la police politique, et qui m'a fourni la preuve de ce qu'il avançait.

Il venait à Paris, disait-il, pour confronter M de Carnoël avec une femme qui est ici l'agent le plus actif du nihi-

lisme. Il prétendait être en relation avec cette femme sans qu'elle soupçonnât notre dessein.

Et, en effet, elle nous a fort bien accueillis. Un souper a été organisé chez elle, et il a été convenu que j'y amènerais M. de Carnoël. Je l'y ai amené, et je me suis aperçu trop tard que je m'étais laissé prendre à une ruse assez grossière. Ces gens étaient d'accord pour l'enlever, et ils l'ont enlevé.

Ce matin, une lettre de Pétersbourg m'éclairait sur les événements de la nuit. On ne m'avait envoyé personne. Le Russe n'était qu'un nihiliste déguisé.

— J'en étais sûr!

Cette exclamation échappa à Maxime avant qu'il eût réfléchi.

— Vous connaissez donc cet homme? lui demanda vivement Borisof.

Le neveu de M. Dorgères hésita un instant, mais le fossé était franchi, et il n'était plus temps de se retrancher dans les réticences.

— Je ne le connais pas, mais je l'ai vu, répondit-il.

— Vous plairait-il de m'apprendre où vous l'avez vu? demanda M. Borisof avec une politesse ironique.

— Je l'ai vu dînant avec vous, hier soir, dans un restaurant, avenue de l'Opéra, répondit Maxime qui était décidé à tout dire.

— Comment savez-vous que l'homme dont je parle est celui qui dînait avec moi?

— Je le sais parce que je vous ai suivis.

— Vous faisiez de la contre-police, à ce qu'il me paraît?

— Parfaitement. C'est permis quand on affaire à un espion.

— Maxime! s'écria le banquier en lançant à son neveu un regard sévère.

— Oh! laissez dire monsieur, reprit le colonel sans s'émouvoir, ses appréciations me touchent peu, et j'ai encore diverses questions à lui adresser.

— Vous voulez savoir jusqu'où je vous ai suivis? Soyez satisfait, j'ai tout vu. J'étais à l'orchestre de l'Opéra quand vous êtes entrés dans la loge de cette femme. Je roulais en voiture derrière le fiacre qui vous a menés avec elle rue Jouffroy. Je me suis établi dans une maison qui fait face à l'hôtel où vous êtes entrés, j'y suis resté jusqu'au moment où vous avez pris la fuite, et même un peu plus tard.

— Tous mes compliments, monsieur, vous êtes plus habile que je ne pensais. Les nihilistes ont en votre personne un précieux auxiliaire.

— Je ne suis pas avec les nihilistes, vous le savez fort bien.

— Vous le dites, et je veux bien le croire, mais je serais fondé à penser tout le contraire, car si vous avez passé une partie de la nuit à m'épier, apparemment ce n'était pas pour me seconder dans la lutte que je soutenais contre ces gens-là.

— N'équivoquez pas, je vous prie. J'avais appris que vous reteniez de force un homme qui m'intéressait, parce qu'il me semblait qu'on l'accusait injustement. Je voulais voir ce que vous alliez faire de lui. J'ai vu.

— Fort bien. Oserai-je vous demander quelle est maintenant votre opinion sur M. de Carnoël?

— Je n'éprouve pas le moindre embarras à vous répondre. M. de Carnoël est évidemment l'ami de la femme qui vous a joué hier un si mauvais tour.

— A la bonne heure! Vous admettez bien aussi que cette femme appartient à la secte qui vole, qui incendie et qui assassine?

— Je l'admets d'autant plus volontiers, que j'en ai la preuve. C'est précisément ce que j'allais expliquer à mon oncle lorsque vous êtes arrivé.

— Et cette preuve, vous pourriez me la fournir?

— A quoi bon? Vous venez de nous apprendre que vous alliez partir, et que vous ne reviendriez jamais. Les complots qui se trament à Paris ne vous regardent plus.

D'ailleurs, ma conviction s'appuie sur des faits qui me sont personnels et que vous n'avez nul besoin de connaître.

Quant à la complicité de M. de Carnoël, je suis le premier à déclarer qu'elle n'est pas douteuse. Il s'est laissé délivrer par une coquine aidée d'un faux agent de police, et, à cette heure, il est réfugié dans un asile que lui a procuré ce joli couple. Donc, il fait partie de la bande.

— Vous êtes merveilleusement informé, dit Borisof avec un sourire malintentionné.

— Pas beaucoup mieux que vous, riposta Maxime; et j'ai vu certaines choses que vous n'avez pas vues, parce que vous avez quitté la place trop tôt, mais je n'ai aucun motif pour vous cacher ce qui s'est passé après votre départ précipité.

Les sergents de ville sont arrivés au bruit du coup de pistolet tiré par un voisin, puis le commissaire de police. On a visité l'hôtel de fond en comble, et on a constaté que toute la bande, y compris M. de Carnoël, avait décampé en franchissant le mur du jardin.

— Je vous suis fort obligé de vouloir bien me renseigner sur ce dénoûment, mais je l'étais déjà. J'ai envoyé ce matin rue Jouffroy des gens à moi qui m'ont fait un rapport très-exact.

J'ajoute que je ne viens pas voir M. votre oncle pour l'entretenir du côté politique de cette affaire.

Il lui importe peu, je suppose, que son ancien secrétaire conspire ou ne conspire pas contre le gouvernement russe; mais il lui importe peut-être d'acquérir la certitude que ce monsieur est un voleur.

— Vous avez deviné, colonel, s'écria le banquier. Un conspirateur peut inspirer un certain intérêt, tandis que si j'étais sûr que ce Carnoël a volé...

— Vous n'en douterez plus si vous voulez bien m'écouter. Lorsque M. de Carnoël est tombé entre mes mains, j'en ai usé avec lui comme la police de tous les pays en use avec

les prévenus. On l'a fouillé, et on l'a trouvé porteur de cinq paquets de dix mille francs chacun.

— Juste la somme qu'on m'a prise! C'est en effet très-clair.

— Si clair, que j'ai beaucoup de peine à le croire, dit entre ses dents Maxime.

— Voici la somme, reprit Borisof, en tirant les billets de son portefeuille; je la rapporte telle que je l'ai trouvée. Si je ne vous l'ai pas remise plus tôt, c'est que j'espérais obtenir de ce malheureux un aveu qui lui aurait probablement valu votre indulgence... et la mienne.

— Il est facile de se procurer cinquante mille francs quand on dispose des fonds secrets d'un gouvernement, murmura le neveu, qui soupçonnait Borisof d'avoir préparé ce coup de théâtre.

— Je ne puis pas recevoir cet argent, à moins d'être bien fixé sur sa provenance, balbutia l'oncle, qui n'était pas très-persuadé non plus de la sincérité du colonel.

— Si vous le refusiez, je me verrais contraint de le donner aux pauvres, car il ne m'appartient pas, répondit Borisof. Mais je vais vous prouver que je ne l'ai pas pris dans ma poche pour achever de perdre M. de Carnoël.

Quand je lui ai demandé comment il se trouvait nanti d'une si forte somme, il m'a répondu qu'elle venait de lui être envoyée par quelqu'un qui la devait à son père.

— Cela se peut, après tout, dit à demi-voix Maxime.

— Eh! non, cela ne se peut pas, s'écria M. Dorgères. Son père est mort ruiné. Il n'a laissé ni un sou ni une créance de quelque nature qu'elle fût. Je le sais mieux que personne, puisqu'à la veille de sa mort il m'a chargé d'arranger ses affaires. S'il eût été créancier de cinquante mille francs, il ne me l'aurait pas caché.

— C'est à peu près ce que j'ai dit à son fils, reprit le colonel; ce fils m'a montré alors la lettre d'envoi, et vous allez juger de la valeur de cette justification. La voici.

M. Dorgères la prit et la lut rapidement :

— Elle n'est pas signée, dit-il. Une restitution anonyme... c'est inadmissible.

Qu'en dis-tu, toi? ajouta l'oncle en la passant à son neveu.

— Je dis, répondit Maxime après avoir examiné la pièce avec attention, je dis que cette épître m'a tout l'air d'avoir été fabriquée pour les besoins de la cause. Par qui? Je l'ignore. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'elle est écrite sur du papier quadrillé, du papier qu'emploient les commerçants.

— Et M. de Carnoël, le père, n'a jamais eu d'amis dans le commerce, appuya le banquier. Je n'étais pas le sien, quoiqu'il m'honorât de sa confiance. S'il avait obligé quelqu'un, c'eût été un homme de son monde. D'ailleurs, un négociant ne rembourserait pas cinquante mille francs par lettre anoyme.

— D'où il suit, conclut Borisof, que le fils s'est fait écrire cette lettre pour le cas où il serait mis en demeure d'expliquer la possession de l'argent qu'il avait sur lui.

Je pense, messieurs, que vous êtes fixés maintenant sur la moralité de cet agent des nihilistes.

— Oh! complétement, s'écria M. Dorgères.

Maxime n'était peut-être pas tout à fait de cet avis, mais il ne trouva rien à objecter.

— Alors, reprit le colonel, permettez-moi de vous remettre la somme et la lettre. Je n'aurai plus à m'occuper de M. de Carnoël, puisque je suis rappelé à Pétersbourg. La même dépêche vient de m'annoncer l'attentat contre le czar et ma disgrâce.

Je ne serai plus employé qu'en Russie, et il est peu probable que votre ci-devant secrétaire y vienne jamais

Si ses complices, moins prudents que lui, me tombaient plus tard sous la main, je ne manquerais pas de vous transmettre les éclaircissements que je pourrais tirer de ces misérables sur le vol commis dans votre caisse.

Et, quoi qu'il arrive, j'emporte avec moi la satisfaction de vous avoir édifié sur un homme qui a cherché à mettre

le trouble dans votre famille. S'il renouvelait ses audacieuses tentatives, je vous laisse de quoi le confondre.

M. Borisof avait déposé les billets de banque sur le bureau et remis la lettre à M. Dorgères.

— Il ne me reste, ajouta-t-il en se levant, qu'à prendre congé de vous, messieurs. Mon intendant viendra aujourd'hui à trois heures retirer mes fonds. Il a, comme vous savez, ma procuration.

— Les fonds seront prêts, dit le banquier; mais quant à cette somme, je ne sais en vérité si je dois...

— Vous serez toujours le maître de l'employer en bonnes œuvres, répliqua le colonel. Adieu, monsieur. Je n'ose dire au revoir, car je n'espère pas revenir en France.

Veuillez présenter mes hommages à mademoiselle Dorgères et croire à mes meilleurs sentiments.

Et sur cette formule qui aurait pu figurer au bas d'une invitation à dîner, il salua et se dirigea vers la porte, sans que M. Dorgères cherchât à le retenir.

Avant de sortir, il se retourna pour lancer à Maxime un avis.

— Croyez-moi, monsieur, lui dit-il, ne vous acharnez pas à poursuivre les sauveurs de M. de Carnoël. Ils vous tueraient.

Et il disparut, juste au moment où le valet de chambre Joseph, entré par une porte, disait :

— Mademoiselle m'envoie prévenir monsieur qu'elle l'attend pour déjeuner.

— C'est bien, répondit M. Dorgères avec impatience; dites que je vais venir.

Le valet de chambre sortit, et le banquier resta seul avec Maxime, qui était beaucoup moins agité que son oncle.

— Que le diable emporte ce Russe avec ses révélations et ses restitutions, s'écria l'oncle. J'ai envie de courir après lui pour lui rendre ces maudits billets de banque.

— Pourquoi faire? demanda le neveu. Supposez-vous qu'il les a pris sur son avoir pour le plaisir de déshonorer

Carnoël? Je crois M. Borisof incapable d'un pareil trait.

— Alors, tu penses qu'il a dit la vérité?

— Oui, en ce sens que les cinquante mille francs ont bien été trouvés dans la poche de votre ancien secrétaire. Reste à savoir qui a écrit la lettre d'envoi.

— Doutes-tu que ce soit ce malheureux garçon?

— Pas précisément, quoique cela dérange les idées que je m'étais faites sur son caractère. Mais qu'importe? Entre l'action de voler de l'argent et celle qu'il a commise, la différence est assez mince. S'associer à des bandits qui forcent les coffres-forts sous prétexte de politique, et qui font sauter les palais, c'est plus qu'il n'en faut pour disqualifier un homme.

Or, je suis certain que tel est le cas de ce Carnoël.

— Et moi aussi, depuis que j'ai entendu ta conversation avec Borisof, quoique je ne l'aie comprise qu'à moitié. Une femme, un enlèvement, la rue Jouffroy... que sais-je encore? C'est à ne pas s'y reconnaître.

— Tout se rattache à l'histoire que j'avais commencé à vous raconter quand Borisof est venu nous interrompre... l'histoire de la main.

— Ah! oui, parlons-en, de celle-là. Autre énigme plus embrouillée que tout le reste.

— Permettez-moi de la débrouiller en très-peu de mots. Je vous ai dit que j'avais mis dans ma poche la main que la voleuse s'était fait couper par son complice. J'y avais mis aussi un bracelet qui tenait à cette main, et je l'avais gardé pour retrouver l'aimable personne qui l'avait abandonné aux griffes de votre caisse. Ce bijou a failli me coûter cher.

Un soir que je l'exhibais dans un bal public, je fis la rencontre d'une femme fort jolie et peu farouche qui me permit de la reconduire et qui m'emmena dans un endroit écarté où m'attendaient quatre chenapans apostés par elle pour m'assommer et me reprendre le bracelet. J'eus beaucoup de peine à leur échapper.

— Tu m'as raconté cela. Ce fut Georget qui te tira d'affaire.

— Précisément. Et je reviendrai tout à l'heure à Georget que vous venez de me nommer. Mais laissez-moi achever.

La coquine avait disparu, et je désespérais de la rencontrer, quand, à quelque temps de là, je l'aperçus dans une avant-scène des Variétés. Elle me fit la mine la plus gracieuse du monde. J'allai dans sa loge, je l'invitai à souper; elle accepta. Je la menai chez Brébant, et au dessert elle trouva le moyen de s'enfuir en emportant le bracelet.

Il était donc bien clair que cette créature m'avait été détachée par la voleuse, qui tenait à me reprendre une pièce à conviction.

— C'est au moins probable.

— Là-dessus, nouvelle éclipse de la donzelle. Elle redevient invisible, introuvable.

Sur ces entrefaites, j'apprends que Carnoël est enfermé et gardé à vue dans l'hôtel de Borisof; je me présente pour le réclamer : le colonel me reçoit fort mal. Je m'en vais en lui annonçant que je lui enverrai des témoins.

— Autre extravagance.

— Qui n'a pas eu de suites. Mais hier, je rencontre le Borisof en compagnie d'un individu qui me paraissait suspect. Je m'attache à eux...

— Bon! je sais le reste. Tu les as suivis jusqu'à la porte d'un hôtel de la rue Jouffroy. Le colonel vient de raconter l'histoire.

— Oui, mais il ne vous a pas dit, et il ne pouvait pas vous le dire, puisqu'il ne le savait pas, il ne vous a pas dit que la femme qui s'est enfuie avec Cornoël est précisément celle avec qui j'ai eu deux fois maille à partir à propos du bracelet.

C'est la chargée d'affaires de la manchotte qui a perdu sa main en essayant de vous voler.

Et maintenant que vous savez tout, ai-je raison d'affirmer que Cornoël est l'associé de ces coquines?

— Eh! parbleu! je n'en doute pas. Ce n'est pas à moi que tu devrais dire cela pour réparer le mal que tu as fait.

— Mais, mon oncle, je compte bien le dire aussi à ma cousine.

— Quand? Attendras-tu qu'elle meure de chagrin, ou qu'elle fasse un éclat... comme par exemple de s'enfuir pour se jeter dans un couvent?

— Non, je veux seulement...

— Tu ne sais pas ce qui se passe ici. La vie que je mène est intolérable. Alice ne parle plus, ne mange plus. Vignory ne se montre qu'avec une figure d'enterrement. C'est à devenir fou.

— Je vous demande vingt-quatre heures pour faire à ma cousine une déclaration qui produira un effet décisif.

— Pourquoi ce retard quand tu pourrais parler tout de suite? Elle m'attend. Déjeune avec nous.

— J'y déjeunerai demain, si vous voulez; et comme je vais ce soir mettre la main sur M. de Carnoël et sur sa maîtresse... car cette nihiliste est sa maîtresse.

— Comment! tu vas les arrêter! quel métier fais-tu donc?

— Oh! rassurez-vous. Je ne suis pas encore embrigadé à la préfecture de police. Mais je veux savoir définitivement à quoi m'en tenir sur votre ancien secrétaire, et je connais quelqu'un qui m'introduira dans la maison où il se cache.

— Diable! ce sera une expédition hasardeuse. Rapelle-toi ce que le colonel vient de dire.

— Qu'a-t-il donc dit?

— Il a dit : Prenez garde. Ces gens-là vous tueront.

— Ne craignez rien. Je ne me laisserai pas tuer.

— Tu seras toujours le même! Allant de l'avant et ne doutant de rien. Tu oublies que tu as affaire à des brigands qui ne reculent pas devant un crime. Ils ont fait sauter le palais d'Hiver. C'est bien plus fort que de t'assassiner.

— Oui; mais moi je ne suis pas l'empereur de Russie et

nous ne sommes pas à Pétersbourg. Et puis, je ne serai pas seul.

Mais, dites-moi, mon cher oncle, vous aviez donc parlé à ce Borisof de la passion malheureuse que Carnoël avait inspirée à ma cousine?

— Je lui en avais dit quelques mots... il y a déjà longtemps... à une époque où je ne pouvais prévoir ce qui s'est passé depuis.

— Il a été moins confiant que vous, car il s'est bien gardé de vous apprendre qu'il tenait Robert de Carnoël. Ce Moscovite s'est conduit comme un policier qu'il est. Il savait que Carnoël troublait votre repos, et il vous a caché qu'il l'avait arrêté. Par quel procédé? Je l'ignore; mais je parierais qu'il a employé des moyens dont un galant homme rougirait de se servir.

A ce moment, Jules Vignory entra.

Il avait l'air soucieux, et il parut un peu surpris de voir Maxime dans le cabinet de M. Dorgères.

— Monsieur, dit-il au banquier, on vient de me prévenir que le colonel Borisof enverrait retirer ses fonds à trois heures, Puis-je régler ce compte?

— Oui, répondit le père d'Alice, c'est convenu... je viens de voir le colonel. Mais j'ai à vous parler.

— Je suis à vos ordres, monsieur, murmura Vignory, qui pressentait un orage.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit de la première tentative de vol? Oh! ne faites pas l'étonné. Je sais tout. Maxime vient de me raconter l'histoire de la main coupée.

— Il aurait bien dû vous la raconter plus tôt, répliqua vivement le caissier. C'est lui qui m'a forcé à me taire.

Maxime ne dit mot, mais il fronça le sourcil. Il trouvait que Vignory était bien prompt à se justifier aux dépens d'un ami.

— Je sais cela, reprit M. Dorgères, et je ne vous en veux pas outre mesure. Cependant, il me semble que votre situation vous imposait des devoirs auxquels vous avez manqué.

Mais laissons là le passé, et faites-moi le plaisir d'examiner ces paquets de billets de banque, ajouta le banquier en montrant la liasse qui s'étalait sur le bureau.

Vignory la prit et se mit en devoir de compter les billets.

— Il y en a cinquante, dit-il.

— Ce n'est pas ce que je vous demande. D'où pensez-vous qu'ils viennent?

— De ma caisse, sans aucun doute. C'est moi-même qui les ai épinglés. Je reconnais cela à la façon dont l'épingle est piquée... un peu plus à droite et un peu plus bas que sur les paquets faits à la Banque.

— Très-bien. Je suis fixé. Mon coquin de secrétaire ne pourra plus soutenir qu'il ne me les a pas volés.

— Quoi! ce serait...

— Mon cher, nous tenons la somme qui m'a été prise, et il dépend de moi de faire arrêter ce Carnoël.

— Il est à Paris! s'écria Vignory.

— Oui; et j'ai en main les preuves de son infamie. Ce drôle est indigne de pitié, et ses mensonges ne le sauveront pas du déshonneur. Croiriez-vous qu'il a eu l'audace de prétendre que cet argent lui a été envoyé par un débiteur de son père! Il s'est fait écrire une lettre... lisez-la, et dites-moi ce que vous en pensez.

Vignory pâlit, et prit d'une main qui tremblait visiblement le papier que M. Dorgères lui tendait.

— En effet, balbutia-t-il après y avoir jeté les yeux, l'imposture est évidente... elle est même assez maladroite... cette lettre a dû être dictée par M. de Carnoël.

— Dictée à qui? demanda Maxime.

— A un de ses amis, sans doute... je ne connais pas cette écriture.

— Mais tu dois connaître les amis de Robert de Carnoël, reprit vivement Maxime. Tu étais lié avec lui autant qu'on puisse l'être.

— Des amis... Il n'en avait guère, balbutia Vignory.

Quelques camarades de collége... et encore il les voyait fort peu.

— Alors, dit le banquier, il est inutile de chercher celui qui a écrit cette lettre.

— Je le crois... mais cependant, monsieur, si vous vouliez me la confier, peut-être parviendrais-je...

— Non, ce serait peine perdue. Je sais à quoi m'en tenir sur ce malheureux garçon, et je veux faire partager ma conviction à... à tous ceux qui s'obstinent à douter encore.

Cette lettre est une preuve, et je la garde.

La porte du fond s'ouvrit doucement, et Alice montra son charmant visage, mais elle vit que son père n'était pas seul, et elle fit un mouvement pour sortir.

— Viens! lui cria M. Dorgères entraîné par l'occasion.

Il se disait que mieux valait profiter de la présence de Maxime pour frapper un grand coup, et peu s'en fallut qu'il n'abordât sans autre préambule une question brûlante. Mais, quoiqu'il fût peu porté par tempérament à atermoyer, il réfléchit que la présence de son caissier le gênerait pour s'expliquer avec sa fille.

Il le prit à part, et il lui dit tout bas :

— Mon cher, faites-moi le plaisir de vous en aller. Vous pouvez vous en rapporter à moi. Je vais plaider votre cause mieux que vous ne le feriez vous-même, et je vous assure que je ne vous en veux plus de m'avoir caché la première tentative. Vous avez eu tort de suivre les conseils de mon étourneau de neveu, mais ce n'est pas un cas pendable.

Allez, mon ami, et venez dîner avec nous ce soir.

Vignory n'avait qu'à obéir; il sortit, l'oreille basse et la mine un peu déconfite.

Alice évita de le regarder, mais elle échangea avec son cousin un regard rapide, et elle lut dans ses yeux qu'il n'apportait pas une bonne nouvelle.

— Tu arrives à propos, lui dit M. Dorgères: je regrette

même que tu ne sois pas entrée un peu plus tôt. Tu aurais trouvé ici le colonel Borisof.

— Alors, j'ai bien fait de ne pas venir. Cet homme me fait horreur, répondit Alice d'un ton décidé.

— Oui, reprit le banquier avec humeur, tu le détestes, parce qu'il a cru, comme moi, que M. de Carnoël avait mis la main dans ma caisse,

— Pas pour cela seulement.

— Ma chère amie, l'heure est venue d'en finir avec les idées fausses que tu t'obstines à soutenir. L'homme qui t'a tourné la cervelle est indigne de toi.

— Mon père, vous me l'avez déjà dit, et j'ai refusé de le croire.

— Bon! voilà que tu ne me tutoies plus, à présent. Il ne manquait que ça.

— Eh bien, père, je te répète que je ne le crois pas, et que je ne le croirai jamais.

Et Maxime ne le croit pas non plus, ajouta la jeune fille.

— Maxime! s'écria M. Dorgères, ah! parbleu! tu tombes bien. Demande-lui ce qu'il pense de ton M. de Carnoël.

Alice ne dit rien, mais ses yeux interrogèrent la figure du cousin, qui rougit jusqu'aux oreilles et qui resta muet.

— Allons! parle! lui cria l'oncle. Déclare à cette folle que mon ancien secrétaire est affilié à une bande de coquins. Tu viens de me raconter ses hauts faits et de tirer la conclusion de cet édifiant récit. J'espère que tu ne vas pas te rétracter devant ma fille!

— Non, murmura Maxime, car malheureusement je n'ai rien avancé qui ne fût vrai.

— Quoi! murmura la pauvre Alice, toi aussi tu l'abandonnes... toi qui me jurais hier encore...

— Hier, j'étais persuadé qu'on l'accusait à tort. Aujourd'hui, je suis obligé de reconnaître que je me trompais.

— Que s'est-il donc passé depuis hier?

— De tristes choses. J'ai vu M. de Carnoël s'enfuir avec une femme qui est certainement une voleuse.

— Une femme! répéta douloureusement mademoiselle Dorgères.

— Oui, une femme, ma chère Alice. Et quelle femme! Une misérable créature qui s'est mise au service de révolutionnaires de bas étage.

— Le nom de cette femme? dit Alice d'une voix étranglée.

— Celui qu'elle m'a donné n'est évidemment pas le sien, et si je te l'apprenais, tu n'en saurais pas davantage. Mais je t'affirme que c'est une voleuse.

— Et tu prétends qu'il s'est enfui avec elle! Pourquoi s'enfuyait-il? On l'avait donc arrêté.

— Je t'en supplie, ma chère Alice, n'insiste pas pour connaître dans tous ses détails cette lamentable histoire. Je te la raconterai, si tu l'exiges; mais j'espère que tu te contenteras de me demander ma parole d'honneur que M. de Carnoël est un malhonnête homme.

— Je te la demande.

— Je te la donne. Sur mon honneur et ma conscience, M. de Carnoël a commis des actes que je m'abstiens de qualifier pour ne pas t'affliger, mais qui ont creusé entre toi et lui un abîme infranchissable.

Tu peux me croire, car je l'ai défendu tant qu'il a été possible de le défendre, et tu sais que je n'ai aucun intérêt à le perdre.

— C'est bien! dit Alice avec effort. Où est-il?

— Comment, où est-il? s'écria M. Dorgères; tu n'as pas, j'espère, le projet de courir après lui.

— Je veux savoir où il est.

— Tu y tiens absolument? demanda Maxime, décidé à en finir. Eh bien! il est chez cette femme.

— Prouve-moi que tu ne mens pas.

— Comment veux-tu que je te le prouve? Je ne puis pas t'y conduire, n'est-ce pas? Mais j'irai, moi, j'irai ce soir même. Je le verrai, je verrai sa méprisable complice... et demain, s'il faut te répéter les aveux que je n'aurai pas de

peine à tirer d'eux, car ils sont à ma discrétion, alors...

— Assez! interrompit mademoiselle Dorgères.

Je te crois maintenant... et je n'ai plus qu'à mourir, ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Mourir! cria le père. Méchante enfant, tu ne m'aimes donc plus, que tu parles de mourir. Que t'ai-je fait pour que tu me brises le cœur? C'est moi qui mourrai de chagrin, si tu persistes dans tes résolutions insensées.

— Non, dit Alice en se jetant dans ses bras, non, père, je n'ai pas cessé de t'aimer... Mais pardonne-moi si je n'ai pas le courage de vivre... Je ne te quitterai jamais tant que Dieu ne me fera pas la grâce de me rappeler à lui.

Elle éclata en sanglots, et son père la reçut dans ses bras.

Maxime, presque aussi ému que lui, baissait la tête pour cacher son trouble.

— Parle donc, toi, lui cria M. Dorgères. Aide-moi à lui faire comprendre que c'est mal de me désoler ainsi... qu'elle n'a pas le droit d'affliger ma vieillesse en refusant de se marier...

— Jamais, dit Alice en se dégageant de l'étreinte paternelle. Je puis promettre que je m'efforcerai de me résigner. Je ne puis pas promettre que j'oublierai.

Mais je jure de ne jamais prononcer le nom de l'homme que j'ai aimé, et je vous demande de ne jamais me parler de lui. Je le demande à toi, mon père, à toi, Maxime. Ce n'est pas trop exiger.

— Ne crains pas que nous revenions sur un si triste sujet, répondit M. Dorgères, qui avait repris un peu de sang-froid et qui sentait la nécessité de mettre fin à une scène pénible. Je ne te parlerai même pas d'un projet qui me tient au cœur.

Tu resteras maîtresse de tes volontés, ma chère enfant. La sagesse te viendra peut-être, et j'attendrai qu'elle te vienne.

Et maintenant, veux-tu aller m'attendre dans la salle à manger? J'ai quelques mots à dire à ton cousin.

Alice lui tendit son front et sortit sans serrer la main de Maxime qui comprit bien pourquoi elle ne le traitait pas aussi affectueusement que de coutume.

En revanche, dès qu'elle eut disparu, son père s'écria :

— Mon garçon, je te rends mon estime. Tu as été ferme, et sans toi je ne sais ce que j'aurais fait de cette entêtée.

— Hélas! j'ai bien peur que ma fermeté n'ait rien changé à la situation.

— Tu te trompes. Le coup est porté. Le temps fera le reste.

— Je le souhaite, mon cher oncle. Mais je plains ce pauvre Vignory.

— Il n'est pas si à plaindre, dit entre ses dents le banquier. Et, dans tous les cas, ce n'est pas lui qui m'inquiète. Ma fille d'abord. Si tu pouvais achever ce que tu as si bien commencé...

— La guérir? Je ne demanderais pas mieux, mais je ne réponds de rien. Cependant...

— Quoi?

— Il y aurait peut-être un moyen.

— Indique-le-moi, et dût-il m'en coûter la moitié de ma fortune...

— Oh! l'argent n'y ferait rien. Mais je connais quelqu'un qui pourrait... Voulez-me donner carte blanche... me permettre de voir Alice comme je voudrai... et avec qui je voudrai?

— Certainement.

— Alors, je m'en vais, car je n'ai pas une minute à perdre.

— Quand te reverrai-je? cria M. Dorgères.

— Dès que j'aurai réussi, répondit Maxime en ouvrant la porte.

Et il descendit l'escalier en se disant tout bas :

— Il n'y a plus que la comtesse qui puisse convertir Alice.

CHAPITRE VIII

Maxime était sorti de la maison de son oncle un peu plus perplexe qu'il n'y était entré.

En y arrivant, il s'imaginait qu'il allait remettre toutes choses en état, combler de joie M. Dorgères, ramener Alice à des idées plus saines et rassurer son ami Vignory.

Et M. Dorgères venait de subir une scène déchirante. Alice parlait de mourir; Vignory s'en allait soucieux.

Les espérances s'étaient changées en déceptions. C'est souvent ainsi dans la vie.

Mais il restait une dernière carte à jouer. La comtesse Yalta pouvait d'un mot mettre fin à une situation pénible. La comtesse n'avait qu'à déclarer en présence de mademoiselle Dorgères qu'elle s'était trompée sur Robert de Carnoël. Sa voix devait être écoutée, puisque mademoiselle Dorgères savait que la comtesse avait défendu l'absent, tant qu'elle avait cru que ce malheureux était innocent.

Or, tout dépendait de la conversion d'Alice. Car Maxime n'était pas dupe des sentiments qu'elle venait d'exprimer avec tant de véhémence. Une jeune fille ne se voue pas au célibat perpétuel parce qu'elle a manqué un mariage d'inclination. Quand elle prend ce parti trop radical, c'est qu'elle aime sans espoir.

Alice, vaincue par les faits, n'essayait plus de soutenir une cause perdue, mais l'espoir vivait toujours au fond de son cœur navré, et sa résignation n'était qu'apparente. Elle renonçait pour le moment à Robert, mais elle jurait de n'épouser personne. Et elle avait résolu de garder sa liberté, parce qu'elle croyait toujours que l'heure de la réhabilitation sonnerait pour le fiancé de son choix.

Il ne s'agissait que de lui arracher cette dernière illusion, et madame Yalta seule pouvait y réussir.

Maxime comptait sur elle pour mener à bien cette opération délicate et douloureuse. Il lui tardait de la voir pour lui apprendre tout ce qu'il avait découvert sur M. de Carnoël, et il aurait couru chez elle s'il eût pensé la trouver.

Mais le docteur Villagos venait de lui dire que la comtesse s'était absentée pour vingt-quatre heures, et il était bien obligé de remettre sa visite au lendemain.

Il se consolait un peu de ce contre-temps fâcheux en se disant que, le soir même, il allait avoir le dernier mot de l'énigme; que M. Villagos devait le mettre face à face avec Robert et sa complice, et qu'après cette entrevue décisive, il pourrait parler avec une certitude absolue.

Il n'en était pas moins dans cet état de malaise qui est la suite ordinaire d'une déconvenue. Il n'avait pas fait tout ce qu'il devait faire, et il s'en allait mécontent de lui-même et des autres.

Où allait-il? Il n'en savait trop rien, et il avait repris machinalement le chemin de la rue de Châteaudun, lorsque, en débouchant de la rue de Suresne sur le boulevard Malesherbes, il eut l'idée d'aller s'informer de Georget.

Il ne l'avait pas revu depuis la fameuse promenade qui s'était terminée par une découverte inattendue, et il n'avait pas eu le temps de causer avec madame Piriac, l'imposante aïeule du groom.

Le moins qu'il pût faire, c'était de passer rue Cardinet.

Et d'ailleurs la rue Cardinet n'était pas loin de la rue Jouffroy, et Maxime avait envie de demander à l'obligeant Bidard s'il ne s'était rien passé de nouveau dans l'hôtel abandonné.

Il se mit donc à remonter à pied le boulevard. Il marchait lentement, car il avait du temps à perdre, et la faim ne le tourmentait pas encore, quoique l'heure habituelle de son déjeuner fût passée.

Les préoccupations tuent l'appétit.

En arrivant à la hauteur du parc Monceau, il fut tenté de faire un détour pour revoir l'hôtel du colonel Borisof, et il ne résista point à la tentation, quoique cette excursion n'eût pas de but bien déterminé.

Il n'eut pas à regretter de l'avoir entreprise, car il put constater que l'agent russe n'avait pas menti. Ses gens étaient occupés dans la cour à charger des bagages sur un fourgon. Évidemment, le maître allait partir.

— Bon voyage! murmura Maxime, et puisse-t-il ne jamais revenir! Quel vilain personnage!... et pourtant si je réussis à guérir ma petite cousine d'un amour insensé, le drôle n'aura pas nui à cette cure inespérée, car les cinquante mille francs en billets de banque et la fausse lettre d'envoi qui les accompagne prouvent mieux que tout le reste la canaillerie de M. de Carnoël.

Mon oncle aurait bien dû les montrer à sa fille. Et c'est ce qu'il aurait fait sans doute, si la scène n'eût pas tourné si vite au désespoir larmoyant. Mais je ne suis pas fâché qu'il n'ait rien dit. Quand on veut persuader, il faut ménager ses effets. Alice appréciera mieux l'importance de cette exhibition après qu'elle aura été chapitrée par la comtesse.

Ce sera le coup de la fin.

Maxime ne s'était point arrêté devant l'hôtel de M. Borisof. Il avait suivi jusqu'au bout la rue de Vigny, et il traversait, plongé dans ses réflexions, le boulevard de Courcelles, lorsqu'un cri frappa ses oreilles et le tira de sa rêverie.

En levant la tête, il vit un grand cheval, dont le poitrail le touchait presque, un cheval attelé à une élégante victoria et conduit par une femme, qui venait d'accomplir un véritable tour de force en arrêtant court une bête de sang lancée à fond de train.

Maxime sauta vivement de côté, et il allait s'excuser d'une maladresse qui avait failli lui coûter cher, lorsqu'il reconnut la comtesse Yalta, renversée en arrière et tirant sur les rênes pour retenir son trotteur.

Il s'en était fallu de bien peu qu'elle écrasât un homme qui serait volontiers mort pour elle, mais d'une autre façon.

— Vous! s'écria-t-elle, en pâlissant à la pensée du danger qu'il avait couru.

— Vous! s'écria Maxime, tout étourdi de l'imprévu de cette rencontre.

Les deux monosyllabes se croisèrent.

La comtesse était en toilette du matin, et le valet de pied perché à l'arrière en petite livrée.

— Je vous emmène, dit-elle d'une voix émue. Montez vite, Nedji s'impatiente.

Maxime ne se fit pas répéter l'invitation. Il prit place à côté de madame Yalta, qui rendit la main à Nedji, et le fougueux animal fila comme un boulet de canon.

— J'ai eu bien peur, murmura la comtesse. Un pas de plus, et vous rouliez sous les pieds de mon cheval.

— Je vous dois la vie, répondit vivement Maxime, et la joie de vous revoir m'aurait consolé si j'avais été blessé. Je ne m'étais pas résigné sans peine à remettre ma visite à demain; et vous voilà revenue!

— Revenue? Que voulez-vous dire? Je suis sortie depuis une heure seulement, et je rentrais pour vous attendre.

— Quoi! vous n'êtes pas partie ce matin pour aller passer vingt-quatre heures dans un château à quelques lieues de Paris?

— Mais non.

— Comment se fait-il alors que le docteur Villagos m'ait dit...

— Vous l'avez vu?

— Oui, il est venu ce matin... c'est la première fois que je l'ai reçu chez moi.

— Qu'avait-il à vous dire? Parlez! mais parlez donc!

— C'est que... je ne sais par où commencer, balbutia Maxime, étonné que la comtesse montrât tant d'impatience Il m'a dit tant de choses...

— Sur moi?

— Il m'a répété que votre état de santé exigeait beaucoup de ménagements, et il m'a recommandé, comme de coutume, de ne pas abuser des entrevues que vous voulez bien m'accorder, d'éviter certains sujets de conversation...

— Il vous a prié de ne jamais me parler de M. de Carnoël?

— Pas positivement... mais à certains mots qu'il a laissés échapper, j'ai compris qu'il savait que vous vous occupiez de ce malheureux.

— J'espère que vous l'avez détourné de cette idée, s'écria la comtesse.

— J'ai essayé, répondit Maxime avec embarras, mais je crains qu'il n'y persiste. Il a pour cela des raisons que...

— Lesquelles?

— Lui aussi, il s'est occupé de Robert de Carnoël.

— Quoi! il a osé...

— Le hasard a tout fait. En se promenant avec un de ses amis, il a rencontré cette femme dont je vous ai parlé... l'associée de la voleuse qui a perdu sa main en essayant d'ouvrir la caisse de mon oncle...

— Eh bien?

— Eh bien, madame, son ami lui a appris que cette femme habitait un hôtel dans la rue Jouffroy... une rue où elle m'a attiré un soir pour me prendre un bracelet laissé par sa complice... peut-être n'avez-vous pas oublié que je vous ai raconté cette histoire.

— Non, certes. Continuez, dit la comtesse avec une émotion dont Maxime ne s'expliquait pas la cause.

— L'ami du docteur, reprit-il, savait, à ce qu'il paraît, que cette créature avait été la maîtresse de Robert de Carnoël. Il l'a dit, et...

— Ce n'est pas vrai. Villagos a menti.

— Il prétend qu'il a des preuves.

— Quelles preuves?

— Il s'est passé cette nuit des faits... qu'il me tardait de vous apprendre... j'ai été témoin de scènes étranges qui se sont déroulées sous mes yeux... précisément dans cette

rue Jouffroy... et M. de Carnoël y a joué le principal rôle... je me propose de vous les raconter dès que nous serons arrivés.

— Vous y avez assisté, dites-vous?

— Oui, madame, par un concours de circonstances bizarres. J'étais là. J'ai tout vu, et je suis certain maintenant que M. de Carnoël est l'amant et le complice d'une coquine.

— Et vous avez dit à Villagos ce que vous aviez vu? demanda la comtesse d'une voix altérée.

— Non. Mais soit qu'il ait vu lui-même, soit que son ami l'ait renseigné, soit qu'il ait deviné ce que je voulais lui cacher... je crois qu'il sait tout.

— C'est bien. Moi, je sais ce qui m'attend, murmura l'étrangère.

La comtesse avait parlé bas, et cependant Maxime les avait entendus, ces mots qui lui révélaient qu'un danger la menaçait.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-il.

— Rien, répondit froidement madame Yalta. Veuillez continuer, je vous prie. Vous venez d'affirmer que M. de Carnoël est un misérable. Le docteur est de votre avis, je suppose?

— C'est plutôt moi qui suis du sien. Après avoir vu ce Carnoël sauvé par une coquine, je doutais encore. Il m'en coûtait de reconnaître que vous vous étiez intéressée à un homme indigne. Le docteur a levé mes derniers doutes. Il m'a appris ce qu'a fait Carnoël après avoir quitté l'hôtel de la rue Jouffroy.

Je devrais commencer par vous apprendre ce qu'il faisait dans cet hôtel et par qui il y avait été amené, mais...

— C'est inutile. Dites-moi le reste.

— Eh bien! madame, puisque vous désirez savoir d'abord la fin de cette triste histoire, apprenez que Carnoël a suivi sa maîtresse et qu'elle l'a emmené dans une maison où il est encore avec elle.

— Et Villagos connaît cette maison?

— Parfaitement. C'est son ami qui la lui a indiquée. Elle est dans une cité ouvrière, près de Saint-Philippe du Roule.

— Vous croyez?

— Comment ne croirais-je pas? Le docteur m'a offert de m'y conduire.

— Il a eu cette audace!

— Nous devons y aller, avec son ami... ce soir... ou plutôt cette nuit. Je dois les rencontrer au rond-point des Champs-Elysées, et de là...

— Vous n'irez pas. Je vous le défends.

— Me permettrez-vous de vous demander pourquoi? dit Maxime surpris et charmé en même temps du ton que prenait la comtesse.

Elle ne lui aurait pas parlé à l'impératif s'il lui eût été indifférent.

— Parce que ce serait courir à la mort, répondit-elle vivement.

— A la mort!

— Villagos veut vous attirer dans un guet-apens. Vous ne reviendriez pas vivant, si vous le suiviez cette nuit.

— Quel intérêt a donc ce bon docteur à se défaire de moi? demanda en souriant le neveu de M. Dorgères.

— Le même intérêt qu'il avait à vous empêcher de me voir. Vous savez des choses qu'il ne veut pas que je sache. Il est allé chez vous tout exprès pour vous persuader que je serais absente jusqu'à demain. Ce mensonge avait un but. Si je ne vous avais pas rencontré par miracle, je ne vous aurais pas vu aujourd'hui. Et Villagos compte que demain vous ne serez plus de ce monde.

— Quoi! Villagos qui se vantait de vous être si dévoué, Villagos conspire contre vous... Je n'ose pas dire contre nous, quoique vous m'ayez fait l'honneur de me comprendre dans la proscription que vous l'accusez de méditer.

— Ne plaisantez pas. Rien n'est plus sérieux. Je vous le prouverai tout à l'heure. En attendant que nous soyons arrivés, parlons d'autre chose.

Avez-vous vu votre cousine, depuis les événements de cette nuit?

— Je viens de la voir.

— Seule?

— Non; son père était là. La scène a été très-pénible. Je n'ai pas caché ce que je pensais de M. de Carnoël, Alice ne m'a pas contredit; elle n'a pas essayé de soutenir une mauvaise cause. Mais elle a déclaré catégoriquement qu'elle ne se marierait jamais.

— Cela signifie qu'elle ne croit pas un mot de vos allégations et qu'elle entend rester fidèle à l'absent, jusqu'au jour où éclatera son innocence.

Elle est femme, elle a la foi.

— Vous l'approuvez donc de persévérer dans ses illusions?

— Assurément.

— Et moi qui comptais sur vous pour lui faire entendre raison!

— Sur moi!

— Sans doute. Elle écouterait vos conseils d'autant plus volontiers qu'elle sait que vous n'étiez pas hostile à M. de Carnoël.

— Si elle les suit, elle l'épousera.

— Y pensez-vous!

— Pas un mot de plus. Nous reprendrons cette conversation dans quelques instants, car nous voici arrivés.

Le trotteur russe avait dévoré l'espace, et quoique la comtesse lui eût fait prendre le chemin le plus long en passant par l'avenue de Wagram, il entrait déjà dans l'avenue Friedland par la place de l'Étoile.

Maxime devina que madame Yalta voulait éviter de descendre de voiture dans la cour de son hôtel, en présence de tous ses gens, et, en effet, elle arrêta Nedji devant la

petite porte par où le cousin d'Alice était entré jadis, amené par le docteur Villagos.

Cette porte dérobée s'ouvrit au coup de sonnette du valet de pied, qui vint prendre les rênes et reçut de la bouche de sa maîtresse un ordre donné dans une langue étrangère.

La comtesse passa la première, et Maxime la suivit; mais, au lieu de se diriger vers le *cottage* consacré à ses sports préférés, elle prit une allée latérale qui serpentait à travers les pelouses et les massifs.

— Où me conduit-elle? se demandait Maxime, qui n'osait pas l'interroger.

L'allée aboutissait à une serre immense, un véritable jardin d'hiver, plein de verdure et de fleurs, en dépit de la saison.

— Ici, dit madame Yalta, nous pourrons causer librement. Personne ne viendra nous interrompre.

— Pas même le docteur? demanda en riant Maxime.

— Non, car s'il se présente, on lui dira que je ne suis pas rentrée

— Est-ce que vous comptez ne plus jamais le recevoir?

— Je le verrai encore une fois, mais ce sera la dernière.

— Il a donc décidément passé à l'ennemi?

Cette question, à laquelle Maxime n'attachait aucune importance, fit tressaillir la comtesse.

— Non, répondit-elle lentement; c'est moi qui veux me séparer de lui.

Et, comme Maxime la regardait d'un air étonné, elle ajouta :

— Venez, vous allez tout savoir.

A une des extrémités de la serre, il y avait un réduit tapissé de buissons de camélias en pleine terre et garni de meubles appropriés à la destination de ce boudoir champêtre; des divans recouverts en étoffe du Japon, des fauteuils à bascule, de ceux que les Américains appellent *rocking chairs*, une table en bambou.

— Ainsi, dit la comtesse à Maxime aussitôt qu'ils eurent pris place, vous avez vu M. de Carnoël cette nuit?

— Je l'ai entrevu, car il n'a fait que paraître et disparaître. Borisof l'a amené dans une voiture fermée qu'il conduisait lui-même, et il est entré, sous bonne escorte, dans l'hôtel où sa complice l'attendait. Il en est sorti presque aussitôt en franchissant avec elle le mur du jardin. Le colonel, qui était resté dans la rue, a lancé ses gens à l'assaut de la maison, mais les voisins se sont mis aux fenêtres, ils ont crié, et il a été obligé de fuir. On l'aurait arrêté, lui et toute sa troupe.

Comment la femme qui a sauvé le ci-devant secrétaire de mon oncle s'y est-elle prise pour le tirer des griffes de ce Russe, je l'ignore, mais je tiens à vous apprendre que dans cette entreprise elle avait pour auxiliaire un homme que vous connaissez beaucoup.

— Qui donc?

— Je vais bien vous étonner, et même, je le crains, vous inquiéter. Mais si je me taisais, vous seriez fondée à me reprocher mon silence, car il s'agit d'un de vos gens... ou du moins d'un individu dont vous rétribuez les services... et qui, si je ne me trompe, fait partie de votre maison.

Sachez donc que l'associé de la drôlesse qui protége ce Carnoël est votre professeur d'escrime

A la grande surprise de Maxime, madame Yalta reçut cette déclaration avec une parfaite indifférence.

— Ah! dit-elle tranquillement, vous avez reconnu Kardiki?

— Oui, quoiqu'il fût habillé comme un gentleman; il a dîné chez Bignon avec M. Borisof, qui le traitait en camarade et qui ne se doutait certes pas du tour que ce maître d'armes allait lui jouer.

— Kardiki est très-adroit.

— Je le proclame, mais ne pensez-vous pas qu'il vous trahit?

— Qui vous fait croire cela?

— Ses accointances avec une nihiliste, et les étranges prouesses qu'il a accomplies presque sous mes yeux.

— Je ne sais si cette femme est nihiliste, mais je sais que Kardiki est un réfugié polonais et qu'il a bien le droit de contrecarrer les desseins d'un espion russe.

— Alors, vous ne trouvez pas mauvais qu'il ait pris le parti d'une voleuse et d'un voleur, car cette créature et ce Carnoël ont aidé les gens qui ont ouvert avec une fausse clef la caisse de mon oncle.

— Vous vous trompez, M. de Carnoël ne les connaît pas, et il a vu cette nuit pour la première fois la femme qui l'a sauvé.

— Mais celle-là, du moins, est bien une voleuse?

— Pas plus que lui n'est un voleur.

— Vous ignorez qu'on a trouvé sur ce misérable les cinquante mille francs qui ont été pris dans le coffre-fort.

— C'est M. Borisof qui les a trouvés, n'est-ce pas?

— Il vient de les remettre à mon oncle avec une lettre que Carnoël s'est fait écrire pour tâcher d'expliquer comment il possédait cette somme. Elle lui aurait été envoyée, à ce qu'il prétend, par un ami de son père, un ami anonyme.

— Ou par un ennemi qui a inventé cette ruse pour le perdre. L'une de ces deux explications est vraie, j'en réponds.

Il y eut un silence. Maxime tombait de son haut en écoutant les affirmations tranchantes de la comtesse; il n'en revenait pas de l'entendre excuser et même justifier la conduite de Kardiki.

Ce langage incroyable cachait évidemment un mystère, et le neveu de M. Dorgères attendait avec impatience qu'il plût à la grande dame d'en finir avec les obscurités et les réticences.

Il allait même se décider à lui poser des questions plus directes, lorsqu'un bruit de pas attira son attention. Il tourna la tête, et il vit un jardinier qui s'avançait, un râteau sur l'épaule et un arrosoir à la main.

La haute taille et les larges épaules de cet homme attirèrent d'abord son attention ; mais ce fut bien autre chose quand il regarda son visage, car il reconnut aussitôt le prétendu seigneur russe qui avait été successivement portier de l'hôtel de la rue Jouffroy et protecteur postiche de la fausse madame Sergent.

Cette étrange apparition arracha au neveu de M. Dorgères un cri de surprise qui fit lever la tête au jardinier suspect.

— Qu'avez-vous donc ? demanda la comtesse sans s'émouvoir.

— Mais... cet homme, balbutia Maxime.

— Eh bien, c'est lui qui soigne mes fleurs. Il venait faire sa tournée dans ma serre, et, vous voyez, il s'en va, de peur de nous déranger.

En effet, l'homme au râteau avait tourné les talons après avoir respectueusement ôté son chapeau de paille, et il rebroussait chemin.

— Mais, lui aussi, il connaît la voleuse ; il est même beaucoup plus lié avec elle que votre maître d'armes. C'est lui qui gardait autrefois l'hôtel de la rue Jouffroy. C'est lui qui, plus tard, jouait le rôle d'un seigneur étranger, protecteur de cette coquine. Il a été son compère, lorsqu'elle m'a repris le bracelet. Je me suis pris de querelle avec lui, et nous devions nous battre le lendemain.

— Vous voyez que vous avez bien fait de ne pas donner suite à ce projet, dit tranquillement la comtesse. Vous auriez croisé le fer avec un domestique.

— Et vous ne vous étonnez pas d'apprendre que votre jardinier est aussi le complice de la digne amie de M. de Carnoël ! Je n'en puis pas douter, quoique je ne l'aie pas revu cette nuit parmi les gens qui ont opéré dans la rue Jouffroy.

— Je ne m'étonne de rien. Mais je comprends que vous vous étonniez de tout, et le moment est venu de vous dire ce que j'aurais voulu vous cacher.

Apprenez donc que je sais par qui et comment le vol qui a causé tant de malheurs a été commis.

— Vous le saviez et vous vous taisiez!

— Écoutez-moi avant de me juger. Et d'abord, rappelez-vous qu'on n'a pris dans le coffre-fort de votre oncle qu'une cassette appartenant à un espion russe.

Vous allez m'objecter qu'on a pris aussi une somme. J'arriverai tout à l'heure à ce fait, et je vous prouverai que les choses ne se sont pas passées comme on l'a cru.

— Alors, les voleurs étaient des nihilistes... je l'ai toujours pensé.

— Le gouvernement qui emploie le colonel Borisof a d'autres ennemis que les nihilistes.

— Lesquels?

— Tous les proscrits. Tous ceux qui ont défendu l'indépendance de la Pologne et qui vivent, exilés, loin de leur patrie conquise.

— Alors, la femme qui a tout dirigé serait une réfugiée... car c'est une femme qui a laissé sa main dans cette entreprise.

— Quelle qu'elle soit, elle n'a agi que contre un agent des oppresseurs de son pays. Ce Borisof avait mission de surveiller et de dénoncer indistinctement les nihilistes, qui veulent tout détruire, et les opprimés, qui luttent encore contre les oppresseurs.

La cassette déposée chez votre oncle contenait les preuves écrites d'une vaste conspiration ourdie contre la tyrannie russe. Ces papiers lui avaient été livrés par un traître dont il a été fait justice, et les patriotes qu'ils compromettaient voulaient à tout prix les reprendre.

— Et ils n'ont trouvé rien de mieux que de les voler.

— A leurs yeux, le but justifiait le moyen. Ils étaient bien renseignés, et ils savaient que l'entreprise n'était pas impraticable. Ils savaient que de sept heures à minuit personne ne gardait la caisse de M. Dorgères.

— Parbleu! M. de Carnoël le leur avait dit.

— Je viens de vous jurer que M. de Carnoël ne les connaissait pas. Je vous le jure encore.

— Mais, enfin, ils avaient des amis dans la maison?

— Je ne le nie pas.

— Lesquels? Si ce n'est pas Carnoël, ce n'est pas non plus Vignory.

— Non. Et il vous importe peu de savoir qui les a aidés. Deux d'entre eux résolurent de tenter l'aventure.

— Et l'un de ces deux était une femme?

— Oui, une femme dévouée à la cause qu'elle servait, dévouée jusqu'à lui sacrifier sa vie et plus que sa vie... son honneur. L'autre était un réfugié polonais qui avait passé dix ans dans les mines de Sibérie, où le despotisme russe l'avait envoyé, et qui était prêt à tout faire pour se venger.

— Prêt à tout, c'est bien le mot, dit entre ses dents le neveu de M. Dorgères.

Les infortunes des insurgés polonais le touchaient médiocrement, et il avait sur le respect dû aux coffres-forts des idées très-bourgeoises.

— Ils partirent ensemble, un soir, reprit la comtesse, sans s'inquiéter des réflexions de Maxime, et ils n'eurent aucune peine à pénétrer dans les bureaux de votre oncle. Quelqu'un les y attendait, quelqu'un qui leur avait procuré une clef de la caisse et indiqué le mot pour l'ouvrir.

— Oui, le complice. Si je connaissais ce drôle...

— Peut-être lui pardonneriez-vous ce qu'il a fait, car il n'agissait pas par intérêt.

Ils entrèrent donc, et ils essayèrent d'ouvrir cette caisse pour y prendre le coffret de l'espion. La femme voulut ouvrir elle-même. Vous savez ce qu'il lui en coûta.

Celui qui l'avait renseignée ignorait l'existence du terrible mécanisme dont les griffes saisirent sa main au moment où elle introduisait la clef dans la serrure.

— Je n'ai pas eu de peine à deviner le commencement de l'histoire et j'en connais la fin. Mais je me suis toujours

demandé ce qui se passa lorsque la voleuse se trouva prise au piége.

— Celle que vous appelez la voleuse essaya d'abord de se dégager, répondit la comtesse. Ses amis cherchèrent à la délivrer. Ils ne surent pas découvrir le ressort qu'il fallait toucher pour remettre l'appareil en place. Le temps s'écoulait. On pouvait venir, et si elle eût été surprise, tout était perdu. Elle n'hésita pas. Elle commanda à l'homme qui l'accompagnait de lui couper le poignet.

— Et il consentit à lui rendre cet affreux service!

— Il était à ses ordres. Il obéit. Il avait sur lui un poignard large et bien affilé. La main fut tranchée d'un seul coup.

— Et cette étrange héroïne n'en mourut pas? Elle ne tomba pas évanouie sur le plancher?

— Elle eut la force de rester debout et de surmonter la douleur. Son compagnon, qui avait fait la guerre, se connaissait en blessures. Il lia le poignet pour arrêter le sang, il enveloppa la plaie, et il entraîna la malheureuse femme, qui pouvait à peine se soutenir.

— Elle était vêtue en homme, n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors c'est elle et son complice que j'ai rencontrés sous la porte cochère, au moment où j'arrivais chez mon oncle avec Vignory.

— Probablement. Vous êtes alors entrés tous les deux dans le bureau où venait de se passer la scène.

— Oui, nous avions vu de la lumière. Vignory était inquiet, et il avait bien raison de l'être.

— Vous avez trouvé la main coupée; pour la prendre, votre ami Vignory a fait jouer le mécanisme. Vous vous croyiez seuls... et quelqu'un vous voyait... vous entendait.

— Le traître qui était au service de mon oncle, et qui aidait des coquins à voler son maître. Maintenant je comprends tout. Il leur a appris le moyen d'opérer sans danger... et grâce à ses indications, la seconde tentative a

réussi. Mais je suppose que la femme amputée n'en était pas?

— Elle était presque mourante, et c'est un miracle qu'elle ait survécu.

— Vous la connaissez donc?

— Si je ne la connaissais pas, comment serais-je si bien informée?

— Alors elle n'a pas quitté Paris?

— Non, pas encore.

— Et elle ne se repent pas de ce qu'elle a fait?

— Peut-être. Mais si elle se repent, c'est pour des causes que vous ne soupçonnez pas. Laissez-moi achever mon récit.

Cette voleuse, comme vous l'appelez, savait que vous aviez le projet de la chercher, de mener à vous tout seul une enquête qui revenait de droit aux agents de la préfecture de police.

— Bon! le traître avait écouté ma conversation avec Vignory, et il avait fait son rapport à celle qui le payait.

— C'est à peu près cela; on ne le payait pas; mais il a en effet raconté ce qu'il avait entendu, et celle dont vous aviez juré la perte a juré de rentrer en possession du bracelet.

Elle disposait de toutes les forces de l'association des proscrits, et, pour vous reprendre ce bijou qui pouvait la trahir, elle choisit une femme adroite et hardie.

— La femme du *skating!*

— C'est en effet, je crois, au *skating* que cette femme s'arrangea de façon à vous rencontrer.

— Elle ne s'y était pas très-bien prise, car sans le docteur Villagos, qui se trouvait là par hasard, je ne l'aurais pas remarquée.

— Si vous ne l'aviez pas abordée, elle aurait trouvé un moyen de vous aborder la première. Mais vous lui avez fait la partie belle. Elle vous a emmené...

— Et après avoir essayé de se faire donner le bracelet

que j'avais eu le tort de lui montrer, elle m'a entraîné dans cette rue Jouffroy où des chenapans à ses gages m'attendaient pour me dévaliser. Mais ils ont manqué leur coup.

— C'est parce qu'ils l'ont manqué que peu de temps après, la femme a essayé d'un moyen moins violent et plus sûr.

Vous étiez suivi pas à pas. On vous a vu un soir entrer aux Variétés. Elle y est venue. Vous l'avez invitée à souper. Il est inutile que je vous dise le reste.

— Oh! je ne l'ai pas oublié, le reste. J'ai donné dans un piége. Ainsi, cette créature n'a fait tout cela que par ordre... Elle agissait pour le compte de l'autre... pour le compte de la manchotte?

— Vous l'avez dit.

— C'est du reste ce que j'ai toujours pensé, car elle possède ses deux mains et même elle s'en sert fort habilement pour escamoter les bijoux. Mais il est impossible que cette brune à la peau dorée soit Russe.

— Elle est Française et mariée à un Polonais.

— Je le plains. Et maintenant me permettez-vous de vous demander comment il a pu se faire que votre jardinier lui ait servi de comparse dans les diverses comédies qu'elle a jouées?

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, qu'on le prenait pour le protecteur attitré de cette femme? demanda la comtesse, sans se laisser troubler par la question que Maxime lui adressait.

— Oui, quand il se montrait avec elle au théâtre, mais dans la rue Jouffroy il passait pour être le portier de cet hôtel qui paraît avoir servi de quartier général à toute la bande. Je l'y ai vu.

— Pas cette nuit, je suppose, car, hier soir, fort tard, il est venu prendre mes ordres pour certains changements que je veux faire dans ma serre, et ce matin, de très-bonne heure, je l'ai trouvé au travail.

— En effet, il n'était pas de l'expédition dirigée par la

donzelle qu'il a aidée si souvent. Mais pourquoi l'a-t-il servie dans d'autres occasions?

— C'est son mari.

— Son mari! Et il tolère la vie qu'elle mène! Il est vraiment de bonne composition.

— Vous vous trompez sur le compte de Justine... Elle s'appelle Justine...

— Je le sais. Elle me l'a dit le soir où j'ai eu le malheur de la rencontrer. Et ce nom de femme de chambre aurait dû m'éclairer sur sa profession.

— Je vous affirme que sa conduite est irréprochable. Elle n'a jamais fait qu'obéir à son mari, qu'elle aime beaucoup... et à une femme qui la protége.

— Oui, la femme au bracelet. Mais comment a-t-elle donné asile à Carnoël? Le sauver de Borisof, c'est très-bien; mais le cacher chez elle...

Il me semble que cela s'accorde mal avec ce grand amour pour son mari.

— Cela s'accorderait fort mal, si c'était vrai, mais c'est absolument faux. Justine a conduit M. de Carnoël dans une maison où il est en sûreté, mais elle s'est séparée de lui.

— Alors, M. Villagos...

— A menti.

— Quel intérêt avait-il à mentir?

— Il a imaginé cette fable pour vous attirer dans un piége. Vous le gênez. Il veut se défaire de vous.

— Je le gêne? En quoi donc, bon Dieu!

— Vous vous êtes mêlé de ses affaires.

— Sans m'en douter assurément. Quelles affaires peut-il bien avoir? Est-ce qu'il conspirerait, lui aussi?

— C'est le chef du complot.

— Que me dites-vous là!

— La vérité. Villagos dirige toutes les menées contre le gouvernement du czar. Et il n'a pas contre ce gouvernement les mêmes griefs que les proscrits polonais. Il se fait passer pour un Hongrois. Il est Russe. Il ne s'appelle pas

Villagos. Il s'appelle Grisenko. Il n'a pas de patrie à venger. Il est nihiliste.

— Nihiliste! cet aimable docteur, si recherché par les demoiselles du *skating!* Je ne m'en serais jamais douté. Il joue merveilleusement son rôle de médecin du demi-monde.

Mais alors il a dû tremper dans le vol de la cassette.

— C'est lui qui l'a organisé.

— Bon! je m'explique pourquoi il est venu me signaler la brune qui patinait sur des roulettes. Il était d'accord avec elle pour tâcher de me reprendre le bracelet accusateur.

Mais pourquoi lui reproche-t-il maintenant d'être liée avec Carnoël? Je me perds dans ces contradictions.

— Elles ne sont qu'apparentes. Je ne vous ai pas tout dit.

Villagos a su, dès le début, queM. de Carnoël avait disparu et qu'on l'accusait d'avoir été complice du vol. Il savait fort bien aussi que M. de Carnoël n'y était pour rien, mais il lui importait peu qu'on accusât un innocent. Il s'en réjouissait même, car cette erreur détournait les soupçons et profitait aux vrais coupables.

Or, il est arrivé que la femme qui avait joué le principal rôle dans cette affaire s'est intéressée au malheureux jeune homme qu'on calomniait et qui n'était pas là pour se défendre.

Elle s'est mis en tête de réparer le mal qu'elle lui avait fait involontairement et d'empêcher une atroce injustice.

Pour atteindre ce but, il fallait avant tout retrouver M. de Carnoël, et elle s'était juré de le retrouver.

Ce projet n'était pas du goût de Villagos, qui craignait qu'elle ne se compromît et surtout qu'elle ne compromît les nihilistes. Et il avait quelque raison de craindre cela, car M. de Carnoël était tombé entre les mains de Borisof, et on ne pouvait pas le délivrer sans avoir maille à partir avec un homme envoyé à Paris tout exprès pour surveiller les ennemis de la Russie.

— La dame avait donc confié son dessein à ce satanique docteur?

— Non, mais il l'avait pressenti. Elle s'était laissée aller à parler de la sympathie que lui inspirait l'infortune de M. de Carnoël. Il n'en fallait pas davantage pour que Villagos devinât qu'elle allait chercher à sauver ce pauvre garçon.

— Est-ce qu'il savait que Carnoël était prisonnier dans l'hôtel de la rue de Vigny?

— Personne ne le savait; seulement la dame s'en doutait. Elle a dû agir en conséquence. Villagos n'a été instruit qu'après coup. Par qui? Je l'ignore. Vous l'avez vu ce matin. Il a certainement essayé de surprendre vos secrets. Êtes-vous bien sûr de ne pas les lui avoir livrés?

— Moi! s'écria Maxime; livrer un secret que vous m'aviez demandé de garder. Je n'ai eu garde. J'ai écouté le docteur, mais je ne lui ai rien dit... ou presque rien.

— Si peu que vous ayez parlé, c'est encore beaucoup trop. Villagos est sagace et rusé. Il a dû plaider le faux pour savoir le vrai; je crains que, sans vous en apercevoir, vous ne l'ayez renseigné sur ce qu'il ignorait.

— Vous avez une triste opinion de moi. Est-ce de mon intelligence ou de ma fidélité que vous vous défiez?

— Ni de l'une, ni de l'autre. Mais je crois que vous n'êtes pas de force à lutter de finesse contre un homme qui a passé sa vie à conspirer et qui possède au plus haut degré l'art de pénétrer les pensées des autres, tout en cachant les siennes.

Rappelez vos souvenirs. En causant avec lui, n'avez-vous pas laissé échapper des paroles imprudentes?

— Non... non... j'en réponds.

— N'auriez-vous pas dit, par exemple, que M. de Carnoël avait été amené cette nuit dans un hôtel de la rue Jouffroy?

— C'est lui qui a dit cela. Je lui ai répondu qu'il se trompait...

— Et que M. de Carnoël n'y était plus, n'est-ce pas?

— C'est vrai, murmura Maxime en rougissant un peu. Mais il le savait déjà. Je ne lui ai rien appris.

— Et sans doute vous lui avez parlé de Kardiki?

— Je... non... je ne crois pas.

— Soyez franc et ne me cachez rien, je vous en supplie. Il importe que je sache tout.

— Je vous jure que je ne lui ai pas dit un mot de ce qui s'est passé sous mes yeux, rue Jouffroy. Je lui ai dit seulement qu'il me semblait avoir reconnu votre professeur d'escrime, habillé en gentleman et trônant dans une loge à côté de la femme du *skating,* mais que je n'en étais pas certain.

— Je vous remercie, murmura la comtesse qui était devenue très-pâle. Je sais maintenant à quoi m'en tenir sur les suites qu'aura votre conversation avec cet homme.

— Mais, reprit vivement Maxime, il m'a répondu que je devais me tromper, que ce Kardiki était un pauvre diable de réfugié polonais, et qu'il n'avait aucune accointance avec mademoiselle Justine.

— Et c'est après vous avoir donné cette assurance qu'il vous a conseillé de ne pas venir me voir, parce que j'étais allée passer la journée à la campagne?

— Oui. Quel rapport y a-t-il entre ce mensonge et le tort que j'ai eu de prononcer devant le docteur le nom de votre maître d'armes?

— Si Villagos a inventé un prétexte pour vous détourner de vous présenter chez moi, c'est qu'il voulait vous empêcher de me signaler la conduite de Kardiki. Vous allez comprendre pourquoi.

Je connais, je vous l'ai dit, la femme qui protége Justine et qui l'a mise en campagne pour tirer M. de Carnoël des griffes de Borisof. En agissant ainsi, cette femme a désobéi aux ordres du comité nihiliste, représenté par Villagos. Elle a encouru un châtiment terrible. Villagos a pensé que vous me parleriez de votre entretien avec lui, que je pres-

sentirais le danger qui menace mon amie et que je m'empresserais d'aller l'avertir.

Et s'il vous a engagé à différer votre visite jusqu'à demain, c'est qu'il a résolu d'agir avant que vous m'ayez vue.

— Eh bien, son plan machiavélique a avorté, et maintenant que nous savons tous les deux à quoi nous en tenir, je me charge de remettre à la raison M. Villagos. Voulez-vous que je commence par aller le souffleter, pour lui apprendre à se moquer de moi, comme il l'a fait ce matin?

— Non, dit vivement la comtesse... Jouer votre vie contre la sienne... la partie ne serait pas égale ; c'est à moi d'agir... à moi seule... car, moi seule, je puis sauver mon amie... sauver tous ceux qui se sont exposés aux vengeances des nihilistes.

Mais, avant d'engager la lutte, je veux achever de vous convaincre que M. de Carnoël est innocent.

Je ne vous ai pas encore parlé de la seconde tentative, celle qui a réussi. Elle a été faite par un seul homme, celui qui accompagnait mon amie dans la première expédition où elle perdit sa main. Je connais cet homme, et je vous jure que personne ne l'a aidé à ouvrir la caisse, qu'il n'y a pris que le coffret de Borisof et qu'il ignorait complétement l'existence de M. de Carnoël.

— Reste à expliquer comment M. de Carnoël avait sur lui cinquante mille francs qui provenaient bien de la caisse... Vignory nous a fait voir que les paquets de billets de banque étaient épinglés d'une façon particulière, et il est certain de les avoir épinglés lui-même.

— M. Vignory se trompe ou il ment.

— C'est ce que mon oncle aurait bien de la peine à admettre si on venait à lui soumettre la question.

— Il l'admettrait, je suppose, si mon amie se présentait devant lui pour confirmer la déclaration que je viens de vous faire.

— J'en doute. Et d'ailleurs elle ne pourrait faire cela sans avouer qu'elle est coupable.

— Sans avouer qu'elle a conspiré contre les oppresseurs de son pays. Que lui importe? Loin de s'en cacher, elle s'en glorifie.

— Ce serait une action généreuse... trop généreuse; car enfin, si Carnoël est innocent, que ne vient-il se justifier lui-même?

— Et qui vous dit qu'il ne viendra pas?

— Quoi! s'écria le neveu du banquier, Robert de Carnoël oserait se présenter devant mon oncle!

— Il l'aurait déjà fait, si mon amie ne l'avait retenu, répondit la comtesse avec assurance.

— Votre amie! Il s'est donc réfugié chez elle?

— Il le fallait bien. Où serait-il allé après la scène de cette nuit? Justine l'a conduit chez sa protectrice, et il y est resté.

— C'est assez naturel. Mais l'asile est mal choisi pour un homme qui prétend se justifier du crime dont il est accusé; car enfin, la personne qui a recueilli M. de Carnoël a essayé d'ouvrir la caisse, et un de ses complices y a réussi.

On ne manquera pas de dire que tous ces gens-là s'entendaient fort bien.

— Mon amie demandera à M. Dorgères d'interroger tous ceux qui ont pris part à l'affaire de la cassette. Ils déclareront unanimement que M. de Carnoël y est resté tout à fait étranger. Et comme ils seront obligés de s'accuser eux-mêmes pour l'innocenter, leur témoignage ne sera pas suspect.

— Eh bien, qu'il se montre donc, s'il n'a rien à se reprocher, qu'il plaide lui-même sa cause. Je ne sais s'il la gagnera, mais quoi qu'il advienne, il a peu de chose à perdre.

— Et eût-il tout à perdre, il n'hésiterait pas, j'en suis certaine.

— Vous l'avez donc vu?

— Oui.

— Où donc?

— Chez mon amie. Elle savait que je m'intéressais à lui; elle n'a pas perdu un instant pour me faire savoir ce qui vient de se passer.

— Et vous avez couru chez elle. Vous en reveniez sans doute quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer?

La comtesse ne répondit pas, mais Maxime crut lire sur son visage qu'il avait deviné, et il s'abstint d'insister.

Depuis qu'il s'entretenait avec madame Yalta, il avait fait tant de découvertes, qu'il ne savait plus trop où il en était.

Le terrain sur lequel il marchait se dérobait à chaque instant sous ses pas, et il n'osait plus avancer qu'avec précaution, de peur de tomber dans quelque précipice.

Il sentait bien qu'il lui restait encore beaucoup de choses à apprendre; il comprenait que la comtesse n'était pas au bout de ses confidences, et il n'osait pas lui demander de les achever.

Il se décida pourtant, après un assez long silence, à l'interroger encore.

— Alors, dit-il timidement, M. de Carnoël ira chez mon oncle?

— Il ira aujourd'hui, répondit sans hésiter madame Yalta.

— Seul?

— Non. Il ne serait probablement pas reçu.

— Le sera-t-il davantage, s'il y va avec votre amie?

— Je l'accompagnerai. Et je compte que vous voudrez bien m'assister. Votre présence me paraît indispensable.

— Je suis à vos ordres, mais ma situation sera très-difficile. Je viens précisément d'affirmer à mon oncle que son ancien secrétaire était coupable.

— Vous ne saviez pas encore tout ce que vous venez d'apprendre.

— J'ai fait plus. J'ai juré à ma cousine, juré sur mon honneur, que Robert de Carnoël était indigne d'elle.

— Vous avez parlé d'après votre conscience. Vous parlerez autrement, maintenant que vous êtes mieux éclairé,

et mademoiselle Dorgères vous croira, car vous lui avez prouvé que vous ne déguisiez jamais votre pensée.

— Peut-être; mais je doute que mon oncle nous laisse arriver jusqu'à elle.

— J'ai prévu cela, et j'ai pris des arrangements pour avoir une entrevue avec votre cousine.

— Quand?

— Ce matin, je l'espère. Vous n'avez pas oublié sans doute que mademoiselle Dorgères est déjà venue chez moi.

— Et vous croyez qu'elle y viendra encore ?

— Je lui ai fait tenir, il y a une heure, par une voie sûre, un billet. Je lui ai écrit que j'avais en main la preuve complète de l'innocence de M. de Carnoël, et que je la priais instamment de se présenter à la petite porte par l'avenue de Friedland. Mes gens sont prévenus.

C'est très-irrégulier, je le sais; mais, après une courte entrevue, je la reconduirai moi-même chez son père, et il faudra bien qu'il nous reçoive.

Maxime aurait eu plus d'une objection à formuler, mais il était trop tard, puisque le message était déjà arrivé à son adresse.

Il connaissait Alice ; il savait qu'elle s'accrocherait à cette dernière espérance, et qu'elle trouverait le moyen de s'échapper pour accourir chez l'étrangère qui lui promettait de lui rendre le fiancé de son cœur.

Et comme un brave garçon qu'il était, Maxime cherchait déjà dans sa tête un moyen d'excuser auprès de son oncle la démarche imprudente de sa chère petite cousine.

Il fut tiré de ses réflexions par un léger bruit. Il prêta l'oreille, et il lui sembla que quelqu'un s'avançait à pas de loup à travers les massifs d'arbustes verts.

Madame Yalta, distraite, semblait n'avoir rien entendu.

Bientôt, une main blanche écarta les feuilles, une tête se montra entre deux buissons de camélias, et Maxime se leva en jetant un cri de surprise.

Il avait reconnu le visage qui venait de briller un

instant comme un rayon de soleil et qui s'était éclipsé presque aussitôt.

— Elle ! s'écria-t-il.

— Que voulez-vous donc dire ? demanda la comtesse en relevant la tête.

— La femme du *skating*... la femme qui a délivré Carnoël.

Madame Yalta tressaillit. Évidemment, elle n'attendait pas cette visite, et elle la trouvait inopportune. Mais elle se remit vite d'un trouble passager, et elle appela d'une voix assurée :

— Justine !

Les branches s'écartèrent encore, et la brune au teint doré reparut.

Elle était toujours aussi belle, mais elle avait changé de toilette. La patineuse du *skating*, l'élégante de l'Opéra, était modestement vêtue, comme il convient à une camériste de bonne maison.

Le papillon était redevenu chrysalide.

Cette énigmatique créature s'avança délibérément et ne parut point surprise de voir Maxime, qui la regardait avec stupeur.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda madame Yalta.

— La personne que madame la comtesse attendait vient d'arriver, répondit-elle sans aucun embarras.

— Où l'as-tu conduite ?

— Dans le boudoir de madame la comtesse.

— M. Villagos ne s'est pas présenté ?

— Pas encore. Mais on vient d'apporter de sa part une boîte. Madame la comtesse la trouvera sur la table en laque, dans sa chambre à coucher.

— C'est bien. Laisse-nous.

Justine salua et s'éloigna prestement.

Maxime restait immobile et muet. Ses yeux cherchaient à lire sur le visage de madame Yalta qu'il n'osait pas interroger.

Elle lui épargna la peine de lui adresser une question délicate :

— Cette fille m'apprend que mademoiselle Dorgères est chez moi, dit-elle. Voulez-vous la voir?

— Mais, balbutia le cousin, je ne sais si je dois...

— Oui. Mieux vaut que vous assistiez à notre entrevue. Venez.

— Je suis prêt à faire ce que vous voudrez. Seulement...

— Quoi donc?

— La brune... la complice des voleurs... celle que vous appelez Justine...

— C'est ma femme de chambre, répondit froidement la comtesse. Venez, vous dis-je. Les instants sont précieux.

Et, coupant court aux explications, elle se leva pour sortir de la serre. Maxime la suivit sans mot dire. Il était dans un état d'agitation inexprimable.

— Sa femme de chambre! pensait-il. Cette coquine qui m'a escamoté le bracelet est à son service... comme le jardinier... comme le maître d'armes. Et elle vient de m'apprendre que tout ce joli monde a pris part au vol de la caisse! Faut-il donc croire qu'elle leur a donné l'ordre de le commettre!

Madame Yalta ne paraissait pas s'inquiéter de ce qu'il pensait. Elle marchait d'un pas rapide, la tête haute, le visage calme, le regard assuré.

Ils traversèrent, sans échanger une parole, un coin du parc où ils ne rencontrèrent personne, et ils arrivèrent à une porte du cottage, une porte que Maxime ne connaissait pas encore.

La comtesse entra la première et le fit passer par des corridors et des escaliers qui aboutissaient aux grands appartements du premier étage.

Ni Justine, ni la duègne qui avait introduit deux fois le neveu de M. Dorgères, ne s'y trouvaient pour les recevoir.

Maxime, conduit par madame Yalta, arriva dans cette chambre où il l'avait vue la veille couchée dans le grand lit à colonnes et à baldaquin.

— Mademoiselle Dorgères est là, dit-elle en lui montrant une portière en tapisserie des Gobelins qui masquait l'entrée du boudoir.

— Ne croyez-vous pas que vous feriez bien de la voir d'abord seule et de la préparer à m'entendre?

— Non, répondit Maxime, elle croit que j'ai pris parti contre Robert de Carnoël, et elle ne m'écouterait pas. Elle n'a plus foi qu'en vous, et elle se défie de moi.

— Vous avez raison. Nous allons entrer ensemble.

La comtesse parlait encore, quand ses yeux tombèrent sur un objet placé au milieu d'un guéridon en laque de Chine.

C'était une boîte d'une forme particulière, une sorte d'étui évasé par le haut et fermé par un couvercle.

— Voilà sans doute ce que le docteur Villagos vous envoie, murmura Maxime en s'efforçant de sourire.

Madame Yalta s'approcha vivement de la table, ouvrit cet étrange coffret, qui était fait en bois de sapin à peine dégrossi, et en tira un bouquet d'immortelles.

— Singulière galanterie, murmura Maxime.

La comtesse ne répondit pas; elle laissa tomber les tristes fleurs, et il vit qu'elle pâlissait.

— Je m'y attendais, murmura-t-elle.

— Que se passe-t-il donc? A qui en a M. Villagos avec ce cadeau ridicule?

— Ce bouquet est pour moi. En me l'envoyant, Villagos me signifie mon arrêt de mort.

— Votre arrêt de mort!

— Oui. Je suis condamnée.

— Condamnée ! Par ce misérable Villagos!

— Par les nihilistes dont il est le chef.

— Les nihilistes!... Mais de quel droit ces bandits...

— Ils m'accusent de les avoir trahis.

— Vous!

— Je me suis alliée à eux. J'ai mérité mon sort.

Maxime allait se récrier, mais la duègne qu'il connaissait bien entra brusquement, vint droit à sa maîtresse et se mit à lui parler dans une langue que le neveu de M. Dorgères ne comprenait pas.

Ce colloque fût très-court, et la duègne sortit sur un geste de la comtesse qui, se retournant vers Maxime, lui dit d'un ton bref :

— Ne me demandez pas d'explications. La conversation que vous allez entendre vous apprendra tout : Entrez dans le boudoir où mademoiselle Dorgères m'attend, et priez-la d'écouter avec vous. Dans quelques instants, elle aura la preuve que M. de Carnoël est innocent.

— Qui donc allez-vous recevoir?

— Vous le verrez... Pas un mot de plus... il ne faut pas qu'on nous surprenne ensemble. Entrez, vous dis-je.

— Jurez-moi que vous ne courez aucun danger.

— Aucun, en ce moment. Vous pouvez ne pas refermer la porte, et, en vous cachant derrière la tapisserie qui masque l'entrée, vous ne perdrez pas un mot de ce qui va se dire ici.

— Et si vous aviez besoin qu'on vînt à votre secours, je serais là, murmura Maxime.

Ce ne fut pas sans hésiter encore qu'il se décida à obéir à la comtesse. Et peut-être serait-il resté pour l'aider à faire tête à l'orage qui la menaçait, s'il eût été moins troublé.

Mais il se trouvait dans une de ces situations où on ne sait plus, comme on dit, auquel entendre, et où l'on agit d'après l'inspiration du moment.

Il sentait bien qu'il aimait, malgré tout, cette femme qui se levait contre les nihilistes après avoir coopéré à leurs œuvres ténébreuses, mais les demi-confidences de la comtesse l'avaient jeté dans des perplexités inexprimables, et il aspirait à y voir plus clair.

L'entretien auquel madame Yalta lui proposait d'as-

sister sans être vu allait sans doute lui apprendre tout ce qu'il ignorait, et quoiqu'il lui répugnât un peu d'écouter aux portes, il entra dans le boudoir.

Il était temps qu'il disparût. La portière en tapisserie n'était pas plutôt retombée sur lui que M. Villagos parut.

Ce docteur en médecine et en conspirations avait sa figure des grands jours. Il était grave comme un justicier, et ses yeux brillaient d'un feu sombre.

La comtesse ne sourcilla point en le voyant s'avancer lentement vers elle.

— Vous m'avez signifié la sentence qui vient d'être rendue contre moi, dit-elle d'une voix qui ne tremblait pas. Que me voulez-vous?

— Je veux vous interroger, répondit Villagos.

— A quoi bon m'interroger, puisque je suis déjà condamnée?

— Vous avez des complices. Je veux les connaître.

— Est-ce que je connais les vôtres?

— Moi, je n'ai pas de complices. J'ai des amis, des soldats qui combattent sous mes ordres pour une cause sainte. Vous nous avez trahis. Il faut que tous les traîtres soient punis.

— Quand je saurai de quoi je suis accusée, je verrai s'il me convient de vous répondre.

— Vous êtes accusée d'avoir compromis par vos imprudences le succès de nos desseins.

— Cette réponse vague ne me suffit pas. Précisez.

— Soit! Au nom du comité central, je vous avais défendu de vous occuper de ce Français qu'on soupçonnait du vol commis chez le banquier Dorgères. Vous n'avez tenu aucun compte de l'ordre que je vous ai notifié.

Non-seulement vous avez chargé un autre Français de retrouver M. de Carnoël, mais, de peur qu'il n'y réussît pas, vous vous êtes permis de le faire chercher par des gens à vous, des subalternes que nous avions initiés à tous nos secrets et qui avaient longtemps travaillé pour nous...

Votre professeur d'escrime Kardiki et votre femme de chambre Justine ont joué leur rôle dans une intrigue dont le but était de délivrer un étranger qui, pour prouver son innocence, ne manquera pas de désigner les vrais coupables.

— Il ne les connaît pas.

— Pas encore peut-être. Mais il les connaîtrait, si je vous laissais vivre. Vous avez juré de lui rendre tout ce qu'il a perdu, et vous ne pouvez pas le réhabiliter sans nous dénoncer.

— Vous voulez dire sans me dénoncer moi-même. Vous avez deviné. Je me propose de raconter à M. Dorgères, à sa fille... la véritable histoire du vol. Je lui apprendrai par qui il a été commis et dans quel but. Et il me croira, car je lui montrerai une preuve irrécusable.

Il me plaît d'ajouter que je ne nommerai que moi.

— Je ne crois plus à votre discrétion; mais, à mon tour, il me plaît de vous demander pourquoi vous vous tournez contre nous, après nous avoir servis.

— Parce que je ne veux plus rien avoir de commun avec les assassins qui viennent de faire sauter le palais d'Hiver, dit la comtesse en regardant fixement Villagos.

— Voilà une réponse à laquelle je ne m'attendais guère, dit le docteur en haussant les épaules, et vos scrupules viennent bien tard. Quand vous avez prêté le serment de combattre avec nous la tyrannie, vous n'ignoriez pas que nous étions résolus à employer le fer et le feu pour la détruire.

— Je rêvais une insurrection contre le gouvernement russe, répondit fièrement la comtesse. Je ne prévoyais pas que vous iriez jusqu'à l'assassinat, jusqu'à faire périr de braves soldats pour atteindre le czar.

Je savais bien que, parmi vous, il y avait eu des meurtriers, mais je croyais que ces crimes isolés n'étaient pas le résultat d'un système, je croyais que ceux qui les ont commis y avaient été poussés par le désespoir.

La nouvelle arrivée ce matin de Pétersbourg m'a ouvert les yeux. Vous pourrez me tuer; vous ne me forcerez pas à rester avec vous.

— Ainsi, vous êtes décidée à nous sacrifier à un Français que vous connaissez à peine. Encore s'il était votre amant, ce serait une circonstance atténuante. Mais non : vous nous trahissez pour le plaisir de réparer une injustice. Vous voulez à toute force jouer le rôle de redresseuse de torts. Vous payerez cher ces velléités chevaleresques.

Mais, pour être logique, vous devriez aller jusqu'au bout... vous mettre au service de la Russie et nous livrer tous.

— Assez! dit fièrement la comtesse. Je ne vous disputerai pas ma vie, mais je vous défends de m'insulter!

Vous n'en avez pas le droit. Mon passé parle pour moi. Je suis la fille d'un homme qui est mort en Sibérie, où les Russes l'avaient envoyé pour le punir d'avoir soutenu les armes à la main l'indépendance de la Pologne. C'est pour affranchir mon pays que j'ai consenti à m'allier à vous; et les braves gens que j'ai entraînés dans une complicité dont je rougis maintenant n'ont jamais eu d'autre but.

Kardiki a servi sa patrie et croyait la servir encore en exécutant mes ordres. Justine est Parisienne, mais son père et son mari sont Polonais. Georget, le courageux enfant qui a risqué pour moi sa liberté et sa vie, est le petit-fils d'un Français mort en combattant dans les rangs de l'armée polonaise; celle qui partagea les dangers de ce Français et qui l'épousa pendant la grande insurrection de 1831 était née comtesse Wielinska. Elle a tout sacrifié à sa patrie, son rang, son nom, sa fortune, et depuis quarante ans elle s'est résignée à l'humble condition que nos désastres lui avaient faite, mais elle n'a pas cessé un seul jour de travailler dans l'ombre à la délivrance de son pays.

Pensez-vous que cette noble femme consentirait à servir plus longtemps les lâches sectaires qui assassinent?

— Elle a bien permis à son petit-fils de les aider à voler, répondit le docteur.

— C'est moi qu'il a aidée à reprendre des papiers qui compromettaient des centaines de mes compatriotes. C'est à moi seule qu'il a obéi, car c'est moi qui me suis dévouée pour accomplir cet acte que je regardais comme un devoir... et je n'ai pas besoin de vous rappeler ce qu'il m'en a coûté.

— Oui, je sais que vous avez été héroïque, et je me demande quel souffle de folie vous a poussée à déserter notre parti, après l'avoir si vaillamment et si habilement servi.

Depuis la terrible aventure aux suites de laquelle vous avez failli succomber, vous avez fait des prodiges. La main enlevée à la Morgue par Kardiki, le bracelet repris par Justine, toutes ces opérations ont été commandées et dirigées par vous. Il ne restait plus la moindre trace d'un accident qui pouvait nous perdre.

Et voilà que tout à coup vous vous mettez en tête de réveiller cette dangereuse affaire; vous vous passionnez pour des infortunes qui n'auraient pas dû vous toucher, et bravant les avertissements sévères que je ne vous ai pas ménagés, vous partez en guerre contre vos amis, vous prenez à tâche de détruire ce que vous aviez édifié, vous lancez tous vos auxiliaires dans une entreprise insensée qui n'a que trop bien réussi.

Pourriez-vous m'expliquer la cause de ce revirement subit?

— La cause? Il n'y en a pas d'autres que le désir de sauver un innocent. Et ce désir, c'est vous qui l'avez fait naître, en m'amenant le neveu de M. Dorgères.

— Ce n'était assurément pas mon intention, dit railleusement Villagos.

— Nous pensions, vous et moi, qu'en recevant ce jeune homme je pourrais rentrer en possession du bracelet, car nous savions par Georget qu'il l'avait pris et qu'il le portait au bras. Ce projet échoua, mais j'appris de la bouche de M. Maxime Dorgères que M. de Carnoël était accusé d'avoir volé le coffret de ce misérable Borisof et une somme d'ar-

gent. Le coffret avait été enlevé par un des nôtres qui n'avait pas touché à l'argent.

C'est alors que je me jurai de réparer le mal que j'avais fait involontairement à M. de Carnoël et à sa fiancée.

— Fort bien. Vous confessez que vous nous avez compromis tous par vos extravagances sentimentales. C'est un crime impardonnable. Et cependant je puis prendre sur moi de vous le pardonner à deux conditions.

— Épargnez-vous la peine de les énoncer. Je ne les subirai pas.

— La première, reprit l'imperturbable docteur, c'est que vous quitterez la France pour n'y jamais revenir. Votre place n'est plus ici, et vous nous servirez mieux en Suisse ou en Allemagne.

— Moi, vous servir! Je ne vous livrerai pas, mais je vous renie.

Nous vous forcerons bien à rester avec nous.

La seconde... votre protégé Carnoël est ici, j'en suis certain. C'est chez vous que Justine et Kardiki l'ont amené cette nuit.

Eh bien! si vous voulez que le comité oublie vos fautes, si vous tenez à vivre, il faut me livrer cet homme, me le livrer aujourd'hui... à l'instant.

— Vous livrer M. de Carnoël, dit la comtesse avec un sourire de mépris; pour l'assassiner sans doute?

— Il est condamné, lui aussi. Quoi que vous fassiez, il n'échappera pas au sort qu'il a mérité.

— Et c'est à moi que vous osez proposer une lâcheté! je croyais que vous me connaissiez mieux.

— Ainsi vous refusez?

La comtesse ne prit pas la peine de répondre. Elle pressa un cordon à sonnerie électrique et elle montra du geste à l'insolent docteur le chemin de la porte.

— Fort bien, dit-il d'un ton saccadé. Vous me chassez. Je ne reviendrai pas, et vous ne me reverrez jamais, car d'ici à quarante-huit heures, vous serez morte.

Un mot seulement : Sachez que tous ceux qui vous ont aidée, tous ceux qui ont reçu vos confidences, seront impitoyablement frappés. Libre à vous de nous abandonner. Votre trahison ne les sauvera pas.

Adieu, comtesse, je vous regretterai, car vous auriez pu servir puissamment notre cause, et vous allez finir comme finissent les traîtres. C'est vous qui l'avez voulu.

Après avoir lancé cet adieu menaçant, Villagos tourna les talons et se dirigea vers la porte.

Kardiki, averti par le coup de sonnette, l'y attendait.

Le nihiliste russe et le Polonais échangèrent un regard peu amical, et le fidèle serviteur de madame Yalta suivit l'ennemi pour prévenir un retour offensif.

A peine avaient-ils disparu, que Maxime souleva la portière en tapisserie derrière laquelle il s'était tenu pendant la dramatique conversation qui venait de se terminer par des paroles menaçantes.

La comtesse ne lui laissa pas le temps d'approcher. Elle alla droit à lui et vit mademoiselle Dorgères debout derrière son cousin.

Alice, pâle et tremblante, n'eut pas la force de prononcer un seul mot, mais Maxime s'écria :

— Nous avons tout entendu.

— Alors vous savez que je vais mourir, dit la comtesse avec un sourire triste.

— Mourir ! c'est ce misérable qui mourra. Je me charge de l'envoyer dans l'autre monde d'un bon coup d'épée.

— Non. Vous ne jouerez pas votre vie contre celle d'un assassin. Qu'importe que je meure, puisque vous ne pouvez plus douter maintenant de l'innocence de M. de Carnoël !

— Alice n'en doute pas plus que moi. Et il faudra bien que mon oncle se rende à l'évidence. Le temps des ménagements est passé. Il y aura un éclat. C'est précisément ce que je souhaite.

— Que voulez-vous donc faire?

— Je veux ramener moi-même Robert de Carnoël dans

cette maison d'où il est sorti pauvre et fier. Je veux qu'il y rentre la tête haute.

Il est ici, n'est-ce pas?

— Oui, répondit la comtesse, et je réclame l'honneur de le présenter à M. Dorgères. C'est à moi de réparer le mal que je lui ai fait.

— Mais, dit Maxime avec un peu d'embarras, je ne sais si mon oncle consentira...

— A me recevoir? Je l'espère. Vous l'y préparerez. Vous allez lui dire ce que vous venez d'apprendre. Je n'ai plus rien à cacher. Peu m'importe qu'on sache que je me suis abaissée jusqu'à m'allier à des scélérats. Je brave leurs vengeances. Je les brave si bien, que je vais demander à M. Dorgères de publier partout mon histoire et la leur.

— Ce serait une grave imprudence, et je le prierai de n'en rien faire. Pourquoi vous exposer à des dangers terribles? Il suffira que Robert de Carnoël soit justifié. Et il le sera pleinement par votre témoignage. Je cours chez mon oncle, et je vais lui annoncer votre visite. Mais tout se passera entre nous.

La comtesse interrogea des yeux mademoiselle Dorgères, qui se taisait pendant que son cousin prenait si chaleureusement le parti de M. de Carnoël. Elle crut lire sur le pâle et doux visage de la jeune fille un doute et une hésitation.

— Me pardonnerez-vous, dit-elle d'une voix altérée, me pardonnerez-vous de vous avoir fait tant souffrir?

Alice ne répondit pas. Elle pleurait.

— Oui, reprit madame Yalta, j'ai été cruelle. J'aurais dû, dès le jour où j'ai su qu'on accusait votre fiancé, venir confesser devant vous, devant votre père, que j'étais la seule coupable. Mon silence était un crime. Et ce crime, je suis prête à l'expier.

Je ne vous offre pas ma vie. Elle ne m'appartient plus. Les assassins vont la prendre. Mais je puis, si vous l'exigez, me livrer à la justice de votre pays.

Je consens à déclarer publiquement que j'ai été la complice de ces misérables, que, pour les servir, j'ai commis une action honteuse.

— Vous, madame? balbutia la tremblante Alice.

— Vous en doutez? vous n'avez donc pas entendu ce que j'ai dit à cet homme qui était là tout à l'heure? Vous n'avez donc pas compris que j'ai essayé de voler? Vous ne savez donc pas de quel prix j'ai payé mon dévouement stupide à une cause infâme?

Vous ne comprenez pas encore? vous refusez de me croire? Eh bien, regardez, s'écria la comtesse.

La comtesse fit trois pas, et elle souleva un rideau noir qui masquait une niche creusée dans une des parois de ce boudoir tendu de soie.

Alice poussa un cri d'horreur et détourna les yeux.

Elle l'avait déjà levé, ce rideau, et elle savait ce qu'il cachait. Elle l'avait levé le jour où elle était entrée dans le cabinet pour éviter de se rencontrer avec Maxime, qui venait voir madame Yalta.

— Oui, regardez! dit la comtesse d'une voix vibrante, regardez cette main coupée.

— C'était donc vous! murmura Maxime.

— Ne l'aviez-vous pas deviné? demanda-t-elle en lui montrant son bras gauche.

Il n'avait pas deviné, ou plutôt il n'avait pas voulu deviner, car la conversation qu'il venait d'entendre n'aurait dû lui laisser aucun doute.

Et il se souvenait enfin qu'il n'avait jamais vu madame Yalta dégantée.

On fait des armes avec des gants; on conduit avec des gants. Lorsqu'elle l'avait reçu, couchée sur un divan ou dans son lit, elle avait su cacher ses mains.

Maxime comprenait tout maintenant; la sombre histoire de l'étrangère n'avait plus de mystères pour lui.

Il se représentait la comtesse, mutilée volontaire, se traînant, appuyée sur le serviteur qui avait eu l'affreux

courage de lui abattre le poignet pour lui obéir, et rentrant dans son hôtel, où Villagos l'attendait.

Il voyait le sinistre docteur panser la blessure, et un peu plus tard adapter au moignon sanglant un de ces appareils inventés par la chirurgie moderne.

Ce nihiliste endurci était un habile homme. Il avait su tout à la fois guérir la blessée, tromper Maxime, et mener à bonne fin la vilaine entreprise qu'il dirigeait.

La cassette volée, la main enlevée à la Morgue et embaumée par ses soins pour se conformer à l'humeur exaltée de la comtesse qui tenait à élever une sorte d'autel à cette main, en mémoire d'un sacrifice héroïque; le bracelet repris pour empêcher le neveu du banquier de découvrir la voleuse : tout cela était son ouvrage.

— Oui, reprit madame Yalta, j'ai subi sans me plaindre une horrible opération. Je croyais verser mon sang pour ma patrie; et il m'en a moins coûté de le donner que de me prêter aux machinations de Villagos.

C'est lui qui avait imaginé d'utiliser la merveilleuse beauté de Justine pour vous attirer dans un guet-apens. C'est lui qui, après l'insuccès de cette première tentative, a eu l'idée de vous amener chez moi.

Il espérait que je réussirais dans une entreprise où Justine avait échoué.

J'aurais pu y périr, car je me soutenais à peine, et la comédie qu'il me faisait jouer m'obligeait à braver le danger d'une rechute mortelle.

Que lui importait ma vie, pourvu qu'il fît disparaître la preuve matérielle de ma coopération au vol! Ce n'était pas moi qu'il voulait garantir contre vos recherches, c'était lui. Il craignait que, si j'étais prise, on ne le soupçonnât d'être mon complice.

Il ne supposait pas que vous alliez me parler de M. de Carnoël, m'apprendre qu'on l'accusait; il ne supposait pas que je m'intéresserais à un innocent. S'il avait prévu ce qui est arrivé, il se serait bien gardé de vous amener ici.

Le jour où il s'est aperçu que je m'efforçais de retrouver M. de Carnoël, il s'est tourné contre moi. Je le gênais, je risquais de le compromettre. Il m'a déclaré la guerre : une guerre souterraine... Il n'agissait pas encore ouvertement, mais il travaillait dans l'ombre. Il me surveillait, il espionnait mes gens. Nous avons pu déjouer ses ruses et délivrer M. de Carnoël. Quand il a su que le prisonnier était libre et que tout allait s'éclaircir, il a levé le masque, et il m'a signifié mon arrêt.

— Il a oublié que vous avez des amis qui vous défendront. Cette condamnation est une sinistre plaisanterie.

— Parlons de vous, mademoiselle, reprit la comtesse; au lieu de répondre à Maxime, parlons de votre fiancé. Je le connais maintenant. C'est le plus noble, le plus fier, le plus généreux des hommes. Alors même que je n'aurais pas de torts à racheter, je me dévouerais avec joie pour vous le rendre.

Pardonnez-moi de retarder le moment où vous le reverrez. Il faut que M. Dorgères soit là quand je vous ramènerai Robert de Carnoël.

Alice était encore trop troublée pour répondre, mais Maxime approuva du geste, et madame Yalta lui dit vivement :

— Partez, reconduisez mademoiselle chez son père, et préparez-le à me recevoir. Ne perdez pas un instant... Ce que je puis faire aujourd'hui, je ne pourrai peut-être pas le faire demain. Mes heures sont comptées.

Maxime ne releva pas cette allusion aux menaces lancées par le nihiliste Villagos. Sa figure s'était rembrunie. Une idée l'obsédait, et il répondit en secouant la tête :

— Mon oncle ne voudra rien entendre tant qu'on ne lui aura pas expliqué d'où viennent les cinquante mille francs trouvés sur Carnoël.

— C'est un ennemi qui les lui a envoyés pour le perdre, répliqua vivement la comtesse.

— Il faudrait que cet ennemi fût bien riche.

— Pourquoi ne serait-ce pas Villagos! Il dispose de sommes énormes, et il est capable de toutes les infamies. La lettre que M. de Carnoël a reçue est peut-être de son écriture... je la verrai... Vous chercherez de votre côté... et nous prouverons, j'en suis sûre, que l'envoi de cet argent est une machination atroce... mais, je vous en supplie, agissez sans retard.

Dans deux heures, je serai chez M. Dorgères, ajouta la comtesse en tendant sa main droite à Alice qui fondait en larmes.

Maxime comprit que de plus amples explications seraient superflues et qu'il était sage de couper court aux effusions.

— Viens, dit-il à sa cousine, qui ne refusa pas de le suivre.

CHAPITRE IX

Maxime, en quittant avec Alice l'hôtel de la comtesse, était décidé à aborder franchement son oncle et à lui livrer, de concert avec sa cousine, un vigoureux assaut. Alice, résolue à le soutenir, l'encourageait dans ce dessein hardi. Madame Yalta avait promis d'arriver à point pour décider la victoire.

Et cependant il doutait du succès.

Les cinquante mille francs trouvés sur M. de Carnoël constituaient le point faible de l'attaque projetée; M. Dorgères n'était pas homme à se contenter de raisons sentimentales et de suppositions hardies. On ne pouvait guère espérer de le convaincre, tant que M. de Carnoël ne serait pas en mesure de prouver que ces funestes billets de banque lui avaient été adressés par un inconnu, ami ou ennemi.

Ce n'était pas un motif pour différer d'engager l'action, et Maxime éprouva un vif désappointement, lorsqu'en arrivant à la porte de l'hôtel de la rue de Suresnes, il apprit que M. Dorgères venait de sortir et ne rentrerait que dans une heure.

Maxime et sa cousine avaient fait le trajet en fiacre, et le concierge Doulevant ne parut pas médiocrement surpris de les voir débarquer ensemble d'une voiture de place.

Alice était allée avec sa gouvernante à la messe de la Madeleine et avait su s'arranger de façon à perdre madame Martineau à la sortie de l'église. Il lui tardait de rentrer, et Maxime ne tenait pas à l'accompagner jusqu'à son appartement, pas plus qu'elle ne tenait à prolonger un entretien inutile.

Ils s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se dire. La jeune fille voulait pleurer seule, et Maxime voulait profiter du temps qui lui restait pour se préparer à livrer une bataille décisive.

Il pensait d'ailleurs qu'avant d'entamer l'affaire, il lui restait un devoir à remplir.

Vignory était en cause ; c'était contre Vignory qu'il allait entrer en campagne, et Vignory avait été son ami le plus intime.

Cette amitié s'était un peu refroidie depuis quelque temps, par l'effet de circonstances indépendantes de leur volonté, mais elle subsistait, et Maxime ne pouvait pas décemment agir pour M. de Carnoël sans avertir Vignory.

L'aveu était assez pénible à faire, mais Maxime espérait qu'une confession sincère ne le brouillerait pas complétement avec son vieux camarade.

Il le connaissait à fond. Il savait que le bon sens étant sa qualité dominante, il envisageait la vie au point de vue pratique. Et, pour adoucir l'amertume de la pilule qu'il s'agissait de lui faire avaler, Maxime comptait lui représenter qu'un mariage forcé ne peut pas être un mariage heureux, et qu'au lieu d'en courir la chance, mieux valait

renoncer de bon gré à la main d'Alice et se contenter de rester l'associé de M. Dorgères.

Il s'achemina donc, en ruminant les arguments qu'il voulait mettre en avant, vers la rue d'Aguesseau, où Vignory logeait.

Ce jour-là était un dimanche; les bureaux étaient fermés, et il y avait des chances pour que Vignory ne fût pas encore sorti.

Maxime n'avait pas fait vingt pas sur le trottoir de la rue de Suresnes, qu'il aperçut, venant à lui, le petit-fils de madame Piriac.

Il eut quelque peine à le reconnaître, car ce singulier gamin était pour ainsi dire transfiguré.

D'abord il avait quitté la livrée du bureau ; au lieu de la veste à boutons de métal, il portait une jaquette élégante. Plus de casquette galonnée, plus de pantalon à liséré rouge. Il était coiffé d'un petit chapeau gris de forme basse et culotté de velours.

Il avait l'air d'un fils de famille.

Et sa figure fine respirait comme autrefois l'intelligence et la bonté. Il marchait la tête haute et les deux mains dans ses poches. Ses yeux brillaient, sa bouche souriait.

— Tu es donc guéri? lui dit Maxime en lui barrant le passage.

— Si bien guéri, qu'il me semble que je n'ai jamais été malade, répondit Georget. J'ai déjà joué à la balle avec mon bras cassé, et la mémoire est revenue; ce n'est pas malheureux. Avez-vous dû me trouver assez bête! Mais c'est fini. Je sais ce que je dis, et je me souviens de tout.

— Alors, je ne te quitte plus, mon garçon. Tu vas m'expliquer un tas de choses. Où vas-tu de ce pas?

— Raconter mon histoire à M. Dorgères.

— Quelle histoire?

— Je vais lui dire que j'ai appris aux personnes qui ont emporté la casette de M. Borisof, comment il fallait faire pour ouvrir la caisse.

— Très-bien. Je m'en doutais. Et tu as eu de toi-même l'idée de te confesser à mon oncle?

— Non, c'est grand'mère qui m'envoie.

Maxime commençait à comprendre. La comtesse avait dû aller de grand matin annoncer à la veuve Piriac la délivrance de M. de Carnoël et lui donner ses instructions en conséquence.

— Et tu n'as pas peur que ton ancien patron te fasse arrêter? demanda-t-il.

— S'il me fait arrêter, j'irai en prison et je ne me plaindrai pas. Mais j'espère que mademoiselle Alice demandera ma grâce à son père.

— Hum! je ne sais pas trop comment il prendra tes aveux. Est-ce pour l'attendrir que tu t'es si bien habillé?

— Oh! non, monsieur Maxime. C'est la comtesse qui m'a apporté ce costume-là. Elle m'emmène et elle ne veut plus que je sois groom.

— Elle t'emmène! Où donc?

— Je ne sais pas. Je sais seulement qu'elle part ce soir et que nous partons avec elle, grand'mère et moi. Ça me fait de la peine, parce que je ne vous verrai plus. Mais il paraît qu'il le faut.

Maxime n'insista point. Il sentait que ce n'était pas le moment de demander des explications sur ce départ si brusquement décidé; il lui tardait de voir Vignory, et il ne voulait pas lâcher Georget.

— Viens avec moi, lui dit-il. Mon oncle n'est pas chez lui. Il rentrera bientôt, et nous le verrons ensemble. Mais, j'ai une course à faire en attendant.

— Avec plaisir, monsieur Maxime, dit l'enfant.

Il ne demanda point au neveu de M. Dorgères où il voulait le conduire, et il le suivit de très-bonne grâce.

La rue d'Aguesseau n'était pas loin, et le trajet fut silencieux de part et d'autre.

Maxime, absorbé par des réflexions graves, n'était pas

d'humeur à causer, et le gamin se tenait visiblement sur la réserve.

En arrivant à la maison qu'habitait Vignory, ils trouvèrent le portier en colloque avec un grand garçon qui salua le cousin d'Alice.

— Vous ne me reconnaissez pas, dit-il. Nous nous sommes pourtant vus il n'y a pas longtemps. Vous vous souvenez de la rue Jouffroy? c'est moi qui faisais le coq.

— Très-bien. Je me rappelle, murmura Maxime, tout surpris de cette rencontre.

— Agénor Galopardin, teneur de livres et membre de la société des Enfants d'Apollon. Je venais voir mon ex-camarade Vignory, je dis *ex,* parce qu'il m'a un peu planté là depuis deux mois. Je lui ai pourtant rendu plus d'un service. Et pour m'en remercier, il se permet de me faire aller.

Figurez-vous qu'il m'envoie un commissionnaire pour me prier de passer chez lui. Je voulais manger une friture à Saint-Ouen avec mon ami Falot. Je sacrifie mon dimanche et j'accours. Pas de Vignory. Monsieur est sorti.

— Je venais comme vous pour le voir, et je suis très-contrarié de ne pas le rencontrer.

— Alors, vous aussi, il vous fait poser? Ah! la fortune change bien les hommes. Vignory n'était pas si fier il y a deux mois, quand il est venu me relancer le soir au café, parce qu'il avait un service à me demander, et un vrai. Il avait confiance en moi dans ce temps-là, car il s'agissait d'une affaire délicate... une restitution anonyme.

— Comment? qu'entendez-vous par là? demanda vivement Maxime.

— Oh! c'est bien simple. Cinquante mille francs qu'un client de la maison Dorgères devait à un monsieur et qu'il voulait lui rendre sans se nommer. Entre nous, j'ai toujours pensé qu'il les avait volés.

— Et... Vignory vous a chargé de rapporter cet argent?

— Mon Dieu, oui. Je ne suis pas riche, mais je suis honnête. Et j'ai remis fidèlement le paquet à l'adresse du mon-

sieur... boulevard des Batignolles. C'est même moi qui ai écrit la lettre d'envoi. Il paraît que le débiteur ne voulait pas que son créancier sût d'où lui venaient les billets de banque, et que ce créancier connaissait l'écriture des employés de M. Dorgères. C'est pour ça que Vignory s'est adressé à moi.

Il m'avait même promis que son patron me ferait un joli cadeau, mais rien n'est venu.

Maxime était pâle d'émotion, et en vérité il y avait de quoi être ému. Il apprenait tout à la fois que Robert de Carnoël était complétement innocent, et que Jules Vignory avait commis une action indigne.

Il faut lui rendre cette justice qu'il n'hésita pas une minute.

— Reconnaîtriez-vous cette lettre que vous avez écrite? demanda-t-il.

— Sous la dictée de Vignory. Parfaitement. Lui aussi, il la reconnaîtrait. Je n'ai pas changé un mot à sa rédaction.

— Alors, venez avec moi.

— Pourrait-on savoir où, sans être trop curieux?

— Chez M. Dorgères, mon oncle. Il tient à vous remercier.

— Je ne demande pas mieux. Pourtant... si ça devait attirer du désagrément à Vignory...

— Venez, monsieur, venez faire une bonne action. Je vous jure que vous en serez récompensé.

Galopardin se laissa entraîner par Maxime, qui s'était emparé de son bras.

Georget avait écouté sans mot dire, mais, à sa physionomie, on voyait bien qu'il avait compris.

Ils prirent tous le chemin de la rue de Suresnes, et à deux cents pas de l'hôtel de M. Dorgères, Maxime aperçut Vignory qui venait en sens inverse.

Il allait courir à lui pour lui dire son fait, mais Vignory aussi l'avait aperçu, et il avait reconnu le teneur de livres.

Vignory fit aussitôt volte-face et s'enfuit à toutes jambes.

— Ah ! celle-là est trop forte, s'écria Galopardin. Main-

tenant, ce monsieur se sauve quand il me rencontre. Il a peur d'être obligé de vous avouer qu'il a fréquenté jadis un pauvre diable de mon espèce. Il a honte de moi. C'est bon. Je lui revaudrai ça un jour ou l'autre.

— Oui, s'écria Maxime, il tient à nous éviter. Il a tout deviné en nous voyant bras dessus, bras dessous. Hâtons-nous, je vous prie. Je n'ai pas une minute à perdre pour vous présenter à mon oncle.

Galopardin n'était pas content de son ci-devant ami, et il suivit le neveu du banquier sans se préoccuper davantage des suites fâcheuses que la présentation pouvait avoir pour l'ingrat Vignory.

Le père Doulevant ouvrit de grands yeux en reconnaissant Georget sous son nouveau costume, mais la surprise qu'il éprouvait ne l'empêcha pas de dire à Maxime que M. Dorgères venait de rentrer.

— Il attend monsieur dans son cabinet, ajouta-t-il.

A ce moment, une voiture s'arrêtait devant la porte cochère, et l'étonnement du bonhomme devint de la stupéfaction quand il vit descendre de ce coupé Robert de Carnoël, qui offrit la main à la comtesse Yalta pour l'aider à mettre pied à terre.

— Ils arrivent à point, murmura Maxime en s'avançant pour les recevoir.

La comtesse appuyée sur le bras de M. de Carnoël, Maxime Dorgères ému, Georget radieux et Galopardin ahuri, tous ces personnages formaient un tableau que le concierge regardait d'un air effaré.

Le lieu ne se prêtait pas aux explications. Maxime salua la comtesse, serra silencieusement la main de Robert et dit à demi-voix :

— Mon oncle va nous recevoir. Je réponds du succès. Georget nous aidera. Et la Providence m'a fait rencontrer un homme qui apporte un témoignage décisif, ajouta-t-il en désignant du regard le teneur de livres collé contre la muraille.

— Allons, dit simplement madame Yalta.

Elle était très-pâle, moins pâle pourtant que Carnoël, dont le visage portait l'empreinte des longues angoisses de la captivité. Mais elle marchait d'un pas assuré, et le prisonnier du colonel Borisof n'avait rien perdu de sa fierté.

On voyait bien qu'ils ne venaient pas demander pardon, mais justice.

Maxime avait l'air résolu d'un capitaine qui conduit ses soldats à l'assaut; et il régla la marche avec intelligence.

Sur un signe de lui, Georget, qui connaissait le chemin, prit les devants, et Galopardin se plaça à l'arrière-garde, où Maxime alla le rejoindre.

Il s'agissait de traverser la cour de l'hôtel, sous les yeux de gens que ce cortége inattendu devait beaucoup surprendre.

Heureusement madame Martineau n'était pas à sa fenêtre, et le vestibule du rez-de-chaussée avait été déserté par les deux valets de pied qui s'y tenaient habituellement.

Ces messieurs fêtaient le dimanche au cabaret.

Le concierge seul était resté à son poste, et dans l'excès de son étonnement, il oublia d'annoncer les visiteurs par un coup de cloche.

Ils ne rencontrèrent personne dans le grand escalier, et Georget les mena tout droit à la salle d'attente qui précédait le cabinet de M. Dorgères.

Cette salle était vide, mais le banquier n'était pas seul, car, à travers la porte de ce cabinet où il avait naguère congédié Robert de Carnoël, on entendait les éclats de sa voix montée au diapason le plus élevé.

L'instant critique était arrivé. Maxime n'hésita point.

— Monsieur, dit-il à l'employé, qui commençait à être très-embarrassé de sa contenance, je sais que vous êtes un galant homme, et je compte absolument sur vous pour m'aider dans une circonstance grave. Il y va de l'honneur d'un de mes amis. Je vous prie de rester ici avec cet enfant, jusqu'à ce que je vous appelle.

Galopardin, complétement désorienté, aurait peut-être préféré s'en aller, mais il ne savait pas résister quand on le prenait par les sentiments, et il promit tout ce que son conducteur lui demandait.

Maxime, sûr de produire au moment voulu l'effet qu'il attendait, ouvrit, sans autre préambule, la porte du cabinet, s'effaça pour laisser passer la comtesse qui n'avait pas quitté le bras de Robert de Carnoël, et entra immédiatement après eux.

Ce fut un coup de théâtre.

Alice, qui sanglotait affaissée sur un fauteuil, se leva en pied. M. Dorgères, qui la prêchait avec beaucoup d'animation, se retourna et poussa un cri d'indignation en apercevant les visiteurs que son neveu lui amenait.

Il aurait certainement éclaté, s'il n'y avait eu là que son ancien secrétaire; mais il se contint, beaucoup moins par respect pour la comtesse que par égard pour sa fille.

Alice était dans un état de surexcitation qui pouvait déterminer une crise de nerfs, et il fallait ménager sa sensibilité.

Pour passer sa colère sur quelqu'un, le banquier s'en prit à Maxime.

— Pourquoi te permets-tu d'amener ici des personnes qui n'y sont pas à leur place? lui demanda-t-il brusquement.

— Mon cher oncle, répondit le neveu sans se déconcerter, vous me remercierez tout à l'heure d'avoir fait ce que j'ai fait.

— Te remercier! tu te moques de moi.

— Monsieur, commença la comtesse, je vous prie de m'écouter.

— C'est inutile, madame. Je sais ce que vous allez me dire. Ma fille me l'a dit avant vous, et je ne crois pas un seul mot du roman que vous avez inventé, cria M. Dorgères.

Quant à l'homme qui ose se présenter chez moi après

que je l'en ai chassé, ajouta-t-il en s'avançant vers Carnoël, je suis décidé à ne pas souffrir sa présence.

Le jeune homme tressaillit, et peu s'en fallut qu'il ne répliquât de façon à couper court aux essais de pacification tentés par ses défenseurs; mais ses yeux rencontrèrent les yeux d'Alice, et il se tut.

Ce fier silence ne fit qu'exaspérer M. Dorgères, qui reprit sur un ton encore plus acerbe :

— C'est aussi trop d'impudence, et il est temps d'en finir.

Je m'adresse à vous, ma lame Ma fille vient de me répéter ce que vous lui avez raconté. Vous déclarez, à ce qu'il paraît, que vous avez essayé de forcer ma caisse. Libre à vous de vous vanter d'une action dont vous devriez rougir, mais n'espérez pas me persuader que votre protégé n'est pas votre complice.

Je veux bien ne pas le poursuivre, je veux bien oublier votre inqualifiable conduite; mais je n'ai que faire de vos explications. Elles n'innocentent pas l'homme que vous vous obstinez à soutenir. Vous n'en vouliez qu'aux papiers de M. Borisof, c'est possible; mais M. de Carnoël m'a pris cinquante mille francs. Cette prétendue lettre d'envoi témoigne contre lui. Elle a été fabriquée pour sa défense, et je le mets au défi de me présenter le soi-disant débiteur qui l'a écrite.

Qu'il me l'amène donc !... La lettre est là... sur ma table.

— Voulez-vous le voir? demanda Maxime en se rapprochant tout doucement de la porte

— Le voir... qui? Et de quoi te mêles-tu? cria M. Dorgères.

— Je vous demande, répondit tranquillement Maxime, si vous voulez voir la personne qui a écrit cette lettre?

— Quelle est cette sotte plaisanterie?

— Rien n'est plus sérieux. La personne est là, dans votre antichambre; avec ou sans votre permission, je vais l'appeler.

Et, entre-bâillant la porte, Maxime avança la tête au dehors :

— Ayez donc, cher monsieur, l'obligeance d'entrer, dit-il à l'employé, qui était assis à côté de Georget sur une des banquettes de la salle d'attente. Mon oncle désire vous parler.

— Mais non... pas du tout... grommela le banquier.

Maxime ne tint aucun compte de cette dénégation, et, attirant à lui Galopardin qui s'était approché à l'appel de son nom, il l'introduisit dans le cabinet.

Le joyeux garçon qu'il forçait à comparaître devant une imposante compagnie ne songeait guère à imiter le chant du coq. Il saluait à la ronde, il tournait son chapeau entre ses doigts et il ouvrait des yeux effarés.

— Qui êtes-vous? lui demanda brutalement M. Dorgères.

— Galopardin, balbutia l'employé, Agénor Galopardin, teneur de livres chez M. Charoules, marchand de charbon en gros, rue de Flandre. Si vous vouliez, monsieur, demander des renseignements sur moi, mon patron vous dirait...

— Je le connais, votre patron; mais il ne s'agit pas de cela. Qu'est-ce que vous venez faire ici?

— Je... je ne sais pas.

— Je le sais, moi, dit Maxime. Avancez, mon cher. Prenez ce papier qui est sur le bureau de mon oncle.

Galopardin obéit machinalement et s'écria, dès qu'il eut la lettre entre les mains :

— Tiens ! c'est celle que j'ai écrite.

— Vous ! s'écria le banquier, c'est vous qui avez écrit cela ! Nous allons voir tout de suite si vous dites la vérité. Voici une plume et de l'encre. Copiez la première phrase.

Galopardin crut peut-être que le banquier, avant de lui donner une place dans sa maison de banque, voulait voir s'il avait une belle écriture; il s'excusa de s'asseoir dans le fauteuil du financier, et il se mit à calligraphier avec un soin extrême.

OXFORD - TAYLOR INST

Il n'avait pas fini de mouler dix mots, que M. Dorgères s'empara du papier et lui dit, en désignant Robert de Carnoël :

— Assez ! je suis fixé. C'est bien vous qui avez servi de secrétaire à monsieur.

— Mais non... je ne le connais pas, balbutia Galopardin.

A l'air dont le teneur de livres et M. de Carnoël se regardaient, le banquier vit bien qu'ils se rencontraient pour la première fois, et il commença à changer de note.

— Alors vous allez me dire qui vous a dicté cette lettre, demanda-t-il.

— Très-volontiers, monsieur, répondit Galopardin. C'est Jules Vignory, votre caissier.

— Vous mentez!

— Je vous jure que non. Vignory était mon ami... il l'est encore, j'espère... il est venu un soir au café Cardinet m'apporter le modèle de cette lettre en me priant de la copier... il prétendait qu'il venait de votre part...

— Comment ! il a osé... c'est impossible... Vignory est un honnête homme... et vous ne répéteriez pas devant lui ce que vous dites là.

— Pardonnez-moi, monsieur. Je suis tout prêt, et si vous voulez l'envoyer chercher, je vous réponds qu'il ne me démentira pas.

Cette réponse fut faite si franchement et d'un air si naturel, qu'elle ébranla les convictions de M. Dorgères, qui resta fort indécis et assez embarrassé de sa contenance.

Carnoël fronçait le sourcil. Il n'était pas homme à se réjouir d'avoir été trahi par un ami, quoique la trahison lui profitât.

Mais Alice, qui n'avait jamais aimé Vignory et qui voyait éclater l'innocence de Robert, Alice était radieuse.

La comtesse encouragea d'un geste l'ingénieux Maxime.

— Que pensez-vous maintenant de la situation, mon cher oncle ? dit-il doucement.

— Je pense, répondit l'oncle avec humeur, je pense que tout cela n'est peut-être qu'une comédie, et jusqu'à ce que j'aie moi-même interrogé Vignory...

Il n'acheva pas sa phrase. La porte s'ouvrit, et Georget entra tout à point pour attirer sur lui la colère de M. Dorgères, qui s'écria :

— Te voilà, drôle ! que viens-tu faire ici?

— Pourquoi entres-tu sans que je t'aie appelé? appuya Maxime, qui voulait réserver pour la fin de cette entrevue décisive l'apparition du groom.

— Sais-tu bien, reprit le banquier, sais-tu, petit misérable, que je devrais envoyer chercher un sergent de ville pour te conduire en prison? Ma fille m'a tout dit. Tu as aidé les coquins qui ont ouvert ma caisse avec une fausse clef. Tu es un voleur.

— Oui, répondit tranquillement le gamin, si c'est voler que d'aider de braves gens à reprendre des papiers dont un mouchard voulait se servir pour leur faire du mal. Et si vous croyez que j'ai mérité d'être arrêté, faites-moi arrêter.

— C'est très-bien, dit Maxime avec impatience, mais je t'avais défendu d'entrer sans ma permission, et je...

— Monsieur Maxime, il ne faut pas m'en vouloir. C'est M. Vignory qui m'a poussé.

— Comment, M. Vignory ! Perds-tu l'esprit?

— Il est arrivé comme un fou. Il m'a demandé si M. Dorgères était dans son cabinet. Je lui ai répondu qu'il était avec vous... avec mademoiselle Alice... avec madame la comtesse et avec M. Robert... alors il m'a remis cette lettre en me commandant de l'apporter tout de suite au patron, et il s'est sauvé.

— Une lettre, s'écria M. Dorgères, une lettre de Vignory ! Donne-la-moi, drôle.

Georget la tenait à la main, et il la tendit à son patron, qui la décacheta d'une main fiévreuse.

Chacun des assistants comprit que le dénoûment de ce

drame de famille était imminent, et il se fit un grand silence.

Le banquier lisait, et on pouvait suivre sur son visage les impressions qu'il ressentait en lisant. Il pâlissait à vue d'œil; ses traits se contractaient, et bientôt deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Il pleure. C'est bon signe, pensait Maxime.

Alice et Robert attendaient, anxieux.

Enfin, M. Dorgères releva la tête et dit d'une voix altérée :

— Écoutez !

« Monsieur, avait écrit Jules Vignory, ceci est ma confession. Vous savez déjà sans doute que j'ai commis une mauvaise action, car je viens de rencontrer l'ami qui m'a, sans le savoir, aidé à la commettre. Votre neveu était avec lui, Georget les suivait, et je les ai vus, de loin, entrer dans votre hôtel. J'ai compris qu'ils venaient vous dire ce que j'ai fait, et je sens que je suis perdu. Il ne me reste plus qu'à quitter la France pour n'y jamais revenir. Ce soir, je serai déjà loin de Paris.

« J'ai mérité mon sort : je ne me plains pas, et si je vous écris, ce n'est pas que j'espère me justifier. Mais peut-être, quand vous aurez lu mes aveux sincères, me jugerez-vous moins sévèrement.

« Le jour où M. Borisof vint réclamer sa cassette, j'arrivai au bureau quelques instants avant lui et je trouvai la caisse ouverte. J'avais à me reprocher de ne pas vous avoir averti de la première tentative de vol. Quand je vis que les voleurs avaient recommencé, et que cette fois ils avaient réussi, je perdis la tête. Je la perdis à ce point, qu'en constatant le déficit de cinquante mille francs, j'oubliai complétement que la veille j'avais mis à part ces cinq paquets de billets de banque préparés par moi pour payer une traite. Ils étaient restés dans le tiroir de mon bureau, et je les y retrouvai trois jours après.

« A ce moment, vous accusiez M. de Carnoël, et M. Borisof s'était engagé à le poursuivre pour recouvrer sa cas-

sette. Moi, je n'accusais pas Robert qui m'avait honoré de son amitié, mais je le soupçonnais.

Quand je remis la main sur la somme qui manquait, mon premier mouvement fut un mouvement de joie J'étais heureux de pouvoir prouver qu'on calomniait mon ami, et il suffisait pour cela de vous apporter cet argent.

« Malheureusement, vous étiez sorti; je ne parvins pas à vous joindre pendant la soirée, et je fus obligé de remettre la restitution au lendemain.

« Elle me coûtait beaucoup, cette démarche, car vous étiez en droit de me reprocher ma légèreté. Un caissier qui oublie cinquante mille francs dans un tiroir est très-coupable, et sa négligence passe les bornes.

« J'étais cependant résolu à affronter un blâme que je ne méritais que trop, mais il me vint une mauvaise pensée.

« J'avais osé songer quelquefois à devenir votre associé et votre gendre. C'était un rêve, mais vous m'aviez témoigné tant d'intérêt, que ce rêve ne me semblait pas irréalisable. Cependant, je n'avais parlé à personne des chimères que je caressais secrètement, et je ne me serais jamais permis de laisser entrevoir à qui que ce fût l'ombre d'une espérance.

« Je me résignais à aimer en silence mademoiselle Dorgères, car je l'aimais d'un amour désintéressé et j'aurais souhaité qu'elle fût pauvre pour qu'il me fût permis d'aspirer ouvertement à sa main.

« Je souffrais d'autant plus qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle ne pouvait pas m'aimer, puisqu'elle s'était fiancée à Robert de Carnoël, mon camarade, mon ami.

« Et Robert, blessé du refus qu'il venait d'essuyer, Robert était parti en me jurant qu'il allait s'expatrier, qu'on ne le reverrait jamais. L'obstacle qui se dressait entre mademoiselle Dorgères et moi avait disparu. Je poussais déjà l'illusion jusqu'à croire que peut-être un jour viendrait où elle oublierait l'absent, où elle s'apercevrait enfin que je l'adorais.

« Mais le lendemain du jour où j'avais retrouvé la somme disparue, je reçus de Carnoël une lettre par laquelle il m'apprenait qu'après un court voyage en Bretagne, il était rentré à Paris, qu'il y resterait quelques jours pour chercher le moyen de passer en Amérique, et qu'il tenterait de rencontrer mademoiselle Dorgères. Il me disait où il demeurait, et il demandait à me voir.

« Cette lettre me bouleversa. Tous les plans que j'avais échafaudés s'écroulaient, car je sentais bien que Carnoël se justifierait aisément, dès qu'il serait en situation de s'expliquer. Alors le désespoir me prit, et la jalousie me suggé a une idée infernale.

« Cet argent que j'aurais dû vous rapporter, je ne voulais pas le garder, et je tremblais de vous le rendre, de peur d'encourir des reproches trop mérités. Vous n'y comptiez plus, et la perte de cinquante mille francs vous affectait peu. Je pensai à l'envoyer à Carnoël, en simulant une restitution anonyme.

« Je me dis que cette somme lui permettrait de vivre à l'étranger et même d'y faire fortune, qu'en la lui faisant remettre sans qu'il pût soupçonner d'où elle lui venait, je jouerais le rôle de la Providence, que j'accomplirais une réparation en sauvant de la misère l'ami dont la fuite laissait le champ libre à mes ambitions.

« Je me disais cela; mais je me mentais à moi-même, je m'efforçais de déguiser à mes propres yeux le sentiment bas qui me faisait agir. Et je commence aujourd'hui à expier mon crime en avouant la vérité. Au fond je n'avais qu'un but : perdre à tout jamais Robert de Carnoël s'il s'avisait de reparaître.

« Je savais que M. Borisof le cherchait, que s'il parvenait à le découvrir, il trouverait sur lui la somme qui manquait à la caisse, que vous seriez informé aussitôt de cette découverte, et que mademoiselle Dorgères ne pourrait plus épouser un homme déshonoré.

« C'était un calcul odieux, lâche, infâme, et je remercie

Dieu qui l'a déjoué en vous le dévoilant par la bouche de votre neveu.

« Maintenant, vous savez tout. J'ignore, moi, ce qu'il est advenu de Robert de Carnoël, et je souhaite ardemment que ma confession arrive à temps pour empêcher une atroce injustice.

« Je n'ai plus le droit de jurer sur l'honneur, mais je n'ai aucun intérêt à mentir, puisque je vais disparaître pour toujours, et je déclare que Robert est innocent.

« Le coffre de M. Borisof a été volé par des Russes, ses ennemis personnels, et la seule personne de la maison qu les ait aidés, c'est Georget.

« Ce mauvais drôle a pris l'empreinte de la serrure, il leur a donné le mot pour ouvrir la caisse; il était caché dans le bureau pendant qu'ils opéraient, et il sait mieux que personne que Robert de Carnoël ne les connaissait pas.

« Qu'on l'interroge, et il parlera.

« J'ai tout dit. Il ne me reste plus qu'à vous demander humblement non de me pardonner, — je ne le mérite pas, — mais de m'oublier.

« Adieu, vous qui m'avez comblé de bienfaits. Adieu, vous tous que j'ai aimés. Je pars, et vous n'entendrez jamais parler de moi.

« Soyez heureux, et priez Dieu pour un désespéré. »

C'était tout et c'était assez.

M. Dorgères tendit la main à Robert de Carnoël et ouvrit ses bras à sa fille.

Maxime pleurait, lui qui ne pleurait jamais, et regardait la comtesse Yalta.

Georget sautait de joie. Galopardin souriait pour se donner une contenance.

Tout à coup, la comtesse pâlit et chancela. Maxime s'avança pour la soutenir.

— C'est fini, murmura-t-elle; le misérable m'a empoisonnée.

Et elle tomba.

Ils se précipitèrent tous pour la relever. Leurs soins furent inutiles. Ses beaux yeux ne se rouvrirent plus. Elle était morte.

. . . . . .

Un mois s'est écoulé depuis la catastrophe qui a clos si lugubrement cette étrange histoire.

Alice et Robert ne sont pas encore mariés. Ils portent le deuil de la noble femme qui les a réunis. Mais leur mariage est décidé, et il se fera au mois de mai.

La mort de la comtesse n'a pas été vengée et ne le sera probablement jamais, car Villagos a disparu le jour du crime, et on a perdu sa trace.

Il est allé sans doute où vont les scélérats dont il était le chef, ces bandits qui préparent dans l'ombre leurs abominables forfaits, et qui profitent, pour se cacher, de la criminelle tolérance des gouvernements.

Les nihilistes abusent des choses les plus sacrées. Ils ont déshonoré le droit d'asile.

Il n'a pas tenu à Maxime que l'infâme docteur fût puni comme il le méritait.

Il l'a poursuivi sans perdre une minute, mais ce lâche coquin avait pris ses précautions à l'avance, et il est resté introuvable.

On assure que le poison avait été versé par lui dans un verre d'eau préparé pour la comtesse, qui prévoyait sans doute une mort prochaine, car elle avait, la veille, écrit son testament.

Elle n'a pas oublié ceux qui l'ont servie fidèlement, ni ceux qui l'ont aimée.

Madame Piriac, Georget, Kardiki, Justine et son mari ont hérité de sommes importantes, à prélever sur la succession par Robert de Carnoël, qui a été institué légataire universel.

Et madame Yalta a laissé à Maxime Dorgères un bracelet et une bague plus précieux pour lui que toutes les richesses du monde.

C'est tout ce qui lui reste d'une femme à peine entrevue et passionnément aimée.

La comtesse a passé dans sa vie comme un météore qui brille un instant et qui disparaît en laissant au firmament une trace lumineuse.

Le souvenir de l'étoile éteinte ne s'effacera jamais du cœur de Maxime, qui n'est pas encore consolé et qui projette pour se remettre d'une si violente secousse un grand voyage autour du monde.

Il compte partir aussitôt après la célébration du mariage de sa cousine.

Peut-être rencontrera-t-il sur quelque terre lointaine Jules Vignory rachetant par le travail un moment de faiblesse honteuse.

Le coupable repentant a tenu sa parole. Il s'est embarqué au Havre quelques heures après avoir écrit la lettre qui contenait ses aveux.

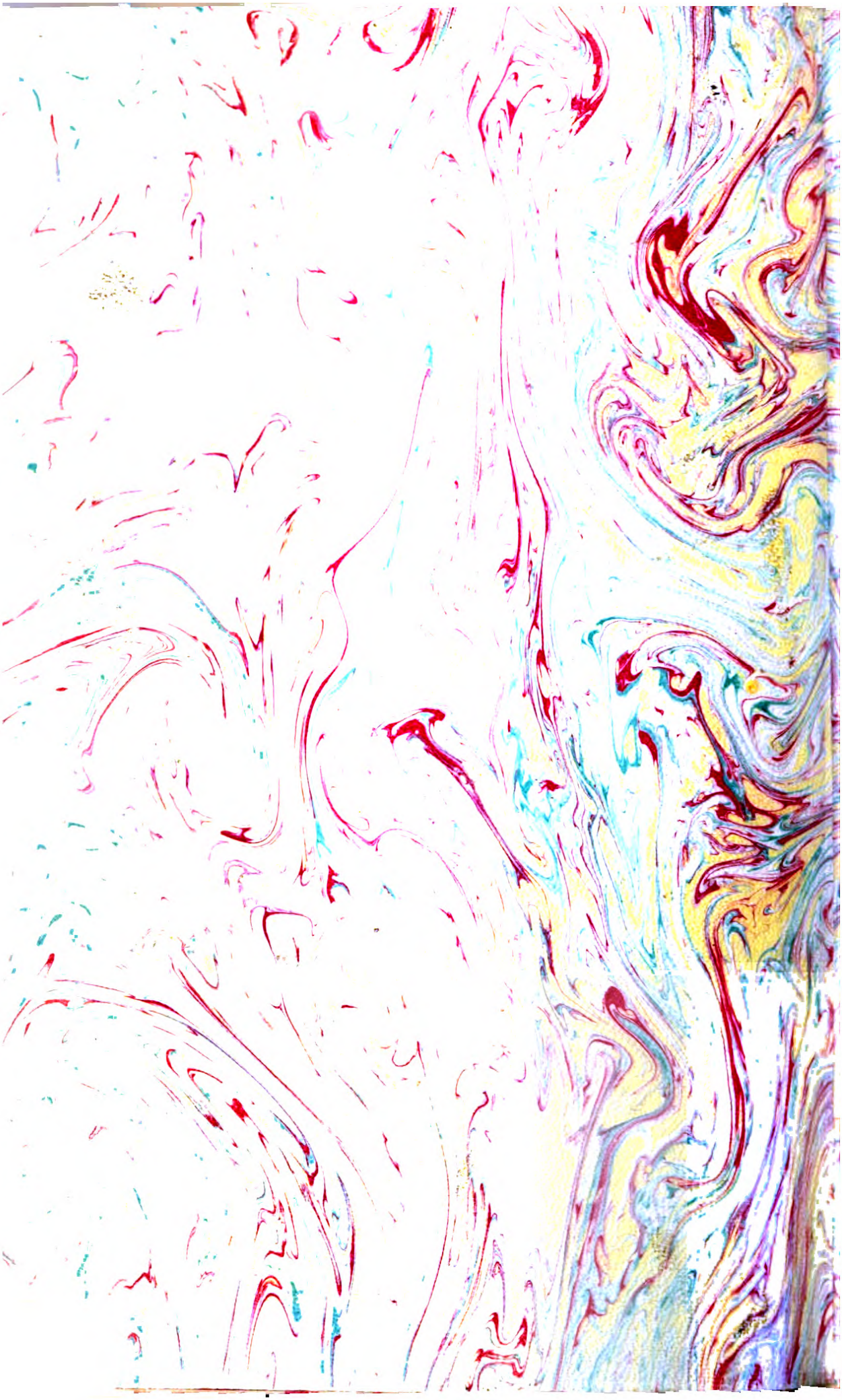
Robert de Carnoël n'a accepté l'héritage de madame Yalta que pour le donner aux pauvres. L'hôtel de l'avenue de Friedland est en vente, et le produit de cette vente sera employé à construire un hôpital pour les blessés du travail.

L'ouvrier mutilé dans une usine devra un asile à la femme à la main coupée.

Les serviteurs et les alliés de la comtesse ont tous quitté Paris. Justine est allée avec son mari s'établir en Algérie. Kardiki s'est réfugié à Constantinople et donne des leçons d'escrime aux sujets du sultan. Georget est entré à l'école des mousses, et madame Piriac s'est fixée à Brest.

Mais Galopardin est resté. M. Dorgères l'a pris pour caissier, et sa caisse est bien gardée.

FIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

67680988